This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 vols. £18.00

79527.
20.. 2 vol.

2 vols. £18.00

79527.
20.. 2 vol.

PORTRAIT DE MICHEL DE CERVANTES
G. Kent pinx. SAAVEDRA, PAR LUI MEME. Gentot sculp.

NOUVELLES EXEMPLAIRES DE MICHEL DE CERVANTES SAAVEDRA,

Auteur de Don QUICHOTTE.

TRADUCTION ET

EDITION NOUVELLE.

Augmentée de trois NOUVELLES qui n'avoient point été traduites en François, & de la VIE de l'AUTEUR.

PAR Mr. L'ABBE'

S. MARTIN DE CHASSONVILLE.

Enrichie de Figures en taille douce.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE & à GENEVE,

Chez MARC-MIC. BOUSQUET & Comp.

MDCCXLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 JUN 1979
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE

Sur cette NOUVELLE EDITION.

Il y a long-tems que je désirois pouvoir donner au Public, une Traduction Françoise des Nouvelles Exemplaires *du Celebre* Michel de Cervantes Saavedra. *J'avois remarqué avec peine, que celles que nous avons, ne sont ni correctes, ni complettes, par la faute des Traducteurs, qui se sont faussement imaginé, qu'on ne pouvoit traduire en François plusieurs Nouvelles de notre Auteur, sans blesser la délicatesse de cette Langue, & sans cour-*

rir riſque de ne ſe point faire entendre. Crainte mal fondée, ſelon moi, qui a privé les Amateurs des Productions du vaſte génie de CERVANTES, *de trois de ſes plus belles & plus amuſantes Nouvelles, telles que ſont celles, de* Rinconnet & Cortadille, *du* Licentié Vidriera *ou* de Verre, *& du* Curieux Impertinent. *Ils ſe ſont perſuadés, ſans doute, que l'Hiſtoire de* Ruis Diaz, *dédommageroit les Curieux d'un retranchement ſi conſidérable. Mais, qu'eſt-ce que cette Hiſtoire, comparée avec les Nouvelles dont il nous avoient fruſtrés? Je laiſſe comme je le dois, au Lecteur judicieux & connaiſſeur, le ſoin de décider, après en avoir fait le parallele. J'avouë cependant, que je devrois ſavoir bon gré à ces Meſſieurs craintifs, de ce qu'ils m'ont, par leur timidité, ou plûtôt, par leur négligence, fourni le moyen de placer, dans cette Edition, ces trois Nouvelles, qui n'avoient point encore été traduites, à l'exception de cel-*

celle du Curieux Impertinent, *qui l'avoit été en partie, dans l'Hiſtoire de Don Quichotte, dont elle fait une Epiſode.*

J'ai ſacrifié ſans remords, celle de Ruis Diaz, *comme une Piéce poſtiche qui n'a jamais été, ni avouée de* Cervantes, *ni reconnuë pour être ſortie de ſa Plume, par les gens de Lettres. J'ôſe me flatter, qu'on ne déſaprouvera pas un ſi juſte changement. Au reſte je n'ai rien épargné, pour rendre cette Edition auſſi parfaite qu'on puiſſe le ſouhaiter. J'ai fait graver avec ſoin le Portrait de l'Auteur, & il me paroît aſſez reſſemblant à celui qu'il fait de lui-même dans la Préface qu'il a compoſée, pour la mettre à la tête de ſes* NOUVELLES. *Préface qui n'avoit point encore été traduite, & qui occupe dans ce Livre la place qui lui eſt naturelle, auſſi-bien que les Aprobations qu'on avoit également négligées. Les Tailles douces aſſez bien travaillées, qui ornent chaque* NOUVELLE,

eſt encore un relief pour cette Edition. Un autre avantage eſſentiel, & auſſi utile qu'agréable, eſt la VIE *de* Michel de Cervantes Saavedra, *que j'ai jugé à propos d'y inſerer. A quoi bon m'étendrois-je ici ſur les loüanges que méritent les talens de ce grand Homme, & ſes vertus Morales & Chrêtiennes; & ſur les beautés particuliéres, qui éclatent dans ces* Nouvelles? *La République Litteraire, ou plûtôt toute l'Europe, retentit des Eloges magnifiques, que toutes les Nations donnent & à* CERVANTES, *& aux productions de ſon heureux génie, depuis près de deux cent ans.*

VIE
DE MICHEL
DE CERVANTES
SAAVEDRA.

COmmenous ne connoiſſons *Michel de Cervantes Saavedra*, que par lui même, c'eſt-à-dire, ou par la réputation que lui ont aquis ſes Ouvrages, ou parce qu'il a bien voulu y rapporter quelques traits de ſa Vie; il n'a pas été poſſible à ceux (r) qui ont fait juſqu'ici ſon Hiſtoire, d'entrer dans un grand détail. Ils ſe ſont contentés de compiler le plus exactement qu'ils le pouvoient faire, tout ce qui ſe trouve, ou

(r) Avertiſſement à la tête de ſes Nouvelles. Moreri au mot Cervantes. Vie de Michel de Cervantes Saavedra par don Gregorio Mayans y Siſcar. &c.

dans les différens Ouvrages qu'il a composés, ou dans ses Préfaces, avoir quelque rapport à lui personnellement. La plû-part des faits étant cachés sous le voile de l'Apologue, ou d'avantures arrivées à d'autres, & sous des noms étrangers, on ne doit les considérer, que comme des conjectures, vraisemblables à la vérité, mais non pas comme des réalités bien claires ou bien prouvées. N'ayant d'autre guide que ces mêmes Ouvrages, & ces mêmes Histoires, nous ne nous flaterons pas de donner au Public de plus grands éclaircissemens. Nous ne ferons que rassembler ces morceaux trop resserrez dans les uns, & trop étendus dans les autres.

Il est étonnant qu'on n'ait pu découvrir encore précisément le Lieu de la naissance de Cervantes. L'envie & l'ignorance nous ont, sans doute, frustrés de cette connoissance. Cervantes a eu le même sort qu'Homere. Comme ce grand Poëte, mépriſé, ou du moins peu connu dans sa Patrie, aucun Lieu ne s'est fait gloire, tant qu'il a vêcu, de lui avoir donné le jour; mais sa réputation s'étant augmentée à mesure que se découvrirent les trésors renfermés dans ses productions, plusieurs Villes voulurent à l'envi, s'approprier l'honneur de l'avoir vû naître.

Seville,

Seville, Eſquivias bourg près de Tolede, Lucena, Madrid, prétendent que Cervantes nâquit chez elles, & toutes alléguent quelque raiſon.

Ceux qui attribuent cet honneur à Seville, rapportent comme une autorité hors de doute, ce que Cervantes dit dans la Préface de ſes Comédies, qu'étant encore enfant, il avoit vû joüer ſur le Théatre de Seville, un fameux Acteur nommé Lope de Rueda; ils ajoûtent, qu'il étoit Gentilhomme, & que les noms de Cervantes, & de Saavedra, ſubſiſtent encore dans quelques familles de Seville. La prémiére conjecture n'a que très peu de poids, parce que nous ignorons ſi Cervantes n'a pas quitté ſa patrie, dès ſon bas âge, pour ſe tranſplanter à Seville. Quant à la ſeconde, on doit d'autant moins l'admettre, que Cervantes dans tous ſes Ouvrages, ne parle pas un mot de ſa prétenduë nobleſſe, ce qu'il n'auroit pas manqué de faire, tant pour rabattre les reproches mépriſans de ſes envieux, que pour exciter la généroſité, & la pitié de ſes Protecteurs, & du Roi d'Eſpagne même. Les Auteurs qui paſſent pour les plus modeſtes, & les moins ſenſibles à l'amour propre, n'ont jamais pû taire tout à fait les avantages, que leur pouvoit donner l'éclat

d'une naiſſance illuſtre. Si le but que nous nous ſommes propoſé ne nous le deffendoit pas, que d'exemples anciens, & modernes, n'offririons nous pas aux yeux des Lecteurs! Enfin, ſi Cervantes s'étoit cru Gentilhomme, il ne ſeroit pas entré pour Valet de Chambre du Cardinal Aquaviva; il ne ſe ſeroit pas dit ſimple Soldat, il auroit au moins ajoûté l'épithete de Volontaire, ou quelque choſe d'équivalent, qui auroit réhauſſé cette mince qualité; de plus, ſes Parens ne l'auroient point perdu de vuë, du moins après ſa mort, dès que ſes Ouvrages lui auroient eu aquis le degré éminent de réputation où il eſt parvenu; & ſe ſeroient fait un mérite ſolide de le reconnoitre pour un grand homme, ſorti de leur famille.

Don Thomas Tamayo de Vargas, & les autres qui ſuivent ſon opinion, ne ſont pas mieux fondés en ſe déclarant pour Eſquivias, dont Cervantes n'a parlé, qu'en diſant que ce bourg eſt renommé par pluſieurs raiſons, entr'autres pour la nobleſſe diſtinguée qu'il renferme, & pour ſes excellens vins. Ce leger & vague témoignage ne prouve rien, ou tout au plus il nous donne à penſer que

Cervan-

Cervantes y avoit connu quelques Gentilshommes, qui, peut-être, l'avoient régalé, & lui avoient fait goûter de leurs vins, qu'il avoit trouvé exquis. Nul rapport en ceci avec sa naissance.

Les habitans de Lucena, se servent de la tradition qui court parmi eux, pour prouver que Cervantes étoit un de leur Compatriote. Peut être ce fameux Auteur y avoit-il demeuré dans sa jeunesse: C'est tout ce qu'on peut inférer de cette tradition, qui n'est appuiée que sur des ouï dire, & qui par conséquent ne signifie rien de positif.

Don Gregorio Mayans y Siscar, dans la Vie qu'il a composée de Michel de Cervantes, prétend prouver, que cet Auteur étoit né à Madrid. Il allegue ces paroles de Cervantes, qui se trouvent dans le prémier Chapitre de son voyage du Parnasse.

„ Je dis adieu à mon humble Cabane.
„ Adieu Madrid, Adieu Prado, & vous
„ Fontaines qui faites couler du Nectar,
„ & pleuvoir de l'Ambroisie. Adieu con-
„ versations capables d'adoucir les ennuis
„ d'un cœur plein de soucis, & de mille pré-
„ tendans qui échouent faute de protec-
„ tion. Adieu séjour agréable, & trom-
„ peur, où deux Géans furent embrasés

„ par la foudre de Jupiter en fureur. A-
„ dieu Théatres publics, rendus célèbres
„ par l'ignorance que je vois exaltée par la
„ déclamation de cent mille impertinences.
„ Adieu, grande promenade de S. Philip-
„ pe, où le Chien de Turc eſt abaiſſé ou
„ relevé ſelon qu'on le lit dans les Gazet-
„ tes de Veniſe. Adieu ingénieuſe fami-
„ ne de certain Gentilhomme, pour ne
„ pas mourir devant ſa porte. Je ſors
„ de ma Patrie, & hors de moi-même.

Ces adieux ſont à la vérité une preu-ve autentique du ſéjour de Cervantes dans Madrid; de la miſere qu'il y avoit ſouf-ferte; de l'amour qu'il avoit pour elle, & pour ſes environs; du regret qu'il avoit de la quiter, mais rien de plus. Sa Pa-trie peut ici s'entendre fort bien de tou-te l'Eſpagne, comme l'a remarqué Nicolas Antonio, contre Don Thomas Tamayo de Vargas, & ſes Sectateurs. On peut croi-re que Cervantes partant pour ſon voya-ge du Parnaſſe, après avoir dit en parti-culier, adieu à ſon cher Madrid, l'a vou-lu dire enſuite à toute l'Eſpagne en gé-néral. Il n'étoit pas néceſſaire, quoi qu'en diſe Mayans, que Cervantes attendit qu'il fût arrivé à Cartagène, où il devoit s'em-barquer, pour faire avec Mercure le voya-ge du Parnaſſe, pour dire adieu à ſa Pa-

trie.

trie en général qui étoit l'Eſpagne; un François ſortant de Paris pour paſſer les Mers, peut dire fort pertinemment, en ſortant de cette Ville, adieu Paris, adieu France, ſurtout s'il prend congé de ſes amis, ou de ſes ennemis, qui demeurent à Paris. La ſuſcription de la lettre badine d'Apollon, adreſſée à Cervantes, ne fait pas plus de foi. „A Michel de Cer-„ vantes Saavedra, dans la ruë des Jardins, „ vis-à-vis l'hôtel du Prince de Maroc, à „Madrid.“ Cela ne prouve que ſon ſéjour dans cette Capitale.

Il n'en eſt pas de même du tems de ſa naiſſance. On en découvre l'Epoque fixe, à quelques jours près. Dans la Préface de ſes Nouvelles, dattée du quatorziéme Juillet mille ſix cens treize, il dit, qu'il ne lui convient point de badiner avec la vie à venir dans la cinquante cinquiéme année, comptant encore neuf de plus, & la main par deſſus, ce qui ſignifie ſoixante quatre ans, & quelques jours. Donc Cervantes eſt né l'an mille cinq cens quarante neuf, dans les mois de Juin, ou de Juillet; cela eſt clair.

Les Ouvrages qui nous reſtent de Cervantes nous démontrent, que cet Auteur s'étoit fort adonné à la Lecture dès ſes prémiéres années. Dans ſon examen de la

la Biblioteque de Don Quichotte, dans ſa Critique des Poëtes, dans ſon Voyage du Parnaſſe, comme dans preſque tous ſes autres Ouvrages, on connoit aiſément, qu'il étoit verſé dans les belles Lettres, & qu'il avoit étudié les Poëtes Eſpagnols & Italiens; on peut juger de ſon application, puiſqu'il rapporte qu'il étoit extrêmement curieux de ramaſſer, juſqu'aux moindres morceaux de papier qu'il rencontroit dans les ruës.

Cependant, il ne paroît pas que ſon gout & ſon application lui ait procuré quelque faveur, ou quelque protection. On prétend néanmoins qu'il fut Secretaire du Duc d'Albe, en Flandre, & que s'étant retiré enſuite à Madrid, il y fut traité par le prémier Miniſtre de Philippe III. le Duc de Lerme qui n'aimoit, ni les Lettres, ni les Savans, avec tant de froideur, que las de faire une triſte figure à la Cour, il ſe vit obligé de paſſer à Rome, où, ſelon quelques-uns, il ſe mit Valet de Chambre du Cardinal Aquaviva. Ennuyé ſans doute, & rebuté d'un ſervice ſi vil, & ſi mortifiant, pour un homme qui a un peu de ſentiment, il ne put s'accoutumer à faire le triſte métier de Domeſtique, & à aquerir la bienveillance & les bienfaits

de

de ſon Maître, par les froids lieux communs de la flaterie, dont ſe repaiſſent les Grands, & qui ſont ordinairement la fortune de ceux qui leurs ſont attachés, ou qui les approchent. Il crut trouver dans le ſervice Militaire plus d'honneur, plus de liberté, quoique moins d'eſpérance; il ſe mit ſous les Drapeaux de l'Illuſtre Marc-Antoine Colonne.

A l'âge de vingt-deux ans, il ſe trouva à la fameuſe bâtaille de Lépante, gagnée ſur les Infidelles, par le célébre Don Jean d'Autriche. Il ſe glorifie d'y avoir combattu en brave homme, ce qui lui a fait dire dans ſon voyage du Parnaſſe, qu'animé par la gloire Militaire, par ſon propre courage, & enflamé par un noble courroux, il contribua, tout ſimple Soldat qu'il étoit, à la victoire de ce grand Prince. Il y perdit la main gauche d'un coup d'Arquebuſe, ou du moins l'uſage de cette main, comme il le dit lui-même en pluſieurs endroits.

Il eſt certain qu'il a été Eſclave cinq ans & demi, pendant leſquels il apprit, dit-il, dans la Préface de ſes Nouvelles, à être patient dans l'adverſité. Son Hiſtoire de l'Eſclave, a donné lieu à bien des perſonnes, de croire que Cervantes ne l'a compoſée que pour donner au Public, une

une rélation de ce qui lui étoit arrivé dans ſa captivité. Il l'aura peut-être chargée de quelque circonſtance particuliére pour la déguiſer ; & c'eſt pour cela qu'il aura donné la qualité d'Enſeigne & de Capitaine à cet Eſclave, quoi qu'il n'eut jamais été lui-même que ſimple Soldat. Quoi qu'il en ſoit, il paroît qu'il y a bien des particularités qui le concernent, ce qui nous oblige à les rapporter ici. „ Il „ dit donc que cet Eſclave étant parvenu „ au Poſte d'Enſeigne, dans la Compa„ gnie d'un fameux Capitaine de Guada„ laxara, nommé Diego de Urbina, & „ qu'enſuite étant devenu Capitaine d'In„ fanterie, il ſe trouva à la Bataille Na„ vale, à la tête de ſa Compagnie, dans la „ Galére du Général Jean Andrea, de la„ quelle il ſauta dans la Galére d'Uchali Roi „ d'Alger, qui, s'éloignant de la Galére „ Chrêtienne qui l'avoit attaquée, empê„ cha le Capitaine d'être ſuivi de ſes Sol„ dats ; ſe trouvant ainſi ſeul au milieu des „ ennemis bleſſés, & hors de combat, & l'u„ nique Captif, au milieu de tant de Chrê„ tiens victorieux. Il ajoûte qu'après la „ mort d'Uchali, ſurnommé Fartax, qui „ ſignifie Renégat, il retomba ſous le pou„ voir d'Azanaga Roi d'Alger, qui le te„ noit enfermé dans une priſon, que les

„ Turcs

„ Turcs appellent Bannos, où ils ont coûtu-
„ me de renfermer les Eſclaves Chrètiens.
Ce Capitaine Eſclave racontant les cru-
autés d'Azanaga, s'explique ainſi. „ Il
„ ne ſe paſſoit point de jour qu'il n'en
„ fit pendre ou empaler quelqu'un, & le
„ moindre ſupplice étoit de leur faire cou-
„ per les oreilles; & cela pour ſi peu de
„ choſe, que les Turcs mêmes jugeoient
„ bien qu'il ne le faiſoit que pour le ſeul
„ plaiſir de le faire, étant né ſanguinai-
„ re & cruel. Un ſeul Soldat Eſpagnol
„ nommé Saavedra, trouva le moyen d'a-
„ doucir cette humeur barbare, & quoi
„ qu'il eut tenté toutes choſes imagina-
„ bles pour ſe ſauver, juſqu'à en faire de ſi
„ prodigieuſes, que les Turcs en parlent in-
„ ceſſamment, jamais il ne le fit batre, ni
„ ne lui en dit la moindre parole. Pour
„ nous, nous étions dans des frayeurs con-
„ tinuelles qu'il ne le fit empaler, & il
„ le craignit plus d'une fois lui-même. Si
„ je n'apréhendois d'être trop long, je
„ vous raconterois quelques tours de ce
„ Saavedra, je ſuis aſſuré qu'ils vous di-
„ vertiroient; mais il eſt tems de repren-
„ dre mon Hiſtoire, &c.

La maniére dont il s'y prit pour ſe retirer d'un ſi dur Eſclavage, ne nous eſt aucunement connuë. On ſait ſeulement qu'il

qu'il retourna en Eſpagne, où il s'adonna d'abord à compoſer des Comedies, qui furent fort applaudies. Le tour en parût nouveau, & les décorations bien entenduës. Les coutumes d'Alger, la Numance & la Bataille Navale, furent celles qui réuſſirent le mieux. Cervantes avoit traité le premier & le dernier de ces ſujets, comme témoin occulaire. Ces Piéces n'étoient pas ſes prémiéres productions d'eſprit. Il étoit regardé comme un des meilleurs Poëtes de ſon tems, avant ſon eſclavage. Son ami Louïs Galvez de Montalvo, en rend témoignage, dans un Sonet qu'il mit à la tête de la Galatée. „ Tandis, dit-il, que tu fus dans les fers, & „ que tu portas le joug des Sarrazins, „ ton ame attachée au joug de la Foi, „ fut d'autant plus inebranlable, qu'elle „ eſſuyoit les plus rigoureux traitemens. „ Le Ciel ſe réjouïſſoit, tandis que la ter„ re, comme dans le Veuvage, & le Pa„ lais de nos Muſes, s'étoient abandon„ nés à la triſteſſe, aux plaintes & à la „ ſolitude. Mais dès que tu as ren„ du à ton Pays, ton ame pure, & ton „ cou affranchi de la violence des Barba„ res, le Ciel a manifeſté ce que tu vaux, „ le monde s'eſt réjouï de ton heureux re-

„ retour, & l'Eſpagne a recouvré ſes „ Muſes perdues.

Vincent Eſpinel, jugea Cervantes, digne d'être mis dans ſon Palais de mémoire. Il ſe plaignit de l'eſclavage infortuné de ſon ami, & célébra ainſi les graces de ſon génie, dans un huitain. „ Le „ deſtin avare & inexorable, dit-il, en „ vain le traita avec ſa rigueur inſolente; „ le jetta en vain, en mer ſans défenſe, „ au milieu d'une Troupe perfide de Mo„ res, il n'a pû empêcher, Cervantes, „ que ton rare génie inſpiré par Minerve, „ ne ſe fit voir au plus haut degré, & „ n'y donnât des marques d'une lumiére „ divine “.

Cervantes en 1584. ayant environ trente-cinq ans, donna au Public, ſix Livres de ſa Galatée. On croit que c'eſt le prémier Ouvrage qu'il fit imprimer. Il le dédia à Aſcagne Colonne, alors Abbé de Ste. Sophie, & depuis Cardinal Prêtre du titre de Sainte Croix, en Jeruſalem. Don Louïs de Vargas Maurique, fit, à la loüange de notre Auteur, un Sonnet, qui renferme une deſcription magnifique de la Galatée. On remarque la pénétration, l'imagination, la fécondité, l'habileté à développer les nœuds d'une intrigue, le caractére des Perſonnages, qui brillent dans

dans ce Roman. La maniére & les expreſſions dont Cervantes ſe ſert, en parlant de l'Amour qui n'inſpire que des ſentimens honnêtes, ne meritent pas moins de loüanges. Il apréhenda cependant qu'on ne le taxât d'avoir fait parler ſes Perſonnages, d'un ſtile un peu trop relevé; il voulut s'en juſtifier. „ Je n'ignore pas, dit-il, qu'on blâme ceux qui „ donnent trop d'élevation au ſtile des „ Paſtorales; le Prince de la Poëſie latine vit quelques-unes de ſes Eglogues critiquées, pour être d'une élévation ſuperieure aux autres. Cela fait que je „ ne crains pas beaucoup qu'on me blâme, d'avoir mêlé des raiſonnemens „ Philoſophiques, dans la converſation „ de quelques Bergeres amoureuſes, qui s'élevent rarement au-deſſus; des choſes „ champêtres, & qui s'expliquent d'une maniére ſimple & unie; mais ſi l'on prend la „ peine de lever le Maſque à mes Bergers, „ qui ne le ſont que par l'habit, l'objection „ perd toute ſa force. " Cervantes auroit mieux fait de tâcher de juſtifier le trop grand nombre d'Epiſodes, qui, malgré un enchaînement, qui, à force d'art, paroit naturel, confondent les idées des Lecteurs. Il ne publia point la ſuite de la Galatée, quoi qu'il l'eut promiſe pluſieurs fois.

Il y avoit déja quelque tems, que les

Romans, remplis de contes forgés à plaiſir, dans leſquels on racontoit les proueſſes & les faits merveilleux de certains prétendus Chevaliers, infectoient l'Europe. Ces Livres faiſoient entreprendre & executer mille folies, à ceux dont les eſprits étoient amolis & corrompus par leur lecture. Ils les excitoient à des actions barbares & ridicules, ſous prétexte de défendre, ou de venger l'honneur des Dames, qu'ils prenoient ſous leur protection. Les Peuples du Nord, en ſe répandant dans l'Europe, en avoient chaſſé le bon goût & la vérité, qui avoit fait place à l'ignorance, à la barbarie & au faux raiſonnement. Lopez de Véga nous apprend, qu'il n'y avoit pas de Nations plus attachées à la lecture de ces ſortes de Livres, qu'ils appelloient de Chevalerie, que les Eſpagnols. Ils étoient fort ingenieux dans leur compoſition. On vit éclore en Eſpagne, un nombre infini d'Eſplandians, de Chevaliers du Soleil, de Palmerius, de Liſuarts, de Floribels, de Pharamonds & d'Amadis. Faute d'Hiſtoires véritables, qui exigeoient trop de ſoins, de recherches, de compilations & de jugement, dans un Siécle où les Arts liberaux n'étoient preſque connus que par leurs noms; les eſprits ſuivant

vant les maximes du tems, pleins de fauſſes idées, produiſirent des Hiſtoires conformes à l'humeur de ceux qui avoient aſſervi leurs Corps. La fiction ſoutenue par le merveilleux, frappa l'imagination des Lecteurs, & après l'avoir ſéduite, corrompit leurs cœurs. Les perſonnes auxquelles il reſtoit un peu de jugement, & de probité, s'apperçurent bien du deſordre pernicieux, qui reſultoit d'une pareille Lecture. Les plaintes, les remontrances, les invectives mêmes, des perſonnes les plus éclairées, ne purent venir à bout de déraciner un ſi grand mal. Cet honneur étoit reſervé à Michel de Cervantes.

Pour faire perdre l'autorité & le credit, que ces Livres de Chevallerie avoient uſurpés dans le monde, & ſur l'eſprit du menu-Peuple, il ſe mit en tête d'écrire contr'eux, une invective fine & bien colorée, en publiant l'Hiſtoire de Don Quichotte de la Manche. Il ne falloit pas moins pour réüſſir, qu'une heureuſe invention, un arrangement bien concerté, & un ſtile proportionné au ſujet. Pour viſer à l'utile, il étoit néceſſaire de mettre en œuvre l'agréable, de flater l'oreille, de charmer l'eſprit, de toucher le cœur, & d'introduire adroitement dans toutes ces par-

parties de l'homme, des ſentimens naturels, capables d'en chaſſer ceux que le menſonge & le mauvais gout y avoient ſubſtitués. Cervantes ne s'écarta point de ces regles.

Il eſt bon de ſavoir ce qui l'a déterminé à prendre ſon Héros dans la Manche, plûtôt que dans les autres Provinces d'Eſpagne. Y ayant été envoyé avec une Commiſſion, les habitans du Toboſo, lui firent un Procès à ce ſujet, & le maltraitérent juſqu'à le mettre en priſon. Ce fut dans cette priſon même, que l'idée de ſon Don Quichotte lui vint dans l'eſprit; il voulut par une eſpece de vengeance Satirique, que ſon Héros fut de la Manche, & ſon Héroïne, Madame Dulcinée du Toboſo. „ Que pouvoit produire, déclare-t-il dans ſa Préface de „ Don Quichotte, mon eſprit ſterile & „ ſans culture, ſinon l'Hiſtoire d'un fils ſec „ & maigre, endurci à la fatigue, fantaſque & plein d'idées extravagantes qui „ n'avoient jamais été imaginées? Ce „ fils ne pouvoit pas avoir un autre caractere, ayant été engendré en Priſon, „ demeure de toutes ſortes d'incommodités, & ſéjour du bruit le plus triſte & le „ plus mélancolique “.

Pour rendre son Histoire plus vraisemblable & plus merveilleuse, il feignit qu'un Historien Arabe, nommé Cidi Hamet Benengeli, étoit l'Auteur de cet Ouvrage, & qu'étant né dans la Mariche, il étoit bien au fait de ce qui regardoit Don Quichotte. Il va chercher un More pour Traducteur de l'Arabe. Ce More se fait un point de conscience, de supprimer ce qui lui paroît même Apocryphe. Belle leçon pour ceux qui traduisent, compilent, ou abrégent les Ouvrages des autres. Elle leur enseigne qu'on doit donner, ou citer les Originaux, tels qu'ils sont, & ne pas même vouloir les rendre plus beaux, ou plus interessans. Nous voyons souvent qu'en voulant repolir l'Ouvrage d'un Auteur, en y mettant du sien, le Traducteur ou l'Abréviateur, le rend ridicule, & l'estropie. La continuation de cette Histoire se trouve par un pur hazard. Cervantes l'achète d'un jeune garçon, qui vendoit des vieux papiers dans les ruës de Tolede.

La disposition de ce Roman, répond parfaitement à son admirable invention, les caractères conviennent precisément aux personnages qu'il y introduit, & le stile manié selon l'état & les circonstances de

ceux

ceux qu'il fait parler, peut ſervir encore aujourd'hui de modele.

Le prémier Tome de Don Quichotte fut imprimé à Madrid, chez Juan de la Cueſta, en 1605. In quarto. Cervantes le dédia au Duc de Bejar, de la protection duquel notre Auteur ſe félicite, dans des Vers qu'il a placé à la tête de ſon Livre. On peut juger de cette protection comme de toutes ces protections ordinaires, que les Grands accordent encore aujourd'hui aux Savans. Protections vagues, chimériques, infructueuſes pour ceux auxquels elles ſont accordées, honorables pour ceux qui les accordent. Cervantes n'en a pas paru mieux à ſon aiſe, après la publication de cette Dédicace.

A peine ce premier Tome eut-il paru, qu'il s'en débita un nombre infini d'Exemplaires. Lisbonne, Barcelone, Valence, Anvers même, virent leurs Preſſes fatiguées, & les Boutiques de leurs Libraires, remplies des Avantures du fameux Chevalier de la Manche; toute l'Europe retentiſſoit de ſes vaillans exploits, du mérite & des charmes de Madame Dulcinée du Toboſo, & des naïves plaiſanteries, ſorties de la bouche de Sancho Pança. Cervantes nous apprend lui-même, que tout cheval mai-

maigre qui passoit par les rues, aquerroit d'abord le nom de Rossinante.

Les ennemis de Cervantes portoient de ses Ouvrages, des jugemens bien differens que le Public. Ils ne mettoient, ni frein ni bride à leurs médisances, & à leur mauvaise volonté. Ces injustes censures, publiques ou secretes, ne manquoient pas d'être rélevées. Celui qui lui envoya un Sonet insipide, qui couta dix sols de port à l'Auteur, le Moine dont celui-ci parle avec tant de mépris dans son second Tome, ne lui échapérent pas, & il s'en vengea en homme d'esprit.

Mais ce qui causa à Cervantes une douleur aussi vive que réelle, fut la Continuation de son Histoire, qui parut à Taragone, chez Philippe Robert, sous ce titre. „ Second Tome de l'admirable Don „ Quichotte de la Manche, contenant sa „ troisiéme sortie, & la cinquiéme partie „ de ses Avantures: composée par le Li„ centié Alonso Fernandez de Avellaneda, „ natif de la Ville de Tordesillas: Dedié „ au Maire, aux Consuls & à la Noblesse „ de l'illustre Ville d'Argamesilla, heureu„ se Patrie de Don Quichotte de la Man„ che: Avec permission Inoctavo “.

Le nom de cet Auteur est supposé, aussi-bien que sa Patrie; Cervantes dans les

les invectives redoublées en plusieurs endroits, qu'il lui adresse, nous assure que son Antagoniste étoit Arragonois. Voyons comment il le traite. „ Quoique les offenses, dit Cervantes, allument la colére dans les cœurs les plus timides, „ le mien fera une exception à cette re„ gle. Tu voudrois Lecteur, que je traitasse cet Arragonois, d'asne, d'insensé, „ de téméraire, je n'en ai pas seulement „ la pensée. Je l'abandonne à ses re„ mords, & qu'il s'aille promener..... „ Il me semble que je me tiens fort à l'é„ troit, & que je me renferme dans les „ bornes de ma modestie, sachant qu'il „ ne faut point ajoûter l'affliction à l'af„ fligé. Le déplaisir que doit avoir ce „ Seigneur, est sans doute assez grand, „ puisqu'il n'ose se montrer à découvert „ & au grand jour, travestissant son nom, „ & celui de sa Patrie, comme s'il avoit „ commis un crime de leze-Majesté ".

Sans entrer dans un plus long détail de ce second Tome, bâtard de l'Histoire de Don Quichotte, nous nous contenterons de faire remarquer au Lecteur, que cet Arragonois, ou tel qu'il soit, n'avoit ni le genie, ni la grace, ni la conduite qu'exigeoit de lui la hardiesse qu'il avoit prise, en continuant un pareil

Ouvrage: La preuve la plus convainquante de ce que nous avançons, eſt, que perſonne depuis plus de cent vingt ans, ne l'a encore eſtimé. Mr. le Sage, à la vérité, en a donné une Traduction, en 1704. mais, quoiqu'il ait changé l'ordre de l'Hiſtoire, qu'il y ait retranché & ajoûté, & qu'il l'ait mis en état de paroître, jamais on ne l'a regardé auſſi favorablement qu'on a conſideré celle de Cervantes.

Le ſecond Tome de Don Quichotte, ne parut qu'en 1616. dedié au Comte de Lemos. L'Epitre dédicatoire, eſt du dernier Octobre 1615. Malgré la briéveté que je me ſuis propoſée, je crois être obligé de rapporter l'approbation ſinguliére du Licentié Morguez Torres, imprimée à la tête de cette continuation: Elle renferme un trait ſingulier.

„ Ceux de notre Nation, dit cet Ap-
„ probateur, auſſi-bien que les Etrangers,
„ ont penſé bien differemment des écrits
„ de Michel de Cervantes. Ils ſouhaitent
„ avec un merveilleux empreſſement, de
„ voir l'Auteur de ces Livres, qui ont
„ été ſi bien reçûs, en Eſpagne, en Fran-
„ ce, en Italie, en Allemagne & en Flan-
„ dre, tant pour la douceur du ſtile,
„ que pour le choix & la bienſéance des

„ Carac-

„ Caractères. Je certifie, avec vérité,
„ que le vingt-cinq de Février de cette
„ année mil six cens quinze, l'Illustrissi-
„ me Don Bernardo de Sandoval y Ro-
„ xas, Cardinal Archevêque de Tolede
„ mon Patron, étant allé rendre la visite
„ qu'il avoit reçûe de l'Ambassadeur de
„ France, vint à parler des mariages
„ & des alliances, entre les deux Cou-
„ ronnes. Plusieurs Gentilshommes Fran-
„ çois, de la suite de l'Ambassadeur, aussi
„ polis que Savans & curieux, lorsque
„ j'étois avec les Aumoniers du Cardinal,
„ s'approchérent de nous, pour s'infor-
„ mer quels étoient les ouvrages d'esprit
„ les plus estimés alors. Le hazard fit
„ que j'examinois celui-ci; (Don Qui-
„ chotte) à peine eurent-ils entendu le
„ nom de Michel de Cervantes, qu'ils
„ commencérent à discourir, exagérant
„ l'estime qu'on faisoit de ses Ouvrages,
„ tant en France que dans les Pais voi-
„ sins, la Galatée qu'un d'entr'eux sait
„ quasi par cœur, la premiére partie de
„ Don Quichotte, & les Nouvelles. Les
„ louanges qu'ils répandoient à pleines
„ mains, firent que j'offris de leur faire
„ voir l'Auteur de ces Ouvrages, ce qu'ils
„ acceptérent avec le plus grand empres-

„ ſement du monde, Je fus obligé de
„ dire, répondant à ce qu'ils ſouhaitoient
„ de ſavoir ſur ſon ſujet, qu'il étoit vieux,
„ ſimple Soldat, Gentilhomme & pauvre.
„ A quoi l'un d'eux fit cette replique:
„ Comment l'Eſpagne peut-elle ne pas
„ mettre un tel homme dans l'abondan-
„ ce, aux dépens du public? Un de ces
„ Meſſieurs dit alors fort ſpirituellement:
„ Si la néceſſité l'oblige à écrire, il eſt à
„ ſouhaiter qu'il ne ſoit jamais dans l'a-
„ bondance, afin qu'il enrichiſſe le mon-
„ de de ſes Ouvrages. Je crois m'être
„ un peu trop étendu dans une ſimple Ap-
„ probation; on m'accuſera peut-être d'a-
„ voir été juſqu'aux limites de l'adula-
„ tion; mais la vérité de ce que je viens
„ de dire, doit prévenir un pareil ſoup-
„ çon dans l'eſprit des plus ſeveres Criti-
„ ques. Au ſiécle où nous ſommes, on
„ ne prodigue gueres les éloges, où il n'y
„ a rien à gagner pour le Flateur, qui
„ n'ayant dit que des fauſſetés, veut ce-
„ pendant en recevoir des récompenſes
„ véritables ".

Le trait que je vais rapporter ne fait pas moins de gloire à Michel de Cervantes. Philippe III. étant à un balcon de ſon Palais de Madrid, jetta par hazard les yeux ſur un Ecolier qui liſoit ſur les bords

bords de la Riviére de Mançanarez. De tems en tems ce jeune homme interrompoit sa lecture, pour se donner du plat de la main sur le front, avec des marques d'un plaisir singulier, & des mouvemens de corps, qui marquoient sa joye. Le Roi dit alors: „ Il faut que cet „ Ecolier soit hors de son bon sens, ou „ qu'il lise l'Histoire de Don Quichotte “. On sut d'abord que cela étoit vrai; les Courtisans sont fort alertes, pour avoir les gands de pareilles nouvelles. Aucun d'eux néanmoins ne profita de la réflexion du Monarque, pour solliciter une médiocre pension pour l'Auteur, qui en avoit un extrême besoin. Ces preuves de l'estime qu'on faisoit des Ouvrages de Cervantes, dès son vivant, ont bien été fortifiées par le grand nombre de Traductions qu'on en a faites, dans presque toutes les langues vivantes, comme il l'avoit prédit. Il est tems de parler plus au long, des Nouvelles de nôtre Auteur, puisqu'elles ont donné lieu à cet Abregé de sa Vie.

Tandis que Cervantes travailloit à la continuation de son Histoire de Don Quichotte, il se délassoit à écrire ses Nouvelles, qui furent imprimées à Madrid, chez Jean de la Cuesta, en 1613. Inquarto,

& dediées au Comte de Lemos. Ces Nouvelles ſont au nombre de douze, dont voici les Titres : L'Egyptienne : L'Amant Liberal : Rinconnet & Cortadille : L'Eſpagnole Angloiſe : Le Licentié Vidriera ou de Verre : La Force du Sang : Le Jaloux d'Eſtramadoure : L'Illuſtre Servante de Cuiſine : Les deux Amantes : La Dame Cornelie : Le mariage Trompeur : Les deux Chiens, Scipion & Bergance. On a détaché enſuite celle du Curieux Impertinent de l'Hiſtoire de Don Quichotte, comme une Piéce iſolée, & parfaite en elle-même. Rinconnet & Cortadille, avoit été compoſé quelques années avant l'impreſſion. Je ne ſai qui eſt le Traducteur qui a fouré parmi ces Nouvelles, celle de Ruysdiaz, qui n'a ni les graces, ni le tour de celles de Cervantes. On l'a ſupprimée comme Apocryphe, dans cette Edition. On doit regarder comme Apologue, la Nouvelle des deux Chiens, où Cervantes a feint un Dialogue fort amuſant, entre Scipion & Bergance, Chiens de l'Hôpital de la Réſurection à Valladolid. L'Hiſtoire de l'Eclave, au contraire, peut être conſiderée comme une Relation véritable. Celle-ci rapporte à peu de circonſtances près, tout ce qui eſt arrivé à Cervantes, durant ſa captivité.

La

La précedente eſt une invective, contre les abus qui s'étoient gliſſés de ſon tems, dans les Emplois & dans toutes les Profeſſions. L'Egygtienne eſt une cenſure des Egyptiens Vagabonds: Rinconnet & Cortadille, une repreſentation Satirique de la vie des Filoux; & le Licentié Vidriera, une déclamation contre tous les vices. Enfin il n'y a aucune de ces Nouvelles qui ne ſoit digne de l'Epithete d'*Exemplaire* que leur Auteur leur a donnée.

Cervantes ſe flate d'avoir été le premier, qui ait écrit en ce genre en Eſpagne. Quand cet avantage lui ſeroit conteſté, du-moins ne lui refuſeroit-on pas l'honneur d'avoir compoſé dans ce Royaume, les meilleurs qui y ayent paru, ſoit pour la richeſſe de l'invention & de l'œconomie, ſoit pour la beauté & la diverſité du ſtile, ſoit enfin pour la morale qui y eſt renfermée.

Son Voyage du Parnaſſe parut une année après ſes Nouvelles, chez la veuve d'Alonſo Martin. Ce Livre eſt plus ingenieux qu'agréable, & a attiré à ſon Auteur, plus de dégouts que de profit. Il lui a fait faire des plaintes qui n'ont point été écoutées.

Nous n'avons pas la Liſte de toutes les Comedies de Cervantes, parce qu'outre

qu'elles n'ont pas été toutes imprimées, ſa ſituation miſérable lui en a fait vendre pluſieurs, pour ainſi dire en embrion. La plus grande partie de celles qui ſont venues juſqu'à nôtre connoiſſance, ſont, les Coutumes d'Alger: La Numance. La grande Turque: La Bataille Navale: La Jeruſalem: L'Amarante: Le Bois Amoureux: l'Unique & la Gentille Auſinde. Ces Piéces avoient paru avant 1615. Dans cette année il publia huit Comedies & autant de Farces ou petites Comedies qui n'avoient point encore été repréſentées. Voici le nom des huit Comédies: Le Gaillard Eſpagnol: La Maiſon de la Jalouſe: Les Bains d'Alger: Le Ruſien heureux: La Grande Sultanne: Le Labyrinthe d'Amour: La Femme entretenuë: Pierre de Urdemalas: Les huit petites Piéces ſe nommoient, le Juge des Divorces: Le Ruſien veuf: L'Election des Conſuls d'Aganzo: La Garde Soigneuſe: Le Feint Biſcayen: Le Tableau des Merveilles: La Caverne de Salamanque & le Vieillard Jaloux.

Les Comédies de Cervantes comparées avec celles des Auteurs qui l'avoient précédé, ont toujours paru meilleures. Il n'en eſt pas à la vérité de même de celles qui ont été faites après lui, parce que le goût

goût du Public s'étant rafiné infiniment, les Poëtes aussi bien que les Acteurs, & les Machinistes, se sont efforcés de surpasser leurs Prédécesseurs pour le contenter. „ Avant moi, dit Cervantes, tout „ l'Equipage d'une troupe de Comédiens „ pouvoit se mettre dans un Sac. Le „ tout consistoit en quatre petites Planches, garnies de cuir doré, en quatre „ barbes, quatre fausses chevelures, & „ quatre ou cinq houlettes..... On ne „ connoissoit ni Machines ni Combats. Le „ Théatre étoit composé de quatre ou six „ planches, élevées de quatre pieds sur „ le Rez de Chaussée. La décoration du „ Théatre étoit une vieille couverture „ tirée avec deux cordons des deux côtés, „ derriére laquelle étoient placés les Musiciens..... J'ai réduit les Comédies à „ trois actes de cinq qu'elles avoient. Je „ fus le premier qui mis sur le Théatre „ des Personnages, qui parlérent Moral & sentiment. Je composai vingt ou „ trente Comédies, sans essuyer ni sifflets, ni cris, ni tumultes de la part „ du Parterre. Je quittai alors la Plume „ & les Comédies..... Après plusieurs années je me mis à en composer de nouvelles; mais je n'y trouvai plus mon „ compte: il ne se présenta aucun Acteur

„ qui

„ qui me les demandât, quoi qu'on fût
„ que j'en avois de toutes prêtes. Ain-
„ si je les mis au fond d'un Coffre, &
„ les condamnai à un éternel silence. Un
„ Libraire me dit, qu'il les acheteroit, si
„ un Auteur qualifié ne lui eut dit, qu'on
„ pouvoit espérer quelque chose de ma
„ prose, mais rien de mes vers.... Je
„ les vendis cependant au Libraire, qui
„ les a fait imprimer dans l'état où je les
„ présente... Il me les paya raisonnable-
„ ment; je pris mon argent de bon cœur,
„ sans me soucier des dits & des redits des
„ Acteurs; je voudrois qu'elles fussent les
„ meilleures du monde, ou pour le moins
„ passables..... Pour suppléer à ce qui
„ peut manquer à mon present, j'y ajou-
„ te une Comédie, intitulée la Tromperie
„ des Vœux. Je m'assure qu'elle te don-
„ nera du plaisir, Dieu te donne de la
„ santé, & à moi de la patience.“ On
ne peut rien de plus naturel, de plus
modeste, & de plus exemplaire, que
cette Préface de Cervantes. En conve-
nant de ses défauts sans peine, & avec
tant d'ingénuité, ne mérite-t-il pas qu'on
la croye, lors qu'il se loue d'avoir réussi
ailleurs? & qu'on lui passe les négligences
dont il n'a pas été exempt, non plus que
les plus fameux Auteurs.

Le

Le dernier Ouvrage de ce grand homme a pour titre : Les Travaux de Perſile & de Sigiſmonde, qu'il avoit promis au Comte de Lemos dans la Préface de ſes Nouvelles. Ouvrage parfait s'il n'étoit pas chargé de trop d'Epiſodes. On le préfere avec raiſon au Roman de Don Quichotte même, lors qu'on examine avec ſoin toutes les parties qui le compoſent, cependant Don Quichotte a toujours mieux été reçû. Il eſt peut-être plus difficile de connoitre les beautés du premier que de celui-ci. Les Semaines du Jardin qu'il avoit promiſes ne ſont pas venuës juſqu'à nous. Cervantes ne jouit pas du plaiſir de voir ſes Travaux de Perſile imprimés ; ils ne le furent qu'après ſa mort. Le 24 de Septembre 1616. on accorda la permiſſion de les faire mettre ſous la Preſſe à Catherine de Salazar veuve de Michel de Cervantes à St. Laurens le Royal, c'eſt-à-dire, à l'Eſcurial. Ils parurent ſous ce titre : Travaux de Perſile & de Sigiſmonde, Hiſtoire Septentrionale, par Michel de Cervantes Saavedra. A Madrid par Jean de la Cueſta 1617. in quarto. On voit, par la permiſſion ci-deſſus rapportée, que Cervantes étoit marié, & le nom de ſa femme, du moins de celle qu'il laiſſa veuve en

mou-

mourant. S'il avoit eu des Enfans, il n'auroit pas manqué d'en parler dans quelques endroits, surtout, lors qu'il mandie, pour ainsi dire, la protection & les bienfaits des Grands, effet de la malheureuse situation où il s'est trouvé presque tout le tems de sa vie, comme ses Ouvrages en font foi.

Avant de rapporter les circonstances de la mort de notre Auteur, je ne puis m'empêcher de me plaindre de la conduite que ses Traducteurs ou Abréviateurs ont tenuë à son égard, surtout de celles de Mr. de St. Martin, qui a traduit en François son Don Quichotte, & des Traducteurs de ses Nouvelles. Tous se sont plains, que ce qu'ils ont retranché n'étoit nullement du goût de notre Nation, & qu'il n'étoit pas possible de lui donner le tour qu'on avoit donné au reste de la Traduction: Fausse & pitoyable excuse. Les Mânes de ces Messieurs souffriront qu'on en appelle au jugement du Public par rapport aux Nouvelles qu'on lui donne maintenant traduites pour la prémiére fois en François. Il n'y a aucune piéce de litterature, en telle langue quelle ait été composée, qui ne puisse se traduire en toute autre Langue, & qui ne porte à peu prés dans la traduction, les mêmes graces qui

brillent

brillent dans l'original ; excepté dans les phraſes qui dépendent abſolument des Equivoques propres à la langue Originale, ce qui arrive ſi rarement, qu'un Traducteur ne doit pas ſe rebuter pour quelques phraſes de cette nature, puis qu'alors il lui eſt très permis de les laiſſer à part. Mais de quel droit Mr. de St. Martin ſe croyoit-il autoriſé, lors qu'il a refuſé de traduire une infinité de Morceaux très beaux, & même très eſſentiels, de l'Hiſtoire de Don Quichotte? Lui peut-on pardonner d'avoir fruſtré le Public François du dernier Chapitre de cette Hiſtoire, pour avoir lieu d'en faire une continuation à ſa guiſe, malgré la précaution que Cervantes avoit eûe de faire mourir, & enterrer ſon Héros dans toutes les règles, & de prévenir par cette mort bien concertée, les continuations ſans fin de ſes avantures. N'eſt-ce pas là ſe moquer & de l'Auteur & des Lecteurs ? Cette manœuvre vient du fond d'un eſprit préſomptueux, qui après avoir lû & relû un Auteur, s'imagine avoir des talens ſupérieurs, capables d'exécuter quelque choſe de mieux que ſon Original. On doit les renvoyer au fameux proverbe, *Ne ſus Minervam.*

Enfin, la dernière heure de Cervantes s'ap-

s'approcha. Une hydropisie formée devoit lui faire payer la dette, que tout mortel contracte en naissant. Cette maladie quoi qu'inexorable, ne laissa pas que de le respecter. Elle lui donna la triste consolation de se connoitre jusqu'aux portes du trépas. La meilleure rélation que nous puissions donner de ses derniers momens, est celle qu'il en a écrit lui-même. Il s'adresse à ses Lecteurs futurs en ces termes. „ Il arriva, mon cher Lecteur, „ que deux de mes amis & moi, venant „ d'Esquivias (lieu fameux pour mille rai- „ sons, surtout pour la quantité de la „ noblesse qui y fait sa résidence, & pour „ les vins exquis, qui croissent dans les en- „ virons,) je m'apperçus qu'il venoit „ derriére nous un homme qui piquoit sa „ monture, comme s'il se fut hâté de nous „ joindre: il le fit juger, lors qu'il cria „ que nous ne piquassions pas si fort. „ Nous l'attendimes, & il nous joignit „ monté sur sa bourique. C'étoit un E- „ tudiant Mimime, car il étoit vêtu de „ pied en cap de cette couleur. Il avoit „ des guêtres & des souliers ronds; l'E- „ pée, le bout du fourreau, & le coset bru- „ nis: ... Il nous dit en nous abordant, „ allez-vous, Messieurs, à la Cour pour „ y solliciter quelque Office, ou quelque

„ bénéfi-

„ bénéfice ? Vous y trouverez l'Archevê-
„ que de Tolede auſſi bien que le Roi.
„ Vous allez bien vite, ma bourique ne
„ peut vous ſuivre qu'avec peine. Un de
„ mes compagnons de voyage lui répon-
„ dit : C'eſt la faute du Cheval de Mr.
„ Cervantes qui a un trop grand pas. A
„ peine l'Etudiant eut ouï le nom de Cer-
„ vantes, que deſcendant de ſa monture,
„ le couſſin tombant d'un côté, & le Por-
„ te manteau de l'autre, il vint à moi,
„ & s'écria, en me ſaiſiſſant de la main
„ gauche, ah ah ! voici le Manchot à qui
„ il ne manque rien, le fameux, l'agréa-
„ ble Ecrivain, & en un mot le plaiſir
„ des Muſes. Je répondis à ces Eloges,
„ avec une civilité réciproque, je lui ſau-
„ tai au cou, & après bien des compli-
„ mens, je lui dis de remonter ſur ſa Bou-
„ rique, & qu'en chemin nous nous en-
„ tretiendrions tranquilement. L'Etudi-
„ ant me crut, & nous nous en fûmes
„ tous à petit pas. Nous parlâmes de ma
„ maladie, & auſſitôt l'Etudiant m'en dit
„ ſon ſentiment. Votre mal, dit-il, eſt
„ une hydropiſie formée, que toute l'eau
„ de l'Océan bue goute à goute ne peut
„ guérir. Buvez, mangez peu, vous
„ guérirez ſans aucun ſecours de la mé-
„ decine. Pluſieurs perſonnes me l'ont dit,

„ lui

„ lui répondis-je ; mais je peux moins me „ paſſer de boire que de reſpirer. Ma „ vie tire à ſa fin. Je connois à mon „ poulx que je ne paſſerai pas dimanche „ prochain. Vous m'avez connu un peu „ trop tard, Monſieur, à peine me reſte-„ t-il le tems de vous remercier de vos „ marques de bonté & d'eſtime. Nous „ arrivâmes enfin au Pont de Tolede, l'E-„ tudiant nous quitta pour prendre celui „ de Ségovie. Je laiſſe à la Renommée „ le ſoin de publier ce qui m'eſt arrivé, „ mes amis auront envie de le raconter, „ j'aurois un plus grand déſir de les en-„ tendre. Je l'embraſſai de nouveau, il „ me fit de nouveaux offres de ſervice ; „ il piqua ſa Bourique de l'éperon, & „ me laiſſa en auſſi mauvais état, qu'il é-„ toit mauvais Cavalier ſur ſon Ane, ce „ qui m'a donné lieu d'écrire des plaiſan-„ teries. Adieu, mes joyeux Amis, je „ me ſens mourir, je ſouhaitte de vous „ voir contens dans l'autre Monde. "

Ayant reçu les derniers Sacremens le 18. Avril 1616. Cervantes écrivit ou dicta le lendemain, la Dédicace des Travaux de Perſile, citant des Stances au Comte de Lemos ſon Patron. „ Je vou-„ drois bien, dit-il, que ces Stances an-„ ciennes ſi célebres de leurs tems, qui

„ com-

„ commencent, *déja le pied à l'étrier*, ne
„ s'ajuſtaſſent pas ſi bien à mon Epitre.
„ Je pourrois la commencer preſqu'avec
„ les mêmes paroles, & dire. Déja le pied
„ à l'étrier, & dans les angoiſſes de la
„ mort, Grand Seigneur, je vous écris ceci.
„ Hier je reçus l'extrême onction, & au-
„ jourd'hui je vous écris cette lettre, le
„ tems eſt court, les douleurs augmentent,
„ les eſpérances défaillent, & avec tout
„ cela, je déſirerois pouvoir vivre, & pro-
„ longer ma vie, juſqu'au moment de
„ baiſer les pieds de V. Excellence. Le
„ plaiſir que j'aurois de la voir dans un
„ grand crédit en Eſpagne, ſeroit capa-
„ ble de me rappeller à la vie. Mais
„ puis qu'il eſt ordonné que je la perde,
„ la volonté de Dieu ſoit faite. Je ſou-
„ haite au moins que V. Excellence ſoit
„ informée de mon deſir, & qu'elle a eu
„ un Serviteur ſi affectionné, qu'il au-
„ roit voulu lui marquer ſa bonne vo-
„ lonté juſqu'au delà du Trépas. Je me
„ réjouis de voir dans l'avenir l'heureux
„ retour de V. Excellence, de la voir mon-
„ trer au doigt par les paſſans..... Il
„ me reſte encore dans l'Eſprit certaines
„ traces des reſtes des *Semaines du Jar-*
„ *din*, & du fameux Bernardo. Si par
„ un grand bonheur, ou, pour mieux
„ dire,

„dire, par miracle, le Ciel me prolonge „la vie, V. Excellence les verra, & a„vec elles, la fin de la Galatée, qui lui „a donné du plaisir. Continuant mes „souhaits avec ces Ouvrages, je prie Dieu „de conserver V. Excellence. A Madrid „le 19. Avril 1616. Très humble Servi„teur de V. E. Michel de Cervantes.

Cervantes n'a pas vécu longtems après avoir fait cette Dédicace. On peut connoître par ce morceau, quelle a été la force des facultés de son Esprit jusqu'à sa mort. Dans la Préface de ses Nouvelles, il s'est peint lui même d'une maniére si détaillée, que si l'on jette les yeux sur le Portrait, qui orne le commencement de ce Livre, & que le Libraire a fait graver avec la même exactitude, qu'il a apportée à l'Edition toute entiére, on discernera avec quelque peine, lequel des deux Portraits nous donne une idée plus claire & plus précise de la Personne du Fameux Auteur Michel de Cervantes Saavedra.

PREFACE
DE
MICHEL DE CERVANTES
AU LECTEUR.

JE voudrois s'il étoit poſſible, mon cher Lecteur, pouvoir me diſpenſer de vous faire une Préface. Je ne me ſuis pas aſſés bien trouvé de celle que j'ai miſe à la tête de mon Don Quichote, pour avoir envie d'en mettre une ici. C'a été la faute d'un des amis, que je me ſuis fait dans le cours de ma vie, plûtôt par mon tempéramment que par mon Eſprit. Cet ami auroit bien pû, ſelon l'uſage, me faire graver, & mettre à la prémiére page de ce Livre, mon portrait que lui auroit donné volontiers le fameux Don Juan de Jauregui, ce qui auroit contenté, & mon amour propre, & le déſir de bien des gens, qui voudroient ſavoir quel viſage, & quelle taille a celui qui eſt aſſez hardi de publier par le monde tant

de nouveaux Ouvrages. Cet ami auroit pû ajoûter au bas du portrait; celui que vous voyez avec un visage long, des cheveux chatains, un front uni & ouvert, des yeux vifs, & gais, un nez aquilin, mais bien proportioné, la barbe de couleur d'argent, qui, il y a vingt ans, étoit de couleur d'or, des mousteches longues & bien fournies, la bouche fort petite, peu de dents, puis qu'il n'en a que six encore fort mal conditionnées & plus mal arrangées, n'ayant aucun rapport l'une avec l'autre; la taille mediocre, ni grande ni petite, le teint vif plus blanc que brun, un peu vouté, & la marche pesante. C'est le portrait de l'Auteur de la Galatée, de Don Quichote de la Manche & du voyage du Parnasse, qu'il a composé à l'imitation de Césat Caporal de Perouse, aussi bien que d'autres Ouvrages, qui courent dans le public sans nom d'Auteur. Son nom est Michel de Cervantes Saavedra. Il a été Soldat plusieurs années, & Esclave pendant cinq ans, où il a appris à prendre patience dans l'adversité. Il perdit dans la bataille navale de Lepante, la main gauche d'un coup de fusil, & quoi que cette blessure paroisse hideuse, il la regarde comme très belle, pour l'avoir reçûe dans la plus mémorable, & la plus fameuse occasion

occasion qui soit jamais arrivée dans le tems passé, & qui n'aura jamais d'égale dans l'avenir, combattant sous les drapeaux toûjours vainqueurs du Fils du foudre de guerre, Charles V. d'heureuse mémoire. Pour ce qui est de l'ami dont je me plains, quand il n'auroit rien eu à dire à mon avantage, je ferois moi-même deux douzaines d'Eloges en ma faveur, & je les lui communiquerois secretement, ce qui rendroit mon nom respectable, & donneroit du crédit aux productions de mon Esprit. Ce seroit une folie de croire que de pareils éloges disent précisément la vérité, on sait bien que les louanges, & les reproches sont toûjours également outrés.

Enfin puisque cette occasion est perduë, & que je me trouve sans triomphe & sans figure, je me vois obligé de me servir de ma langue, qui, quoi que mal pendue, est encore en état de publier quelques vérités qu'on pourroit faire entendre par les moindres signes. Ainsi je vous assure, mon cher Lecteur, que vous ne pourrez pas faire des Nouvelles, que je vous présente, une fricassée d'abatis, parce qu'elles n'ont ni pieds, ni tête, ni entrailles, ni rien qui leur ressemble, je veux dire, que les intrigues amoureuses, que vous

 trouve-

trouverez dans quelques unes, ſont ſi meſurées, & ſi conformes à la raiſon, aux bonnes mœurs, & au Chriſtianiſme, qu'elles ne ſeront pas capables d'exciter la moindre penſée deshonnête à celui qui les lira ſans ou avec précaution.

Je leur ai donné le nom *d'Exemplaires*, parce que ſi vous y faites attention il n'y en a aucune dont on ne puiſſe retirer quelque exemple ou inſtruction, &, ſi je n'aprehendois de tomber dans un détail auſſi ennuieux qu'inutile, je me ferois fort de vous montrer le fruit agréable, & honnête, qu'on pouroit retirer de toutes enſembles & de chacune en particulier.

Mon deſſein a été de mettre au milieu de la Place de notre République, une table de billard, où chacun ſera maître de ſe divertir, ſans craindre de toucher le fer, c'eſt-à-dire, ſans avoir peur de ſouiller ni ſon corps ni ſon ame, parce que les divertiſſemens honnêtes & agréables, ſont plus de bien que de mal.

On n'eſt pas toujours dans les Egliſes, ni dans les lieux deſtinés à la priére. Telles affaires que l'on ait, elles n'occupent pas toûjours. Il y a des heures pour ſe récréer, dans leſquelles l'Eſprit abattu doit ſe repoſer.

C'eſt pour cela que l'on plante des allées

lées d'arbres pour ſe promener, qu'on fait venir de loin des fontaines, qu'on aplanit les coteaux, & qu'on cultive avec tant de ſoin des Jardins. J'ôſe même vous dire encore, que ſi je m'imaginois que la lecture de ces Nouvelles, put faire naître à quelqu'un le moindre mauvais deſir, ou la moindre mauvaiſe penſée, j'aimerois mieux me couper moi-même la main, (1) qui les a écrites, que de les produire en public. Je ſuis dans un âge qui ne me permet pas de badiner avec la vie à venir, ayant déja plus de ſoixante & quatre ans.

Mon génie, mon inclination, m'ont porté à ce genre d'écrire, d'autant plus que je conſidere, comme il eſt vrai, que je ſuis le premier qui ait fait des Nouvelles en langue Eſpagnole, toutes celles qui ont paru juſqu'ici en Eſpagne, étant traduites des Langues étrangeres, celles-ci m'appartiennent en propre, & n'ont été ni imitées, ni pillées des autres; mon eſprit les a engendrées, ma plume les a miſes au jour, & l'impreſſion les produit par tout. Après elles, ſi Dieu me conſer-

(1) *Cervantes* n'auroit pas pu exécuter aiſément ce qu'il avance, comment auroit-il pu ſe couper la main droite n'ayant point de main gauche?

ve la vie, je vous offrirai les Avantures de Perſile, Livre qui oſe le diſputer à Héliodore. Vous verrez auparavant la ſuite des Proüeſſes de Don Quichotte, & des reparties ingenieuſes de Sancho Pança, & enfin les Semaines du Jardin. C'eſt beaucoup promettre pour des forces auſſi bornées que les miennes; mais qui peut mettre un frein à ſes deſirs? Je vous prie ſeulement de remarquer, que, puiſque je ſuis aſſez hardi, que de dédier ces Nouvelles au grand Comte de Lemos, il faut qu'elles ayent quelque mérite caché, & qu'elles envelöppent quelque myſtère.

Il ne me reſte qu'à prier le Seigneur, qu'il vous conſerve, & qu'il m'accorde la patience dont j'ai beſoin, pour ſupporter tranquilement le mal que diront de moi; plus de quatre beaux eſprits petits Maîtres, adieu.

APRO-

APROBATION ET PERMISSION.

PAr Commission de l'Illustre Seigneur Don François Terre, Doyen & Chanoine de la Sainte Eglise de Barcelonne, Official & Vicaire Général, pour le Très Excellent Seigneur Don Jean Sentis, Evêque de Barcelonne, du Conseil de Sa Majesté. J'ai lû un Livre, intitulé *Nouvelles Exemplaires de Michel de Cervantes Saavedra*, imprimé à Pampelune, & il ne contient rien qui soit contre la foi Catholique, ou les bonnes mœurs. C'est pourquoi il me paroît qu'on peut lui donner la permission qu'il demande. Dans notre Couvent de Sainte Catherine Martyre de Barcelonne, le 8. Septembre 1627.

FRAY TOMAS ROCA.

DON FRANCISCO TERRE,

Official & Vicaire Gener.

DON MICHEL SALARÑS.

PERMISSION.

JE soussigné Pierre de Zunçarren, Secretaire pour Sa Majesté, du Royal Conseil dans son Royaume de Navarre, Certifie; que par ordre de Messieurs dudit Conseil, a été remis le Livre imprimé, par Nicolas d'Assiayn Bourgeois de la Ville de Pampelune, & qui a pour Titre, *Nouvelles Exemplaires de Michel de Cervantes Saavedra*, au Pere Frere Pierre de Olivares; afin qu'il examinât s'il étoit conforme à son Original, ce qu'ayant assuré ledit Pere, il a été donné au nommé Nicolas d'Assiayn, la permission de vendre chaque feuille dudit Livre, sans être réliée, pour le prix de trois Maravedis & non plus, & il lui a été ordonné de mettre cette taxe, à la fin ou au commencement de chaque Volume, comme il est expliqué dans la Minute qui reste en mon pouvoir, & à laquelle je me rapporte. En foi dequoi j'ai signé le present Certificat, à Pampelune le onze de Fevrier mil six cent quatorze.

PIERRE DE ZUNÇARREN.

TA-

TABLE
DES NOUVELLES.

TOME PREMIER.

LA Jeune Bohemienne, ou, Egyptienne. NOUV. I.
L'Amant Libéral, NOUV. II.
Rinconet & Cortadille. NOUV. III.
L'Eſpagnole Angloiſe. NOUV. IV.
Le Licentié Vidriera ou de Verre. NOUV. V.
La Force du Sang. NOUV. VI.

TOME SECOND.

Le Jaloux d'Eſtramadoure NOUV. VII.
Le Curieux Impertinent. NOUV. VIII.
L'Illuſtre Fregone, ou Servante de Cuiſine. NOUV. IX.
Les deux Amantes. NOUV. X.
La Dame Cornelie. NOUV. XI.
Le Mariage Trompeur. NOUV. XII.
Colloque entre Scipion & Bergance. NOUV. XIII.

T. Folkema del.

F. A. Aveline Sc

L'EGYPTIENNE.

NOUVELLE I.

UNE Egiptienne de celles qui ont fait leur tems, éleva une petite fille en qualité de Niéce, & l'appella Pretiosa. Elle lui enseigna tous ses artifices, & tous ses vieux tours de soupleſſe; & cette jeune fille profita ſi bien de ſes leçons, qu'il n'y a jamais eu d'Egyptienne plus adroite, ni plus agile. Ce qui achevoit de la diſtinguer de toutes les autres Egyptiennes, c'eſt qu'elle étoit d'une beauté extraordinaire. Le Ciel, les différens climats, les voyages, l'artifice, les injures de l'air, auſquelles de toutes les Nations du monde les Egiptiens ſont les plus ſujets, n'eurent pas le pouvoir d'effacer le luſtre de ſon viſage, ni de noircir ſes belles mains. Avec cela elle étoit civile & polie, ce qui faiſoit ſoupçonner à ceux qui la regardoient avec quelque attention, qu'elle

qu'elle devoit tirer son extraction d'ailleurs que d'une famille Egyptienne. Tout ce qu'on pouvoit lui trouver à redire, c'est qu'avec toute sa politesse, elle disoit des choses un peu libres. Cependant, elle ne disoit rien dont on pût tout-à-fait rougir, parce qu'outre qu'elle s'exprimoit avec esprit, & d'une maniére vive & naturelle, elle prenoit de grands ménagemens à l'égard des termes; & elle avoit fait là-dessus de si sévéres leçons à ses compagnes, qui avoient toutes de très-grands égards pour elle, qu'il n'y avoit Egyptienne vielle ni jeune, qui eût osé chanter en la présence la moindre petite chanson qui eût pû choquer la pudeur, & moins encore proférer la moindre parole déshonnête.

La vieille Egyptienne, qui ne manquoit ni d'esprit, ni de jugement, ayant reconnu qu'elle possédoit un trésor des plus précieux, fit comme l'Aigle qui montre à voler à son Aiglon, & à vivre entre ses serres. Si bien que Pretiosa sortit d'auprès d'elle fournie de Vilanelles, de Stances, de Quatrains & de Sarabandes; en un mot de toutes sortes de Vers, particuliérement de Romances, qu'elle chantoit de très-bonne grace. Cette femme qui étoit rusée & qui savoit mettre tout à profit, recherchoit ces sortes de Piéces, & mettoit tout en œuvre

pour

pour en recouvrer. Auſſi elle ne manqua pas de Poëtes qui lui en fournirent ; car les Poëtes s'accommodent de toute ſorte de gens, lorſqu'il s'agit de vendre leurs Ouvrages. Combien y en a-t-il qui travaillent pour ces aveugles qui vont chantant de faux miracles, & qui participent à leur gain ? On trouve de tout dans le monde. C'eſt un des effets de la pauvreté, qui fait autant de Poëtes que la nature, qui aiguiſe & débauche l'eſprit, & qui fait appliquer l'homme à de certaines choſes, où il n'eût de ſa vie penſé, s'il ſe fût vû tant ſoit peu à ſon aiſe.

Pour revenir à Preciosa, elle fut élevée en divers lieux de la Caſtille : & lorſqu'elle avoit environ quinze ans, ſon Ayeule l'amena à Madrid, dans la vûë d'étaler & de vendre ſa Marchandiſe à la Cour, où tout s'achete, & où tout ſe vend. La premiére entrée qu'elle fit dans cette Capitale de l'Eſpagne, fut un jour de Ste. Anne, qui eſt la Patronne & l'Avocate de cette Ville. Elle, & ſept autres Egyptiennes y entrérent en danſant. La danſe étoit compoſée de quatre vieilles, & de quatre jeunes, & d'un Egyptien très-bon danſeur qui les menoit, le ſpectacle étoit agréable. Toutes ces Egyptiennes étoient ajuſtées à leur maniere, mais elles étoient propres & riche-

ment parées. Elles se firent admirer toutes. Mais celle qu'on admira le plus, fut Pretiosa, qui brilloit sur toutes les autres, & qui certainement avoit des attraits & des manières qui ne pouvoit que la distinguer, & la faire nimer de tous ceux qui jettoient les yeux sur elle. Au milieu du son des Tambours de Basque, & des Castagnettes, & à la reprise de la danse on entendoit un bruit confus, qui augmentoit la beauté & les charmes de l'Egyptienne. Tout couroit pour la voir, les hommes faits, aussi bien que les enfans, & chacun étoit dans l'admiration. Mais ce fut bien autre chose, lors qu'après la fin de la danse, on l'eut entendue chanter. L'air retentit tout d'un coup d'acclamations & de louanges, & les Juges de la Fête lui donnérent sur le champ, d'un commun accord, le prix de la premiére danse. C'est la coûtume, lors qu'on célébre cette Fête, de se rendre à l'Eglise de Ste. Marie, devant l'Image de Ste. Anne. Les Egyptiennes s'y rendirent, elles y danférent; & Pretiosa s'y signala. Après quoi elle chanta ce Romance.

A Sainte Anne.

Arbre d'un prix inestimable,
Qui fus si long-tems à porter,

Que

Que Joachim pouvoit douter,
Que le Ciel lui fût favorable,
Quoi qu'en partage il eût la foi
Des plus Saints de la vieille Loi.

Nonobſtant cette foi ſi vive,
Le ſaint homme fut mépriſé,
Car le Prêtre étant abuſé
Par ſa fertilité tardive,
Chaſſa du Temple & des Autels
Le meilleur de tous les mortels.

Terre pour un tems infertile,
A la fin tu nous as produit
Ce doux & cet aimable fruit,
De tous les fruits le plus utile:
Celle qui tient entre ſes mains
Le ſalut de tous les humains.

Palais de ſuperbe ſtructure,
Par ouvrage du Créateur,
Elevé pour le ſeul bonheur
De ſon indigne Créature;
Car enfin ce ſera pour vous,
Qu'il doit naître au milieu de nous.

Mere d'une fille chérie,
Et qui Dieu fit voir ſa grandeur,
Anne, ſeconde notre ardeur,

Et priez le Fils de Marie
De jetter ſur nous par pitié
Les regards de ſon amitié.

C'eſt vous qui prites tant de peine,
D'inſtruire en toute humilité
Celle en qui la Divinité
Prit jadis notre chair humaine:
Près d'elle aujourd'hui dans les Cieux
Vous jouiſſez du Dieu des Dieux.

Pretioſa chanta ſi bien, qu'elle ravit tous ceux qui l'entendirent. Les uns lui donnoient des bénédictions. Les autres diſoient, que c'étoit dommage qu'elle fût née Egyptienne; qu'elle étoit digne d'une autre naiſſance. Les plus pénétrans tenoient un autre langage. Qu'on la laiſſe ſeulement croître, la petite Harpie, diſoient-ils, qu'on la laiſſe ſeulement croître, & l'on verra ce qu'elle ſaura faire. Ses yeux ſont bien plus propres pour les larcins que ſes mains: & à en juger par ſes charmes naiſſans, qui lui attirent déja les ſuffrages de tout le monde, on entrevoit bien qu'elle eſt faite pour faire des Eſclaves; qu'elle prépare des embuches qui ſeront funeſtes à ceux qui la verront de trop près, & que peu de cœurs lui échapperont. Pretioſa écoutoit toutes ces choſes ſans faire ſemblant

blant d'y faire attention, non plus qu'aux éloges insipides que lui donnoit le peuple; & quelque pénétrée qu'elle fût en son cœur, de se voir louer d'une maniere si flateuse, elle ne quita point la danse qu'elle avoit reprise, & dans laquelle elle se surmonta.

Les cérémonies de la Fête étant achevées, l'Egyptienne cessa de danser. Elle se trouva fatiguée; mais elle parut dans son inaction avec de nouveaux charmes, qui redoublerent la surprise de ceux qui avoient assisté à la dévotion de cette journée: & comme elle disoit de tems en tems mille petites choses agréables, pleines de bon sens & d'esprit, on ne parloit que d'elle à la Cour.

Le rendez-vous des Egyptiens qui se veulent faire voir à Madrid, est dans la Campagne de Ste. Barbe. C'est là où Pretiosa se retira. Mais quinze jours après, elle rentra dans la Ville, accompagnée de trois autres jeunes Egyptiennes avec des sonnettes, une nouvelle danse, & plusieurs Chansons enjoüées. C'étoient pourtant des Chansons honnêtes, car Pretiosa, comme on l'a déja dit, n'eût pas permis que ses Compagnes en eussent chanté jamais qui eussent offensé les oreilles, ce qu'on regarda avec beaucoup d'étonnement. Cependant la vieille Egyptienne ne la perdoit jamais de vûe,

c'étoit son Argus, car elle craignoit de la perdre.

Lors qu'on commença la danse, ce fut sous une feuillée, & dans la rue de Tolede. D'abord tout le monde y accourut: & tandis que les quatre Egyptiennes dansoient, la vieille se prit à demander quelque chose pour les danseuses. Personne ne se fit prier, chacun donna libéralement, tant il est vrai que la beauté est capable de réveiller la charité la plus endormie. La danse ne fut pas plûtôt achevée, que Pretiosa se prit à dire tout haut: Si l'on me veut donner demi-Réale, je chanterai toute seule le plus beau Romance du monde. Ce Romance fut fait, dit-elle, lors que notre Reine Marguerite, après ses couches, alla rendre graces au Ciel dans l'Eglise de S. Laurent. C'est une Piéce fameuse, aussi est-elle de la façon d'un Poëte des plus célebres.

A peine Pretiosa eut-elle achevé de parler, que tous ceux qui étoient autour d'elle, la prierent de commencer, & de ne se mettre point en peine, qu'elle auroit sujet d'être contente. En effet, on vid tout d'un coup pleuvoir tant d'argent de tous côtez, qu'à peine la vieille le pouvoit-elle ramasser. Elle en vint à bout néanmoins. Après quoi, Pretiosa ayant commencé à

faire

faire raisonner ses sonnettes, & fait quelques petits tours de danse, chanta les Vers qu'elle avoit promis, & qui étoient conçus en ces termes.

Voici la Reine la plus grande
Des Reines, qui vient à l'Offrande :
Ses vertus, sa beauté, mille charmes divers
La font la première du monde.
C'est une Reine sans seconde,
L'ornement de tout l'Univers.

Tant de beautez, tant de merveilles
Charment les yeux & les oreilles.
Delices des humains, amour des immortels !
Saint trésor que le Ciel étale,
Princesse qui n'eut point d'égale,
Vous mériteriez des Autels.

Qui voit cette vertu suprême,
Certainement voit le Ciel même,
Ce Ciel, ce firmament, où dans son vaste tour
Luit le Soleil que l'Ourse adore,
Et qui du Couchant à l'Aurore,
Echauffe, & nous donne le jour.

Après la Reine vient cet Astre,
Qui parut la nuit du desastre,

Qui fit craindre & tenir les hommes & les Dieux.

Comme quand la nuit tend ſes voiles,
Le Ciel eſt parſemé d'étoiles,
On en voit auſſi dans ces lieux.

La troupe des Dieux immortelle
S'en va dans le Temple avec elle,
Saturne, Jupiter, Mercure, le Dieu Mars,
Venus, & Diane elle-même
Font honneur à ſon Diadême,
Et marchent ſous ſes Etendarts.

Autour de ces Sphères brillantes
Voltigent les bandes riantes
Des jeux & des plaiſirs mille petits Amours,
Le Dieu qui lance le Tonnerre
Vient de ramener ſur la Terre
Et l'opulence & les beaux jours.

Tout ce que la Terre & que l'Onde,
Que l'ancien & le nouveau monde,
Que l'Inde & l'Arabie ont de plus précieux,
L'or, les Perles, les Pierreries,
Juſqu'à l'émail de nos Prairies,
Chacun s'étale à qui mieux mieux.

Vivez heureuſe, grande Reine,
Vivez ſans travail & ſans peine.
Le Ciel qui vous forma, juſqu'ici nous promet,

Que

Que vous régnez pour la justice,
Que vous serez le fleau du vice,
Des Mores & de Mahomet.

Veüillent les saintes destinées,
Vous combler de gloire & d'années,
Faire que tous vos jours soient des jours de
Printems.
Et que toûjours remplis de joye,
Ils soient tissus d'Or & de Soye.
C'étoient les vœux des assistans.

Cependant la Reine est entrée
Déja dans l'Eglise Sacrée
Du Martyr, ce Phenix dont on rôtit le corps,
Et qui renaquit de sa cendre,
Sa gloire ne pouvait descendre
Dans les lieux où gisent les morts.

O Vierge Epouse, fille & Mere,
Daignez écouter ma prière,
Dit d'abord humblement la Princesse à genoux;
De tout je vous suis redevable,
Cependant ayez agréable
Le bien que j'ai reçû de vous.

Je vous offre pour sacrifices
De mes fruits les douces prémices,
Ce fils, les vœux d'un peuple à vos loix soûmis.

Exaucez les miens, je vous prie,
Et que votre nom saint, Marie,
Dans tous les siécles soit loüé.

Faites qu'un jour, lorsque le Pere
Portant l'un & l'autre Hemisphere,
Sous ce fardeau pesant enfin se verra las,
Ce fils sur son épaule forte,
Le prenne, le charge & le porte,
Comme un fort & puissant Atlas.

L'Oraison étant achevée,
Et la Reine étant relevée,
Mille vœux vers le Ciel furent d'abord poussez.
Et les Prêtres de la Déesse
S'écrierent: allez Princesse,
Vos souhaits sont exaucez.

A peine Prétiosa avoit achevé son Romance, que tous ceux qui l'environnoient, & qui étoient au nombre de plus de deux cens personnes, la conjurerent de recommencer: & pour l'obliger à le faire, ils promirent de la récompenser libéralement, ce que quelques-uns effectuerent par avance. L'Egyptienne recommença, & dans ce moment un Officier de longue Robe ayant passé, la voix de Prétiosa le frappa: il s'arrêta tout court, & se mit autour d'elle comme les autres. Cependant ayant fait réflexion, qu'il

qu'il n'étoit pas de la gravité d'une perſonne de ſon caractére, de s'amuſer à ouïr chanter en pleine rue des Egyptiennes, il ſe retira brusquement. Mais comme les maniéres & la voix de Pretioſa l'avoient charmé, il ordonna à un de ſes valets qui le ſuivoient, de dire à la vieille Egyptienne d'amener ſur le ſoir ces jeunes filles chez lui, pour les faire voir à Clarice ſa femme, qui ſeroit bien aiſe de les ouïr chanter. Le valet executa les ordres de ſon Maître, & la vieille promit qu'elle iroit à l'heure marquée ſe preſenter devant cette Dame.

Les Egyptiennes ſe retirérent un moment après, pour aller chanter & danſer ailleurs. Un jeune homme très bien fait, prit le tems pour s'approcher de *Pretioſa*, & lui donnant un papier plié, il lui parla de cette maniere. Aimable Egyptienne, chantez le Romance que je vous préſente, vous le trouverez de votre goût. J'en ai d'autres dont je vous ferai part, vous n'avez qu'à les apprendre par coeur, & vous conviendrez qu'ils ſont dignes que vous vous donniez cette peine. Je le veux croire, répondit Pretioſa. Vous n'avez qu'à executer votre promeſſe; & pourvû que ces Piéces ne ſoyent pas trop libres, ſoyez aſſuré que je les aurai bien-tôt miſes dans ma mémoire. Mais ce n'eſt pas tout. Comme

me il ne seroit pas juste que vous donnassiez vos Vers pour rien, accordons-nous auparavant du prix; chacun doit vivre de son métier. Nous nous accorderons bien, repartit le jeune homme, cependant prenez cette Chanson à bon compte.

Pendant cette petite conversation les Egyptiennes alloient leur chemin, & dans le moment que le jeune homme achevoit de parler, elles se trouvérent vis-à-vis d'un Treillis de fer, d'où elles s'entendirent appeller. Pretiosa s'aprocha du Treillis, qui étoit bas, & ayant regardé à travers, elle aperçût dans une Sale très-propre & richement meublée, plusieurs Cavaliers, dont les uns jouoient, & les autres se promenoient & s'entretenoient ensemble. Seigneurs, dit d'abord Pretiosa, en grasseyant, comme font les Egyptiennes, n'y a-t-il rien à gagner avec vous? Elle n'eut pas plûtôt prononcé ces mots, que tous ces Cavaliers s'aprochérent, car ils la connoissoient déja. Que les petites Egyptiennes entrent, se prirent-ils à dire, nous avons quelque chose à leur donner. Nous l'acheterions peut-être trop cher, dit Pretiosa. Ah je t'entens, repartit l'un des Cavaliers, mais tu peux entrer en assurance, & pour lors ayant mis la main sur son estomac, où étoit la Croix de Calatrava, il lui fit serment qu'on

ne

me fui toucheroit pas même le bout du doigt. Ma chere Pretiosa, dit l'une des trois jeunes Egyptiennes, entre dans cette Sale si tu en as envie, mais pour ce qui me regarde, je n'aurois jamais le courage d'entrer dans un lieu où il y a tant d'hommes. Que tu es novice dit Pretiosa, ma chére Christine ; c'étoit le nom de l'Egyptienne qui venoit de parler, les hommes sont à craindre, on n'en sauroit disconvenir ; mais ce n'est pas lors qu'ils sont plusieurs ensemble, ce n'est que dans le tête à tête. Les personnes de notre sexe qui veulent être sages, le peuvent être au milieu même des armées les plus nombreuses. J'avoue qu'il faut éviter les occasions, mais ce ne doivent être que les occasions secrettes. Entrons donc, dit alors Christine, car je conviens de ce que tu dis. La vieille Egyptienne les encouragea même, si bien qu'elles entrerent.

A peine étoient-elles entrées, que le Chevalier qui portoit la Croix de Calatrava, aperçut le bout du papier que lui avoit donné le jeune homme, & qu'elle avoit mis dans son sein. Il s'approcha d'elle, & le saisit. Ah rendez-moi le Papier, Seigneur, je vous en conjure, c'est un Romance qu'on vient de me donner, il n'y a qu'un moment, & je ne l'ai point encore

sore lû. Tu fais donc lire, petite fille, dit alors un de la troupe. Oui vrayement, dit la Vieille Egyptienne, & aussi écrire. J'ai nourri ma Niéce comme si c'eût été la fille d'un homme de Lettres. Cependant, le Chevalier ouvrit le papier, dans lequel il trouva un écu d'or. Voici une Lettre, se prit-il à dire d'abord, où l'on a pris soin de mettre le port dedans. Prens cet écu, & me laisse le Romance encore. Voilà qui va bien, répondit Pretiosa, ce Poëte ne m'a pas traitée en personne riche. Le cas est pourtant singulier, & c'est une chose bien plus extraordinaire qu'un Poëte m'ait donné un écu d'or, qu'il ne l'est que je l'aye reçu, car les Poëtes ne sont pas trop fournis de finance. Si c'est la maniére de donner des Chansons, qu'il copie tout le Recueil général des Romances, & qu'il me les envoye les uns après les autres, je leur ferai un très-bon acueil, il en doit être persuadé. Les Cavaliers étoient fort curieux d'entendre discourir si joliment cette petite Egyptienne, & de la finesse de ses railleries. Je suis impatiente, continua-t-elle, d'entendre lire ce Romance. Lisez-le donc tout haut, Seigneur, & nous verrons si le Poëte est autant spirituel qu'il est libéral. Le Chevalier lût alors ces Stances.

Petite

Petite Egyptienne, ornement de la terre,
Qui passe en beauté la Deesse Cypris,
Parce que ton cœur est de pierre,
On t'a donné le nom d'une pierre de prix.

Si sur tes qualitez tu jettes bien la vûë
Tu conviendras de cette vérité.
On ne te vit jamais un moment dépourvûë,
Ni de rigueur ni de beauté.

Parmi tes regards adorables
Un cruel Basilic nous donne la trépas;
Tu nous rendrois moins miserables,
Si tes yeux avoient moins d'appas.

Merveille de nos jours, Miracle de nature,
Ecueil, où vont briser les cœurs de mille Amans,
Quand tu dis la bonne Avanture,
Tu nous causes mille tourmens.

Je ne suis plus surpris qu'on tienne
Que tous les Egyptiens enchantent les humains.
Je l'éprouve aujourd'hui, mais belle Egyptienne
Ton charme est dans tes yeux, il n'est pas dans tes mains.

Belle

Belle Pretiosa, que j'aime avec constance,
Objet plus charmant que le jour,
J'ai composé ces Vers plus pauvre d'espérance,
Que pauvre de desirs, de tendresse & d'amour.

Ses derniers Vers dit alors Pretiosa, finissent par la pauvreté, ce n'est pas un fort heureux préfage. Jamais un Amant ne doit débuter par là, car enfin, il me semble que la pauvreté & l'Amour sont deux ennemis inréconciliables. Et d'où as-tu tant, se prit à dire un des Cavaliers? Ne savez-vous pas, dit-elle, qu'il y a des gens qui savent tout sans l'avoir apris; je suis de ce nombre, & tous les Egyptiens & Egyptiennes. Notre esprit est d'un autre trempe que celui des autres, & l'habileté dévance en nous l'âge & le nombre des années. Nous voguons sur un autre Océan, & sommes guidez par un autre Nord; car comme c'est l'adresse & l'industrie qui nous font vivre, nous nous y étudions dès le berceau. Avouez-le de bonne foi, avez-vous vû de votre vie des Egyptiens niaux, & des Egyptiennes innocentes? Jettez les yeux sur ces jeunes filles qui m'accompagnent, elles ne disent mot, & à leur silence vous les prendriez pour des Statuës; mais

mais ce sont de petites rusées qui en savent long, & qui vous feroient voir bien du Païs. En un mot, il n'y a point d'Egyptienne, qui n'a douze ans, n'en sache plus que les autres à vingt-cinq. Un peu d'usage, ajoûta-t-elle en souriant, & un peu de magie, nous apprennent dans une année, ce que les autres ne sauroient apprendre d'un demi siécle.

Cette repartie acheva d'enchanter les Cavaliers: & ils en furent si contens, que chacun leur donna, aussi bien ceux qui jouoient, que ceux qui ne jouoient pas. Si bien que la vieille fit là, assez bien ses affaires, ayant ramassé pour le moins trois ou quatre écus en Réales. Aussi fort-elle de la route joyeuse, pour s'en rendre au logis du Juge, où Clarice qui avoit été déja avertie, l'attendoit avec une Dame de ses voisines, & quelques autres personnes.

Dés qu'elles eurent que les Egyptiennes parurent, les Dames coururent à Pritiosa, qui leur parut belle comme un Soleil, elles lui donnerent d'abord mille embrassades, & lui firent mille caresses. Sais-tu dire la bonne Avanture, petite fille, lui dit Clarice? Un peu d'une maniére ou d'autre, répartit elle. Tant mieux répliqua la Dame, & par la foi de Monsieur Lieutenant mon mari, je te veux tirer la main. Tendez-lui donc la main, dit la Vieil-

le

le, mettez-y la Croix, & vous verrez bientôt par les choſes qu'elle vous dira, qu'elle en ſait autant qu'un Docteur. La femme de l'Officier mit à l'inſtant la main dans ſa bourſe, mais elle n'y trouva rien. Elle demanda quelque monnoye à ſes femmes de Chambre, & à la Dame ſa voiſine; mais elles furent auſſi riches les unes que les autres. Nous ne ferons pas grande fortune ici, dit Pretioſa entre les dents, & enſuite hauſſant la voix, elle ſe prit à dire: Toutes les Croix, entant que ce ſont des Croix, ſont bonnes; mais croyez-moi, mes bonnes Dames, celles qui ſont d'or ſont bien meilleures, & portent bien meilleure fortune. Un Ecu d'or, ou une Réale de quarante ſols fait dire merveilles; mais quelle vertu je vous prie peut avoir un Double, ou un Carolus? Pretioſa eut beau prêcher, les Dames ne ſe trouvérent pas plus de piéces d'or & d'argent que des piéces de cuivre. Ce n'eſt pas dans les grands Hôtels qu'on doit chercher les grandes richeſſes, dit alors une des femmes de Chambre; tout ce qui y reluit n'eſt pas or. Mais j'ai un Dé à coudre qui eſt d'argent, prenez-le, Pretioſa, & ne vous ſcandaliſez pas de la diſette de la maiſon, on eſt aſſez riche quand on eſt ſage. L'Egyptienne s'accommoda fort bien du Dé, & ayant pris la

main de la Dame, elle proféra ces paroles, qui firent éclater de rire la Compagnie.

Donnez-moi cette blanche main,
Belle Dame au visage humain.
Votre Epoux un peu Lunatique
De vous aimer très-peu se pique.
Vous êtes douce comme miel,
Mais souvent vous avez du fiel
Comme un Lion de Barbarie,
Ou comme un Tigre d'Hyrcanie:
Toutefois tout votre courroux
Passe, & votre cœur devient doux,
Comme un enfant à la mammelle;
En cela vous êtes femelle.
Vous grondez fort, vous mangez peu
A l'heure que la jalousie
Agite votre fantaisie:
Car ce Monsieur le Lieutenant
De toute chasse est bien prenant:
Toutefois vous aurez en somme
Trois maris après le bon homme.
Ne riez pas, belle, pourtant
De ce que vous en aurez tant,
Les pronostics du plus habile
Ne sont pas textes d'Evangile.
Un héritage vous viendra,
Votre fils Chanoine sera,
Mais non pas de ceux Tolède;

Votre

Votre fille qui n'eſt pas laide
Sera l'Abeſſe du Couvent,
Où l'on ſe baiſe tant & tant.
Au matin vous ſerez en bute,
Et vous pourriez faire une chute,
Qui feroient vous affliger.
Gardez-vous en ſi vous voulez.

Pretioſa avoit dit ces plaiſanteries avec tant de graces, que toutes les femmes qui ſe trouvérent chez la Lieutenante, la prefférent de leur dire auſſi la bonne Avanture ; mais elle les remit à un autre jour, après les avoir exhortées de ſe pourvoir de Réales d'argent.

Elles étoient ſur le point de ſortir, lors que le Mari de Clarice arriva. On lui conta merveilles de la petite Egyptienne. Il les arrêta un moment ; fit danſer Pretioſa avec les autres, & confirma les louanges que l'on venoit de lui donner. Il mit enſuite la main dans ſa poche, mais après avoir bien fecoüé, & bien fouillé, il la tira vuide. Ma foi, s'écria-t-il, je n'ai pas un ſou, ma chére petite Egyptienne, mais Madame y ſuppléra. Donnez-lui une Réale Madame, je vous la rendrai. Voilà qui eſt fort bon, répondit Clarice, & d'où voulez-vous que je la prenne, vous devez bien ſavoir ſi j'en ſuis fort pourvûë. Donnez-lui donc quelque petite choſe, ajoûta-t-il,

til, Pretiosa nous reviendra voir une autre fois, & alors nous la recompenserons. Je ne suis pas de cet avis repartit la Dame, je ne lui donnerai rien pour le present, & cela l'obligera à revenir. J'en doute fort, Madame, repliqua Pretiosa, vous n'avez pas la mine d'être plus riche un autre jour, que vous l'êtes à l'heure présente, ce n'est pas chez les Grands, où il faut chercher à faire ses affaires. Ils prennent de toutes mains, & ils ne payent jamais, & à quelle récompense me puis-je attendre? Mais croyez-moi, continua-t-elle, en s'adressant à l'Officier: faites des concussions, Monsieur le Lieutenant, & l'argent ne vous manquera jamais. Si vous ne faites pas comme font tous les autres Officiers de Justice, & que vous vous amusiez à introduire des coûtumes nouvelles, vous mourrez de faim, mon pauvre Monsieur, vous Madame Clarice, les femmes de Chambre, & tous ceux qui seront autour de vous. Je sai assez, repliqua le Lieutenant, ce que font les autres Juges, mais chacun fait comme il l'entend, & j'ai une ame que je ne veux pas perdre. Je le vois bien, Monsieur, dit alors la petite Egyptienne, vous vous êtes mis en tête de vous faire canoniser après votre mort, & j'avoue que ce sera une chose rare, de voir dans le Calen-

Calendrier le nom d'un Juge en lettre rouge; je me réserve par avance un petit morceau de votre Robe pour en faire des Reliques. Tu en sais trop, repartit le Lieutenant, mais ma chére Pretiosa, laisse faire, je ferai ensorte que le Roi & la Reine te verront, tu es un vrai morceau de Roi. Leurs Majestez me prendroient peut-être pour leur Bouffonne, répondit Pretiosa, & je demeure d'accord que le métier est très-bon dans les Cours des Princes. Un Bouffon y fait bien plûtôt fortune qu'un honnête homme; mais comme c'est un métier que je ne sai point faire, je serois bientôt cassée aux gages. Je me trouve fort bien d'être Egyptienne & pauvre, & viennel ce qu'il plaira au Ciel de me donner. Hola la petite, dit alors la Vieille, cesse tes discours, tu parles trop, & tu en sais vrayement un peu plus que je ne t'en ay enseigné. Ne subtilise pas tant, je te prie, tu serois en danger de t'émousser. Parle-moi des choses que tes jeunes années te permettent de dire, & ne vole pas si haut; ces discours subtils & trop relevez ne te menacent que d'une chute. Le Lieutenant demeuroit extasié. Mais comme il commençoit à se faire tard, les Egyptiennes prirent congé, & sortirent de la Ville. Elles y retournérent quelques jours après, & se mi-

mirent en chemin, selon leur coûtume, de fort bon matin. Elles se trouvérent insensiblement dans un petit Vallon, & le premier objet qui se presenta à leurs yeux, fut un jeune homme bien fait & de bonne mine. Son épée étoit dorée, de même que son poignard, & il avoit un chapeau où reluisoit un riche cordon avec un plumet de diverses couleurs. Les Egyptiennes ne l'eurent pas plûtôt aperçû, qu'elles s'arrêtérent & se mirent à le considerer, extrêmement surprises qu'un jeune homme de cet air-là, parût ainsi à pied, & tout seul à une telle heure. Mais elles le furent bien davantage, lors qu'elles virent que le jeune homme s'approchoit d'elles avec un air riant, & qu'il demanda de la maniére du monde la plus civile, à la vieille Egyptienne, qu'il pût entretenir un moment sans témoins, elle & la jeune Pretiosa; qu'il n'avoit rien à leur dire que pour leur profit. A la bonne heure, répondit la Vieille, on vous écoutera à condition que nous ne nous détournions pas beaucoup de nôtre chemin, & que nous ne nous arrêtions pas longtems. Sur cela s'étant écartez tous trois de quelques vingt pas des autres, le jeune homme s'étant adressé à Pretiosa lui dit: Je n'userai point de détours, je suis amoureux de vous éperduement, charmante Egyptienne.

ne, j'ai réſiſté long-tems à mon étoile, je ne veux point vous le diſſimuler; mais quelque réſiſtance que j'aye faite, je n'ai pû me défendre de vous adorer, & je ſens bien que je vous adorerai toute ma vie. Il n'eut pas plûtôt achevé ſa déclaration, qu'il ſe tourna vers la Vieille, & ouvrant en même tems ſon manteau, il fit voir une Croix, qu'il portoit ſur ſon habit. Je ſuis Chevalier, ma bonne Mere, mon Ordre, comme vous voyez, eſt des plus honorables d'Eſpagne, & je m'appelle D. Juan de Carcame, car je ne veux point vous céler mon nom. Je vis encore ſous la puiſſance de mon pere, je ſuis fils unique, & j'eſpére une ſucceſſion très-conſidérable. Mon pere ſe tient à la Cour, où il aſpire à une Charge qui lui eſt en quelque maniére aſſurée; & de tout ce que je viens de vous dire, vous pouvez conclure que je n'ai pas à me plaindre de la fortune. Je m'en plains néanmoins, & je m'en plaindrai toute ma vie, ſi avec ces grands biens que je poſſéde, je ne poſſéde Pretioſa. Mes intentions ſont pures, mes paroles ſont ſincéres, & il ne tiendra qu'à vous de vous en convaincre ſans que vous riſquiez rien. Je ne deſire que de la ſervir de la maniére qu'elle m'ordonnera, ſa volonté ſera toûjours la mienne. En achevant de faire cette proteſtation

teſtation à la Vieille Egyptienne, il lui aprit l'endroit de la Ville où étoit la maiſon de ſon pere, & à quelles marques elle la pourroit connoître, afin qu'elle pût s'éclaircir par elle-même, de la vérité de ce qu'il diſoit. Mais ce ne fut pas tout, afin qu'on ne l'en crût pas ſur ſa ſimple parole, il donna à la Vieille une bourſe, dans laquelle il y avoit cent écus d'or, ce qui dédommagea avec uſure les Egyptiennes du peu de butin qu'elles avoient fait chez la Lieutenante.

Pendant tout le tems que D. Juan de Carcame avoit parlé, Pretioſa l'avoit conſidéré avec attention: & il eſt certain que ſon air, ſa bonne mine & ſa taille ne lui avoient pas paru deſagréables. Je répondrai à ce Chevalier ſi vous voulez bien me le permettre, ſe prit-elle à dire en s'adreſſant à la Vieille Egyptienne. Tu le peux faire, ma fille, repartit d'abord la Grand'-Mere, parce que je ſuis convaincuë que tu lui répondras pertinemment. Pretioſa prit donc la parole, & parla au Chevalier amoureux en ces termes. Quoi que je ne ſois qu'Egyptienne, ſachez, Seigneur, que j'ai l'ame auſſi grande que ſi j'étois née Princeſſe, & qu'il n'y a promeſſes, ni préſens qui puiſſent être capables de me fléchir, ni de m'ébranler le moins du

de. Vous pouvez compter d'ailleurs que je suis insensible aux soûmissions des Amans, que je suis à l'épreuve de toutes les soupleſſes, & de tous les artifices, dont ils ont accoûtumé de se servir pour se faire aimer. Je suis jeune, comme vous voyez, mais je ne laisse pas de savoir, que l'amour est une passion impétueuse, qui aveugle ceux qui en sont possedez, & qui leur dérange entierement l'esprit. Un homme d'un tempérament amoureux, voit-il une jeune personne qui a quelques charmes? il donne dans cette personne tête baissée, sans considerer si sa passion lui fait tort dans le monde, & si elle est contraire à ses interêts. Il se laisse entraîner dans un précipice qu'il eût pû éviter s'il eût sû faire usage de sa raison. Alors il ne pense qu'à posseder ce qu'il aime: alors il n'y a rien qu'il ne mette en œuvre pour parvenir à ses fins, & du moment qu'il y est parvenu, & qu'il ouvre les yeux, sa tendresse se change en mépris, & il prend de l'aversion pour la malheureuse qu'il idolatroit auparavant. Ces considerations font je vous l'avoue, que je n'ajoûte guéres de foi aux paroles, & il y a même des effets sur lesquels je ne compte pas beaucoup. Voulez-vous que je vous parle sincérement & avec franchise. Je veux me flater que vous m'aimez & que vous brû-

brûlez du desir de me posséder. Il ne tiendra qu'à vous d'être heureux, si je puis faire votre bonheur; mais désabusez-vous une fois pour toutes, ce ne sera qu'en devenant mon Epoux, encore sera-ce à certaines conditions que je m'en vais vous proposer, car je ne prétens pas que nous nous donnions la main que je n'aye pris auparavant mes sûretés: on ne se marie pas à la volée; & il y a même des gens sages qui disent, que le mariage est une affaire où il faudroit penser toute sa vie. Pour venir à mes conditions, je veux savoir premiérement si vous êtes bien D. Juan de Carcame, & si cela est, il faut se résoudre, jeune Chevalier, à quitter la maison de votre pere, à venir faire votre demeure dans nos tentes, & à habiter deux ans parmi nous. Il faut tout ce tems pour voir si nous sympatiserons vous & moi: & si après ce terme, nous nous trouvons faits l'un pour l'autre, nous pourrons unir nos destinées par le sacré lien de l'Hymenée. Cependant jusqu'à ce moment-là, vous me regarderez comme une sœur, & je vous regarderai comme un frere; car il ne faut pas vous imaginer, qu'il vous soit permis de prendre avec moi ces petites privautés, que la plûpart des Amans prennent aujourd'hui avec leurs Maitresses, c'est ce dont je ne saurois m'accommoder; je

veux vous déclarer ce qui en eſt, afin que vous n'en prétendiez cauſe d'ignorance. La condition eſt un peu dure, & le Noviciat un peu long, mais qu'y feriez-vous, on ne ſauroit prendre trop de précautions lors qu'on s'embarque dans le mariage. Peut-être que pendant ce tems-là vous recouvrerez la vûë que vous avez perduë, ou que vous avez fort offuſquée, & que vous vous apercevrez que vous devez fuir ce que vous ſuivez maintenant avec tant d'ardeur, & vous ne riſquerez pas de me rendre malheureuſe, & de vous rendre malheureux vous-même. Je vois tant de diſproportion de vous à moi, que vous pourriez bien vous repentir de m'avoir aimée, & je ne ſaurois prendre là-deſſus trop de meſures. Si vous pouvez vous accommoder de ces conditions, vous êtes maître de vous enrôler ſous les étendarts de notre Compagnie.

D. Juan qui avoit écouté toutes ces choſes fort attentivement, parut interdit, & ne ſavoit de quelle manière s'y prendre pour répondre. J'entrevois bien, dit alors Preciosa, que tant de conditions vous font peur; mais je veux bien que vous preniez du tems pour vous déterminer. Auſſi n'eſt-ce pas une affaire de ſi petite conſéquence, qu'elle ſe doive, ni même qu'elle ſe puiſſe réſoudre dans un moment. Retournez chez

vous, c'eſt le conſeil que je vous donne, examinez-vous, & n'entrez dans aucun engagement, qu'après une meure délibération; le Sage ne doit rien entreprendre dont il ſe puiſſe repentir. Cependant, vous pourrez vous entretenir avec moi tous les jours de Fête dans l'endroit où nous ſommes, ſoit que nous allions à Madrid, ou que nous en revenions.

Lors que je ſentis que je vous aimois, répondit alors le Chevalier, je formai la réſolution, charmante Pretioſa, de n'avoir d'autre volonté que la vôtre. J'avouë qu'il ne me fût jamais tombé dans la penſée que vous euſſiez voulu exiger de moi tant de conditions, & des conditions ſi effarouchantes. Mais puis que vous ordonnez, c'eſt à moi à obéïr. Je veux bien devenir Egyptien, & faire toutes les preuves que vous demandez, fuſſent-elles mille fois plus difficiles, il n'y a rien dont un véritable amour ne vienne à bout. Vous n'avez donc qu'à me preſcrire le tems auquel vous voulez que je commence à changer de vie, & vous ne me l'ordonnerez jamais ſi-tôt que je le ſouhaite. Le plûtôt n'eſt que le meilleur pour moi. Je prendrai le prétexte d'aller en Flandres, où mes parens conſentent que j'aille, & j'aurai par là le moyen de me pourvoir de tout l'argent qui me ſera néceſſaire.

ceſſaire. Je ne ſerai que huit jours pour le plus, à dreſſer mes équipages, après quoi je partirai, & je ſaurai ſi bien tromper ceux qui m'accompagneront, que je viendrai à bout de mon entrepriſe. La ſeule choſe que je vous conjure de m'accorder, aimable Egyptienne, s'il m'eſt déja permis de vous faire des priéres, c'eſt de vous informer dès aujourd'hui même ſi je vous ai dit la vérité, lors que je vous ai parlé de mes biens & de ma naiſſance. La lenteur eſt nuiſible en toutes choſes, & elle me pourroit être funeſte. Car enfin, quand on eſt pourvûë d'autant de charmes que vous l'êtes, on trouve des adorateurs à tous momens, & j'oſe me flater que ſi vous êtes une fois convaincuë que je ſuis véritablement D. Juan de Carcame, vous me préférerez à tout autre, ayant déja comme vous avez, de ſi grands témoignages de ma tendreſſe & de l'excès de mon amour. Un peu de jalouſie, ſied bien à un Amant, répondit Prétioſa, mais il faut auſſi qu'il ait de la confiance. Ayez-en D. Juan, je vous l'ordonne, & ne craignez rien quoi que vous voyez. Je ſens bien que quand j'aurai des raiſons pour ceſſer de vous aimer, je ne ſaurois en aimer un autre.

Je demeure toute ébahie de ton entretien, petite fille, s'écria la Vieille Egyptienne,

tienne, & combien de raisons, bon Dieu, toutes pertinentes & de bon aloi. Tu en fais déja tout autant qu'un Bachelier de Salamanque, & où as-tu apris tant de choses. Tu parles de l'amour, de la jalousie, de la confiance, & dequoi ne parles-tu pas? Je t'écoute ma chére enfant, comme une personne qui est possédée, & qui parle Latin sans le savoir. Pretiosa se prit à rire de la naïveté de son Ayeule; & la conversation s'étant liée entre tous trois, il fut résolu qu'ils se trouveroient dans le même lieu, huit jours après, & que D. Juan rendroit compte de l'état où seroient ses affaires. Dans ce tems-là la Vieille Egyptienne ouvrit la bourse, & se convainquit par ses propres yeux qu'il y avoit véritablement cent écus d'or. Rendons cet argent dit Pretiosa, & gardons seulement la bourse qui est d'une riche broderie; car fille qui prend de l'argent semble se vendre. Que tu es folle petite fille, avec toute ta sagesse, dit la Vieille: Souviens-toi qu'il n'est rien tel que de prendre, & que nous sommes Egyptiennes. Tu n'y penses pas Pretiosa: & si quelcun de nos enfans & notre parentage tomboit par avanture entre les mains de la Justice, quels meilleurs amis peut-on avoir que des écus d'or, pour se rendre favorable un Greffier & un Juge? Je me

fuis vûë trois fois, pour trois divers crimes sur le point de monter sur l'échaffaut, pour y être fustigée. Un bassin d'argent me délivra la premiére fois, un Colier de Perles, la seconde, & la troisiéme quarante Réales de quarante sols la piéce. Tu dois penser, ma chére fille, que nous exerçons un métier dangereux, & il est tout plein d'achopemens & d'occasions forcées; or il n'y a point de meilleure protection pour les malheureux, que les armes invincibles du Grand Philippe: ce sont les Colonnes d'Hercule que l'on ne peut pas outrepasser. Un Ducat à deux têtes répand la joye sur le visage triste d'un Procureur, & de tous les Satellites de la mort, qui sont des Harpies & des Sansuës, pour nous chétives & misérables Egyptiennes. Ils aiment mille fois mieux avoir à faire à nous qu'à des voleurs de grand chemin. Quelque malheur & quelque déroute que nous ayons eue, ils ne croyent jamais que nous soyons pauvres. Ils disent que nous sommes semblables aux Cazaquins des Gavaches de Vélmont, tout déchirés & tout crasseux, mais tous cousus de pistoles. Au nom de Dieu, ma Grand-Mere, répondit Pretiosa, n'en dites pas davantage. Reposez-vous avec vos écus d'or, & que tout bien vous en arrive. Je souhaite de bon cœur que vous les emportiez

tiez avec vous dans le Tombeau, & que vous n'ayez jamais besoin de leur faire voir la lumiére. Mais ce n'est pas tout, il faut en faire part à nos Compagnes, qui nous attendent depuis assez long-tems. Ma foi repliqua la Vieille, elles verront ces cent écus d'or, comme elles voyent à present le Grand Turc. Mais il y a remède à toutes choses. Ce bon Chevalier prendra la peine de regarder s'il ne lui est point resté quelque monnoye, & elles se la partageront entr'elles; car les pauvres filles, elles se contentent de peu de chose. J'ai quelque argent encore, dit D. Juan. Sur cela il tira de sa poche trois Réales de quarante sols, qu'il distribua aux autres Egyptiennes, qui furent plus satisfaites de ce présent, que ne l'est l'Auteur d'une Comédie, lors qu'il entend faire le Brouhaha sur quelque bon endroit de sa Piéce.

Après la distribution des trois Réales, D. Juan prit à part encore la Vieille Egyptienne & Pretiosa, & leur réitéra la promesse qu'il leur avoit faite de se mettre de leur bande: il leur dit qu'il se feroit appeller André, qui est un nom assez commun parmi les Egyptiens; ensuite dequoi il prit congé d'elles, mais il n'osa embrasser Pretiosa, ni lui donner un baiser, tant son amour étoit respectueux. André, car c'est ainsi

que nous l'appellerons desormais, entra dans la Ville, & les Egyptiennes le suivirent un moment après, fort contentes de leur avanture.

Elles n'avoient traversé que deux ou trois ruës, lors qu'elles rencontrérent le jeune homme qui avoit donné les Stances, où s'étoit trouvé plié un écu d'or. Il s'approcha d'elles à l'instant, & s'étant adressé à Pretiosa, il lui demanda si elle avoit lû les quatrains qu'il lui avoit donnez. Avant que de répondre à votre demande, repartit l'Egyptienne, j'en ai une à vous faire, ou plûtôt c'est un doute sur lequel je vous prie de m'éclaircir, mais ne me déguisez point la vérité, parlez-moi sincerement, êtes-vous par avanture Poëte? Le jeune homme parut d'abord interdit. Cependant ayant pris la parole un moment après, il se prit à dire, qu'il y avoit si peu de gens qui méritassent le nom de Poëte, qu'il pouvoit dire hardiment qu'il ne l'étoit pas, & qu'en cela il ne croyoit pas dire un mensonge; que véritablement il aimoit la Poësie, & que quand il avoit besoin de Vers, il n'alloit pas emprunter la veine d'un autre, qu'il en faisoit enfin pour son usage. Ceux que je vous donnai, ajoûta-t-il, sont de ma façon, de même que d'autres que je vous destine. Toutefois je ne suis point Poë-

Poëte, & Dieu m'en préſerve. Et quoi, dit l'Egyptienne, eſt-ce une ſi mauvaiſe choſe que d'être Poëte? Ce n'eſt pas une ſi mauvaiſe choſe qu'on pourroit bien dire, repartit le jeune homme, néanmoins je tiens qu'elle n'eſt pas trop bonne, quand on ne fait point d'autre métier que celui de faire des Vers. Dites plûtôt, repliqua Pretioſa, parce que les Poëtes ſont pauvres. C'eſt ce qui vous trompe, répondit le jeune homme, c'eſt tout le contraire. Il n'y a point de Poëtes qui ne ſoient riches, parce qu'ils ſont toûjours contens. Excellente Philoſophie à laquelle peu d'hommes atteignent. Il ſemble que ce ne ſoit que pour eux que l'Univers a été formé. Les fontaines les entretiennent, les prairies font leurs délices, les arbres les deſennuyent, les fleurs les réjoüiſſent, ils ſe font un plaiſir de tout, ce qui eſt la ſeule richeſſe à laquelle tous les hommes devroient aſpirer. Mais, que les Poëtes ſoient riches, ou qu'ils ſoient pauvres, c'eſt de quoi je me mets peu en peine. Dites moi ſeulement, Pretioſa, je vous en conjure, dans quelle vûë vous m'avez demandé ſi j'étois Poëte. Certes, répondit Pretioſa, n'étant imaginée, comme je me l'imagine encore, quoi que vous en ayez pû dire, que tous les Poëtes ſont pauvres, & principalement les bons

bons Poëtes, je fus surprise de voir un écu d'or plié dans les Stances que vous me donnâtes, & je doutai fort que vous les eussiez composées. Toutefois comme je sais maintenant que vous n'êtes point Poëte, quoi que vous sachiez faire des Vers, je pourrois bien croire que vous êtes riche, quoi qu'à vous dire la vérité j'aye encore là-dessus quelque petit doute. Car enfin, ceux qui font des Vers, soit qu'ils soient Poëtes, ou non, ne savent ni conserver le bien qu'ils possédent, ni acquérir celui qu'ils ne possédent pas; vous savez du moins que c'est le Proverbe. Je le sai repliqua le jeune homme; mais je ne suis pas de ce nombre. Je fais des Vers, & je ne suis ni riche, ni pauvre. En un mot, je puis sans m'incommoder donner un écu à qui bon me semble. Alors lui présentant un papier, prenez ce second papier, Pretiosa, se prit-il à dire en se radoucissant, sans vous embarrasser davantage, si je suis Poëte, ou si je ne le suis point. Je desire seulement que vous soyez persuadée, que celui qui vous fait ce présent, voudroit posséder les trésors de Crésus pour vous les offrir. La jeune Egyptienne n'eut pas plûtôt le papier entre les mains, qu'elle sentit qu'il y avoit un écu dedans. Je ne veux point de votre écu, se prit-elle à dire, ce seroit le mon-

de

de renversé. C'est aux Poëtes à recevoir, & non pas à donner. Je veux bien vous accepter pour faiseur de Vers, mais non pas pour faiseur de présens. Reprenez donc votre écu d'or & demeurons bons amis. Puis que vous voulez que je sois pauvre par force, repliqua le jeune homme, je le reprendrai, & je le conserverai précieusement toute ma vie, parce que vous l'aurez touché de vos belles mains. A ces mots, Pretiosa tira l'écu, le lui rendit, & garda les Vers, qu'elle ne voulut pas pourtant lire par les ruës, & le jeune homme se retira fort satisfait, dans la pensée qu'il eut que l'Egyptienne sentoit quelque chose pour lui, puis qu'elle lui avoit parlé si familiérement.

Comme le dessein de Pretiosa étoit de se rendre au logis d'André, le plûtôt qu'elle le pourroit, elle ne s'arrêta pas à danser, si bien qu'elle se trouva bien-tôt dans la ruë qu'elle souhaitoit. Elle n'y fut pas plûtôt entrée qu'elle haussa les yeux de tous côtés, & enfin elle apperçut un Balcon avec des Treillis de fer doré, qui étoient les enseignes qu'André lui avoit données. Là étoit un Seigneur d'environ cinquante ans, qui portoit une Croix rouge sur son habit, & à cette marque & à son air, il n'étoit pas difficile de juger que ce devoit être un per-

perſonne conſidérable. Le Seigneur n'eut pas plûtôt aperçû les Egyptiennes, qu'il leur cria de s'approcher, en leur promettant qu'elles ſe retireroient ſatisfaites. D'abord trois autres Cavaliers parurent ſur le Balcon, entre leſquels étoit André, qui ne pût s'empêcher de rougir & de pâlir, ayant jetté les yeux ſur ſa chére Pretioſa. Toutes les Egyptiennes montérent, à la réſerve de la Vieille qui demeura en bas, pour s'informer des Domeſtiques de la qualité d'André. Dans le tems que les jeunes Egyptiennes entroient dans une Sale où étoit la Compagnie, le Seigneur dont nous avons déja parlé, ſe prit à dire; cette jeune fille, en montrant Pretioſa, eſt ſans doute cette belle Egyptienne qui fait tant de bruit, & dont on publie tant de merveilles. C'eſt elle-même repliqua André, & c'eſt ſans rien exagérer, la plus belle perſonne qu'on ait jamais vûë. On le dit ainſi, dit Pretioſa en ſouriant; mais on me flate, ou tout le monde a de mauvais yeux. Par la vie du petit D. Juan mon fils, repartit alors le Seigneur, tu es mille fois plus belle qu'on ne publie, & j'ai bonne vûë, je t'en garantis. Et qui eſt ce petit D. Juan votre fils, repliqua la jeune Egyptienne? C'eſt ce jeune Chevalier que tu vois à ton côté, répondit le Seigneur,

gneur, en lui montrant André. Franchement, Seigneur, dit alors Pretiosa, je croyois que vous aviez juré par la vie de quelque petit enfant de deux ou trois ans. Voyez un peu je vous prie le petit D. Juan que c'est; il pourroit bien déja avoir une femme. Et à dire le vrai, à certaines lignes qu'il a sur le front, je vous annonce qu'il ne passera point trois ans sans en avoir une, ou il changeroit bien de sentiment. Tu te connois donc en Phisionomie, dit alors un des Cavaliers. Oui sans doute que je m'y connois, répondit-elle, & qu'aurois-je fait si long-tems au monde, étant née Egyptienne, si je n'avois quelque petite connoissance de ces lignes que la nature a gravées sur le visage de tous les hommes, pour découvrir leur humeur & leur naturel. D. Juan est amoureux, il est bouillant, il est jaloux, & il lui arrive souvent de promettre des choses un peu impraticables: Dieu veuille qu'il ne soit pas menteur. Il fera bien-tôt un long voyage; mais on ne donne pas toûjours où l'on vise. Peut-être croira-t-il d'aller en Occident, & il ira en Orient; l'homme propose, & Dieu dispose. Véritablement, petite Egyptienne, répondit D. Juan, tu as dit bien des choses qui me conviennent; mais tu te trompes lors que tu t'imagines que je suis menteur, ce n'est

TAYLOR INST. OXFORD

n'eſt là nullement mon caractére. Pour le voyage dont tu parles, tu as pronoſtiqué juſte. Je dois partir pour aller en Flandres dans quatre ou cinq jours pour le plus tard, & je t'avouë que tu me mortifies lors que tu dis que je pourrois bien prendre une autre route; car je ne voudrois pas pour tous les tréſors du Pérou, que tes prédictions fuſſent véritables. Ne craignez rien, mon petit Seigneur, repliqua Pretioſa, recommandez-vous ſeulement à Dieu, & tout ira bien. Que vous feriez bon ſi vous vous imaginiez qu'on doive prendre au pied de la lettre tout ce que dit une Egyptienne. Nous n'en ſavons pas plus que les autres: nous ne parlons qu'à l'avanture, & nous diſons tant de choſes, que ce n'eſt pas merveille ſi nous rencontrons quelquefois; ne vous allarmez pas, vous irez en Flandres, & ce n'eſt pas mon intention de vous en détourner. Mais il faut bien tuer le tems. Je veux bien pourtant vous donner un avis, modérez vos paſſions, ne faites rien à l'étourdie, ne promettez rien que vous ne teniez, ſûtce à votre dam; déteſtez le menſonge, & donnez-nous quelque choſe, je vous en conjure. Il vaut mieux donner que recevoir, & celui qui donne ne fait que prêter à celui qui a fait le pauvre & le riche. Tu

par-

parles très-bien, Pretiosa, dit D. Juan, & je te remercie de tes bons conseils. Mais je me plains d'une chose: tu es revenuë encore à la charge au sujet de ma sincérité, tu me crois menteur, je ne le suis point, & j'ai en horreur le mensonge, je le crois indigne de tout homme, & particuliérement de celui qui fait profession des armes. Croi-moi, petite Egyptienne, j'accomplirai à la Ville, & par tout, ce que j'ai promis aux champs. Promettez-nous donc, repartit Pretiosa, de nous donner quelque chose. Vrayement je ne saurois, dit le jeune Cavalier; mais mon pere le fera pour moi. J'ai donné ce matin à des Dames tout ce que j'avois, & on ne sauroit donner ce qu'on n'a pas. Je meure, dit alors Christine, qui s'étoit retirée avec les deux autres Egyptiennes dans un coin de la Sale, pour parler ensemble sans être entenduës, je meure, si ce n'est le même Chevalier qui nous a fait présent ce matin de trois Réales; mais n'en parlons point qu'il n'en parle le premier, peut-être y a-t-il quelque mistére là-dedans. J'en ay douté d'abord néanmoins, mais à présent je n'en doute plus; c'est de nous infailliblement qu'il parle. Je ne le pense pas, repartit l'une de ces Egyptiennes. Il dit qu'il a donné son argent à des Dames, & nous som-

sommes bien éloignées de l'être. Or étant aussi sincére qu'il vient de le proteſter, quelle apparence qu'il eût voulu mentir un moment après, & puis ſans nulle néceſſité. Il eſt vrai que tout homme eſt menteur, & les menſonges ne leur coûtent guéres. Lors que le menſonge, répondit Chriſtine, tend directement à faire du bien au prochain, & à l'honneur, ce n'eſt pas proprement un menſonge, & on l'appelle ainſi abuſivement. Mais ce n'eſt pas dequoi il s'agit. Je vois qu'avec tous ces beaux complimens on ne nous donne rien ici, & qu'on ne ſe ſoucie guéres de nous faire danſer.

La Vieille Egyptienne monta dans ces entrefaites, & s'adreſſant à Pretioſa, elle ſe prit à lui dire: achéve de parler il eſt tard, tu as encore beaucoup de choſes à faire & auxquelles peut-être tu ne t'attens pas. Et qu'avez-vous ma Grand' Mere, répondit Pretioſa, avez-vous quelque fils, ou quelque fille, que vous ſoyez tant preſſée. Tu as mieux rencontré que tu ne croyois, repartit la Vieille, j'ai un fils, & tu n'as jamais rien vû de plus gentil. Vien, Pretioſa, & je t'apprendrai bien des merveilles. Dieu veuille, dit la jeune Egyptienne, que ce ne ſoit pas un avorton, ou un de ces enfans infortunez, qu'un même jour voit naître & mourir. Tout ira bien, repli-

repliqua la Vieille, l'accouchement a été heureux, & l'enfant qui eſt beau comme le jour ſe porte à merveille. Quelqu'une des vôtres vient-elle d'accoucher, demanda alors le pere de D. Juan? Oui, Seigneur, répondit la Vieille; mais cet accouchement doit être tenu ſecret, & il ne nous eſt pas permis d'en dire davantage. Ne vous allarmez pas, ma bonne Vieille, dit un des Cavaliers, nous n'avons pas envie de connoître votre Accouchée. Cependant quelle qu'elle ſoit, je la plains un peu de s'être confiée à vous autres, le ſecret pourroit bien être éventé. Vrayement, repartit Pretioſa d'un air dédaigneux, nous ne ſommes pas telles que vous penſez. J'avoue qu'à parler généralement, les femmes ne ſont pas fort ſecrettes; mais il y a bien des hommes, croyez-moi, qui ſont femmes ſur ce chapitre. Alors elle ſe tourna vers la Vieille Egyptienne, & ſe prit à dire, retirons-nous, ma mere, ces Cavaliers ne ſont pas notre fait, ils ont trop méchante opinion de nous, & c'eſt ſans doute parce que nous n'avons rien volé céans, & que nous ne ſavons point faire de baſſeſſes. Ne te fâche point, Pretioſa, dit alors le pere d'André, le Cavalier a voulu rire, tu ne te retireras point que tu n'ayez dansé avec tes compagnes, & je te prépare un Ducat d'or à deux têtes, qui

qui ne ſont pas ſi jolies que la tienne, quoi que ce ſoient deux têtes couronnées; mais un Ducat vaut toûjours ſon prix. Je l'ai toûjours ouï dire ainſi, dit la Vieille. Danſez donc, mes petites filles, continua-t-elle, & contentez ces bons Seigneurs. Pretioſa ne ſe le fit pas dire deux fois, elle prit d'abord ſon Tambour de Baſque, & les Egyptiennes danſérent avec tant de legéreté & avec tant de grace, particuliérement Pretioſa, que chacun en demeura ſurpris. D. Juan eut toûjours les yeux attachez ſur elle, & il ſeroit bien difficile d'exprimer ſa joye. Mais cette joye fut un peu troublée par un petit accident qui arriva. Lors que les Egyptiennes achevoient leur danſe, & que chacun ſe preparoit à leur donner des loüanges, Pretioſa laiſſa tomber les Vers, que le jeune homme dont nous avons parlé, lui avoit donnez ſur la ruë. Un des Cavaliers les ramaſſa, & il ſe prit à dire à l'inſtant: bon voici un Madrigal, qu'on l'écoute, puiſque les Egyptiennes ne danſent plus. A en juger par le premier Vers, il doit venir de bonne main, & il y a apparence que la chûte répondra au début. En tout cas la Piéce eſt nouvelle, & les plus méchans Vers ſont paſſables, lors qu'ils ont la grace de la nouveauté. Pretioſa eut ſouhaité de toute ſon

ame

qu'on lui eût rendu les Vers ſans les lire; car elle craignoit la jalouſie d'André. Elle les demanda au Cavalier avec beaucoup d'inſtance. Mais ils étoient en trop bonnes mains, le Cavalier les voulut toûjours lire. Il lût donc à haute voix ce Dixain.

Lors que Pretioſa frape l'air de ſa voix,
Lors qu'un Inſtrument elle touche
Et de ſa main, & de ſes doigts.
Il n'eſt point de cœur ſi farouche,
Qu'elle ne range ſous ſes loix.
Mais ce ne ſont pas ſes ſeuls charmes,
Que ces accens mélodieux:
Elle a des attraits dans les yeux
Qui forceroient les Rois à lui rendre les armes;
Ils forceroient même les Dieux.

Je meure s'écria celui qui venoit de lire le Madrigal, le Poëte qui l'a compoſé s'y entend. Ce n'eſt pas un Poëte, répondit Pretioſa, c'eſt un jeune homme galant & de bonne mine, qui fait quelquefois des Vers pour ſe divertir, & pour en regaler ſes amis; c'eſt ici la ſeconde fois qu'il en a bien voulu faire pour moi: & vous conviendrez ſans doute qu'il n'eſt pas Poëte, lors que je vous dirai que c'eſt peut-être de tous les hommes du monde celui qui eſt

eſt le plus libéral ; j'en puis parler de ſcience certaine.

La lecture du Madrigal avoit été un coup de foudre pour le pauvre André. Depuis le premier Vers juſqu'au dernier, il avoit ſué ſang & eau. Il avoit pourtant fait effort pour ſe ſurmonter, malgré mille tranſports jaloux qui l'avoit agité pendant cette lecture, & qui avoient failli à lui faire perdre entiérement contenance. Mais il ne pût tenir aux paroles de l'Egyptienne. Une ſueur froide le ſaiſit, la pâleur lui monta au viſage, & il tomba dans une eſpéce d'évanouiſſement, dont le pere qui l'aimoit avec la derniére tendreſſe fut allarmé. Ne craignez rien, dit Pretioſa, attendez un moment, permettez que je lui diſe deux ou trois paroles à l'oreille, & vous verrez qu'il ſera bien-tôt revenu ; j'ai un remède infaillible contre les défaillances. Alors elle s'aprocha, & lui dit tout bas : vrayement te voilà bien courageux pour un Egyptien, reprens tes eſprits, & que l'Auteur du Madrigal ne te faſſe pas la moindre peine. Ce ne ſera jamais lui qui poſſédera mon cœur, tu ſais à qui je l'ai donné, & je t'ai déja dit, que je ſuis inſenſible aux libéralités & aux louanges. Après cela, elle lui fit une demi-douzaine de Croix ſur le cœur, & ſe retira. André reſpira dans

le

le moment, & déclara tout haut, que ce que venoit de lui dire l'Egyptienne étoit un remède salutaire. Sur cela le Ducat à deux têtes lui fut donné. Vous le partagerez entre vous, lui dit le pere de D. Juan; & ce que tu feras, Preciosa, avant que de te retirer, tu me laisseras par écrit les paroles que tu as prononcées à l'oreille de D. Juan, afin que je m'en puisse servir en cas de besoin. L'Egyptienne fut un peu interdite; mais faisant de nécessité vertu, elle répondit qu'elle les réciteroit volontiers, & qu'on n'avoit qu'à les écrire. Ce sont des paroles, ajoûta-t-elle, qui ne vous paroîtront qu'un Galimatias ridicule: mais tout galimatias qu'elles sont, elles ont une vertu singuliére, comme le jeune Chevalier vient de l'éprouver, & ce n'est pas la premiére fois que j'en ai fait une heureuse expérience; j'espére que ce ne sera pas même la derniére. Ecoutez, & riez du charme tant qu'il vous plaira, je vous le permets. Là-dessus elle recita ces Vers, qu'elle fit sur le champ.

Petite tête sans cervelle,
Sujette à la Lune nouvelle,
Ne crains point, dors tranquilement,
N'entre jamais en défiance,
Tu recueilliras pleinement

Les fruits de ta persévérance :
Cependant S. Christophle & Dieu premièrement
Te soient en aide en ce moment.

Pourvû continua la jeune Egyptienne, que l'on recite la moitié de ces paroles, que l'on faſſe ſix Croix ſur le cœur de la perſonne qui eſt tombée en pâmoiſon, ou qui a quelque étourdiſſement de tête; pourvû qu'on ait l'intention & la foi, on voit des effets ſurprenans, où toute la Science des plus grands Docteurs ne ſauroit atteindre. La Grand' Mere qui avoit aprehendé, que Pretioſa ne tombât en confuſion dans cette rencontre, & qui étoit dans des inquiétudes mortelles, demeura ſurpriſe agréablement à l'ouïe de cet Impromptu : mais D. Juan le fut bien davantage, voyant que ſon eſprit lui avoit ſi bien ſervi dans une occaſion où il avoit encore bien plus à craindre que la Vieille Egyptienne. Pretioſa prit alors congé, & laiſſa le Madrigal à celui qui en avoit fait la lecture, pour achever de guérir André : car par ce qu'elle venoit de voir, elle avoit reconnu que la jalouſie devoit être une terrible choſe, & qu'il y auroit eu de l'imprudence de l'avoir emporté avec elle. Celui que la jeune Egyptienne ſalua le dernier fut D. Juan,

à qui elle se prit à dire avec un sourire agréable: Souvenez-vous, Seigneur, que tous les jours de cette semaine sont heureux pour ceux qui entreprennent des voyages, & partez incessamment si vous m'en croyez. Toutes sortes de bonheur vous attendent. Ne vous rendez pas indigne par votre négligence, des douceurs & de la gloire que vous préparent vos destinées; & concourez avec le Ciel, qui vous est si favorable, à vous rendre le plus fortuné de tous les mortels. Ces paroles causérent à D. Juan mille transports de joye, l'Egyptienne venoit de lui parler sans équivoque, & il eut beaucoup de peine à cacher son contentement. Tout le monde fut satisfait, & particuliérement les Egyptiennes, qui un moment après se partagérent le double Ducat, à la maniére que les Egyptiens font leurs partages. C'est-à-dire, que la Vieille s'en reserva la moitié, comme étant la maîtresse de la Bande, ensuite dequoi elle prit la portion de l'autre moitié, ce qui se fit sans la moindre contestation, tant cette loi est réligieusement observée.

Les Egyptiennes ne se furent pas plûtôt retirées, que l'amoureux D. Juan, qui ne se sentoit pas de joye, pensa tout de bon à exécuter le dessein qu'il avoit formé de se jetter parmi les Egyptiens, pour se ren-

dre digne par ce sacrifice, de posséder son aimable Egyptienne. Le jour qu'il avoit promis de l'aller joindre arriva enfin, & ce jour-là il se rendit tout seul au rendez-vous, monté sur une mule de louage. La Vieille Egyptienne, & Pretiosa ne manquérent pas de s'y trouver; & elles le reçûrent avec mille témoignages d'une véritable tendresse. Me voici, dit André, entre vos mains, prêt à exécuter aveuglément tout ce que vous exigerez de moi, je ne trouverai rien de difficile, puisque je suis certain qu'au bout de ma carriére, je trouverai une recompense que je préfére à la conquête de tout l'Univers. Cependant, comme je crains d'être poursuivi, & que ce seroit le plus grand malheur qui me puisse arriver pendant ma vie, si je venois à être découvert, conduisez-moi avant que le jour paroisse, là où notre troupe est logée. La demande d'André lui fut accordée, & ils joignirent la troupe peu de tems après, qui étoit campée sous des Cabannes couvertes de feüilles. André fut conduit dans celle qui étoit la plus propre, où d'abord entrérent dix ou douze Egyptiens. Ils étoient tous jeunes, gaillards & dispos, & la Vieille les avoit déja avertis qu'elle leur ameneroit un Compagnon ce matin-là. Ces égrillards jettérent aussi-tôt les yeux

sur

ſur la Mule, que ſur André, & l'un d'eux ſe prit d'abord à dire: cette Mule n'eſt pas impertinente, elle trouvera bien-tôt Marchand, & nous la pourrons vendre jeudi prochain à Tolede. C'eſt ce que vous ne ferez pas, répondit André, c'eſt une mule de loüage, & il n'y a point dans toute l'Eſpagne, ſi miſerable Valet d'Ecurie de Maquignon, qui ne reconnoiſſe ces ſortes de Mules; or j'ai trop d'intérêt que perſonne ne la reconnoiſſe. Que vous êtes bon, repliqua l'un de ces éveillez; quand la Mule auroit plus de marques qu'il n'y aura de ſignes dans le Ciel, avant les derniers jours, que ceux qui doivent précéder celui du Jugement épouvantable, nous la transformerons de telle ſorte, que la mere même qui l'a portée, ne la ſauroit reconnoître, & moins encore le maître qui l'a nourrie. N'importe, repartit André, j'ai un meilleur conſeil à ſuivre, & je vous prie que vous vous y rendiez. Il faut tuer la Mule, & la mettre enſuite ſi profondement en terre, qu'il ſoit auſſi peu parlé d'elle à l'avenir, que ſi elle étoit anéantie. Et qu'a fait cette pauvre créature, dit un autre Egyptien, doit-on faire mourir ainſi les innocens? Qui nous a conſtituez ſes bourreaux? Commet-on ainſi des crimes impunement? Tenez un meilleur langa-

ge, je vous en prie, & ne vous mettez point en peine. Considérez bien la Mule seulement, & gravez tant qu'il vous plaira dans votre mémoire, toutes les marques qu'elle peut avoir; qu'après cela on me la livre, si vous la reconnoissez d'ici à deux heures, je veux bien être berné & fouetté jusqu'à ce qu'on dise que c'est assez; nous en avons bien métamorphosé d'autres. Je veux croire toutes vos métamorphoses, poursuivit André, cependant la Mule mourra & sera enterrée, dussiez-vous la rendre mille fois plus méconnoissable que vous ne dites, le sort en est jetté, il faut pour cette fois que ma volonté s'execute. Vous avez beau dire & promettre, il n'en sera ni plus ni moins, on doit toûjours prendre le plus sûr dans ce monde. Car après tout, qui peut savoir s'il ne se trouveroit pas quelqu'un aussi habile que vous, qui auroit le secret de lui rendre sa premiére forme; le sage ne court jamais de tels risques. Mais je vois bien ce que c'est, si cette Mule meurt, comme elle mourra, elle ne sera jamais venduë, & vous n'en retirerez aucun profit, voilà votre grief, voilà ce qui excite votre pitié, & qui vous fait faire tant de réflexions morales. Vous n'y perdrez rien, mes amis, n'apprehendez rien, je ne suis pas venu parmi vous
si

si dépourvû, que je ne vous puisse bien donner d'entrée, des choses qui vaudront quatre fois plus que la Mule. Et bien se prit à dire alors un autre, que la Mule meure, nous ne serons pas les premiers Juges qui se sont laissé corrompre par des présens, & qui ont fait le procès à l'innocence la plus reconnuë. Cependant, à dire la vérité, j'ai fort regret à cette pauvre bête; mais aussi faut-il mourir tôt ou tard.

Chacun étant demeuré d'accord, qu'il n'étoit pas de la politique que la Mule vêcût, quoi qu'on en eût pû faire de bon argent, il fut résolu qu'on attendroit la nuit pour lui prononcer sa sentence, & on commença à se preparer pour la réception d'André, ce qui se fit de cette maniére. On vuida d'abord tout ce qui étoit dans l'une des Cabannes, on la tapissa de verdure; & on la joncha d'herbes & de fleurs. Dès que la Cabanne eut été préparée, on fit asseoir sur une piéce de Liége le nouvel Egyptien, & on lui donna un marteau & des tenailles. Deux Egyptiennes, ayant pris leurs Guitarres, en joüérent d'abord, & on lui fit faire trois ou quatre Cabrioles au son de cet Instrument. Après cela, on lui fit dépouiller un bras qu'on lui ferra fort doucement avec une Ceinture de

soye. On ne fit que deux tours seulement, ensuite de quoi on lui fit ferrer deux bâtons ; Pretiosa, & plusieurs autres Egyptiennes vieilles & jeunes, étant présentes, & toutes demeurérent enchantées de l'air & de la bonne mine de D. Juan. Ces Cérémonies & quelques autres étant finies, le plus vieux Egyptien de la troupe, ayant pris Pretiosa par la main, s'alla planter avec elle devant le jeune Chevalier, auquel il parla en ces termes. Nous te donnons cette jeune fille, qui est la fleur & l'ornement de toutes les Egyptiennes qui sont en Espagne ; il est en ton pouvoir de la prendre ou pour Epouse, ou pour Maîtresse : tu peux procéder dans cette rencontre, selon que bon te semblera : nous n'y cherchons pas d'autre façon, & n'en fois point surpris, c'est un des priviléges de la liberté de notre vie, qui nous affranchit de ces pratiques fatigantes, auxquelles le reste des hommes sont sujets, lors qu'ils entrent dans quelque engagement. Considére donc Prétiosa, pense meurement si elle t'agrée, vois si tu trouve en elle quelque défaut ; & si tu viens à t'appercevoir que vous ne soyez pas fait l'un pour l'autre, jette les yeux sur les autres Egyptiennes qui t'environnent ; tu auras celle à qui tu donneras la pomme. Mais nous te déclarons

clarons que quand une fois tu auras choisi, il faudra t'en tenir à ton choix, & te contenter de ta destinée. Nous observons inviolablement les loix de l'amitié. Nul ne sollicite ce qu'un autre possède, & de là vient que nous ne sommes jamais tourmentez de la jalousie. Il se peut bien trouver parmi nous des incestes; mais on n'y souffre point d'adultére: car si quelqu'une de nos femmes, ou de nos Maîtresses est surprise en flagrant délit, nous ne leur faisons aucun quartier. Et ne t'imagine point que nous ayons recours à la Justice, nous faisons justice de nous-mêmes, nous sommes leurs Juges & leurs Executeurs; & après que nous nous en sommes défaits, nous les enterrons dans les montagnes & dans les deserts; & il n'y a qui que ce soit, non pas même ceux qui leur ont donné le jour, qui s'en formalisent & qui nous fassent rendre compte de leur mort. C'est cette crainte & cette frayeur, qui les retient dans les bornes de la chasteté, & de là vient, comme je te l'ai déja dit, que nous vivons en asfurance de ce côté-là. Il y a peu de choses de celles que nous possédons, que nous ne les possédions en commun; mais les femmes & les Maîtresses en sont exceptées; une de nos régles inviolables, étant, qu'elles doivent appartenir uniquement à

ceux à qui le ſort les a données. Il n'y a que la mort qui puiſſe ſéparer ceux que l'Hymen ou l'Amour ont unis : ou un âge extremement diſproportionné ; car dans ce cas, qui eſt l'unique, il nous eſt permis de donner la lettre de divorce à une vieille, & de jetter les yeux ſur une autre qui ſoit à peu près de notre âge. Avec ces Loix & quelques autres de cette nature, nous nous conſervons, & paſſons heureuſement notre vie. Nous ſommes les maîtres de tout l'Univers, des campagnes, des fruits, des moiſſons, des forêts, des montagnes, des fleuves & des fontaines, des Aſtres & de tous les Eélemens. Accoûtumez de bonne heure à ſouffrir, nous ne ſouffrons rien à proprement parler. Nous dormons auſſi tranquilement & auſſi commodément ſur la dure, que ſur les lits les plus molets, & le cuir brûlé de notre corps, nous eſt comme une cuiraſſe impénétrable contre les injures de l'air. Inſenſibles à la douleur, la torture la plus cruelle ne nous émeut point ; & ſous quelque forme qu'on nous faſſe enviſager la mort, nous n'en pâliſſons pas ; nous avons apris à la mépriſer. Nous ne faiſons nulle diſtinction entre le oui & le non, lors que nous le jugeons néceſſaire : nous pouvons bien être Martyrs, mais nous ne ſommes jamais Confeſſeurs.

feſſeurs. Nous chantons chargez de chaînes & de fers, dans les cachots les plus profonds; mais nous ſommes toûjours muëts à la gehenne. Notre unique profeſſion, eſt de nous approprier les biens des autres, & comme pour venir à nos fins, nous n'avons pas beſoin de témoins qui nous éclairent, nous nous occupons par politique pendant le jour à quelque petit travail, & nous faiſons ordinairement la nuit notre véritable métier. La gloire, le point d'honneur, ni l'ambition ne nous rongent point, & nous ſommes par là exempts de cette lâche ſervitude, qui fait de la plûpart des Grands, d'illuſtres malheureux, ou pour mieux dire, des Eſclaves. Nos Palais ſont des Pavillons portatifs: & rien ne peut être comparé aux ornemens de ces maiſons mobiles. Ce ſont les beautez que la nature étale elle-même, & qui ſont fort au deſſus de ces lambris dorez, & de ces ſomptueux ameublemens qu'ont inventés un ridicule orgueil, & la moleſſe efféminée des hommes. Nous vivons ſous ces tentes, occupez du préſent ſans nous trop ſoucier de l'avenir. Nous regardons tout avec indifférence, & vivant de notre induſtrie, nous nous abandonnons aveuglément à notre étoile, évitant ces trois ſeules choſes, l'Egliſe, la Mer, & la Cour des Rois. En un mot,

nous possédons tout, parce que nous sommes toûjours contens des seules choses que nous possédons. Je me suis un peu étendu; mais ce long discours n'est pas inutile; parce qu'enfin il n'est pas juste que tu ignores qu'elle est la vie que tu veux mener, & la profession que tu dois faire. Je l'ai dépeinte grossiérement, & à la hâte; mais avec le tems tu y découvriras plusieurs autres choses qui ne seront pas moins dignes de considération, que celles que tu viens d'entendre.

Le vieux & éloquent Egyptien, ayant mis fin à son discours, le Novice lui répondit. Il lui dit d'abord, qu'il étoit charmé de tant de sages Constitutions, toutes fondées sur le bon sens, & sur une fine Politique, qu'il étoit faché de n'avoir pas eu plûtôt connoissance de la vie des Egyptiens; qu'il renonçoit dès l'heure même à la Profession de Chevalier, & à la vaine gloire de ses Ancêtres; qu'il se soûmettoit de tout son cœur à leurs Loix, qu'il les observeroit religieusement, & que s'il se dévoüoit à leur service, il sentoit bien qu'il en étoit dignement récompensé, puis qu'il devoit posséder la divine Pretiosa, pour laquelle, ajoûta-t-il, je quitterois toutes les Couronnes, & tous les Empires du monde, lesquels je desirerois posséder néanmoins, pour les

offrir

offrir à cette beauté. Pretioſa ne demeura pas muette. Si nos Législateurs ſe pritelle à dire, ont trouvé dans leurs Loix, que je ſuis tienne, & ſi comme telle, ils m'ont livrée à toi, ils le peuvent, & je dois me ſoûmettre à ces Loix. Mais il y a une autre Loi à laquelle tu te dois ſoûmettre à ton tour, c'eſt de remplir la condition que je t'ai déja impoſée, & qui nous ſera ſalutaire à l'un & à l'autre, ſi tu y fais la moindre attention. Quelque peu d'expérience que j'aye, je ſens néanmoins que toutes les paſſions ſont violentes, qu'elles font faire des faux pas aux plus ſages, & qu'on ſe repent le plus ſouvent des choſes qu'on a faite trop à la hâte. De la maniére dont ſont faits la plûpart des hommes, ils ſe dégoûtent facilement des plaiſirs, lors qu'ils les ont une fois goûtez, ſur tout, lors que ce ſont des plaiſirs qui leur ont coûté un peu cher, & qui les ont portés à ſe métamorphoſer de la maniére que tu as deſſein de le faire. On veut aujourd'hui ce qu'on ne veut plus le lendemain, parce qu'on vient à ouvrir les yeux. Le ſage ne ſe hâte que lentement, il ne fait rien qu'avec réflexion, l'amour eſt une Divinité aveugle, & le lit nuptial eſt le tombeau de la tendreſſe, comme je l'ai toûjours ouï dire. J'avoue que la régle n'eſt pas générale.

rale. On voit des Epoux qui ſe chériſſent juſqu'à la mort; il y a des amitiez éternelles. Mais je ſoûtiens en même-tems, que ces amitiez ne ſont durables que parce qu'elles ſont fondées ſur l'eſtime; l'amour ſeul ne les produit pas. Je veux t'aimer, je veux que tu m'aimes; mais je veux que que nous nous aimions, parce que nous nous trouverons dignes d'être aimez, & il faut néceſſairement nous connoître avant que d'en pouvoir venir-là. Et comme on n'y vient pas dans un moment; car ce n'eſt pas l'ouvrage d'un jour, je deſire, & je te l'ai déja fait connoître, que tu vives au milieu de nous pendant deux années entiéres, & que ce ne ſoit qu'à la fin de ce terme, qu'il te ſoit permis de joüir des privautez qu'une Epouſe ne ſauroit refuſer à un Epoux, lors qu'elle eſt entiérement liée par les chaînes de l'Hymenée. Cette épreuve eſt longue; mais elle eſt néceſſaire, & c'eſt même l'unique voye qu'il y a à prendre pour que tu me poſſéde ſans t'en repentir, & que je ne ſois point abuſée. Il ne tient qu'à toi à préſent de te déterminer, il eſt encore en ta puiſſance d'accepter la condition, ou de ne la pas accepter, ſi elle te paroît trop dure. Tu es libre, la Mule n'eſt pas encore morte, tu as tes habits & tout ton argent, & il t'eſt permis pendant tout

le

le reſte de cette journée, de penſer à ce qui te paroîtra le plus convenable; mais tu ne me poſſéderas qu'à ce prix-là. Si tu demeures au milieu de nous, nous nous en réjouïrons, & tu ſeras toûjours diſtingué; & ſi tu te retires, nous te plaindrons; mais tu ne perdras jamais notre eſtime, car nous voyons bien qu'il y a du pour & du contre au ſujet de ton entrepriſe; il faut rendre juſtice à chacun. Mais qu'y ferois-tu? Je ſuis délicate ſur la matiére, & tu ne dois pas déſaprouver ma délicateſſe, ſi tu m'aimes véritablement. Aimons-nous par raiſon, ajoûta-t-elle, ou ſéparons-nous pour jamais.

Non, Pretioſa, nous ne nous ſéparerons point, lui dit alors André, j'entre dans tous tes ſentimens, & la condition que tu m'impoſes, fût-elle encore mille fois plus peſente, je la veux ſubir. Il n'y a point d'aſſurance que je ne ſois prêt a te donner, ni de ſerment que je ne faſſe, que je ne réſiſterai de ma vie un ſeul moment à tes volontés. Les ſermens & les promeſſe, que fait un Eſclave, qui veut obtenir ſa liberté, dit Pretioſa, ſont des choſes dont il ne ſe ſouvient pas le plus ſouvent, dès que ſes chaînes ſont briſées. Il en eſt de même des Amans. Pour obtenir ce qu'ils déſirent, ils promettent les choſes

les

les plus impoſſibles. Chacun promet ſelon ſes eſperances. Je ne veux, André, ni ſermens, ni promeſſes; il n'y a que les imprudens qui s'y fient. Je ne veux que l'épreuve que je te demande, & ce ſera à moi à me tenir ſur mes gardes, & à empêcher que tu ne m'offenſes. J'obéis, dit André; mais la ſeule choſe que je demande de mes compagnons, c'eſt qu'ils m'accordent, que pendant un mois il me ſera permis de ne point dérober. J'ai beſoin ce me ſemble, de ce tems d'inaction, pour me former à un métier que je n'entens point, & ſur lequel il me paroît néceſſaire que j'aye quelques inſtructions. Ne ſois point en peine de ce côté-là, répondit le vieux Egyptien, nous te donnerons des régles ſi certaines, que tu y deviendras expérimenté, & tu te feras un plaiſir dans la ſuite, d'une profeſſion qui a plus d'agrémens que tu ne penſes; car enfin que peut-on concevoir de plus doux dans la vie, que de poſſéder ſans travail ce qui fait ſuer le reſte des hommes, que de ſortir le matin les mains vuides & de revenir dans la nuit chargé de tout ce qui peut remplir nos beſoins? J'en ai vû pluſieurs retourner chez eux, repartit André, qui n'étoient chargés que des coups qu'ils avoient attrapés dans leurs expéditions nocturnes, & qui n'avoient pas trop ſujet

de

de s'applaudir de leur habileté & de leur expérience. J'en veux convenir, repliqua l'Egyptien, il y a des desagrémens par tout, à prendre les choses à la rigueur. On n'est pas tous les jours chanceux, & celui-là n'est pas Marchand qui toûjours gagne. Chaque profession a ses périls, celle des Larrons n'en est pas exempte; mais le bien y absorbe le mal. Elle conduit quelquefois au Gibet, mais pour l'ordinaire elle fait vivre dans la profusion & dans l'aise. Le malheur d'un seul ne doit pas rebuter tous les autres. Parce qu'un Navire a été agité de la tempête, & qu'il a fait enfin naufrage, cela doit-il empêcher les autres de naviger & de continuer leur route? Ne seroit-il pas risible de dire, qu'un soldat doit renoncer à la guerre, parce que des millions de gens y périssent, & qu'on y trouve plûtôt la mort ou de bonnes blessures que des avancemens & des récompenses? Parce que quelques-uns parmi nous, n'ont pû échaper à la Galére, ou au foüet, demeurerons-nous les bras croisés & dans une oisiveté criminelle? On nous châtie quelquefois, & quel ordre d'hommes y a-t-il au monde qui ne soient jamais châtiés? On ne meurt pas deux fois, mon cher André, & quand une fois on est mort, on n'a besoin de quoi que ce soit; & pour la

rame, & ces petites marques qu'on peut imprimer sur nos épaules, voilà de belles Coquecigruës, c'est notre Bâton de commandement, & nos Armes de Chevalerie. André, mon fils, ne t'épouvante point, les choses grandes sont difficiles : repose-toi seulement sous nos aîles, & avec le tems, semblable à l'Aigle, nous t'apprendrons si bien à voler, que tu ne reviendras jamais sans proye, & tu ne seras jamais plus content, que lors que tu auras fait quelque capture.

Je le veux croire, dit André ; mais quoi qu'il en soit, j'ai de bonnes raisons pour ne me donner pas si-tôt ce plaisir, & vous m'en dispenserez s'il vous plaît, pour le tems que j'ai demandé. Cependant, comme il n'est pas juste que perſonne perde, je vais distribuer deux cens écus d'or à la Bande qui seront partagés fraternellement, afin que je la dédommage des larcins que je pourrois faire pendant le tems de ma dispense. A peine André, eut-il proféré cette parole, qu'il fut entouré de tous les Egyptiens, qui l'élevérent sur leurs bras & sur leurs épaules, & le portant ainsi comme en triomphe, on n'entendit que cris de joye, & acclamations. Les Egyptiennes firent la même chose à l'égard de Pretiosa. Elles donnérent toutes des marques

de

de leur allegreſſe. Il n'y eut que Chriſtine & deux ou trois de leurs Compagnes, qui en furent mortifiées dans leur cœur; car enfin l'envie ſe gliſſe par tout, auſſi bien dans les tentes des pauvres, & dans les Cabannes des Bergers, que dans les Palais des Monarques. Elles ne laiſſérent pas néanmoins de témoigner une joye apparente, car l'envie eſt une paſſion timide & honteuſe qu'on tâche toûjours de cacher.

Les acclamations ne furent pas plûtôt finies, qu'on ſe mit à faire bonne chére. La ſomme promiſe fut partagée, les loüanges d'André furent renouvellées, & la beauté de Pretioſa fut élevée juſqu'au Ciel. Cependant, la nuit vint, on écorcha la Mule, & on l'enterra ſi bien, qu'André n'eut plus de peur qu'elle le découvrit jamais. On enſévelit enſemble tous les harnois, à la maniére des Indiens, qui enſéveliſſoient avec leurs morts les choſes qui leur avoient été les plus chéres.

André étoit tout ſurpris des choſes qu'il avoit vûës & oüies. Il admiroit en lui-même l'eſprit des Egyptiens, réſolu de pourſuivre ſon entrepriſe, ſans donner néanmoins dans leurs vices & dans leurs mœurs. Le larcin lui paroiſſoit quelque choſe de ſi bas, & de ſi indigne, qu'il le regardoit avec horreur, & il ſavoit bien qu'il avoit en main

main pour s'en exempter, des moiens ſi ſûrs & ſi efficaces; qu'il ne lui ſeroit pas difficile de donner le change à ſes Compagnons.

Le lendemain André pria la Compagnie de vouloir changer de demeure, & de s'éloigner de Madrid, parce qu'il appréhendoit d'être reconnu dans cette Contrée. On lui répondit, qu'on avoit réſolu de marcher vers les montagnes de Tolede, & d'aller fourager de là toutes les plaines circonvoiſines. Ils partirent le jour ſuivant, & l'on fit préſent d'une jument à André, qui la refuſa, déclarant qu'il vouloit aller à pied, & marcher auprès de ſa charmante Maîtreſſe, qui montoit une petite Haquenée. Jamais Amans ne furent plus ſatisfaits que le furent André & Pretioſa dans cette marche, ils ſe dirent mille tendreſſes, & ſe réitererent les proteſtations qu'ils s'étoient faites de s'aimer éternellement. Eſt-ce ainſi, ô Amour, que tu nous abaiſſes? Eſt-ce le traitement que tu fais à ceux que tu ſoûmets ſous ton Empire? André eſt Chevalier, c'eſt un jeune Gentil-homme doüé d'eſprit, il a été élevé toute ſa vie à la Cour. Il étoit hier les delices d'un riche pere, & aujourd'hui le voilà métamorphoſé de la maniére du monde la plus incompréhenſible. Il a trompé ſes domeſtiques & ſes amis, & a fruſtré de leurs eſpérances

pérances ceux qui lui avoient donné la naiſſance. Il a quitté le chemin de Flandres, où il devoit aller exercer ſa valeur, & accroître la gloire de ſa Maiſon, pour s'aller proſterner aux pieds d'une Egyptienne. Que ta puiſſance eſt grande, ô Amour!

Quatre jours après, ils arrivérent à un Bourg à deux lieuës de Tolede, où ils plantérent leur camp; ayant eu la précaution, avant toutes choſes, de mettre entre les mains de l'Alcaïde, ou Juge de ce territoire, quelques piéces de Vaiſſelle d'argent, pour aſſurance qu'ils ne déroberoient rien dans les lieux de ſa Juriſdiction. Enſuite de cela, toutes les Vieilles Egyptiennes, & quelques jeunes, ſe répandirent d'un côté & d'autre à quatre ou cinq lieuës de l'endroit où la Bande s'étoit arrêtée. André & deux ou trois Egyptiens les ſuivirent, & ce fut dès ce jour-là, qu'on commença à lui donner des inſtructions pour le métier qu'il leur avoit promis de faire, dès que le mois ſeroit expiré. Mais il ne ſe mit guére en peine de les mettre dans ſon eſprit, réſolu qu'il étoit, quoi qu'il en pût arriver, de ne les mettre jamais en pratique. Il étoit tout ému, au contraire à la vûë du moindre larcin, & il arriva plus d'une fois, qu'il paya de ſon propre argent les vols que ſes Camarades avoient faits; ſon cœur ne pouvant

vant tenir contre les larmes d'une infinité de miſérables, à qui on enlevoit le plus ſouvent juſqu'aux habits. On peut bien juger que les Egyptiens ne s'accommodoient guéres des manières de leur Novice. Cela lui attira quelque petite Mercuriale, & en effet c'étoit contrevenir à leurs régles, & le métier n'eut plus rien valu ſi chacun en eut fait autant. André en demeura d'accord. Il promit même qu'il feroit enfin comme les autres; mais il leur déclara en même tems, qu'il vouloit faire ſes coups tout ſeul, qu'il ne vouloit être accompagné de qui que ce fût. Je ne manque, ſe prit-il à dire, ni d'habileté pour me tirer du péril, ni de courage pour m'y expoſer, & puis il eſt juſte que celui qui fait quelque priſe, en ait ſeul la gloire & la récompenſe, comme il en doit avoir la confuſion, & en être puni s'il a le malheur d'être ſurpris, & d'avoir manqué ſon entrepriſe. Ces raiſons étoient bonnes & convainquantes; mais les Egyptiens ne pûrent ſe réſoudre à s'y rendre. Ils s'efforcérent de le détourner de cette réſolution, lui alléguant qu'il lui pouvoit arriver mille accidens imprévûs, où il auroit beſoin de ſecours, & qu'en un mot un homme ſeul ne pouvoit pas faire des captures fort conſidérables, qu'il ſe mettoit des chimères dans la tête, & qu'il

ſe,

ſeroit bien-tôt ſeul à ſe repentir de prendre un parti ſi extraordinaire & ſi ſingulier. On eut beau s'oppoſer à ſon ſentiment. André voulut être Larron ſolitaire, & l'on voit bien quelle étoit ſa vûë. Il vouloit de tems en tems acheter quelque choſe, & dire qu'il l'avoit dérobé. En effet, ce fut ce qu'il pratiqua, & par cette ſupercherie, il fit plus de bien à la Bande que tous les autres Egyptiens enſemble. Cela charmoit Pretioſa. Mais comme l'on craint toûjours pour les perſonnes que l'on aime, lors qu'elle avoit un peu refléchi, elle ſe diſoit mille fois en ſon cœur, que ſon Amant s'expoſoit trop, & qu'elle lui ſouhaiteroit un peu plus de timidité, & moins de courage & d'adreſſe: car après tout, diſoit-elle, quoique la fortune ſemble ſe déclarer pour les plus entreprenans & les plus courageux, ce ſont ceux-là néanmoins, ſi l'on y fait bien réflexion, qui ſont les plus ſujets aux diſgraces & aux avantures tragiques. Mais que faire, continuoit-elle, perſonne ne peut éviter ſa deſtinée.

Les Egyptiens furent un peu plus d'un mois dans le territoire de Tolede, où ils firent aſſez bien leurs affaires. Ils paſſèrent de là dans l'Eſtremadure, qui n'eſt pas un Païs moins riche: & ſi Pretioſa paroiſ-

ſoit

soit toûjours charmante à André, André paroissoit de plus en plus à Pretiosa, l'Amant le plus accompli qu'il y eut au monde. Il étoit tendre, modeste, discret, & il avoit d'ailleurs tant d'adresse, que c'étoit toûjours lui qui gagnoit le prix de la course & du saut, ce qui le faisoit admirer dans tous les endroits où ils arrivoient. Il joüoit admirablement au Mail, à la Paume & à tous les Jeux d'exercice, ce qui lui attira une si haute renommée, qu'on parloit de lui comme d'un prodige. La beauté de Pretiosa ne fit pas moins de bruit dans l'Estremadure que les qualités admirables d'André: si bien qu'il n'y avoit ni Ville, ni Village, où ils ne fussent appellés aux jours de leurs Fêtes, ou dans les réjoüissances particulières. Ainsi la Bande marchoit riche, heureuse & contente.

Peu de tems après, la Bande ayant planté ses tentes sous des Chênes, qui étoient un peu écartez du chemin, on entendit environ sur le minuit aboyer les chiens, plus fort & plus haut que de coûtume. André & quelques Egyptiens sortirent, pour voir qui étoient ceux à qui les chiens en vouloient, & ils trouverent un jeune homme vêtu de blanc, qui se défendoit comme il pouvoit, contre deux de ces animeaux, qui s'étoient lancez sur lui, & qui l'avoient pris

pris à la cuisse. Ils ne furent pas plûtôt arrivez qu'ils firent lâcher prise aux chiens, & l'un des Egyptiens lui parla de cette maniére. Et qui vous meine ici, bon homme, à une telle heure, & ainsi hors du chemin? Est-ce dans le dessein de faire quelque capture? Si cela est, vous n'êtes pas arrivé à bon port. Je ne viens pas pour dérober, répondit le jeune homme, & je ne sais si je chemine dans le bon chemin, ou si je me suis égaré; mais tout ce que je sais, c'est que je n'ai pas pris un sentier fort bon. Tout ce que je vous demande pour le présent, c'est que si par avanture il y a près d'ici quelque Hôtellerie, ou quelque lieu pour me retirer cette nuit, & pour me faire pancer des playes que vos chiens m'ont faites, vous me le montriez. Il n'y a lieu ni Hôtellerie dans ce Territoire, où nous vous puissions conduire, répondit André. Mais pour pancer vos morsures, & pour vous reposer cette nuit, nous vous accommoderons de cela. Vous n'avez pour cet effet qu'à nous suivre, car quoique nous soyons des Egyptiens, nous ne sommes pas si méchans que nous sommes noirs. Dieu vous rende votre charité, repartit l'inconnu; mais pour la faire toute entiére, portez-moi, je vous prie, car la douleur que je ressens est si

grande, que je ne saurois faire un seul pas. André & un autre Egyptien, le prirent alors & le portérent dans une de leurs tentes. La nuit étoit claire, & ils s'apperçurent que c'étoit un jeune homme bien fait & de belle taille. Son équipage étoit assez singulier. Il étoit habillé d'une toile blanche, ayant par-dessus une maniére de chemise qu'il avoit ceinte autour de ses reins.

La Cabane où on le porta fut celle d'André. On alluma promptement du feu & de la chandelle, & l'Ayeule de Pretiosa accourut aussi-tôt pour lui pancer ses morsures. Elle prit quelques poils de ces chiens qui l'avoient mordu, elle les fit frire dans de l'huile, & ayant lavé la playe avec du vin, elle y apliqua les poils fricassés avec un peu de romarin verd, qu'elle mâcha auparavant. Elle banda ensuite la playe avec des linges blancs, & y fit quelques signes de croix.

Tandis qu'on pançoit ce jeune homme, Pretiosa qui étoit présente le regarda fort attentivement. Pour lui il eut toûjours les yeux attachez sur elle. André ne manqua pas de s'en apercevoir; mais il ne s'en formalisa point, regardant comme une chose impossible que la chose put arriver autrement; car disoit-il en soi, qui peut avoir vû une fois Pretiosa, & n'avoir pas toûjours

jours ſes regards ſur elle? L'inconnu s'alla repoſer, & dans le moment Pretioſa tira à part ſon cher André. Te reſſouviens-tu, lui dit-elle, d'un Papier que je laiſſai tomber dans ta maiſon, lors que j'y danſois avec mes compagnes, & qui te donna bien de la jalouſie. Je m'en reſſouviens, très-bien, repondit André, c'étoit un Madrigal fait à ta loüange, & qui étoit fort bon. Celui qui l'avoit compoſé, continua-t-elle, eſt ce même jeune homme qui a été mordu par nos chiens, & que nous venons de quitter. Je ne me trompe nullement, c'eſt lui même, & je l'ai vû depuis ce tems-là deux ou trois fois, & il me donna même encore un Romance qui valoit bien le Madrigal. Il étoit vêtu alors en Page, non pas comme les Pages ordinaires; mais comme ceux des Princes qu'on nomme Pages d'honneur, ou de la chambre. Je t'aſſure, André, que ce jeune homme eſt diſcret. Il parle bien, il a de l'éducation, je lui ai connu beaucoup de mérite, & je ne puis concevoir par quelle avanture il ſe trouve ici, & d'où vient qu'il paroit dans cet équipage. Je ſai bien qu'en penſer moi-même, repartit André, la même conſtellation qui m'a transformé en Egyptien, lui a fait prendre l'habit qu'il porte. Ha! Pretioſa, je commence à m'apercevoir de

tu es comme les autres personnes de ton sexe. que tu aimes à faire des conquêtes, & que je ne suis pas le seul à qui tu as rempli l'esprit d'espérances : ce jeune homme ne s'est pas transporté ici sans mystére, & tu en as trop dit, pour ne pas reconnoître que ton cœur pourroit bien être partagé. Commence si cela est, par me faire mourir, & fais mourir ensuite cet Amant nouveau, ne nous sacrifie pas tous deux ensemble. Qu'on est ingénieux à se procurer des chagrins quand on est jaloux, s'écria Pretiosa toute allarmée, & qu'une Amante est malheureuse, lors qu'elle trouve un Amant de ton caractére. Tu soupçonnes ma sincérité, tu m'accuses de coquetterie & d'inconstance, & sur quels fondemens, sur un aveu qui devoit te convaincre de mon innocence, & de la tendresse que j'ai pour toi, si tu faisois le moindre usage de ta raison. Car enfin, s'il y avoit en ceci de l'artifice & de la tromperie, qui m'eût empéché de dissimuler & de garder un profond silence? Ne m'eût-il pas été permis de feindre que ce jeune homme m'étoit inconnu, & quel pouvoit être mon but dans la confidence que je t'ai faite, s'il y avoit ici quelque mistére? Mais il faut te désabuser, & guérir tes injustes incertitudes, il y a un moyen très-

sûr

sûr pour le faire. Examine toi-même, dès demain le jeune homme. Il ne te sera pas difficile de savoir où il va, & d'où il vient, & quel peut être le sujet de son déguisement. Il te répondra; & quelles que puissent être ses réponses, ordonne lui de se retirer. Tous nos Egyptiens ont tant d'égard pour toi, qu'aucun n'aura garde de le retenir dans sa tente, & quand cela seroit, demeure persuadé qu'il ne me verra point, que j'éviterai sa conversation, que je fuirai même sa vûë, & celle de tout autre que tu me défendras de voir. J'avoue que je ne suis point fâchée de te voir jaloux; mais je le serois extrêmement si tu continuois à être injuste. Non Pretiosa, je ne le serai point, répondit André, & tu dois demeurer d'accord que l'amour s'allarme quelquefois à moins, & que mes doutes sont pardonnables. Cependant j'executerai ce que tu m'ordonne. Je saurai s'il est possible ce que demande ce jeune Page, & quelle est la proye qu'il cherche. Je demeure toûjours convaincu, que son déguisement est mistérieux, & qu'il ne court pas le monde ainsi travesti, qu'il n'ait quelque vûë. Où auroit-il laissé ce grand esprit que tu lui trouves, s'il courroit ainsi sans dessein & dans un si ridicule équipage? Je le tournerai par tant d'endroits,

qu'il aura besoin de tout cet esprit pour se dérober à mes yeux, & il faudra malgré qu'il en ait, qu'il découvre ce qu'il a dans l'ame, avec son habit de mascarade. La jalousie est une terrible passion, dit là-dessus Pretiosa, elle cherche à tous momens de nouveaux sujets d'inquiétude, elle renverse l'imagination, & dérange l'esprit le mieux fait. Comme elle ne subsiste que dans des soupçons le plus souvent chimériques & imaginaires, tout devient incertain pour ceux qui sont attaqués de cette maladie, & ils n'ont plus l'usage de leurs sens. Ils voyent tout autrement que les autres hommes, un Pygmée leur paroît un Géant, & les doutes les plus mal fondés sont pour eux les vérités les plus réelles. Reprens ta première situation, André, suspens ton jugement pour un peu de tems: doute en ma faveur un seul moment, tu viendras par là à bout de t'éclaircir, tu te repentiras de ton injustice, tu en auras mille secrets remords, & je sens bien que je te pardonnerai; rien n'est difficile à quiconque aime. Cette conversation étant finie, Pretiosa laissa André qui s'alla coucher, attendant la venuë du jour, pour tâcher de s'éclaircir de ses doutes. Quoi que la nuit fût fort avancée, elle lui parut extrêmement longue. Pretiosa avoit eu beau

pro-

prodiguer ſes tendreſſes, & s'épuiſer en raiſonnemens, pour lui faire entendre raiſon, tout cela fut fait inutilement: jamais homme ne fut moins raiſonnable: il ſe mit dans l'eſprit mille viſions, ſe fit toûjours des montagnes des moindres atomes, & ne ferma pas l'œil un ſeul moment. Le jour vint enfin, il ſe leva; & vola, pour ainſi dire, dans l'endroit où le jeune homme étoit couché. Il s'informa d'abord de ſes morſures, & après ce compliment qui fut fort ſuccint, il lui demanda quel étoit ſon nom, où il alloit, & dans quelle vûë il cheminoit ainſi de nuit & à travers champs. Le jeune homme répondit, qu'il ſe trouvoit mieux, qu'il étoit abſolument ſans douleur, qu'il étoit en état de ſe mettre en chemin, & de pourſuivre ſon voyage.

Quand à ſon nom, & pour réponſe aux autres choſes qu'André vouloit ſavoir, il dit qu'il s'appelloit Alonzo Hurtado, qu'il alloit à Notre-Dame de la Roche de France, que pour y arriver plûtôt, il cheminoit ainſi de nuit; & que dans l'obſcurité & les ténébres; il s'étoit égaré du chemin, dont mal lui avoit pris, graces aux chiens qui gardoient ces tentes. Cette déclaration ne ſembla pas légitime à André, ſes ſoupçons s'acrurent: & dans les tranſports de ſa jalouſie, il lui répondit en ces termes. Sa-

vez-vous bien, mon ami, ce que je ferois de vous si j'étois votre Juge? Je vous ferois pendre haut & court sur vos réponses. Vrayement vous nous la donnez belle. Il m'importe peu de savoir qui vous êtes, quel est votre nom, ni où vous allez. Je vous avertis seulement; que s'il y a pour vous de la nécessité à mentir, vous le fassiez avec un peu plus d'apparence de vérité. Vous dites que vous allez à Notre Dame de la Roche de France, & vous la laissez à main droite, & bien trente lieuës pour le moins du lieu où nous sommes. Vous cheminez de nuit pour y arriver plûtôt, & vous marchez hors du chemin dans des forêts, où à peine voit-on le moindre sentier. Levez-vous, mon ami, aprenez à mentir moins grossiérement, & vous en allez à la bonne heure. Cependant, en récompense du bon avis que je vous donne, m'éclaircirez-vous sur un fait dont j'ai grand desir d'être éclairci; me direz-vous la vérité? J'ai lieu de l'espérer en quelque maniére, puisque vous savez si mal mentir. Dites-moi donc, n'êtes-vous pas par avanture, un jeune homme que j'ai vû souvent à la Cour, avec l'habit que l'on porte quand on sort de Page, & qu'on est prêt d'être Cavalier? Si vous êtes celui dont je parle, vous avez le bruit d'être grand Poëte,

Poëte, & vous compoſâtes un Romance & un Madrigal pour une de nos Egyptiennes qui étoit à Madrid il y a quelque tems, & qui paſſe pour être aſſez belle. Ne vous cachez point de moi. Je vous promets foi de Cavalier Egyptien de garder le ſecret s'il eſt néceſſaire. Mais n'allez pas tergiverſer, & me repaître de nouveaux contes, car après tout je vous reconnois. Ce viſage que je vois ici maintenant, eſt le même ſans aucun doute que celui que j'ai vû très-ſouvent à Madrid, & me nier cette vérité, ce ſeroit me nier que vous avez été mordu de nos chiens, ou que l'Aurore, cette belle fouriére du jour, pour parler le langage des Poëtes, dore le ſommet de nos montagnes. La renommée que vous vous êtes aquiſe, faiſoit que je vous regardois fixement, de ſorte que j'ai ſi bien imprimé votre figure dans ma mémoire, que je vous reconnoîtrois ſous un déguiſement plus bizarre encore. Ne vous troublez pas, prenez courage, vous n'êtes pas parmi des Brigands, vous êtes parmi des amis, & des amis même qui vous défendront contre tout venant. Mais il y a plus, & c'eſt un aveu que je vous demande encore. Je m'imagine une choſe, & ſi ce que je penſe eſt véritable, je vous tiens heureux de ce que vous êtes tombé entre mes mains. Je m'imagine donc

qu'étant amoureux de la belle Egyptienne pour laquelle vous fites des Vers, vous êtes venu pour la voir: & ſi cela eſt, tant s'en faut que je vous blâme de ce deſſein, qu'au contraire je vous en eſtime davantage. Quoique je ſois Egyptien, je ne laiſſe pas de ſavoir par experience la force de l'amour & ſon pouvoir. Je n'ignore pas les changemens & les métamorphoſes qu'il fait faire à ceux qu'il a ſoûmis à ſes loix. Il eſt le plus petit & le plus grand des Dieux. Or ſi cela eſt, comme je n'en doute en aucune maniére, je vous annonce que la belle Egyptienne eſt dans notre Bande. Je le ſais interompit le jeune Poete, & je l'a vis hier au ſoir.

Ces paroles furent un coup de foudre pour André, la jalouſie acheva de s'emparer de ſon cœur, il ne ſût plus où il en étoit, il parut confus & interdit. Je l'a vis hier au ſoir, pourſuivit le jeune homme, cependant je ne voulus pas me découvrir, parce que je ne le crus pas à propos. Vous êtes donc, repartit André, le Poëte que je diſois. Oui répondit-il, je le ſuis; je ne puis, ni ne le veux nier, après tant d'aſſurances que vous m'avez données, & ſur leſquelles je me flatte que je puis compter, quoique la fidélité ne ſe trouve guéres dans les forêts & ſur les montagnes. Elle s'y trou-

trouve néanmoins, dit André, & principalement nous qui ſommes Egyptiens, faiſons profeſſion d'être les gens les plus ſecrets qu'il y ait au monde. Avec ces aſſurances vous pouvez m'ouvrir votre cœur, & vous ne vous en repentirez jamais. La jeune Egyptienne eſt ma proche parente, elle fera tout ce que je voudrai. Si vous deſirez de l'avoir en mariage, je vous répons de tous ſes parens, & ſi c'eſt ſimplement pour Maîtreſſe, nous n'uſerons pas de tant de cérémonies, pourvû que vous ayez quelque argent; avec ce précieux métal quelles difficultés n'aplanit-on pas? J'ai de l'argent, repartit le jeune homme. Il eſt couſu dans une manche de cette eſpéce de chemiſe que je porte, ceinte au travers du corps, & il y en a pour quatre cens écus d'or pour le moins. Ces derniéres paroles cauſérent un nouveau trouble dans l'eſprit d'André. Il s'imagina que cet homme ne portoit pas ſur lui ſans deſſein, une ſomme ſi conſidérable, & que la vûë qu'il ſe propoſoit, étoit de conquerir à force d'argent le cœur de la charmante Egyptienne. Ce trouble parut dans ſes yeux, ſur tout ſon viſage, dans ſes paroles. Cette ſomme n'eſt pas à mépriſer, ſe prit-il à dire, tout interdit. Il faut ſeulement que vous me découvriez votre intention, & que nous met-

tions la main à l'ouvrage : la jeune fille ne fera pas la difficile, je m'assure, l'argent dans le siécle où nous sommes fait tout, avec un tel passeport, il n'est point de porte qui ne s'ouvre, point de cruelle qui ne s'humanise. Helas, dit alors le jeune homme, je veux que vous sachiez que la violence qui m'a contraint à me travestir, & à errer de contrée en contrée, ne procéde en aucune maniére, de l'amour dont vous me parlez. Je n'aspire point à Pretiosa. Il y a dans Madrid assez de beautés qui auroient pû m'y arrêter, & qui ne cédent en rien à vos plus belles Egyptiennes, quoique je sois contraint d'avoüer que Pretiosa a des charmes qui pourroient bien produire un pareil effet. Il n'est guéres de mortelle plus parfaite, & j'ai chanté souvent sa beauté comme vous savez. Mais quoi qu'il en soit, ce n'est pas l'amour qui m'a conduit ici, & qui me fait courir les champs, dans le triste équipage où vous me voyez, c'est le caprice de mon étoile, ma mauvaise destinée, mon infortune.

Ce discours remit un peu André, qui s'attendoit à toute autre chose. Il le pressa alors de lui conter ses avantures, & le jeune Poëte le fit sur le champ.

Je me tenois à Madrid, se prit-il à dire, & j'étois dans l'Hôtel d'un grand Seigneur

que

que je ſervois, non en qualité de Maître; mais en qualité de parent. Il avoit un fils unique à peu près de mon âge, & nous avions lié enſemble une amitié ſi tendre & ſi étroite, qu'il me ſeroit bien difficile de la dépeindre, ni de l'exprimer. Ce jeune Seigneur ſe rendit amoureux d'une Demoiſelle, d'une Maiſon aſſez qualifiée, & il l'eut épouſée volontiers, ſi en enfant obéiſſant, il ne ſe fût ſoûmis aux volontés de ſon pere & de ſa mere qui s'y oppoſerent, parce qu'ils aſpiroient à un plus grand parti. Il la voyoit néanmoins & il la ſervoit. J'étois le ſeul confident de cette paſſion ſecrette, que ſes parens croyoient entiérement éteinte, & qui n'avoit pourtant jamais été plus forte; car qui ne ſait que la défenſe aigrit les paſſions, qu'elle les rend plus vives & plus véhémentes. Nous paſſions une nuit devant la porte de la Maîtreſſe de mon parent, ce qui étoit notre coûtume ordinaire. Mais que cette nuit fut funeſte. Nous aperçûmes dans l'obſcurité, deux hommes qui nous parurent de très-bonne mine! Nous nous mîmes en devoir de les reconnoître, & à peine fûmes nous à portée de leurs épées, qu'ils les tirérent & nous chargérent avec une vigeur inimaginable. Nous tirâmes les nôtres, & les ayant reçûs avec la même vigeur,

gueur, le combat se trouva engagé, & il fut terminé dans un moment. Le jeune Comte que la jalousie animoit, devint furieux comme un Lion. Je ne parus pas moins animé que lui. Enfin; car je veux abréger, nous portâmes des coups si à propos, qu'il en coûta la vie aux deux Cavaliers qui nous avoient attaquez avec tant de furie. Nous les blessâmes tous deux presque dans le même instant, & ils tombérent morts sur la place. Nous n'eûmes pas plûtôt vû nos ennemis renversés par terre & sans mouvement, que nous commençâmes à prendre la fuite. Nous nous rendimes d'abord chez nous, & ayant pris autant d'argent que nous en pûmes emporter, nous fumes nous réfugier dans le Monastére de S. Jerôme, aprehendant les poursuites des parens des morts, qui à leurs habits & à leur bravoure, nous parurent des personnes distinguées. On nous reçut dans cette maison de la maniére que nous le pouvions desirer, & nous sûmes le lendemain qu'on ne nous soupçonnoit en aucune maniére; de sorte que les Réligieux qui nous avoient recueillis, nous conseillérent de retourner à l'Hôtel du Comte, afin que par notre absence, nous ne donnassions une occasion légitime de faire soupçonner que nous étions les auteurs de ce meurtre.

Com-

Comme le conseil étoit sage, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à le suivre ; mais dans le moment que nous l'allions executer, nous fûmes avertis que les Juges du Grand Prévôt de l'Hôtel, s'étoient saisis du Pere & de la Mere de la Demoiselle, sous les fenêtres de laquelle s'étoit donné le combat ; qu'on avoit arrêté la Demoiselle elle-même ; & que les Domestiques ayant été examinés, une femme de Chambre avoit déposé, que le jeune Comte mon parent, voyoit sa Maîtresse tous les jours & toutes les nuits ; que sur cette déposition, on nous avoit cherchez, & que comme nous manquions justement, tout le monde étoit convaincu que nous avions assassiné ces deux Cavaliers, qui étoient des Principaux de la Cour. Nous fumes bien embarrassés, & enfin après bien des délibérations, de l'avis de mon parent, & par le conseil des Réligieux, nous sortimes quinze jours après de leur Monastére ; car nous ne pouvions pas toûjours demeurer-là. Le jeune Comte en habit de Moine, suivit un Religieux, & prit le chemin d'Arragon, pour de là passer en Italie, & se rendre en Flandres, & pour ce qui me regarde, je crus que je devois me séparer de lui, & prendre une autre route. Ainsi m'abandonnant à la Providence, je me travestis

tis de la maniére que vous voyez, & ayant accompagné un Moine qui me faiſoit paſſer pour ſon valet, nous nous rendîmes à Talavera, où nous nous quittâmes. Je partis un moment après de cette Ville, & pour éviter les grands chemins, je marchai à travers champs, comme un criminel qui croit d'être pourſuivi, & je fis tant enfin, que je me trouvai hier au ſoir à ces Chênes, où je fus ſi mal reçû de vos chiens. J'avouë que je vous dis que j'allois à Notre-Dame de la Roche de France; mais ce ne fut que pour répondre bien ou mal à ce que vous me demandiez; car à vous parler ſincérement, je ne ſais en quel endroit eſt ſituée cette Notre-Dame; la ſeule choſe que j'en puis ſavoir en gros, c'eſt qu'elle eſt au-de-là de Salamanque. Il eſt vrai, dit André, & vous l'avez laiſſée bien loin, mais pourſuivez. Le ſeul deſſein que j'ai, continua le jeune Gentilhomme, eſt de me rendre à Seville. J'ai là un Chevalier Génois, grand ami du Comte mon parent, qui envoye de tems en tems de groſſes remiſes d'argent à Génes, & je me flate que par ſon moyen je pourrai me rendre à Cartagène, & de là paſſer ſûrement en Italie, ſur une des Galéres dont il diſpoſe; car, qui l'empêchera de dire que je ſuis un de ſes Facteurs. Voilà l'hiſtoire de mes

avan-

avanture, & voilà quel eſt mon deſſein. Mais ma grande difficulté eſt, que je ne ſais de quelle maniére m'y prendre, pour me rendre en ſûreté à Seville : mon ame eſt agitée de mille craintes, tout me paroît ſuſpect, tout me fait peur, & quoique je voye bien dans le fonds que ce ne ſont que des terreurs paniques, & que je m'alarme le plus ſouvent ſans aucun ſujet, il me ſemble que j'ai pourtant à mes trouſſes tous les Archers de l'Univers. J'ai une penſée, je ne ſais ſi elle eſt praticable, je voudrois prier vos Egyptiens de me laiſſer entrer dans leur troupe, & je les ſuivrois juſqu'à Seville, ſi vous marchiez de ce côté là. Je vous garantis qu'ils ſeroient ſatisfaits de moi, & je ſens bien en même tems que ce ſeroit l'unique moyen de me délivrer de mes frayeurs ; car apres tout, qui s'iroit jamais aviſer que je puiſſe être au milieu de vous. Mais à vous dire le vrai, je me défie en quelque maniére, qu'il veuillent me recevoir en leur compagnie. Ils vous y recevront, répondit André, vous pouvez compter là-deſſus, & ſi vous n'entrez point dans notre troupe ; car je ne ſais ſi nous prendrons la route de l'Andalouſie, vous entrerez dans une autre, que nous devons rencontrer dans deux ou trois jours. Il vous en coûtera quelque petite choſe ; mais

mais qu'y faire, rien ne se fait pour rien dans ce monde, trop heureux encore, quand à la faveur d'une somme modique, on peut mettre son esprit en repos, & faire réussir ses desseins.

Cet entretien ne fut pas plûtôt fini, qu'André se retira, & alla informer les autres Egyptiens de ce qui se passoit. Après leur avoir fait un recit succint des avantures de ce jeune homme, il leur déclara le dessein qu'il avoit de se mettre pour quelque tems dans leur Bande, & tous unanimement furent d'accord de l'y recevoir, excepté Pretiosa & son Ayeule. Vous irez à Seville avec ce jeune Inconnu, tant qu'il vous plaira, dit la vieille Egyptienne; mais je sai bien que je ne serai pas de la partie. C'est un Païs, où il ne m'est pas permis d'aborder, & où les Egyptiens ne sont pas en fort bonne odeur. Surtout pour ce qui me regarde, je n'y trouverois pas mon compte. Il y a fort peu de tems que nous y étions, & j'y joüai un tour à un Bourgeois appellé Triguille, qu'il n'a pas oublié, je m'assure, & dont je suis fondée à croire, qu'il se dédommageroit libéralement si je tombois entre ses mains. Cet homme qui étoit crédule & avare, s'étoit mis dans l'esprit que j'étois grande Devineresse, & que je pourrois à coup sûr, lui in-

indiquer un tréſor qu'il croyoit qu'un de ſes Ancêtres avoit caché dans ſa maiſon. Il avoit foüillé partout ſans aucun ſuccès, & comme c'eſt un préjugé aſſez général parmi le peuple, que nous ſommes toutes Magiciennes, ſurtout lorſque nous ſommes ſur l'âge, il s'adreſſa à moi avec beaucoup de confiance. Il commença par me mettre une piéce d'argent dans la main, & après cet exorde, qu'il crut être plus capable qu'aucun autre, de captiver ma bienveillance, en quoi il ne ſe trompoit pas tout-à-fait, il me ſupplia avec des empreſſemens qui me firent rire, & en me donnant des loüanges que certainement je ne méritois pas, que je miſſe en pratique toute ma ſcience noire pour découvrir ce prétendu tréſor. J'avouë que je fus mille fois ſur le point de lui rendre le préſent qu'il m'avoit fait, & de lui répondre que j'avois oublié mon grimoire. Mais enfin, comme ce qui entre dans nos mains n'en ſort guéres, & que d'ailleurs, j'eus envie de me divertir, & de le guérir en même tems de cette ridicule imagination, dont ſa pauvre cervelle étoit coëffée, je ne voulus pas l'éconduire. Je lui dis donc d'un ton aſſuré, que j'en ſavois aſſez long depuis pluſieurs années pour lui donner ſatisfaction, qu'il n'auroit pas regrèt à ſon préſent, qu'il n'avoit qu'à faire

re ce que je lui preſcrirois, & que for de Magicienne des plus Vieilles de la Compagnie, je lui garantiſſois, que s'il y avoit chez lui de l'argent caché, il le trouveroit, fût-il en la puiſſance & en la garde de Beelzebud, & de tous les Démons enſemble. Triguille eut tant de foi à mes diſcours, & à mes promeſſes, que je le fis mettre tout nud dans une Cuve, où il avoit de l'eau juſques au cou, après avoir marmoté quelques paroles qui ne ſignifioit rien, & lui avoir mis ſur la tête une Couronne de Cyprès, & une baguette à la main, que je lui dis être d'un certain arbre, dont je ne me ſouviens plus du nom. La Cuve étoit dans une petite Cave bien pavée & bien cimentée, circonſtance que je ne dois pas oublier, parce que pour l'intelligence de mon Hiſtoire, il eſt néceſſaire qu'on l'a ſache. L'ayant donc fait mettre dans ſon bain, je me retirai, lui ayant recommandé fortement d'y demeurer tout le long du jour ſans s'impatienter, & de n'en ſortir que lorſqu'il entendroit ſonner une cloche, qui ne ſonne que vers le commencement du ſoir, ajoûtant qu'il n'en ſeroit pas plûtôt dehors, que la Baguette le conduiroit dans le lieu où ſeroit le tréſor, s'il étoit vrai qu'il y en eût un. Le Badaut demeura fort tranquilement dans cette poſ-

ture,

ture, en attendant que la cloche sonnât; étant déja tout transi de froid; car on peut bien s'imaginer qu'il ne pouvoit pas avoir grand chaud. La cloche sonna à la fin, & la grande avidité qu'il eut d'aller où le conduiroit la Baguette, le fit agir avec tant de précipitation, qu'il renversa la Cuve & deux petits bancs sur lesquels elle étoit posée, s'étant donné un si grand coup à la tête, qu'il en demeura étourdi. Ce ne fut pas tout, la couverture de la Cuve, lui tomba encore sur le corps, & lui fit donner du nez par terre. Il se trouva dans cet état au milieu de l'eau, qui s'étoit répanduë dans la petite Cave; & comme il étoit nuit, qu'il avoit une blessure à la tête, & une contusion sur le corps; & que le froid & la peur l'avoient saisi, il se prit à crier à pleine tête, qu'il se noyoit. Sa femme qui ne le savoit pas là, accompagnée de quelques voisins, accourut avec de la lumiére, entendant les cris redoublés de ce misérable, & on le trouva faisant tous les gestes d'un homme qui nage, soufflant, & traînant le ventre par terre, remuant legérement les pieds & les mains, & criant toûjours de toute sa force qu'on le secourût, qu'il se noyoit. Cette femme qui n'avoit guéres plus d'esprit que lui, ou qui ne savoit ce qu'elle faisoit, tant la vûë de ce spec-

tacle l'avoit troublée, lui dit ſottement, mon cher mari, quel méchant Ange vous a jetté-là, que ſignifient ces bancs & cette Cuve? Mon Dieu! dites-moi, je vous prie, & d'où eſt-ce qu'eſt venuë cette eau? Tirez moi d'ici, ma chere femme, répondit dolemment le pauvre Triguille, en l'interrompant, & puis nous parlerons de cela, je pers la reſpiration & mes forces, & il eſt tems de me ſecourir. On le tira donc de ce bourbier, & lorſque ſes eſprits lui furent un peu revenus, il raconta de point en point la piéce que je lui avois faite. Choſe étrange, & qui fait bien voir quelle eſt la puiſſance des préjugés; tout cela ne fut pas capable de le rendre ſage. Il n'y eut ſi petit coin dans ſa maiſon, où il ne fit creuſer le lendemain & les jours ſuivans, & ſi défenſes en bonne & dûë forme ne lui euſſent été faites, de ne pas creuſer davantage, il eut renverſé ſa maiſon, & peut-être celles de ſes Voiſins; mais comme je viens de le faire ſentir, ſes voiſins y donnerent bon ordre. Tout le monde s'eſt moqué de Triguille, & comme les petits enfans le montrent encore au doigt, lorſqu'il paſſe dans les ruës, il eſt ſi irrité contre les Egyptiens & les Egyptiennes, que vous trouverez bon que je n'aille pas m'expoſer à recevoir quelque affront ſanglant,

glant, ainſi donnons congé à ce jeune homme, & qu'il ſe rende à Seville comme il pourra.

Nous n'en ferons rien, notre bonne Mere, s'écriérent les Egyptiens tout d'un accord, il ne vient pas tous les jours de telles Aubaines, nous le recevrons au milieu de nous. En effet, ils réſolurent de le recevoir, lui promettant de le cacher, & de le garder tout autant de tems qu'il le jugeroit néceſſaire. Cependant, pour ne pas expoſer la Vieille Egyptienne, & peut-être toute la troupe à la vengeance de Triguille, il fut arrêté, qu'on ſe détourneroit à main gauche, qu'on entreroit dans la Manche & au Royaume de Murcie, & qu'on n'iroit point à Seville. On appella en même tems le jeune homme, & du moment qu'on lui eut déclaré ce qu'on avoit réſolu de faire pour lui, il en parut ſi content & ſi ſatisfait, qu'il diſtribua cent écus d'or aux Egyptiens, qui furent d'abord partagés. Jamais joye n'a été ſi grande que celle que firent paroître les Egyptiens, il n'y eut que Pretioſa qui en témoigna du mécontentement, & qui par rapport à André, eût voulu ſavoir à Madrid Don Sancho, c'eſt ainſi que s'appelloit ce jeune homme. Au reſte comme ce nom paroiſſoit un peu trop noble pour un Egyptien,

on crut qu'il étoit néceſſaire de lui en donner un autre, & on convint qu'il ſeroit appellé Clément; & c'eſt ainſi que nous l'appellerons dans la ſuite. Ce qu'il y a de particulier, & qui marque que la jalouſie eſt un mal qui eſt preſque incurable, André eut dans ſon cœur un chagrin ſenſible qu'on eut retenu ce jeune Cavalier, quoi que c'eut été, pour ainſi dire, à ſa ſeule ſollicitation. Ses premiers ſoupçons ſe réveillérent, lorſqu'il vint à faire réflexion, que ce jeune homme qui avoit témoigné tant d'ardeur pour aller à Seville, n'y penſoit plus; qu'il n'avoit pas fait la moindre inſtance pour obliger les Egyptiens à prendre la route de cette Ville, & qu'en un mot, il avoit mépriſé l'offre qu'il lui avoit faite d'abord, de le faire entrer dans une autre Troupe, qui devoit marcher vers cette Capitale de l'Andalouſie. Dans le tems qu'il étoit occupé de mille penſées qui le troubloient, & qui ſe multiplioient de moment à autre, Clément le prévint, quoi que ſans deſſein; car il étoit bien éloigné de pénétrer les troubles qui l'agitoient & qui faiſoient tant de deſordres dans ſon ame. Je ſuis bien aiſe, mon cher André, ſe prit-il à lui dire d'un air riant, que nous allions tout droit dans le Royaume de Murcie, je ne ſerai pas éloigné de Cartagéne,

ne, si j'y puis arriver sain & sauf, je m'embarquerai là pour l'Italie, & j'abrége fort mon chemin. André en demeura d'accord, cependant afin de veiller mieux sur lui, & pour ne le perdre point de vûe, il voulut qu'il fût son Camarade, ce que Clément prit à grande faveur; car il ne pensoit nullement qu'il lui pût causer la moindre jalousie. André & Clément étoient donc toûjours ensemble, & ils faisoient beaucoup de dépense. Ils n'épargnoient rien, les écus pluvoient; car ils en avoient encore suffisamment l'un & l'autre. Ils sautoient, ils dansoient & tiroient au bâton mieux que pas un des Egyptiens. Ils étoient respectés & aimés de tous, & particuliérement des Egyptiennes. Ils laissérent enfin l'Estremadure, entrérent dans la Manche, & se rendirent peu à peu dans le Royaume de Murcie. Ils ne passérent dans aucun endroit, où il n'y eût des défis à la paume, à la lute, à la course, au saut, à tirer au bâton, & à tels autres exercices de force & d'adresse; mais André & Clément étoient ceux qui emportoient toûjours le prix. Pendant tout ce tems-là, qui fut de plus d'un mois & demi, Clément ne trouva jamais l'occasion de parler à Pretiosa, aussi à dire la vérité, il ne l'a cherchoit point. Enfin un jour qu'elle étoit seule

avec André, elle l'appella. Je te reconnus du moment que tu fus arrivé dans nos tentes, lui dit la jeune Egyptienne, & je me ressouvins d'abord des Vers que tu me donnas à Madrid. Cependant je voulus bien feindre que je ne te connoissois pas, parce que je ne savois dans quelle vûë tu étois tombé au milieu de nous. J'apris tes infortunes, & j'en fus affligée. Mais je veux bien t'en faire un aveu sincère. Je n'eus pas plûtôt jetté les yeux sur toi, que mon ame fut agitée de mille troubles: Car enfin je m'imaginois, que la même Puissance qui a métamorphosé D. Juan, pouvoit bien avoir métamorphosé D. Sancho, & tu n'auras pas peine à demeurer d'accord que ma crainte étoit légitime. Ne sois pas surpris, mon cher Clément, que je te découvre la passion d'André, je sais qu'il t'en a fait déja confidence lui-même, ainsi ce n'est point un secret dont je te fais part. Mon unique dessein en te confirmant la même chose de ma propre bouche, est de te donner une marque sensible de mon amitié & de mon estime; & de prendre de là occasion de te supplier de vouloir être de mes amis, de ne m'être jamais contraire, d'entrer dans tous mes intérets. Tu dois être convaincu, & je ne doute point que tu ne le sois, que la connoissance

ce que j'ai eu de toi ne t'a pas porté préjudice. Ce n'eſt que par rapport à moi que tu as été ſi bien reçû au milieu de nous, & que tu as été admis aiſément dans notre Troupe. Dieu veüille que cela te ſerve pour faire réüſſir tes deſſeins. Mais je veux bien te dire moi-même, que tu n'en as l'obligation qu'à moi ſeule, & que je prétens que tu m'en tienne compte. Une véritable tendreſſe s'allarme de tout, ſois-en perſuadé, mon cher Clément. Je vois tant de diſproportion entre la naiſſance d'André & la mienne, que je crains qu'enfin il n'ouvre les yeux, & qu'il ne vienne à s'appercevoir, que le parti qu'il a pris, n'eſt pas celui qu'il devoit prendre. Nous ne ſommes pas les maîtres des premiers mouvemens que l'amour fait naître; mais je comprens bien qu'avec un peu de raiſon, on peut triompher des paſſions les plus violentes, ſurtout ſi l'on vient à écouter la voix d'un ami ſincére & déſintéreſſé. André ne ſeroit pas le ſeul qui reviendroit d'un égarement, où l'a conduit la plus aveugle de toutes les paſſions, & quelques petits attraits dont j'avoue que le Ciel m'a pourvûe. Tu ſens bien, Clément où je veux aller. Tant qu'André n'a été que parmi nos Egyptiens, je n'ai rien craint; mais aujourd'hui je crains tout, parce que j'appréhende qu'en

fidelle ami, tu ne lui repréſente que l'attachement qu'il a pour une Egyptienne lui fait tort, & que ſe rendant à tes raiſons, qui ſans doute ſeroient juſtes & véritables, il ne m'abandonne & ne me faſſe mourir de douleur. Tu n'as rien à craindre de ce côté-là, répondit Clément, & pour te répondre pied à pied, ſois perſuadée, divine Pretioſa, que ce n'eſt ni par legéreté, ni par une vaine préſomption que D. Juan s'eſt découvert à moi, & je ſuis devenu le confident de la plus pure flamme dont Amant ait jamais brûlé. Aux premiers regards que je jettai ſur lui, je le reconnus, & il ne me fut pas difficile en même-tems de reconnoître, que c'étoient tes charmes puiſſans qui l'avoient transformé en Egyptien, comme ce furent autrefois les charmes d'une ſimple mortelle, qui transformérent en Taureau Jupiter lui-même. Je lui dis d'abord qui il étoit, & qu'il ne m'avoit pas été difficile de pénétrer ce qui me le faiſoit rencontrer dans vos tentes. Il ne s'en défendit point, & ſe confiant en moi dès ce moment-là, il me déclara toute ſa paſſion, & me fit toute ſon hiſtoire. Il te peut rendre témoignage, que bien loin de déſaprouver ſa réſolution, je la loüai, & que je le fis reſſouvenir, qu'il s'eſt trouvé plus d'une fois des Princes, qui ont ſoû-

piré

piré pour des Eſclaves. Je n'ai pas ſi peu d'expérience, que je ne ſache bien quelle eſt la puiſſance de la beauté; & comme la tienne n'a point de pareille, on excuſera toûjours les égaremens où elle a entraîné D. Juan; ſi toutefois on peut appeller de ce nom, des fautes où tombent tous les jours ce qu'il y a de plus éminent parmi les hommes, comme nous l'ont fait ſentir les Poëtes, en nous décrivant les avantures du Pere des hommes & des Dieux. Je te rends cependant mille graces, Pretioſa, de la tendre amitié que tu me témoigne; je n'm'en rendrai jamais indigne; & veüille le Ciel couronner bien-tôt ton Hymen, fléchir en ta faveur les parens d'André, & te rendre auſſi fortunée que tu es parfaite & accomplie. Clément dit toutes ces choſes avec tant d'ardeur, qu'André ne ſavoit s'il avoit parlé en Amant, ou en ami, tant la jalouſie eſt difficile à ſe déraciner de nos cœurs. Cependant il revint à ſoi, & rendit juſtice à Pretioſa & à Clément. On ceſſe d'être jaloux dès que l'on eſt éclairé de ce qui cauſoit la jalouſie. André & Clément étoient à tous momens enſemble. Ce dernier étoit Poëte, comme on l'a déja vû, & pour André, quoi qu'il ne le fût pas naturellement, l'Amour lui faiſoit faire quelquefois des Vers. Ils ſe montroient ordi-

nairement ceux qu'ils avoient faits, & les chantoient enſuite. La troupe qui s'avançoit toûjours, étoit à quatre lieuës de Murcie, logée dans le fond d'un Valon, lorſque ces deux amis qui n'aimoient rien tant qu'à être ſeuls, ſe tirérent à l'écart dans la nuit, pour s'entretenir ſans témoins. Ils s'aſſirent l'un au pied d'un Liége, & l'autre au pied d'un vieux Chêne, & tenant chacun leur Guitarre, ils chantérent ce Dialogue.

ANDRE'.

Vois-tu du Firmament les Globes étoilés?
Tant de feux dont la nuit pompeuſement ſe pare,
Si tu n'as d'un bandeau tes yeux encore voilés
Ne dépeignent-ils pas cette beauté ſi rare?

CLEMENT.

Je dis plus, la beauté que tu viens de loüer,
Eſt telle que le Ciel n'en a point de pareille,
Et nous devons ici l'un & l'autre avoüer,
Qu'un mortel ne ſauroit chanter cette merveille.

ANDRE'.

Divine Egyptienne, ah! que n'ai-je la voix
Ou du Chantre d'Auguſte, ou du Savant Homère!
Je pouſſerois ton nom un million de fois
Juſqu'au Trône de feu de la plus haute Sphere.

CLEMENT.

Sage Pretioſa, prodige de beauté,
Il n'eſt point de mortel qui réſiſte à tes charmes,
Et l'amour, pour montrer ſon pouvoir indompté,
N'employe que tes yeux, il n'a point d'autres armes.

Sur le ton qu'avoient commencé ces deux amis, il n'y a guéres d'aparence que leur intention fût d'en demeurer-là. Ils étoient en train de pouſſer fort loin leurs exagérations poëtiques; mais ils furent interrompus par une voix qui les arrêta tout court: ce fut celle de Pretioſa, qui avoit écouté leur concert, & qui chanta les Vers qu'on va voir. Je ne ſai ſi elle les compoſa ſur le champ, ou ſi elle les avoit faits

dans une autre occaſion ; mais quoi qu'il en ſoit, ils furent chantés fort à propos, & ils furent comme une réponſe à ceux qu'elle venoit d'entendre : il ne ſera pas difficile d'en juger.

CHANSON.

Dans notre flamme mutuelle
L'Amour lui-même m'eſt ſoumis :
Auſſi ſans ceſſe je me dis ;
Soyez chaſte, & ſoyez moins belle.

Lors qu'avec beaucoup de tendreſſe,
On peut conſerver ſa pudeur,
Il n'eſt point de plus doux bonheur
Que le bonheur d'une Maîtreſſe.
Sans voir une Troupe importune
D'Amans à mes pieds abattus,
J'eſpére un jour par mes vertus
Me faire une grande fortune.

Richeſſes grandeurs, je vous céde
A quiconque en fait ſes plaiſirs,
La vertu borne mes deſirs ;
On a tout quand on la poſſéde.

Ce fut par cette ſage réflexion que Pretioſa finit. Alors André & Clément ſe levérent & la furent joindre. Ils liérent une conver-

verſation, où l'Egyptienne fit paroître tant de bon ſens, tant d'eſprit, tant de ſolidité, & tant de ſageſſe, que Clément acheva de ſe convaincre qu'elle étoit digne du choix d'André; car il eſt certain, quoi qu'il en eût dit, qu'il ne pouvoit pas tout-à-fait s'empêcher de croire que ç'avoit été par un bouillon de jeuneſſe, qu'il avoit ſuivi cette fille, digne d'une meilleure deſtinée.

La Troupe ſe leva à la pointe du jour, & alla loger dans un Bourg qui dépendoit de la Juriſdiction de Murcie, & qui n'en étoit éloigné que d'environ trois lieuës. Ce fut dans ce Bourg qu'il arriva une diſgrace aux Egyptiens, qui faillit à coûter la vie à André. Voici de quelle maniére ſe paſſa la choſe.

Après que la Bande, ſelon la coûtume, eut donné en gage quelque Argenterie, pour donner des aſſurances aux habitans de ce lieu, qu'ils ne voleroient rien chez eux, Pretioſa, ſon Ayeule, Chriſtine, les deux autres jeunes Egyptiennes, Clément & André, allérent loger dans la maiſon d'une Veuve, qui étoit fort riche. Cette Veuve avoit une fille appellée Carduche, de dix-ſept à dix-huit ans, qui étoit extrémement éveillée, qui n'étoit pas tout-à fait mal faite, & qui avoit bon appétit. Cette fille ayant vû danſer les Egyptiens & les Egyp-

tiennes, & ayant jetté ſur-tout les yeux ſur André, elle en devint ſi éperduëment amoureuſe, qu'elle prit la réſolution de lui déclarer la paſſion qu'elle avoit pour lui. Cette folle réſolution n'eut pas été plûtôt formée, qu'il lui tarda de l'executer, & ſans perdre tems, ayant vû entrer l'Egyptien dans une baſſe-cour, où il étoit allé chercher quelques hardes, elle le ſuivit; & l'ayant abordé, elle lui dit ſans autre préliminaire: André, car elle ſavoit déja ſon nom, je ſuis fille unique, je ſuis riche, & il y a des gens qui ne me trouvent pas tout-à-fait laide, ſi tu voulois t'accommoder de moi, il ne tiendroit qu'à toi d'être mon Epoux. Réponſ-moi promptement, & ſi tu es ſage ne laiſſe pas échaper l'occaſion, il ne s'en trouve pas tous les jours de ſemblables. André demeura fort ſurpris du début, & de tout le compliment de cette fille. Vous ſerez ſatisfaite, ſe prit-il d'abord à lui dire, ma réponſe ne vous fera pas languir. Vous vous adreſſez mal, ma chére Carduche, mon cœur a déja pris parti, je ſuis engagé de parole, pour un mariage qui ſe doit conſommer au premier jour, & à vous parler franchement, nous autres Egyptiens, ne nous marions guéres qu'à des Egyptiennes. Je vous dirai pourtant que je ſuis fâché de ne pouvoir pas jouïr d'une ſi bonne for-

tune:

tune ; mais fussiez-vous encore plus belle & plus riche que vous ne dites, vous ne me rendrez pas infidelle, ma parole vaut un Contrat.

Carduche faillit à tomber de son haut ; elle ne s'attendoit pas à cette réponse. Elle alloit repliquer cependant ; mais quelques Egyptiennes étant survenuës, elle sortit brusquement de la basse-cour, bien résoluë de se vanger si la chose lui étoit possible. André qui savoit combien le sexe est délicat sur cette matiére, & qui d'ailleurs avoit lû dans les yeux de cette jeune fille, la rage dont elle étoit transportée, voulut en homme prudent & sage, prévenir tout mauvais accident. Il pria les Egyptiens de vouloir déloger dès l'heure même, & comme on lui déféroit en toutes choses, on se mit en devoir de recouvrer les gages qu'on avoit donnés, & on se prepara à la retraite. Si André avoit ses vûës, Carduche, dont il avoit mépriſé les avances, avoit les siennes. Elle s'étoit flatée d'abord, qu'elle auroit pû flêchir avec le tems le cœur de son Egyptien, & voyant qu'il se retiroit, & qu'elle ne pouvoit le retenir par amitié, elle crut qu'il falloit l'obliger de demeurer dans son Bourg par force. Il s'agissoit de trouver les moyens de venir à bout de cette entrepriſe ; elle n'avoit pas beaucoup

de tems à perdre. L'amour & la vengeance lui en fournirent un ſur le champ, qui ne lui réuſſit que trop bien. Dans l'embarras où étoient les Egyptiens, par la précipitation de leur départ, ils ne pouvoient pas veiller à toutes choſes; & Carduche ſe prévalant de ſe deſordre, prit la valiſe d'André, qu'elle connoiſſoit fort bien, & y mit une petite chaîne d'or, des braſſelets de corail, quelques bagues, & autres choſes ſemblables. La Bande commença enfin à ſe mettre en marche; mais à peine avoit-elle levé le pied, que Carduche ſe mit à faire mille lamentations tragiques, & à crier auſſi haut qu'elle pût, que les Egyptiens l'avoient volée, qu'ils lui emportoient ſes joyaux. La Juſtice accourut à ces cris, & tous les habitans du Village. Les Egyptiens firent alte, & il n'y en eut aucun qui ne fît des juremens épouvantables, qu'ils n'avoient rien pris, qu'on les accuſoit à faux, & qu'on n'avoit pour s'en convaincre qu'à ouvrir leurs ſacs, qu'à les foüiller, & qu'à viſiter toutes leurs hardes. C'étoit en effet l'unique moyen & le plus prompt qu'il y avoit à prendre pour ſe juſtifier; mais la Vieille Egyptienne en fut allarmée, parce qu'elle craignoit qu'on ne trouvât les habits d'André, qu'elle conſervoit ſoigneuſement; & un petit coffre rempli de bijoux,

qu'il

qu'il étoit néceſſaire qu'elle tint cachez Ce fâcheux contretems l'avoit conſternée ; mais dans le tems qu'elle méditoit quelque tour de ſoupleſſe, pour ſe tirer de cet embarras. Carduche l'en tira tout d'un coup. Elle n'accuſa que le grand Egyptien, c'étoit André ; elle dit qu'elle étoit convaincuë qu'il avoit fait le coup, & qu'on n'avoit qu'à viſiter ſa valiſe. André ſe prit à rire ; mais il n'eut pas ſujet de rire longtems. Le braſſelet, les bagues, la chaîne d'or, furent trouvées parmi ſes hardes ; quel moyen de ſe juſtifier ? Jamais homme n'a été plus ſurpris, ni plus confus que le fut André. L'Alcaïde commença à le maltraîter en paroles, lui & tous les Egyptiens. André ne répondit pas un ſeul mot. Inſenſible aux injures d'un Juge, qui prétendoit l'avoir convaincu d'un vol domeſtique : il étoit interdit, muet & immobile comme une ſtatuë. Un ſoldat qui étoit parent de l'Alcaïde, fut celui qui le réveilla de l'étourdiſſement où l'avoit jetté le tour cruel que lui avoit joüé Carduche ; car après avoir vomi contre lui mille vilains mots, dont ces ſortes de gens ſont aſſez prodigues, il lui déchargea un ſi furieux ſoufflet, qu'il faillit à le jetter par terre. Ce ne fut pas André dès ce moment-là, ce fut D. Juan. Animé d'une noble fureur, il s'élance ſur

ce

ce ſoldat brutal, lui arrache l'épée qu'il portoit, & lui porte un coup ſi avant, qu'il le laiſſe mort ſur la place. Le Juge crie, il demande main forte, chacun court aux armes, le peuple ſe jette ſur l'Egyptien, Pretioſa tombe évanouïe, & cet infortuné Amant, ſe mettant plûtôt en devoir de ſecourir ſa Maîtreſſe que de ſe défendre, ſe laiſſe ſaiſir par une populace qu'il eût diſſipée aiſément, ſi ſon amour & ſa douleur lui euſſent permis de ſe ſervir de ſon adreſſe, & de l'épée qu'il avoit encore. André fut d'abord chargé de fers, & le Juge qui regrettoit fort ſon parent, l'eut fait pendre ſur le champ ſans autre forme; mais il n'en avoit pas le pouvoir; il falloit qu'il le remît à Murcie, dont le Bourg, comme on l'a déja dit, étoit de ſa Juriſdiction. Il ſe contenta de le faire ferrer, & de lui faire eſſuyer mille indignités, & tous les mauvais traitemens poſſibles. On ſe ſaiſit encore de tous les Egyptiens & de toutes les Egyptiennes qu'on pût attraper, & Clément eût été du nombre: mais heureuſement pour lui, il ne s'étoit pas trouvé à ce deſaſtre; il étoit déja hors du Village avec une partie du bagage, & il n'eut pas plûtôt ſû que le ſoldat avoit été tué, qu'il penſa à prendre la fuite. Le lendemain on fit partir André & les autres pri-

prisonniers, que l'Alcaïde accompagna lui-même, à la tête de ses Archers & de plusieurs Soldats. Toute la Ville sortit pour voir ce spectacle; & Pretiosa, qui toute accablée qu'elle étoit, n'avoit jamais eu tant de charmes que ce jour là, s'attira les acclamations de tout le peuple, qui s'écria tout d'une voix, qu'on n'avoit jamais rien vû de si accompli. La beauté extraordinaire de cette Egyptienne fit tant de bruit, que la femme du Sénéchal, ou du Gouverneur de la Ville, la voulut voir; & pour cet effet, elle pria son mari qu'on ne l'a mît pas en prison; mais pour le pauvre André, il fut jetté dans un profond cachot pieds & poings liés. Pretiosa & son Ayeule furent conduites chez la Gouvernante, qui fut éblouïe de tant de charmes, & sentit émouvoir son cœur. La jeune Egyptienne ne fut pas plûtôt dans la chambre où cette Dame l'attendoit, qu'elle l'a fit aprocher d'elle. Elle l'embrassa en même tems avec une tendresse inexprimable, & elle ne pouvoit cesser de la regarder. Quel âge a cette aimable fille, se prit-elle à dire, en s'adressant à son Ayeule? Madame, répondit la Vieille Egyptienne, elle a quinze ans moins deux ou trois mois. La Sénéchale dit alors, en poussant un profond soûpir, c'est l'âge qu'auroit maintenant mon infortunée

tunée Conſtance. Hélas ! ajoûta-t-elle, cette jeune fille me fait reſſouvenir que je ſuis la mere la plus malheureuſe qu'il y ait au monde, elle renouvelle dans mon ame une douleur qui me fait verſer des larmes juſqu'à ce que la mort ait fermé mes yeux. Cependant, Pretioſa qui ſe voyoit reçûë avec tant de tendreſſe, avoit pris les mains de la Sénéchalle. Elle les baiſa mille fois, & en verſant des torrens de pleurs, elle tâcha de lui perſuader que l'Egyptien qui étoit priſonnier, n'étoit pas coupable. Elle lui proteſta que ſi l'on avoit trouvé des joyaux dans ſes hardes, c'étoit un piége qu'on lui avoit tendu, & pour ce qui regardoit le Soldat qui avoit été tué, elle lui dit qu'il s'étoit attiré ſa mort par ſa brutalité & ſon imprudence; qu'en un mot, l'Egyptien n'avoit fait que ſuivre en cette occaſion les maximes établies du point d'honneur, qui portent, que lorſqu'on a reçû un ſoufflet, on doit tuer ſur l'heure celui qui a eu l'audace de le donner. J'avouë, ajoûta-elle, fondant toûjours en larmes, que ces maximes ſont criminelles; mais elles ſont autoriſées par les hommes, & il y a même de la lâcheté & de la honte à ne les point ſuivre. Mais qu'il ſoit coupable, qu'il ſoit criminel, je le veux, la ſeule grace que je demande, eſt qu'on ne précipite pas ſon jugement, & le châtiment dont

dont les loix le menacent; peut-être serai-je assez heureuse pour le faire trouver innocent. Si le peu de beauté que j'ai vous a touchée, conservez-là, Madame, en conservant ce malheureux prisonnier. Ma vie dépend de la sienne, il doit être mon Epoux, & de justes & sages empêchemens, ont été la cause que nous ne nous sommes pas encore donnez la main. S'il faut de l'argent pour obtenir sa grace, & pour apaiser les parens du mort, nous sommes prêts à vendre ce que nous avons. Pardonnez, Madame, aux sollicitations pressantes d'une Epouse qui intercede pour un Epoux.

Tandis que Pretiosa tenoit ces discours, elle avoit ses yeux attachez sur ceux de la Sénéchalle, qui de son côté ne pouvoit se rassasier de contempler cette Egyptienne, qui lui serroit toûjours les mains, & les arrosoit de ses larmes. Cette Dame qui l'avoit écoutée avec beaucoup d'attention, fut si attendrie, qu'elle ne pût s'empêcher de pleurer à son tour. Le Sénéchal entra sur ces entrefaites, & il ne fut pas moins surpris de cette Scene que de l'éclat de Pretiosa. Il voulut savoir ce que c'étoit, & la jeune Egyptienne s'étant détachée au même tems de la Sénéchalle, fut se jetter aux pieds de son mari. Je vous demande grace pour mon Epoux, s'écria-t-elle,

t-elle toute éplorée, & accablée de douleur, ou plûtôt je vous demande juſtice; car il eſt innocent, ſon malheur & ſa grandeur d'ame ſont tout ſon crime. Cependant, ſi ſa mauvaiſe étoile le perſécute juſques là, qu'il ſoit trouvé coupable, & qu'il doive mourir, qu'il me ſoit permis de mourir à ſa place; & ſi cette victime n'eſt pas ſuffiſante, du moins, Seigneur, différez pour quelques jours de prononcer ſa Sentence; car je ne deſeſpere pas de vous mettre dans peu, des preuves en main, qui juſtifieront ſon innocence; le Ciel écoute à la fin les cris de ceux qui ne ſont criminels, que parce qu'ils n'ont pû ſe défendre de l'être.

Le Gouverneur fut ſi interdit des raiſons & des réflexions de cette jeune fille, qu'il lui fut impoſſible de dire un ſeul mot, tant il étoit ravi en admiration.

Cependant l'Ayeule de Pretioſa, roulcit mille penſées différentes dans ſon eſprit, elle formoit mille réſolutions, & ne ſe déterminoit à aucune, tant elle ſe trouvoit embarraſſée, tant elle voyoit de précipices de tous côtés. Mais enfin le danger où elle voyoit qu'étoit D. Juan, lui ayant fait prendre un parti, elle dit tout haut, en s'adreſſant au Sénéchal, permettez, Seigneur, que je ſorte, j'ai médité un dénoüement qui vous ſurprendra, & qui chan-

gera

gera ces plaintes en joye, quoique je ſois bien perſuadée, ajoûta-t-elle tout bas, que ce que je vais faire ne ſauroit que m'être funeſte. Elle eut la permiſſion de ſortir, & Pretioſa verſant toûjours des larmes, redoubloit ſes inſtances pour obtenir quelque délai. Son deſſein étoit de faire avertir le pere de D. Juan de ce qui ſe paſſoit, voyant bien qu'il n'y avoit que ce ſeul expédient pour le délivrer, quoique par rapport à elle, ce fût le moyen le plus violent qu'elle pouvoit mettre en œuvre; car enfin, c'étoit renoncer pour toûjours, à l'eſpérance dont elle s'étoit flatée de le voir un jour ſon Epoux.

La Vieille Egyptienne ne fut pas longtems à revenir. Elle entra avec une Caſſette ſous le bras, & pria le Gouverneur & ſa femme de s'enfermer avec elle pour un moment, ajoûtant qu'elle avoit à leur faire part d'un miſtére, qu'elle ne pouvoit révéler qu'en ſecret. Le Sénéchal qui crut qu'elle vouloit découvrir quelque vol des Egyptiens, afin de ſe le rendre plus favorable, entra avec ſa femme dans une Antichambre. L'Egyptienne les ſuivit, & ſe jettant d'abord à genoux, ſi les bonnes nouvelles, dit-elle, que je vous apporte, ne méritent point que vous me pardonniez un crime dont je viens m'accuſer aujourd'hui,

d'hui, je ſuis prête à ſubir toutes les peines dont je ſuis digne, & qu'il vous plaira de m'impoſer. Mais avant que je confeſſe ce crime, ajoûta-t-elle, je vous ſupplie de me dire ſi vous ne reconnoiſſez point ces joyaux. En diſant ces choſes, elle prit la Caſſette où étoient ceux de Pretioſa, & la mit entre les mains du Sénéchal qui n'y connut rien. La Sénéchalle les conſidéra auſſi, & après les avoir examinez, elle ſe prit à dire, tout ce que j'y connois, c'eſt que ce ſont les parures d'un jeune enfant. Il eſt vrai, repartit l'Egyptienne, & ce papier vous enſeignera à quel enfant elles appartiennent. Elle préſenta alors un papier plié, au Sénéchal, qui l'ayant ouvert avec beaucoup de précipitation, y lût ces paroles.

La petite fille s'appelloit Dona Conſtance d'Azevedo & de Meneſſes; Sa mere Dona Guiomar de Meneſſes, & ſon pere Don Fernand d'Azevedo, Chevalier de l'Ordre de Calatrave. Elle diſparut le jour de l'Aſcenſion de Notre Seigneur, à huit heures du matin, l'an mil cinq cens quatre vingt quinze. La petite fille portoit les joyaux qui ſont gardés dans cette Caſſette.

La Sénéchalle n'eut pas plûtôt entendu prononcer le nom de Conſtance, qu'elle reconnut les joyaux. Elle les prit, elle

les

les baisa mille fois ; mais il lui prit un si grand saisissement de cœur, qu'elle tomba évanouïe. Elle reprit enfin ses esprits, & s'adressant à la Vieille Egyptienne, helas! lui dit-elle, avec un transport mêlé de crainte & de joye, & où est la maîtresse de ces joyaux, où est l'enfant à qui ces dorures appartiennent? Vous me demandez où elle est, répondit la Vieille, vous l'avez dans votre maison. Cette jeune Egyptienne qui vous a arraché des larmes, en est la maîtresse, c'est votre fille, c'est votre Constance. Je l'a dérobai chez vous à Madrid, le jour & l'heure qui est marquée dans le papier qu'on vient de vous lire ; vous ne sauriez avoir de plus clairs témoignages. Je puis me convaincre par d'autres, s'écria Dona Guiomar ; & alors courant à la chambre où étoit Pretiosa, qu'elle trouva environnée de tous les Domestiques, qui ne pouvoient se lasser de la contempler & de l'admirer : elle la délaça dans le moment, & lui ayant découvert le sein, elle y trouva une marque naturelle que sa fille avoit apportée en naissant ; mais que l'âge avoit beaucoup accrue. Ce ne fut pas tout, elle l'a déchaussa, & elle aperçût ce qu'elle cherchoit encore : c'étoit deux doigts du pied droit qui s'entretouchoient par le moyen d'une petite peau, qu'on

qu'on n'avoit pas voulu lui couper lors qu'elle vint au monde, de peur de lui faire du mal. La marque du sein, les doigts, les joyaux, le jour remarquable du larcin, la confession de l'Egyptienne, la joye qu'elle avoit pressentie du moment qu'elle l'avoit vûe, toutes ces choses, la confirmérent que Pretiosa étoit sa fille. Aussi redoubla-t-elle ses embrassemens & ses tendresses, & l'ayant prise par la main, elle l'a mena dans l'Atichambre, où elle avoit laissé le Sénéchal & la Vieille Egyptienne. Pretiosa étoit toute interdite, elle ne comprenoit rien à tout ce qui s'étoit passé à son égard, & moins encore à tant de caresses que cette Dame lui faisoit; car elle l'accabloit de baisers. Dès que Dona Guiomar fut auprès de son mari, elle se prit à lui dire toute transportée de joye : voici notre fille Constance, c'est elle-même, nous ne saurions le révoquer en doute. J'ai vû de mes propres yeux la marque de son sein, & les deux doigts qui se joignent. Mais ce qui me confirme bien plus que c'est elle, ce sont ces pressentimens que j'ai eus au premier instant que je l'ai vûe. Je ne fais aucun doute que ce ne soit elle, répondit le Sénéchal, qui tenoit entre ses bras Pretiosa, j'ai eu des pressentimens pareils aux vôtres, le Ciel nous l'a rend par

un

un miracle que nous ne saurions assez adorer.

Cependant le Sénéchal pria son Epouse & sa fille, de tenir encore cette avanture secrette. Il ordonna la même chose à la Vieille Egyptienne, ajoûtant qu'il lui pardonnoit. La joye d'avoir recouvré ma fille me dédommage du déplaisir que j'avois eu de l'avoir perduë, & je n'ai qu'un chagrin contre vous, continua-t-il, en parlant à l'Egyptienne, qui est, que sachant quelle étoit la naissance de Pretiosa, vous l'ayez fiancée à un Egyptien, à un larron, & à un meurtrier. Ha! Seigneur, interompit Pretiosa, il ne mérite aucun de ces noms: & s'il est vrai qu'il ait donné la mort à un homme, cet homme lui avoit fait un affront si sanglant, qu'il ne pouvoit s'attendre qu'à une pareille destinée; & ce n'est qu'en suivant les loix que les hommes ont bien voulu attacher au point d'honneur, qu'il a tué de sa propre épée, un soldat brutal & insolent, qui l'avoit deshonnoré, en lui donnant un soufflet. On ne donne, Seigneur, le nom de meurtrier, qu'à ceux qui tuent de guet à pens, & non à ceux qui ne mettent la main à l'épée que dans le dessein de vanger leur honneur. Quoi! dit là Sénéchalle, toute surprise, ce prisonnier n'est donc pas Egyptien? Alors la Vieille raconta

conta en peu de paroles l'hiſtoire d'André. Elle dit qu'il étoit fils de Don Franciſco de Carcame, Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, & qu'il s'appelloit D. Juan de Carcame, Chevalier du même Ordre. Elle ajoûta, qu'elle avoit encore les habits qu'il avoit quittés lors qu'il prit celui d'Egyptien, & elle fit le récit de l'accord paſſé entre Pretioſa & D. Juan, auquel elle donna toutes les loüanges qu'il méritoit véritablement. Ce Seigneur & cette Dame ne furent pas moins ſurpris de ce recit, qu'ils l'avoient été de l'avanture de leur fille. Le Sénéchal ordonna d'abord à la Vieille, d'aller chercher les habits de D. Juan, ce qu'elle fit, & un moment après elle revint avec un Egyptien qui les avoit en garde. Avant que la Vieille Egyptienne fût de retour, le Sénéchal & la Sénéchalle, firent mille demandes à Pretioſa, & elle leur répondit toûjours avec tant de jugement, & avec tant de grace, qu'elle eût été capable d'attirer toute leur affection, quand même ils ne l'euſſent point reconnuë pour leur fille. Ils lui demandérent avec beaucoup d'inſtance, ſi elle n'avoit pas de l'amour pour D. Juan, cela l'embarraſſa un peu; mais enfin elle ſe prit à dire, que l'amour qu'elle avoit pour lui n'étoit qu'un amour de reconnoiſſance; que D. Juan s'étant abaiſſé juſ-

jusques-là que de se faire Egyptien pour elle, elle se sentoit obligée de lui tenir compte d'un si extraordinaire sacrifice; mais que cependant, cette reconnoissance ne passeroit jamais les bornes de leur volonté. Ne parlons point de ces choses repartit le pere, ma chére Pretiosa; car je prétends que ce nom te demeure en mémoire de ce que nous t'avions perduë, & que nous t'avons recouvrée. Je suis ton pere, tu es ma fille, & je n'oublierai rien, sois en persuadée, pour te faire une destinée digne de ta naissance & de tes vertus. Pretiosa soûpira à louïe de ces paroles, & sa mere qui étoit fort judicieuse, comprit bien qu'elle avoit de la tendresse pour D. Juan. Sa destinée est toute faite se prit-elle à dire, en s'adressant à son mari; D. Juan est d'une maison distinguée; il aime tendrement notre fille, le Ciel les a faits l'un pour l'autre, ne nous opposons pas à leur union. A peine avons-nous reconvré Pretiosa, répondit le Gouverneur, & vous voulez que nous la perdions de nouveau, jouissons-en pour un peu de tems, si elle est une fois mariée, elle sera à son mari, elle ne sera plus à nous. Vous avez raison, repliqua-t-elle, & la seule chose à laquelle nous devons penser pour D. Juan à l'heure présente, c'est de le tirer de sa prison. Je veux al-

ler voir dit le Gouverneur; car c'eſt moi qui le dois interroger. Cependant, je vous recommande encore de ne rien dire de cette avanture, juſqu'à-ce que je trouve à-propos de la publier. En diſant cela il embraſſa ſa fille, & partit pour ſe rendre à la priſon. Il entra tout ſeul dans le Cachot où étoit Don Juan, ayant les fers aux pieds & aux mains. Comme le lieu étoit obſcur, il fit ouvrir une petite fenêtre en haut, afin qu'il le pût voir, & l'ayant enviſagé quelque tems, il lui dit en prenant un air extrêmement ſévére. Je ſuis ravi, compagnon de te voir ici; mais ma joye ſeroit bien plus parfaite, ſi tous les Egyptiens d'Eſpagne y étoient avec toi; j'en exterminerois en un jour toute la race, comme Neron deſiroit d'exterminer tout le genre humain, lorſqu'il ſoûhaitoit que tous les hommes enſemble n'euſſent qu'une tête, pour avoir le plaiſir de la couper. Je ne doute point que tu ne me connoiſſes, ou que tu ne préſumes du moins quel eſt mon office; mais afin que tu n'en prétende cauſe d'ignorance, ſache que je ſuis le Juge Souverain de cette Ville, que je viens pour te faire divers interrogats ſur tes vols, & le meurtre que tu as commis, & premiérement, pour te demander s'il eſt véritable, qu'une jeune Egyptienne qui eſt

dans

dans ta Troupe, soit ta femme, & ta légitime Epouse. André n'eut pas plûtôt entendu ces dernieres paroles, qu'il crut que le Sénéchal s'étoit rendu amoureux de Pretiosa, & cette pensée n'étoit pas sans fondement. Cet interrogat auquel il ne s'attendoit point, le remplit de surprise & le troubla. Cependant comme il s'agissoit de répondre catégoriquement, il le fit en ces termes. Si cette jeune Egyptienne vous a dit que je suis son Epoux, elle vous a dit la vérité, & si elle vous a dit que je ne le suis pas, elle ne vous a pas pourtant dit un mensonge; car en un certain sens elle est mon Epouse, & dans un autre elle ne l'est point; il n'y a ici aucune contradiction. Il est vrai repartit le Juge, qu'elle a dit simplement qu'elle t'avoit été fiancée, & je veux bien le croire; car au fonds peu m'importe que vous soyez mariez, ou non; mais il étoit pourtant nécessaire que vos réponses à cet égard se trouvassent conformes. Cette jeune fille qui à cause de sa grande beauté, mérite bien que je lui accorde quelque legére priére, quand ce qu'elle demandera n'ira point contre le dû de ma Charge, ayant bien vû que tu ne pouvois qu'être condamné à la mort, m'a supplié avec tant d'instance, que je permisse que tu l'épousasses ayant que ta Sen-

tence soit executée, que je suis quasi résolu de lui octroyer ce qu'elle desire. S'il m'étoit permis de mêler mes prières aux siennes, répartit André, ce seroit l'unique grace que j'aurois à vous demander, & je sens bien que si vous veniez à me l'accorder je n'aurois nul regret à la vie, encore que je meure innocent, & pour m'être vengé d'un lâche que je ne pouvois laisser en vie, par les loix établies du point d'honneur; car enfin ces loix sont de tout païs & de toute profession. Tu aimes terriblement à ce que je vois cette petite créature, dit alors le Gouverneur. Oui, Seigneur, je l'aime, répondit André, je l'aime au-delà de ce que je pourrois vous en dire, & je ferois consister tout mon bonheur à lui donner ma foi & ma main, quand après cela vous me condamneriez aux supplices les plus rigoureux qui ayent été jamais mis en usage. Et bien, lui dit d'un air dédaigneux le Juge, je t'envoyerai chercher cette nuit chez moi, tu y épouseras Pretiosa, & demain à midi tu seras attaché à un gibet. André bien loin de se troubler, le remercia en souriant, & le Sénéchal étant sorti, fut raconter à sa femme tout ce qui s'étoit passé dans son interrogatoire, & ce qu'il avoit résolu de faire.

Dans le tems que le Sénéchal étoit allé exami-

examiner André, Pretiosa avoit fait à sa mere l'histoire de toute sa vie. Elle lui avoit dit, qu'elle se croyoit véritablement Egyptienne; mais qu'elle avoit toûjours senti qu'elle avoit des inclinations bien différentes de celles des autres Egyptiennes, & qu'elle ne pouvoit se reprocher aucune action qui fût indigne de sa véritable naissance. Sur cela la Sénéchalle la conjura de lui dire, si elle n'avoit point de la tendresse pour D. Juan. La rougeur lui monta alors au visage, & baissant les yeux elle lui avoüa, qu'ayant considéré qu'elle étoit Egyptienne, & qu'elle pouvoit changer sa misérable condition, en épousant un homme qui étoit Chevalier, & dont elle connoissoit l'amour & le mérite, elle n'avoit pû s'empêcher de le regarder avec affection; mais que toutefois, comme elle l'avoit protesté déja, elle n'auroit de sa vie d'autre volonté que la sienne, & celle du Sénéchal son pere.

Comme la nuit fut venuë, environ sur les dix heures du soir, on tira André de son Cachot, après qu'on lui eut ôté les fers des mains & des pieds. Il avoit pourtant une grosse chaîne qui lui lioit tout le corps. On l'amena de cette maniére dans la maison du Sénéchal, sans qu'il fût vû que de ceux qui le conduisoient: on le mit d'abord dans une chambre, où on le

laissa seul. Peu de tems après, un Prêtre entra dans cette chambre, & cet Ecclesiastique lui dit, qu'il étoit là pour le préparer à la mort, qu'il devoit être executé le lendemain, & qu'il l'exhortoit à faire une bonne confession. Je suis prêt à le faire, lui dit André, & la mort toute horrible qu'elle est ne m'épouvante point; mais d'où vient qu'on ne permet point que j'épouse, avant que de mourir, la jeune Egyptienne que j'ai fiancée, puisqu'on m'a flaté de cette douce espérance, ou plûtôt puisque cette grace m'a été promise. C'est à ce coup, ajoûta-il, que j'avouë que la mort me paroît affreuse, & que je ne saurois la voir approcher qu'en tremblant. La Sénéchale à qui l'on raportoit ces choses, dit à son mari, qu'il n'y avoit pas de la sagesse à s'y prendre de cette maniére, qu'il y avoit trop de péril à laisser D. Juan dans les aprehensions où on l'avoit jetté, qu'il lui falloit laisser entrevoir au contraire quelques petits rayons d'espérance, qu'il ne falloit point s'y joüer, que D. Juan ne seroit pas le seul qui seroit mort d'amour, de douleur & de desespoir. Le Sénéchal en demeura d'accord, & sur cela étant entré dans la chambre où étoit André, il dit au Confesseur qu'il falloit avant toutes choses, qu'il le mariât avec l'Egyptienne dont il

il lui avoit parlé, & qu'il le confesseroit après cela. Cependant, jettant les yeux sur André, il lui dit en se radoucissant, qu'il l'exhortoit à se recommander à Dieu de bon cœur, & à ne desespérer pas de sa misericorde; car cette misericorde, ajoûta-t-il, est si grande, qu'il est arrivé bien des fois, que d'aussi grands criminels que toi, ont obtenu leur grace par miracle, & qui sait si le Ciel ne te reserve pas une pareille destinée? Cette petite exhortation finie, on fit entrer André dans une Sale où étoit le Sénéchal, Dona Guiomar, Pretiosa & deux Domestiques. Comme Pretiosa ne savoit point dequoi il s'agissoit, elle fut troublée à la vûë de D. Juan, lorsqu'elle le vid encore enchaîné. Elle devint pâle & tremblante, & peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouïe. La Sénéchalle qui s'en apperçût, l'embrassant alors, lui dit, qu'elle n'avoit rien à craindre pour D. Juan, & qu'elle éprouveroit dans le moment combien la tendresse qu'on avoit pour elle étoit extrême. Ces paroles ne consolérent pas Pretiosa, parce qu'elle ignoroit ce que vouloit dire la Sénéchalle; la Vieille Egyptienne étoit dans des allarmes mortelles, tous les assistans étoient interdits. Alors le Sénéchal qui avoit été quelque tems sans parler, rompant le silence, se prit à dire,

en s'adreſſant à l'Eccleſiaſtique, qu'il ſe diſpoſât à épouſer l'Egyptien & l'Egyptienne. Je ne le ſaurois faire, répondit l'Eccléſiaſtique. Il y a des formalités requiſes, qui doivent précéder cette Cérémonie; & je ne vois pas qu'elles ayent été obſervées. Où eſt la publication des Bans, ajoûta-t-il, où eſt en tout cas la permiſſion de mes Supérieurs? Je ne vois rien de tout cela. Remettons, Seigneur, la partie à une autrefois. Après ces paroles il ſortit. Le bon pere a raiſon, dit là-deſſus le Sénéchal, & peut-être que cet inconvénient n'eſt qu'un effet de la Providence, afin que le ſupplice du Criminel ſoit différé; car comme je m'y ſuis engagé par ma parole, il doit épouſer cette jeune Egyptienne; & pour que les choſes ſe faſſent dans les formes, leurs Bans doivent être auparavant publiés, je le confeſſe. Je tire de ce délai un bon augure pour toi, pourſuivit l'Officier, en ſe tournant vers l'Egyptien, & tu ne ſerois pas le premier qui éprouveroit la vérité de ce commun dire, que *qui a tems a vie.* Cependant, continua-t-il, ſi la fortune t'étoit favorable juſques-là, qu'en même tems que tu épouſeras l'Egyptienne, ta grace te fût annoncée, en qu'elle qualité t'eſtimerois-tu heureux? Seroit-ce, comme le Cavalier André, ou com-

comme Don Juan de Carcame. Don Juan fut surpris de se voir nommer par son nom; mais cette surprise ne l'empêcha pas de répondre, & il répondit ce qu'il sentoit vérirablement. Je vois bien, se prit-il à dire, que Pretiosa n'a pû garder le silence, & qu'elle vous a découvert qui j'étois. N'importe je ne trahirai point mon cœur. Si j'étois comblé du bonheur dont vous me parlez, je m'estimerois mille fois plus heureux, que si j'étois le maître de toute la terre, & je bornerois là tous mes vœux & tous mes desirs. Puisque tu me fais un tel aveu, D. Juan repartit le Sénéchal, je ne te regarde plus comme Criminel. Pretiosa est a toi, je te la promets aujourd'hui, tu la posséderas un jour, & en la possédant tu posséderas ce que j'ai de plus cher au monde; car enfin, en te donnant Pretiosa, je te donne Dona Constance de Menesses, ma fille unique. Si elle t'égale en tendresse, elle n'est pas au dessous de toi du côté de la noblesse du sang.

Chacun peut concevoir qu'elle fut la nouvelle surprise du jeune Don Juan de Carcame; il ne s'attendoit pas à un dénouement si agréable. La Sénéchalle raconta dès-lors en peu de mots, de quelle maniére Pretiosa lui avoit été ravie, & à

quelles marques en la recouvrant, elle avoit achevé de se convaincre que c'étoit véritablement sa fille. Don Juan, qui avoit été attentif à tout ce recit, ne savoit s'il veilloit ou s'il dormoit. Il crut que ses sens lui faisoient illusion, que c'étoit-là un enchantement, & il étoit dans une espéce d'extase dont il ne revint que quelques momens après. Revenu de son ravissement, & convaincu par ses propres yeux & par ce qu'il venoit d'entendre, que son bonheur étoit réel; que ce n'étoit pas là un de ces agréables songes dont les malheureux se bercent quelquefois, il se jetta aux pieds du Sénéchal & de la Sénéchalle, qui le relevérent en fondant en larmes; & dans le moment, s'approchant de Pretiosa, ils se témoignérent mille douces & innocentes tendresses. La nouvelle de cette Avanture fut bientôt renduë publique, les Domestiques la divulguérent, & toute la Ville en fut remplie un moment après. Don Juan prit ses premiers habits, que la Vieille Egyptienne avoit aportés, on laissa aller les Egyptiens qu'on combla même de présens, & on ne parla que de joye. On promit deux mille Ducats à l'Officier, Oncle du mort, afin qu'il ne poursuivit pas D. Juan, & pour comble de satisfaction, on aprit que

Clé-

ment dont D. Juan étoit extrêmement en peine, s'étoit embarqué dans l'une des deux Galéres qui étoient à Cartagène. Tout concouroit à rendre heureux D. Juan: le Sénéchal lui aprit qu'il avoit des nouvelles certaines, que D. François de Carcame son pere, étoit pourvû en sa place du Gouvernement de Murcie, qu'il ne tarderoit pas à en venir prendre possession, & que jamais circonstance n'avoit été plus favorable, puisqu'il se trouveroit à ses nôces. Célébrons-les avant ce tems-là, Seigneur, répondit D. Juan, ne différons plus mon bonheur, je vous garantis de l'approbation de mon pere. On donna les mains à ce que cet Amant impatient souhaitoit; l'Archevêque se contentant de quelques petites formalités, accorda une dispense telle qu'on la pouvoit souhaiter, les nôces furent célébrées, & on ne vid cette journée que Bals, feu de joye, courses de bague, tournois & autres semblables divertissemens; toute la Ville fut en fête, parce que D. Fernand d'Azevedo étoit extrêmement aimé. On sût bien-tôt à la Cour cette Avanture, & le mariage de la belle Egyptienne; car c'étoit sous ce nom qu'elle étoit connuë dans toute l'Espagne. On en félicita D. François de Carcame, qui ne pouvoit contenir sa joye. La beauté de Pretiosa lui fit

excuſer les irrégularités de ſon fils, qu'il croyoit perdu, & ce qui acheva de rendre ſa joye accomplie, fut l'alliance qu'il venoit de faire en épouſant la jeune Conſtance, qui non-ſeulement étoit d'une naiſſance noble & illuſtre; mais qui poſſédoit de très-grands biens. Ce Seigneur hâta ſon départ, pour embraſſer plûtôt ſes enfans, & ſe rendre dans vingt jours à Murcie. Les Nôces furent encore célébrées avec la même magnificence qu'elles l'avoient été auparavant. Les Poëtes chantérent cet heureux Hymenée, & un fameux Hiſtorien décrivit ſi bien cette Avanture, que la renommée de Pretioſa durera autant que les ſiécles. J'oubliois de dire, que la Vieille Egyptienne ne voulut point quitter Pretioſa, & que Carduche découvrit que le vol dont elle avoit accuſé l'Egyptien étoit ſuppoſé. Elle confeſſa ſon amour & ſon crime, & comme la fin de cette Scene ne devoit avoir rien de deſagréable, on ne lui infligea aucune peine.

Tom. I. pag. 90.

J. Folkema del.

F. A. Aveline Sculp.

L'AMANT LIBERAL.

NOUVELLE II.

TRISTES & déplorables ruines, de la malheureuse Nicosie ! Tristes & lamantables masures, que je vois teintes encore du sang de vos Vaillans, mais infortunés Défenseurs ! Helas ! si vous étiez capable de quelque sentiment, nous pourrions déplorer ensemble nos infortunes : & peut-être trouverions-nous en cela du soulagement ; car enfin il y a quelque espéce de consolation à n'être pas tous seuls malheureux, & à avoir nos disgraces partagées. Tours, qui n'êtes qu'à demi abattuës, vous avez encore quelque espérance d'être relevées un jour ; mais pour moi, je ne dois m'attendre qu'aux plus cruelles destinées, mes malheurs sont d'une

d'une telle nature, qu'ils ne ſauroient être changés. Le paſſé ne m'eſt qu'un trop triſte garant pour l'avenir, que je dois être infortuné toute ma vie.

C'étoit les plaintes que faiſoit un Eſclave Chrètien, en jettant les yeux ſur les murailles renverſées de Nicoſie, dont les Infidelles s'étoient rendus maîtres Il comparoit ſa deſtinée à celle de cette infortunée Ville, & s'adreſſant à ces maſures, comme ſi elles euſſent été capables de l'entendre, il marquoit qu'il étoit véritablement affligé; car les affligés s'égarent dans l'excès de leurs douleurs, & ne ſavent, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils diſent.

Tandis que Richard pouſſoit ces plaintes, c'eſt ainſi que s'appelloit l'Eſclave, un jeune Turc de fort bonne mine, propre & très-bien fait dans ſa taille, ſortit tout d'un coup d'un Pavillon; car il y en avoit alors quatre, qui étoient dreſſés en pleine campagne. Je ſuis convaincu, lui dit d'abord le jeune Mahometan en s'approchant de lui, je ſuis convaincu que tu ne t'es tranſporté en ces lieux, que pour t'entretenir ſans témoins, de ces penſées triſtes & lugubres qui t'agitent continuellement. Je te le confeſſe, répondit Richard; mais tout cela ne me ſert de rien. Je ne trouve nulle part aucun ſoulagement à mes maux, &

ces

ces ruines où j'ai préſentement ma vûë attachée, ne ſont que les accroître, bien loin de les diminuer. Tu parles des ruines de Nicoſie, ajoûta le Turc: en effet, de quelles ruines pourrois-tu parler, puis qu'il n'y a que celles-là qui ſoient préſentes à nos yeux. Certainement elles ſont affreuſes, & rien ſans doute n'eſt plus lamentable. Qui a vû, il n'y a que deux ans, cette fameuſe & riche Isle de Chypre; qui a vû ſes habitans, qui étoient ſi heureux, dont la vie étoit ſi douce & ſi tranquile; qui a vû l'abondance de toutes choſes qui régnoit au milieu d'eux; & qui les voit aujourd'hui, bannis, diſperſés, errans, ou chargés de fers, ne peut s'empêcher de ſoupirer; car enfin on n'a guéres vû de plus pitoyable métamorphoſe. Mais ne parlons plus de ces calamités, trop capables de nous attendrir, puiſque nous n'y pouvons apporter aucun changement. Parlons de tes infortunes, & tâchons s'il eſt poſſible, d'y trouver quelque reméde. Ce n'eſt que dans cette vûë que je te conjure de ne m'en faire plus un myſtére. Découvre-moi tes maux. Tu me dois cette confidence, pour répondre à l'affection que je t'ai ſi ſouvent témoignée, & de la ſincérité de laquelle je me flate que tu ne doute point. Te cacherois-tu éternellement

à

à un Compatriote qui t'aime, & qui ne s'eſt fait aucune peine de ſe découvrir entiérement à toi. Je veux bien croire, que l'état où tu te vois réduit, peut avoir produit ta triſteſſe, comme tu ſembles me l'avoir voulu inſinuer plus d'une fois. Mais cette triſteſſe eſt trop exceſſive, il y a quelque choſe de plus. Car outre qu'il n'appartient pas aux grandes ames de ſe laiſſer entiérement abattre à ces ſortes de malheurs, je vois que tu n'es pas dans l'impuiſſance de te racheter. Tu ne te vois pas renfermé dans les Tours de la mer noire, comme ces Eſclaves qui ne peuvent jamais recouvrer leur liberté, ou qui ne la recouvrent qu'avec des peines infinies. Il t'eſt permis d'eſpérer d'être libre un jour, & il ne tiendra même qu'à toi de l'être. Ainſi je conclus que tes maux ont une autre cauſe que ton eſclavage; je te conjure donc encore une fois de m'ouvrir ton cœur aujourd'hui. Je t'offre tout ce que je puis, tout ce que je poſſéde, tout ce qui peut dépendre de moi. Peut-être que la Providence m'a fait prendre l'habit & le Turban que j'abhorre, pour te tirer de tes détreſſes. Tu ſais, Richard, que mon Maître eſt le Cadi de cette Ville. Tu ſais le pouvoir qu'il a, & ce que je puis auprès lui. Tu n'ignores pas d'ailleurs le déſir ar-

ardent que j'ai d'abandonner une Religion que je ne profeſſe qu'extérieurement, dans laquelle je ne ſuis engagé que par un cruel effet de ma deſtinée, ayant été arraché dès mon enfance, de celle où j'avois eu le bonheur de naître, & dans laquelle je prétends mourir. Ce n'eſt rien que la vie du corps, quand on peut en la perdant ſauver ſon ame, dût-on ſouffrir mille & mille morts, & les plus horribles ſupplices. C'eſt l'aveu que je t'ai ſouvent fait, & c'eſt un aveu dans lequel je perſiſte. Je ne te répéte ceci, que pour te convaincre que tu dois te confier en moi: & comme un malade pour être guéri, ne doit point cacher ſon mal à ſon Médecin, tu ne dois plus me cacher celui qui t'accable. Parle Richard, c'eſt avoir trop long-tems gardé le ſilence, & ſois perſuadé qu'il n'y aura rien que je ne mette en œuvre pour t'en délivrer. Je le puis par l'aſcendant que j'ai ſur l'eſprit du Cadi mon Maître, & je le dois par le double lien qui nous doit unir; car nous avons une même foi, & un même lieu nous a donné la naiſſance.

Richard l'écoutoit ſans dire mot, & voyant que ſes raiſons, & que la néceſſité l'obligeoient à répondre, il lui répondit en ces termes. Mon cher Mahamut, c'eſt ainſi que ſe nommoit le Turc, tu connois mes maux,

maux, je le vois bien ; mais ſi cette connoiſſance te pouvoit donner les moyens d'y remédier, je regarderois mon eſclavage comme un grand bonheur, & je ne changerois pas cette diſgrace pour la plus grande fortune du monde. Mais helas! ces maux ſont ſi grands, ils ſont ſi extrêmes, qu'il ne ſe trouvera jamais perſonne qui les puiſſe ſoulager tant ſoit peu, bien loin d'y pouvoir apporter du reméde. Je te les découvtirai pour t'en convaincre, & je le ferai en auſſi peu de paroles qu'il me ſera poſſible. Cependant avant que d'entrer dans ce triſte détail, je voudrois bien ſavoir pour quel ſujet Azam Bacha, mon Maître, a fait planter en cette campagne ces Pavillons, avant que d'entrer dans Nicoſie, où il vient pour faire les fonctions de Bacha. Je te ſatisfairai en peu de mots, répondit Mahamut. C'eſt une coûtume parmi les Turcs, que ceux qui doivent être Bachas de quelque Province, n'entrent en aucune maniére dans la Ville où ils doivent faire leurs réſidence, que leur Prédéceſſeur n'en ſoit ſorti. C'eſt pourquoi, lorſque le nouveau Bacha arrive, l'ancien ſort, & ſe tient quelques jours à la Campagne, en attendant qu'on lui expédie des Lettres, ſans leſquelles il n'oſeroit ſe préſenter devant le Sultan. Ces Lettres ne ſont à proprement parler

ler qu'une enquête de sa conduite, & c'est pour cette raison qu'il ne lui est pas permis d'être présent lorsque cette enquête se fait, afin que chacun puisse se plaindre & parler avec liberté. Ces Lettres lui sont remises entre les mains, scellées & cachetées, & c'est ainsi qu'il les présente lorsqu'il est arrivé à la Porte. Le Visir Bacha, & les autres quatre moindres Bachas, qui sont comme les Chanceliers & les Conseillers d'Etat, décachettent ces Lettres, les lisent, & c'est sur cette information qu'il est récompensé ou puni. Il est vrai que s'il se trouve coupable, il peut éviter le châtiment qu'il mérite; mais il faut pour cela qu'il donne des sommes excessives. Si sa conduite est approuvée, & que néanmoins on refuse de le recompenser, ce qui arrive fort souvent, il se voit obligé d'ouvrir sa bourse, s'il veut entrer dans quelque autre Charge. Le mérite est rarement récompensé dans l'Empire Ottoman, tout s'y vend, & tout s'y achète; & pour qu'il y ait plus de Charges à vendre, on en prive le plus souvent sous de legers prétextes, ceux qui en sont pourvû. Voilà le manége des Visirs & des autres Ministres qui gouvernent, je ne dis rien en cela qui ne soit véritable. Tout est violent dans cet Empire, ce qui marque qu'il ne sera pas de longue durée: & s'il

TAYLOR INST. OXFORD

s'il ſubſiſte encore, s'il ſe ſoûtient, ce n'eſt qu'à cauſe de nos péchés, ce n'eſt que pour notre punition; car Dieu rend aux hommes ſelon leurs œuvres. Pour revenir à notre ſujet, c'eſt pour la raiſon que je t'ai dite, que le Bacha ton Maître a été pendant quatre jours dans cette Campagne. Si celui auquel il doit ſuccéder n'eſt point ſorti, comme il le devoit, une indiſpoſition qui lui eſt ſurvenuë en a été la cauſe; mais comme il ſe trouve un peu mieux, il ſortira aujourd'hui, ou demain, & ira loger ſous des Pavillons que tu n'as pas vûs encore, & qui ſont derriére cette Colline: ton Maître entrera dans la Ville après cela, c'eſt tout ce que je te puis apprendre, pour répondre à la demande que tu m'as faite. Ecoute maintenant, dit alors Richard; mais je ne ſais ſi je pourrai être auſſi ſuccint que je te l'ai promis, dans le recit que je te dois faire de mes infortunes. Elles ſont ſi grandes, & j'ai tant de choſes à dire, qu'il ſera bien difficile que je me borne; je le ferai néanmoins autant que la choſe ſera poſſible. Mais avant toutes choſes, répons à une demande qu'il eſt néceſſaire que je te faſſe. N'as tu point connu en notre Ville de Trapane, une jeune perſonne, qui paſſoit pour la plus belle de toute la Sicile? On peut dire ſans rien exagérer

que

que les siécles passés n'ont rien vû de plus parfait, & que les siécles à venir ne verront jamais rien de semblable. Sa beauté est accomplie en tout sens, l'envie n'y a trouvé jamais à redire. Aussi les Poëtes n'ont pû se lasser de la célébrer dans leurs Vers; mais quelques brillantes qu'ayent été leurs expressions, quelques éclatantes, quelques finies qu'ayent été leurs peintures, ils n'ont rien dit néanmoins qui ne soit infiniment au-dessous de ses charmes, & de tant de différens attraits, qui la distinguent des autres mortelles. Mais est-il possible, Mahamut, que tu ne m'ayes pas déja interrompu, pour me dire le nom de cette beauté incomparable? Tu ne m'as pas écouté sans doute, ou si tu m'as écouté, il falloit que tu fusse insensible lorsque tu étois à Trapane. Je n'ai pas voulu t'interrompre, dit Mahamut; mais pour te répondre maintenant, je te dirai, que si celle dont tu viens de parler, n'est pas Leonise, fille de Rodolphe Fleurance, je ne saurois penser de qui tu parles; car il n'y a qu'elle qui puisse ressembler au portrait que tu viens de faire. C'est elle-même, repliqua Richard, & c'est elle seule qui est la cause de toutes mes infortunes. C'est pour elle, & nullement pour la perte de ma liberté, que mes yeux ont versé des torrens de larmes:

mes : c'eſt pour elle qu'ils en verſent encore aujourd'hui, & qu'ils en verſeront juſqu'à-ce que la Parque les ait fermez, & que leur lumiére ſoit éteinte. C'eſt elle qui me fait ſangloter, qui me fait ſoûpirer à tous momens, qui m'arrache des plaintes & des diſcours qui importunent ceux qui les écoutent. C'eſt elle, en un mot, qui fait que je paſſe dans ton eſprit pour un inſenſé, ou pour un homme qui ſe laiſſe accabler au moindre revers de la fortune, qui n'a ni réſolution, ni courage. Cette Leoniſe ſi ſévére pour moi, tandis qu'elle l'eſt ſi peu pour un autre, eſt celle qui m'a réduit, mon cher Mahamut, dans le triſte & déplorable état où tu me vois. Je l'aimai dès mes plus tendres années; car à peine avois-je l'âge de raiſon, ou pour mieux dire je l'adorai, & lui rendis les mêmes aſſiduités que ſi c'eût été une Déeſſe. Son pere, ſa mere, tous ceux à qui elle appartenoit, eurent connoiſſance de mon amour, je puis même me flater qu'ils l'approuvérent, & qu'ils tâchérent plus d'une fois de porter Leoniſe à me regarder comme un Amant, qui pourroit bien être un jour ſon Epoux. Ils la ſolicitérent adroitement à favoriſer ma recherche, & de ce côté-là, j'avois tout ſujet d'être content. Auſſi me flatai-je pendant quelque

tems

tems, de l'espérance de la posséder un jour; mais les destins en avoient décidé autrement. Leonise se déclara coutre moi, en se déclarant pour Corneille, le fils d'Ascanio Rotulo, que tu connois bien. Comme il est riche, beau & bien fait, toûjours propre dans ses habits, se donnant des airs de grandeur, & affectant des maniéres tendres, l'ingrate se laissa enchanter à ces dehors. Corneille lui plût en un mot, sans qu'il se souciât trop de lui plaire; car c'est un jeune présomptueux, qui croit tout au-dessous de lui. Et comme je suis bien éloigné de ces maniéres efféminées, comme je fais consister le mérite d'un homme, en tout autre chose qu'à conserver son teint, qu'à friser ses cheveux, qu'à ajuster proprement un rabat, & qu'à se charger de dorure; ce fut par cet endroit que Leonise me regarda comme indigne de ses moindres regards, & qu'elle n'eut pour moi que des dédains & les derniers mépris; tandis que son cœur fut tout entier pour le jeune & superbe Corneille. Ses froideurs loin de me dégoûter, ne firent que m'enflammer davantage. Ses rigeurs irritérent mon amour, elles le rendirent plus violent. Plus elle affecta de me regarder avec indifférence, plus je parus ardent à l'aimer, tant il est véritable que nous fui-

vons

vons ce qui nous fuit, & que c'eſt l'étoile de ceux qui aiment, de ſe roidir contre les plus grandes difficultés. Les faveurs qu'elle accorda à mon Rival, quelques innocentes qu'elles fuſſent, me parurent inſupportables. Je ſouhaitai mille fois de mourir, & je fuſſe mort avec joye, ſi j'euſſe pû avoir quelque aſſurance, en quitant la vie, que Corneille n'eut plus été favoriſé, ou qu'il ne l'eût plus été ſi ouvertement qu'il l'étoit. Mais c'étoient des vœux impuiſſans. Corneille devoit être heureux, ſans qu'il ſe mit trop en peine de l'être, & je devois être expoſé aux cruautés d'une ingrate que j'aimois juſqu'à l'adoration, & aux fureurs de la jalouſie: juge de la ſituation où étoit mon cœur. Le pere & la mere de Leoniſe faiſoient ſemblant de ne ſe pas apercevoir du penchant qu'elle avoit pour Corneille. Ils ſe flatoient que c'étoit un Amant, qui feroit un jour un Epoux, & qu'ils auroient un Gendre qui auroit plus de biens de la fortune que moi. Ils ſe trompoient, comme l'événement l'a fait voir. Cependant ils ſe flatoient avec raiſon de cette eſpérance. Car ſans compter que les charmes de leur fille avoient aſſez de pouvoir pour rendre Corneille ſenſible, Corneille n'étoit pas d'un ſang plus illuſtre que ceux qui aſpiroient à lui donner

la main; je puis avancer cela sans me trop vanter. Quoi qu'il en soit, tandis que par des soins infinis, & toutes les soûmissions imaginables, je tâchois de faire réüssir ma recherche, je sûs que Leonise & Corneille accompagnés de leurs peres & de leurs meres, de leurs parens les plus distingués, & de tous leurs Domestiques, avoient fait une partie pour se rendre au Jardin d'Ascanio, qui est près du rivage de la mer, sur le chemin des Salines; c'étoit dans la belle saison; car ce fut dans le mois de Mai, il y a environ un an. Tu connois ces lieux, Mahamut, ces lieux autrefois enchantés, mais aujourd'hui affreux & horribles, pour avoir été la Scene de l'événement le plus tragique dont on ait jamais entendu parler. Du moment que j'eus la nouvelle de cette partie qui me devoit être si funeste, la rage & la jalousie s'emparérent de mon esprit avec tant de violence, que je ne sûs plus où j'en étois. Je puis dire que dès cet instant, je perdis entiérement la raison. Je courus comme un insensé au Jardin fatal, où la compagnie s'étoit déja renduë, & j'y arrivai dans le tems que chacun se mettoit en état de joüir des plaisirs de cette journée. Corneille & Leonise étoient assis sous un arbre, éloignés néanmoins un peu l'un de l'autre.

Je ne saurois te représenter le chagrin qu'ils firent paroître lorsqu'ils m'apperçûrent. Mais pour ce qui me regarde, je te dirai, que je perdis l'usage de tous mes sens, lorsque j'eus jetté la vûë sur Leonise. Je fus sans sentiment, sans voix, & entiérement immobile, comme si j'eusse été métamorphosé en une Statuë. Le charme ne dura pas longtems. Ma douleur le rompit tout d'un coup. La colére étincella dans mes yeux, je fus transporté de fureur; & ne sachant ce que j'allois dire, parce que j'étois hors de moi-même, je parlai en m'adressant d'abord à Leonise.

N'attens pas que je t'apprenne ici ce que je dis à cette injuste fille. Comme c'étoit l'amour, le dépit & le desespoir qui parloient, ma langue ne cessa d'extravaguer. Je lui dis mille duretés. Je lui reprochai son mauvais goût, de la maniére du monde la plus insultante. Je tournai en ridicule par mille expressions ironiques son Ganimede, qui paroissoit si froid auprès d'elle; & parce que je voulois bien que le ridicule de son Amant, tombât autant sur elle que sur lui, il n'y eut point de termes offensans dont je ne me serviſſe pour la déconcerter sur son choix. Mes discours étoient dérangés, mais ils ne laissoient pas d'être intelligibles, ils ne l'étoient même

que

que trop; car enfin, j'achevois de me perdre dans son esprit; je l'appercevois bien. Mais est-on maître de ce que l'on dit, lorsque l'on aime, lorsqu'on est malheureux, lorsqu'on est transporté de jalousie? L'amour que j'avois pour Leonise n'a jamais été plus violent qu'il l'étoit dans ce moment-là. Je puis dire, que je fusse expiré de douleur à ses yeux, ou que je me fusse donné la mort moi-même, si pour se vanger de mon indiscrétion, elle eût témoigné quelque tendresse à Corneille, qui étoit comme immobile auprès d'elle. Je l'y sollicitai néanmoins. Aproche-toi plus près de lui, cruelle, lui dis-je plus d'une fois, prodigue-lui toutes tes faveurs, & achéve de m'arracher la vie en m'arrachant toute esperance. Je fis ensuite des portraits fort desagréables de cet heureux & indigne Amant, cependant je ne le caracterisai que tel qu'il étoit; car après tout, se croyant beau & bien fait, se voyant riche & d'assez grande extraction, & d'ailleurs étant vain, sans expérience, & n'ayant aucune idée du véritable mérite, Corneille étoit assez foible pour prétendre plus haut que Leonise. J'eus beau le lui dire sans détour, il ne m'appartenoit pas, Mahamut, de la désabuser là-dessus. Lorsque nous avons du penchant à aimer quelqu'un,

nous sommes aveugles, & les conseils d'un Rival sont toûjours suspects. Leonise ne répondit à rien. Enfin me tournant vers Corneille, je m'adressai directement à lui, & tu peux bien comprendre que je ne le ménageai guéres. Je l'insultai dès les premiers mots, & je poursuivis sur le même ton. Et toi, jeune homme, ce furent à peu près mes paroles, & toi jeune homme qui t'imagines de remporter un prix, qui est plûtôt dû à mes soins qu'aux tiens, qui ne sont que les fruits de ton oisiveté, d'où vient que tu ne te léves pas de ce tapis de fleurs, où tu es couché? Pourquoi ne viens-tu pas m'arracher une vie qui a tant d'horreur pour la tienne? Si tu ne parois point offensé de tout ce que je viens de dire, c'est que tu ne sais point estimer le bonheur que la fortune aveugle te présente: on voit bien que tu en fais peu de cas, puisque tu ne fais aucun effort pour le conserver & t'en rendre digne. Tu as peur sans doute de déranger ta chevelure, de chiffonner ton rabat, ou de faire prendre à ton habit quelque méchant pli. Si Achille eût été de ton caractère, Ulysse ne fût jamais venu à bout de le reconnoître dans son déguisement; lui eût-il mis devant les yeux de plus belles & de meilleures armes que celles qu'il lui fit présenter. Va Corneille,

neille, va prendre tes ébats avec les femmes de Chambre de ta mere, elles t'ajusteront, elles te friſeront les cheveux, elles auront ſoin de tes mains, qui ſont bien plus propres à tenir une quenoüille qu'à manier une épée.

J'eus beau dire, mes paroles ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de Corneille. Il n'oſa ouvrir la bouche pour parler. Il demeura confus & interdit, & ſe contenta de me regarder ſans faire le moindre mouvement du monde. Comme j'avois parlé fort haut, tout le monde s'approcha, je redoublai alors mes inſultes, & il n'y eut rien de mortifiant que je ne lui diſſe. Corneille, qui vit arriver le ſecours, prit cœur, il fit du moins mine de ſe lever. Mais avant qu'il fût ſur ſes pieds, j'eus la main à l'épée, & je fondis non-ſeulement ſur lui, mais ſur tous ceux qui s'étoient approchés pour le défendre. Leoniſe tomba évanoüie dès qu'elle vit reluire mon épée. Cela ne fit que redoubler mon courage, parce que mon deſeſpoir redoubla. J'avouë que je devois périr mille fois, ayant à combattre moi ſeul, un ſi grand nombre d'ennemis. Mais le Ciel qui me reſervoit à de plus grands maux que la mort, me voulut conſerver dans cette rencontre. Quoi qu'il en ſoit, je bleſſai ſept ou huit de ceux qui

s'étoient oppoſés à moi, & pour Corneille, à qui j'en voulois uniquement, il trouva le ſecret de ſe garantir, en cherchant ſon ſalut dans la fuite. Je ne le dois point diſſimuler, il y eut des parens de Leoniſe, & même de ceux de Corneille, qui ſe défendirent vigoureuſement, quelque étourdis qu'ils fuſſent des coups que je leur portai d'abord; car enfin je m'étois jetté ſur eux à l'impourvû, & je pouſſois à droit & à gauche, comme un homme qui eſt furieux. Ils furent diſſipés d'abord, & mis en deſordre, parce qu'ils avoient été ſurpris, & qu'ils ne s'étoient point attendus à être chargés comme ils le furent. Mais ils ſe ralliérent bien-tôt, & j'étois dans le plus grand péril, où un homme ſe puiſſe trouver, lorſque j'en fus délivré, par un effet de ma mauvaiſe fortune; car la mort m'eut été plus douce que la vie. Trop heureux ſi je l'euſſe perduë dans cette occaſion, je ne la perdrois pas mille & mille fois à tous momens. Tandis que nous en étions aux mains, & que je me voiois ſur le point de ſuccomber, ne pouvant plus réſiſter au nombre, une groſſe Troupe de Turcs, qui avoient abordé dans deux Galéres, remplies de Corſaires de Biſerte, & qui s'étoient mis à l'abri dans une Cale tout proche, entérent à l'improviſte dans le Jardin où nous

nous étions. Les Pirates n'avoient été découverts, ni par les Sentinelles qui sont posées sur les Tours du Rivage, ni par les Coureurs, ni par les Visiteurs de la Côte. Dès que mes ennemis les apperçûrent, ils me quittérent, & prirent la fuite avec tant de diligence, que les Turcs ne pûrent se saisir que de moi, & de Leonise, qui étoit évanouïe. Pour moi je tâchai de me défendre; mais je tombai enfin entre les mains des Corsaires, après avoir reçû quatre blessures, que les Turcs achetérent chérement; car j'en étendis quatre, morts à mes pieds. Les Pirates firent leur coup avec leur diligence ordinaire, & ils s'embarquérent en même tems, peu contens de leur entreprise. Ils firent à force de voiles, & de rames, si bien qu'ils arrivérent en très-peu de tems à la Fabiane. Ils firent d'abord la revûë de leurs hommes, pour savoir ceux qu'ils avoient perdus, & ayant trouvé que c'étoit quatre Soldats de ceux qu'ils nomment du Levant, qui sont ceux qui sont estimés les meilleurs, comme ils le sont effectivement, ils voulurent se vanger sur moi de cette perte. La résolution ne fut pas plûtôt prise, que le Patron de la Galére commanda qu'on abaissât l'Antenne, afin de me pendre. Leonise, qui commençoit à reprendre ses esprits, consideroit toutes

ces choſes, & ſe voyant au pouvoir des Corſaires, ſoûpiroit & verſoit des larmes. La Belle étendoit ſes mains délicates, ſans proférer aucune parole, & prêtoit attentivement l'oreille, pour tâcher d'entendre ce que diſoient les Turcs. Dans ce tems-là un Eſclave Chrêtien, qui étoit à la rame, lui dit en Italien, que celui qui commandoit dans la Galére avoit donné ordre qu'on me pendît, parce qu'en me défendant, je lui avois tué quatre de ſes meilleurs Soldats. Leoniſe fut émuë de ces paroles, & je puis dire, que ce fut la premiére fois que j'eus le bonheur de l'attendrir. Elle pria en même tems le Forçat Chrêtien, de repréſenter aux Turcs, que j'étois une Perſonne diſtinguée, que s'ils me faiſoient mourir, ils perdroient une rançon conſidérable, qu'ils n'avoient qu'à retourner à Trapane, que je ſerois racheté ſur le champ. Ce fut la premiére fois, comme je l'ai dit, que Leoniſe eut pitié de moi, & ce fut auſſi la derniére, ce qui met le comble à mes infortunes. Les Turcs ajoûtérent foi à ce que leur dit l'Eſclave, & l'eſpérance d'avoir une rançon extraordinaire, leur fit ouvrir les yeux; ils changérent de réſolution. Dès le lendemain, ils arborérent un Pavillon blanc, en ſigne de paix, & retournérent à Trapane. Je te laiſſe

se à penser dans quelles inquietudes je passai cette triste nuit. Mes blessures étoient considérables; mais ce n'étoit pas ce qui me faisoit de la peine. C'étoit la seule destinée de Leonise, que je voyois entre les mains des Infidelles. Les Corsaires s'étant approchés de Trapane, une Galére entra dans le Port, l'autre demeura dehors. D'abord tout le Port & tout le Rivage furent bordés de tout ce qu'il y eut de gens dans la Ville, Corneille fut le seul qui regarda de loin, à quoi aboutiroit cette avanture. Celui qui a le soin de mes affaires, se présenta dans la Galére pour traiter de ma rançon avec les Pirates. Je lui dis d'abord, qu'il ne s'agissoit point de moi; qu'il ne s'agissoit que de Leonise. Je lui ordonnai de donner pour elle, tout ce que je possédois au monde, s'il en étoit besoin, & d'aller dire à son pere & à sa mere, de ne se mettre nullement en peine de leur fille, que je me chargeois de la racheter & que je la rachèterois à quelque prix que ce fût. Je n'eus pas plûtôt achevé de parler, que le Capitaine principal, qui étoit un Grec Rénégat, appellé Yzuf, demanda six mille écus pour Leonise, & quatre mille pour moi, ajoûtant qu'il ne relâcheroit point l'un sans l'autre. Il exigea cette somme excessive, parce que comme je l'ai sû depuis,

il s'étoit rendu amoureux de Leoniſe. Son deſſein n'étoit point de la rendre, & il me devoit donner au Capitaine de l'autre Galére pour quatre mille écus, & lui en compter encore mille, & prendre pour ſa part Leoniſe pour une pareille ſomme. Voilà quel fut le ſujet pour lequel nous fûmes mis à ſi haut prix. Le pere & la mere de Leoniſe n'offrirent rien, parce qu'ils comptérent ſur la promeſſe que je leur avois faite. Pour Corneille, il ne fit aucune démarche, pour procurer la liberté à cette infortunée fille; ce fut ainſi que ſon aveugle tendreſſe fut récompenſée. Mon homme d'affaires conclut bien-tôt avec les Turcs. Il s'engagea à donner cinq mille écus pour Leoniſe, & trois mille pour moi. Yzuf accepta le parti à la perſuaſion & aux fortes remontrances de l'autre Capitaine & de tous les Soldats. Cependant comme l'homme qui avoit ſoin de mes affaires, n'avoit point dans ſes coffres une ſi grande ſomme, il demanda trois jours de terme, réſolu d'engager tout mon bien, ou d'en vendre la meilleure partie à vil prix, plûtôt que de laiſſer paſſer l'occaſion de nous délivrer. Yzuf ne fut pas fâché que cette ſomme ne ſe fut pas trouvée ſur le champ. Il ſe pouvoit paſſer dans l'eſpace de trois jours bien des choſes, qui pouvoient rom-

pre

pre le marché ; le Pirate ne se trompa point. Il retourna à l'Isle de la Fabiane, promettant qu'au bout de trois jours, il iroit recevoir la rançon. Mais la fortune cruelle qui n'étoit point lasse de me maltraiter, favorisa le Tiran de Leonise, & fit échoüer toutes mes espérances. Une Sentinelle qu'on avoit posée au plus haut de l'Isle, découvrit sept voiles, qui étoient apparemment sept Galéres de Malte, ou une des Escadres de Sicile. L'allarme fut parmi les Pirates, ils levérent l'Ancre dans le moment, & ayant pris le large, ils voguérent avec tant de vîtesse vers les Côtes de Barbarie, qu'ils perdirent de vûë en moins de deux heures les Vaisseaux que la Sentinelle avoit découverts.

Je te laisse à penser mon cher Mahamut, en quel état je me vis réduit, lorsque je fis réflexion sur le caprice de mon étoile, lorsque je vis tout d'un coup toutes mes espérances évanoüies. Nous arrivâmes le lendemain à l'Isle de la Pantaralée, du côté du midi, les Turcs sautérent d'abord à terre, & ce fut-là qu'ils commencérent le partage de leur butin. Nous fûmes partagés enfin Leonise & moi. Yzuf donna six Chrêtiens à Fetale, c'est ainsi que se nommoit le Capitaine de l'autre Galére, quatre pour tirer à la rame, & deux

beaux jeunes garçons. Je fus donné de surplus, afin que Leonise lui demeurât; Fetale se contenta de ce partage. Quoi que je fusse présent lorsque ces choses se passoient, je n'y pûs absolument rien comprendre. Mais Fetale s'étant approché de moi m'expliqua tout. Chrêtien, me dit-il en langue Italienne, tu es à moi, & tu me coûtes deux mille écus. Si tu desires de recouvrer ta liberté, il faut que tu m'en donnes quatre mille, ou bien il faut te résoudre à mourir ici. Je lui demandai si l'Esclave Chrêtienne lui demeuroit. Il me répondit que non, qu'Yzuf l'avoit retenuë dans le dessein de la rendre More, & de se marier avec elle. C'étoit en effet ce qu'il avoit projetté, la chose me fut confirmée par un Forçat qui entendoit fort bien la langue Turque, & qui avoit ouï tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, entre Yzuf & Fetale. Juge de la consternation où je fus. Je suppliai Fetale qu'il fit en sorte que l'Esclave Chrêtienne lui demeurât, & que je lui promettois pour sa rançon dix mille écus d'or. Il me répondit que je demandois une chose impossible, que cependant il parleroit à Yzuf, de la grande somme que j'offrois pour la Chrêtienne, & que peut-être cela l'ébranleroit, & lui feroit changer de sentiment. Il le fit, & néanmoins

moins, il ordonna à ſes équipages de s'embarquer inceſſamment, parce qu'il deſiroit d'être bien-tôt à Tripoli de Barbarie, lieu de ſa naiſſance & de ſa demeure. Yzuf réſolut auſſi de ſe rendre à Biſerte, ſi bien qu'ils s'embarquérent avec la même précipitation qu'ils ont accoûtumé de faire, lorſqu'ils découvrent quelques Galéres qu'ils craignent, ou quelques Bâtimens Barbares qu'ils veulent piller. La raiſon qu'ils eurent de ſe hâter ainſi, fut qu'ils apperçûrent que le tems alloit changer & qu'ils étoient menacés d'une tempête. Leoniſe étoit alors à terre, il me fut néanmoins impoſſible de la voir, ſi ce n'eſt au tems de notre embarquement; car nous nous embarquâmes à la même heure. Son nouveau Maître, ou plûtôt ſon nouvel Amant, la menoit par la main, & lorſqu'elle monta par l'échelle, qui de la terre touchoit à la Galére, elle tourna ſes yeux pour me regarder. Comme j'avois eu ma vûë toûjours attachée ſur elle, nos yeux ſe rencontrérent; mais dans le moment que nous nous regardions, je fus ſaiſi d'une ſi grande douleur, que je perdis tout ſentiment, & demeurai renverſé ſur le Rivage. La même choſe arriva à Leoniſe, elle ſe laiſſa tomber de l'échelle; mais Yzuf qui étoit derriére

elle,

elle, eut le tems de la retenir & de la recevoir entre ſes bras.

Ce fut ce qu'on me raconta dans notre Galére, où l'on m'avoit emporté ſans que j'en euſſe rien ſenti. Je revins enfin à moi. Mais lorſque je me trouvai ſéparé de ma chére Leoniſe; lorſque je m'apperçûs que la Galére où elle étoit, prenoit une route différente de celle de Fetale, & qu'en s'éloignant de nous, elle emportoit avec elle ce que j'avois de plus cher au monde, je ne te ſaurois exprimer les divers mouvemens que mon cœur ſentit. Je commençai de nouveau à déplorer mon infortune, & d'appeller à haute voix la mort à mon ſecours. Les plaintes que je pouſſois étoient ſi grandes, que mon Maître ennuyé de les entendre, me menaça de me traîter mal. Je contraignis mes larmes & mes ſoûpirs, & cette cruelle violence que je me fis, devoit me cauſer mille fois la mort; mais mes maux ne devoient pas ſi-tôt finir; le Ciel m'en reſervoit même de plus grands. Ce que les Corſaires craignoient arriva, il ſe leva une tempête épouvantable. Le vent qui ſouffloit du côté du Midi, & qui nous prenoit par la Proüe, ſe renforça avec tant de violence, que nous fûmes contraints de tourner la Poupe, & de laiſſer courir la Galére au gré de l'orage & des

flots,

flots. Le Patron avoit en vûë de gagner la pointe de l'Isle, & de s'y mettre à l'abri du côté du Nord; mais il ne pût jamais venir à bout de son dessein, parce que le vent changea avec tant de furie, qu'en moins de quatorze heures, nous nous trouvâmes à six mille près de l'endroit de l'Isle, d'où nous étions partis deux jours auparavant. Et ce qu'il y avoit de triste, c'est qu'il falloit malgré que nous en eussions, relâcher dans ce même endroit où s'élevoient des rochers affreux, qui nous menaçoient d'une mort inévitable. Nous voyons à notre côté la Galére où étoit Leonise. Les Turcs qui la montoient, & les Forçats mettoient tout en œuvre pour se garantir du péril; ils tâchoient à force de rames de se maintenir, pour ne donner pas dans les écueils. Nous en faisions autant de notre côté, & même avec plus de vigueur; car les autres lassés du travail, & ne pouvant plus luter contre la tempête, lâchérent enfin leurs rames, s'exposérent à la merci des ondes, & se laissérent aller à notre vûë au milieu des rochers, où leur Galére donna un si grand coup, qu'elle se mit en mille piéces. La nuit commençoit à tendre ses voiles, & il se fit un bruit si confus, de ceux qui se perdoient, & des nôtres qui apprehendoient de se perdre, qu'on ne pou-

pouvoit entendre en aucune maniére ce que notre Capitaine commandoit. Jamais nuit n'a été plus affreuſe. Cependant nos Forçats ne laiſſérent jamais tomber les rames de leurs mains; nous tournâmes la Prouë au vent & laiſſâmes les deux ancres dans la mer, ce qui étoit la ſeule choſe qu'il y avoit à faire, pour reculer de quelques momens la mort qu'on voyoit certaine. Chacun apprehendoit ces affreux momens, il n'y avoit que moi ſeul qui les attendois avec une impatience extrême; je ne deſirois rien tant que de mourir, prévenu de cette eſpérance trompeuſe, que je verrois en l'autre monde, celle que la mer venoit d'engloutir. J'attendois la mort avec joye, & chaque coup que la Galére manquoit à ſe perdre, ou à donner dans les écueils, étoit pour moi un ſupplice horrible, qui me parroiſſoit durer des ſiécles entiers. Les vagues paſſoient ſur ma tête, & toutes violentes qu'elles étoient, elles n'eurent jamais la force de m'entraîner, & de m'enſévelir dans le fond des eaux. J'invoquois vainement les Parques, & ſi je ne mourus pas de la douleur de ne pouvoir mourir; c'eſt que je croyois voir à tout moment dans les flots qui nous inondoient, le corps de la malheureuſe Leonife. Je ne te veux pas retenir plus long-

tems

tems, Mahamut, en te repréſentant par un plus long recit, mes craintes, mes allarmes, mes inquiétudes, & les diverſes penſées dont mon ame fut agitée en cette longue & amére nuit; auſſi ſont-elles au deſſus de toute expreſſion, & tu les peux concevoir bien mieux que je ne ſaurois les exprimer, quelque peinture horrible que j'en faſſe. Le jour parut, & un petit calme ſuccéda à cette épouvantable tempête; nous trouvâmes que notre Galére avoit pris une autre route, qu'elle s'étoit éloignée des rochers & approchée d'une des pointes de l'Isle. On trouva à-propos de doubler ce Cap, & ayant pris des forces nouvelles, parce qu'on avoit de nouvelles eſpérances, nous le doublâmes en moins de ſix heures. Comme la mer étoit devenuë aſſez tranquille, nous pûmes nous aider des rames, & étant à l'abri de l'Isle, les Turcs eurent le moyen de ſauter à terre, pour aller voir s'il ne ſe trouveroit point quelques reſtes de la Galére qui la nuit précédente avoit donné contre les rochers. Je crûs qu'il me ſeroit permis encore de voir entre mes bras, le corps de l'infortunée Leoniſe. Tout privé de vie qu'il étoit, je regardois comme le ſeul bonheur qui me reſtoit, de le pouvoir arroſer de mes pleurs, de rompre le charme fatal qui m'a-

m'avoit empêché jusqu'alors d'être uni à ce que j'avois de plus cher au monde. Je priai un Chrêtien Rénégat qui alloit à terre de le chercher, je lui promis une récompense considérable, il se mit en devoir d'exécuter ma volonté, & il y avoit apparence qu'il le trouveroit ; car la mer l'avoit sans doute jetté déja sur le rivage. Mais le Ciel ne voulut pas m'accorder cette faveur, à laquelle j'avois quelque lieu de m'attendre. La tempête recommença, elle fut même plus violente que la prémiére, le rempart de l'Isle ne nous servoit de rien, & exposés à de nouveaux périls plus éminens que les précedens, on eût de toutes autres pensées que celles de profiter du débris de la Galére qui venoit de se perdre. Quand Fetale eut considéré l'orage, il ne voulut point se roidir contre la fortune qui le poursuivoit si cruellement ; si bien qu'il commanda qu'on mît le Mât de Misene & fit faire petites voiles. Il tourna ensuite la Prouë & exposa la Poupe au vent. Il prit lui-même le Timon, & se laissa emporter en pleine Mer. Les rames étoient rangées sur la Courtie, toute la Chiourme étoit dans ses bancs, & personne ne paroissoit que le seul Comite, qui pour plus grande sûreté s'étoit fait attacher à l'Estanterol. La Galére fut emportée avec tant de rapidité,

té, qu'en trois jours & trois nuits, paſſant à la vûë de Trapane, de Melaſſe, & de Palerme, elle s'emboucha par le Fare de Meſſine, au grand étonnement de ceux qui étoient dedans, & de ceux qui voyoient cela du Rivage. Enfin pour n'être pas auſſi long dans le recit de cette tempête, qu'elle fut longue & violente, exténués, affamés & accablés de fatigue, d'un ſi grand tour que celui que nous fîmes de preſque toute la Sicile, nous arrivâmes à Tripoli, où mon Maître avant que d'avoir partagé le butin, & en avoir donné au Roi la cinquiéme partie, ſelon la coûtume, fut attaqué d'une maladie qui l'emporta en moins de trois jours. Le Roi, & l'Alcaïde qui eſt établi ſur les Mers, de la part du grand Seigneur, qui comme tu ſais, eſt héritier de ceux qui meurent de cette maniére; le Roi dis-je, & l'Alcaïde s'emparérent de tout le bien de mon Maître, & je tombai entre les mains d'Azan Bacha, qui étoit alors Viceroi de Tripoli. Quinze jours après, il reçût des Lettre-Patentes qui l'établiſſoient en la même charge dans l'Isle de Chypre. Je ſuis venu ici avec lui ſans avoir deſſein de me racheter. Azan m'a fait connoître plus d'une fois que je devois me mettre à rançon, puiſque j'étois de bonne famille, comme il le ſavoit des Soldats de Fetale; mais

mais je n'y ai jamais voulu entendre. Au contraire je lui ai toûjours dit, que quoi que je fuſſe d'une maiſon qualifiée, je n'étois point riche, & que ceux qui l'en avoient aſſuré, l'avoient dit ſans aucun fondement. Que ſi tu deſires, Mahamut, de ſavoir à préſent quel eſt le parti que j'ai réſolu de prendre, je te dirai que je n'en prendrai point d'autre que celui de m'abandonner à ma mauvaiſe deſtinée. Depuis la mort de Leoniſe je ne cherche point à être ſoulagé; car quel ſoulagement pourrois-je trouver après cette cruelle infortune. Les grandes douleurs ne ſont pas de durée, & comme les miennes ne ſauroient être plus exceſſives, je finirai bien-tôt la triſte vie que je traîne; c'eſt-là ma ſeule conſolation. Voilà mon cher Mahamut, l'Hiſtoire de mes avantures, voilà la cauſe de mes ſanglots, de mes ſoûpirs & de mes larmes, juge ſi c'eſt à tort que je m'abandonne tout entier à la triſteſſe, & que je refuſe d'être conſolé. Leoniſe eſt morte, & avec elle mon eſpérance; car bien que cette eſpérance, tandis qu'elle étoit en vie, fût peu de choſe, cependant.... Richard n'eut pas la force d'en dire davantage, ſa langue s'attacha à ſon palais, il ne peut proférer aucune autre parole, & en même tems les larmes coulérent ſur ſon viſage en ſi grande abon-

abondance, qu'elles arroſérent la terre. Mahamut ne pût s'empêcher de pleurer lui-même. Toutefois Richard ne fut pas plûtôt revenu de ſa défaillance, qu'il tâcha de calmer ſes ennuis par toutes les raiſons que ſa tendreſſe lui pût ſuggérer; mais toutes les raiſons furent inutiles. Tout ce que tu peux faire pour moi, lui dit Richard en l'interompant, c'eſt de me conſeiller par quel moyen je pourrai venir à bout d'entrer dans la diſgrace de mon Maître, & de tous ceux que je fréquenterai, afin que devenant la haine & le mépris de tout le monde, je ſois traité ſi indignement, que ne pouvant plus réſiſter à tant de revers, je voye terminer une vie qui m'eſt à charge, une vie qui m'importune, & que je regarde avec plus d'horreur que la mort la plus affreuſe, & la plus horrible.

C'eſt à préſent repondit Mahamut, que je trouve que ce qu'on dit eſt véritable, que ce qui ſe fait ſentir ſe fait exprimer, quoi qu'il ne ſoit pas moins véritable, d'ailleurs que le plus ſouvent les grandes douleurs ſont muettes. Cependant, ſoit que ta douleur égale tes paroles, ou que tes paroles ſurpaſſent ta douleur, tu trouveras toûjours en moi un ami ſincére, ſoit pour le conſeil, ſoit pour le ſecours. Je ſais bien que tu ne deſires, ni d'être conſeillé, ni d'être ſecouru. Je

ne

ne laisserai pas néanmoins de faire à ton égard ce que je dois, & de te traiter comme un malade, qui demande ce que l'on ne lui donne pas, & à qui on donne ce qu'on juge qui lui est nécessaire. Il n'y a qui que ce soit dans Nicosie, qui ait plus d'autorité & plus de pouvoir que mon Maître, je n'en excepte pas même le tien, tout Vice-Roi de l'Isle qu'il est. Cela étant, & le fait est inconteſtable, je puis me vanter que je puis tout; car enfin, comme je te l'ai déja dit, je puis tout sur lui, tant j'ai d'ascendant sur son esprit. Je te répéte ces choses, parce qu'il pourra arriver, que par ce moyen tu seras à lui; & je compte même que la chose sera, & qu'étant toûjours ensemble, nous pourrons conférer à tout moment sur ce que nous aurons à faire. Ce qui certainement en résultera, c'est que nous nous consolerons mutuellement, & que nous pourrons trouver à la fin quelque moyen sûr & efficace, toi pour remettre ton esprit dans sa prémiére assiette, moi pour mettre ma conscience en repos. Je te remercie Mahamut, de ton affection & de ta tendresse, répondit Richard, quoique je sois bien persuadé néanmoins que tout ce que tu entreprendras pour moi sera inutile. Il est tems cependant que je mette fin à mes plaintes, je le

le dois pour ne te plus ennuyer par une conversation si desagréable, & pour ne te pas empêcher d'aller aux Tentes, où je vois qu'une foule de peuple acourt. C'est je m'imagine l'ancien Vice-Roi qui sort de la Ville, pour donner lieu à mon Maître d'y entrer, & de prendre possession de son Gouvernement. Il est vrai, repartit Mahamut, approchons-nous, & tu verras une Cérémonie, qui peut-être te fera du plaisir. J'y consens, dit Richard, & peut-être aurai-je besoin de toi; car qui sait, s'il ne prendra point envie à celui qui a la garde des Esclaves de mon Maître, de me maltraiter, c'est un impitoyable Corse, dont j'ai éprouvé déja les duretés, un misérable Rénégat, un Comite brutal & farouche, qui n'a de l'homme que la figure.

Ils s'approchérent alors des Tentes, & ils y arrivérent au moment que l'ancien Bacha en approchoit, & que le nouveau sortoit pour le recevoir à l'entrée de la sienne. Ali Bacha, c'est ainsi que s'appelloit celui qui laissoit le Gouvernement, étoit accompagné de cinq cens Janissaires, c'étoit le nombre des troupes qui composoient la Garnison de Nicosie, depuis que les Turcs s'en étoient rendus Maîtres. Ces Janissaires formoient deux aîles en marchant. Les uns portoient une maniére d'Arquebuse,

ſe, & les autres tenoient le Cimeterre nud à la main. Dés qu'ils furent à l'entrée du Pavillon du nouveau Bacha, ils l'environnérent. Ali s'inclina alors, & fit une profonde révérence à Hazan; Hazan le ſalua d'une maniére moins profonde. Ali entra d'abord dans le Pavillon du nouveau Vice-Roi, que les Turcs firent monter ſur un puiſſant Cheval richement enharnaché. Ils lui firent faire le tour des Tentes, & le ſuivirent pendant quelque tems, criant à haute voix, en leur langue: Vive Soliman Sultan, & Hazan Bacha en ſon nom. Ils répétérent pluſieurs fois ces paroles, redoublant leurs exclamations & leurs cris. Cela fait, ils le remenérent au Pavillon, où Ali étoit demeuré. Ce fut-là que les deux Bachas & le Cadi s'enfermérent & demeurérent ſeuls une groſſe heure, pour traiter des affaires qui concernoient l'état de la Ville, & quelques Ouvrages qu'Ali avoit commencés Au bout de ce tems-là, le Cadi parut à la porte du Pavillon, & il ſe prit à dire à haute voix en langue Turque, Arabe, & Gréque, que tous ceux qui voudroient entrer pour former quelque plainte contre Ali le pouvoient, que Hazan Bacha, que le Grand Seigneur envoyoit pour être Vice-Roi de Chypre, étoit là préſent pour leur rendre juſtice. Cette permiſ-

mission ayant été donnée, les Janissaires laissérent libre l'entrée du Pavillon, si bien que chacun eût la liberté d'y entrer. Mahamut fit que Richard y entra; car étant Esclave de Hazan, il n'y eût personne qui s'y opposât. Quelques Grecs Chrétiens, & quelques Turcs se présentérent; mais ce qu'ils demandoient étoient des choses de si peu de conséquence, que le Cadi les expédia d'abord; car parmi les Turcs, tous les procès, excepté ceux qui concernent le mariage, se vuident sur le champ; & c'est le Cadi qui est le Juge de toutes les causes, lesquelles il abrége, & juge dans un instant, s'il lui plaît, sans qu'on en puisse relever appel. Dans ce tems-là, entra un Chiaoux, qui vint avertir qu'à l'entrée du Pavillon, se présentoit un Marchand avec une Esclave Chrétienne, extrêmement belle, qu'il vouloit vendre. L'Huissier Turc sortit, & rentra incontinent accompagné d'un Juif vénérable, qui menoit par la main, une fille vêtue à la Moresque. Elle étoit si propre & si magnifique dans cet habillement, que les plus riches femmes de Fez & de Maroc, n'auroient pû lui être comparées, quoi qu'elles l'emportent pour la maniére de s'ajuster sur toutes celles d'Afrique, sans en excepter celles d'Alger, toutes chargées de perles qu'elles sont.

Elle marchoit ayant le visage couvert d'un tafetas cramoisi. Elle portoit au haut de ses pieds, qui étoient découverts à la maniére du Païs, deux anneaux d'or bruni, qui en réhaussoient la blancheur, qui surpassoit celle de l'Albâtre. Ses bras n'étoient couverts que d'une manche d'une Gase incarnate, ce qui faisoit qu'on en appercevoit toutes les beautés, qui étoient relevées par des brasselets d'or parsémés de perles. Tout son habit qui étoit d'une étoffe verte en broderie d'or, étoit riche, brillant, bien entendu, & le Juif s'étoit surpassé, pour donner plus de relief aux charmes de l'Esclave, qu'il étoit venu exposer en vente. Le Cadi, & les deux Bachas surpris, commandérent au Juif, avant que de parler d'aucune chose, de la faire découvrir. Elle tira son voile elle-même; & comme le Soleil, après avoir demeuré caché sous un obscur nuage, éblouït ceux qui le regardent, il en fut de même de cette incomparable fille, qui étoit d'une beauté extraordinaire. Chacun l'admira, chacun arrêta ses regards sur elle, chacun sentit émouvoir son cœur, & le malheureux Richard lui-même ne fut pas exempt de cette émotion. Elle parut dans ses yeux, elle se fit voir sur tout son visage, cet objet le frapa si fort, qu'il ne sût plus où il en étoit.

Mais

Mais on n'en doit pas être surpris. Il vid, en jettant les yeux sur cet Astre, qui remplit de ses feux toute la Tente du nouveau Bacha, il vid sa cruelle & sa chére Leonise; cette Leonise qui lui avoit fait verser tant de larmes, & qu'il ne croyoit plus parmi les vivans. Il vid ce qu'il croyoit avoir perdu pour toûjours, l'objet de ses vœux, de tous ses desirs, de ses plus douces espérances. Mais il la vid sans lui oser témoigner ses transports, & entre les mains de trois puissans Maîtres, que cette Captive chargea de fers, du premier moment qu'elle eut découvert à leurs yeux, les puissans attraits dont le Ciel l'avoit partagée. Les deux Bachas & le Cadi, sentirent tous trois à la fois, brûler leur cœur d'une flamme qui les devora, ils en furent épris de la maniére du monde la plus violente; le Cadi sur tout en fut transporté, & ce qui fait voir la force & les illusions de l'amour, les uns & les autres crurent avoir lieu de se flater qu'elle tomberoit en leur puissance. Eperdus, troublés, & tardant à chacun des Bachas, de posséder ce riche trésor, ils demandérent tous deux à la fois au Juif le prix de l'Esclave, sans se mettre en peine de s'informer de ses avantures, ni comment elle étoit tombée entre ses mains. Le Juif avare, qui connut bien

ce qui se passoit dans leur cœur, répondit qu'elle étoit à quatre mille Pistoles. A peine eut-il fermé la bouche, que quelque excessive que fût cette somme, Ali dit qu'il la donneroit, qu'il n'avoit qu'à l'aller chercher incessamment dans son Pavillon. Azan, qui se vid prévenu, fut surpris, cependant comme il n'avoit pas dessein de la lui laisser; car il lui eût plûtôt laissé la vie, il se prit à dire, qu'il offroit lui-même les quatre mille Pistoles que le Juif demandoit, & qu'il ne pensoit pas qu'Ali s'y dût opposer, n'ayant pas les mêmes raisons qu'il avoit. Cette Esclave, ajoûta-t-il, ne nous apartient ni à l'un ni à l'autre, elle appartient au Grand Seigneur, je l'achête en son nom, & nous verrons présentement qui sera si téméraire de me la disputer. Ce sera moi, repliqua Ali; car je l'achête dans la même intention. Et puis il est bien plus naturel & plus juste, que ce soit moi qui fasse ce présent à Sa Hauteſſe, j'ai la commodité de la conduire à Constantinople en peu de jours, & de la présenter moi-même. Ce sera le véritable moyen de m'insinuer dans ses bonnes graces; car tu vois bien Azan, que je suis maintenant un homme privé, que je ne suis pourvû d'aucune Charge, & qu'il faut que je mette tout en œuvre pour mériter un établissement nouveau. Tu n'es pas

dans

dans les mêmes termes, tu es assuré d'un Emploi pour trois ans, puisque ce n'est que d'aujourd'hui que tu commences à gouverner le riche Royaume de Chypre. Cette raison jointe à ce que j'ai été le premier qui a offert le prix de l'Esclave, t'oblige à ne me la point contester. J'ai d'aussi fortes raisons que les tiennes, repartit Azan, pour ne me pas désister du dessein que j'ai d'abord conçû d'acheter l'Esclave pour le Sultan. Je dois faire ma cour aussi-bien que toi à mon Souverain & à mon Maître, je lui dois donner des marques de la reconnoissance que j'ai pour les bienfaits dont il me comble, & d'ailleurs le présent que je lui ferai, lui sera d'autant plus agréable, qu'il ne sera pas fait dans la vûë d'aucun interêt présent. Chacun doit travailler à assurer sa fortune; & pour ce qui regarde la commodité de l'envoyer, j'armerai une Galére, où il n'y aura que ma Chiourme & mes Esclaves, pour la conduire. Ali devint furieux à ces mots. Il se leva, & ayant mis la main à son Cimeterre, il se prit à dire: Puisque j'ai acheté cette Esclave, ô Azan, dans le seul dessein d'en faire un présent à Sa Hautesse, puisque j'ai été le premier qui l'ai achetée, la raison & l'équité demandent que tu me la cédes, & si tu persistes à t'y opposer, ce

ſer que je tiens, défendra mon droit, & me vengera de ta témérité & de ton audace. Azan ſe mit en devoir de repouſſer ſon concurrent.

Le Cadi fut ravi de ce qui ſe paſſoit entre les deux Bachas. Comme il étoit artificieux & adroit, ou plûtôt comme il étoit amoureux, il entrevid bien qu'il pourroit ſe prévaloir de ce différent, & demeurer poſſeſſeur de l'Eſclave, ſans qu'il fit paroître ce qu'il ſentoit, & les deſſeins qu'il avoit formés. Je vous accorderai leur dit-il, en les ſéparant; mais il faut avant toutes choſes, que vous baiſſiez ces Cimeterres, & que vous les remettiez dans le fourreau. J'ai conçû un expédient qui vous contentera, vous ſerez ſatisfaits l'un & l'autre, à la ſatisfaction même du Grand Seigneur. Les Bachas obéirent ſur le champ, & il eſt certain qu'ils l'euſſent fait dans une affaire d'une plus grande importance que celle-là, tant eſt grand le reſpect que portent à leurs Prêtres les Mahometans.

Les eſprits étant ainſi calmés, le Cadi continua de parler, ce qu'il fit en cette maniére: Tu dis, Ali, que tu ſouhaites d'avoir cette Eſclave pour le Sultan, Azan dit la même choſe. Tu allegues, que comme tu as été le premier à offrir le prix qu'on en demande, elle doit être à toi, c'eſt

c'eſt une choſe qu'Azan te conteſte. A regarder d'abord la choſe, ſa raiſon ne paroît pas trop plauſible; mais à tout conſidérer, la tienne ne le paroît pas davantage. Vous avez eu la même intention, & vous êtes en cela dignes de loüange. Tu as ſeulement cet avantage ſur lui, que tu as parlé le premier; mais il en a un autre ſur toi; c'eſt qu'il a été le premier qui a dit qu'il achetoit l'Eſclave pour le Sultan. Vous avez tous deux raiſon, je dois rendre juſtice à la vérité, & vous mériteriez l'un & l'autre ce que vous deſirez ſi ardemment. Mais puiſque la choſe eſt impoſſible, il faut tâcher de prendre un milieu. Je dis donc que l'Eſclave vous appartient à tous deux, cependant comme elle eſt deſtinée pour le Grand Seigneur, c'eſt au Grand Seigneur ſeul à en diſpoſer. Je conclus donc, qu'il faut que tu donnes deux mille Piſtoles, Azan une pareille ſomme, & que l'Eſclave demeure en mon pouvoir, que je l'envoye au nom de tous deux à Conſtantinople, & qu'ainſi je ne ſois point privé de la récompenſe que je mérite de m'être trouvé ici, & d'avoir accordé votre différent. J'offre de la faire partir à mes dépens, & de la faire conduire d'une maniére digne de celui à qui on l'en-

voye. J'écrirai à Sa Hauteſſe tout ce qui s'eſt paſſé, & je lui écrirai de telle maniére qu'elle ſera contente de votre zéle, & de l'ardeur que vous avez témoignée à la ſervir dans ſes plaiſirs.

Les Bachas amoureux ne furent pas trop contens de l'expédient, ils firent néanmoins ſemblant de l'être; auſſi étoit-ce le ſeul parti qu'ils avoient à prendre. Ce qui les conſola un peu, ce qui modéra leur chagrin, c'eſt qu'ils ne deſeſpérérent ni l'un ni l'autre de venir à bout de poſſéder un jour Leoniſe. Azan qui ſe voyoit Vice-Roi de Chypre, réſolut de faire de ſi grands préſens au Cadi, qu'il ne douta point qu'il ne ſe le rendit favorable, & qu'il n'inventât quelque Stratagême pour ne la pas envoyer à Conſtantinople. Ali forma d'autres projets, & comme ils ſe flatérent également de pouvoir venir à leurs fins, ils parurent ſatisfaits extérieurement. Ainſi ſans entrer dans la moindre conteſtation, il la laiſſérent entre les mains du Cadi, & comptérent chacun d'eux mille Piſtoles. Le Juif dit alors, l'Eſclave eſt à vous; mais en la vendant je n'ai pas vendu ſes habits, qui avec les dorures valent encore deux mille Piſtoles. Le Juif avoit raiſon en cela; car outre que l'habit étoit riche, les cheveux de cette belle Eſclave étoient parſemés de brillans, &

en-

entrelaſſés de pluſieurs rangs de perles, ſans compter celles de ſes Braſſelets. On convint de ce que le Juif diſoit, & le Cadi pour ne paroître pas moins libéral que les deux Bachas, dit qu'il vouloit payer cet habit, & tous ces atours, afin que l'Eſclave fût préſentée de cette maniere à Sa Hauteſſe; ce fut ce qu'on ne lui conteſta pas.

Il n'eſt pas difficile de ſe repréſenter, quelles furent les allarmes & les inquiétudes de Richard, lorſqu'il vid vendre Leoniſe. Il ne ſavoit s'il dormoit, ou s'il veilloit, il avoit de la peine à ajoûter foi à ſes propres yeux, regardant comme une choſe impoſſible que cette Leoniſe, qu'il avoit vû périr, fût encore en vie; & lorſqu'il venoit à ſe convaincre, que ce qu'il voyoit n'étoit rien moins qu'un ſonge, que ſes yeux ne le trompoient point, la joye qu'il reſſentoit étoit mêlée de mille amertumes, ſon ame étoit agitée de mille troubles. J'ai recouvré ce que j'avois perdu, diſoit-il en ſon cœur; mais je ne l'ai recouvré que pour le perdre encore une fois, & pour le perdre même pour toute ma vie. Il ſe tourna alors vers ſon ami. Connois-tu bien cette Eſclave, lui dit-il. Non, je ne la connois pas, répondit Mahamut. Hélas ajoûta Richard, c'eſt l'ingrate & adorable Leo-

niſe, c'eſt elle même. Ne m'en dis pas davantage, dit Mahamut, & ne la découvre point! La fortune t'eſt favorable, puiſque cette jeune perſonne tombe entre les mains de mon Maître. Ne ſerois-tu pas d'avis, ajoûta Richard, que je me miſſe dans un endroit, d'où elle pût m'appercevoir. Tu t'en dois bien donner de garde, repartit le ſage Mahamut; car il eſt certain, que ſi l'on venoit tant ſoit peu à ſoupçonner que tu la connuſſe, les meſures que je commencerai dès aujourd'hui à prendre, pour rompre celles du Cadi & des deux Bachas, ſeroient entiérement déconcertées. Je ferai dit Richard, ce que tu voudras. Alors il détourna ſes yeux pour ne rencontrer pas ceux de Leoniſe, qui les baiſſoit, & qui laiſſoit couler quelques larmes. Le Cadi s'approcha d'elle un moment après, & l'ayant priſe par la main, il la donna à Mahamut, lui ordonnant de la mener dans la Ville, à Halima ſon Epouſe, & de lui recommander en même tems de la traiter comme Eſclave du Grand Seigneur. Mahamut, obéit, & laiſſa Richard ſeul, qui l'accompagna des yeux, juſqu'à ce qu'elle fût entrée dans Nicoſie. Cet Aſtre n'eut pas plûtôt diſparu, que Richard s'approcha du Juif, pour ſavoir de lui, où il avoit acheté cette Eſclave.

clave. Le Juif lui apprit d'abord, que c'avoit été dans l'Isle de Pantalarée, de certains Turcs qui y avoient fait naufrage. Il lui alloit faire un long recit; mais dans ce tems-là les Bachas & le Cadi ayant desiré de savoir aussi-bien que lui les avantures de Leonise, ils le firent appeller dans leur tente, & ainsi ils furent obligés de se séparer, sans qu'il en pût apprendre davantage.

Pendant que Mahamut conduisoit cette charmante Esclave dans Nicosie, il eut une petite conversation avec elle. Il lui demanda d'abord en Langue Italienne, quel étoit le lieu de sa naissance. Elle lui répondit, qu'elle étoit de Trapane. Puisque vous êtes de Trapane, repliqua Mahamut, vous connoissez sans doute un Cavalier de cette Ville appellé Richard, qui est d'une famille fort distinguée. Dès que Leonise eut ouï prononcer ce nom, elle poussa un grand soûpir, & dit langoureusement qu'elle le connoissoit. Ce n'est pas, poursuivit Mahamut, que vous ne connoissiez encore un autre Cavalier de la même Ville, riche, bien fait, plein de valeur, libéral, & doüé d'une infinité d'autres qualités; je pense qu'il s'appelle Corneille. Oui je le connois, répondit Leonise, & je ne le connois que trop malheureusement. Elle pâ-

lit en disant ces paroles, & il parut dans ses yeux un air de dédain & de mépris, que Mahamut remarqua fort bien. Mais qui êtes-vous, ajoûta-t-elle, qui connoissez ces deux Cavaliers, & qui m'en demandez des nouvelles. Je suis natif de Palerme, dit l'adroit & feint Mahometan, & si je porte l'habit que vous me voyez, c'est que ma vie est un tissu de longues & surprenantes avantures, qu'il seroit trop long de vous raconter. Je connois Corneille & Richard, parce qu'il y a quelque tems qu'ils tombérent tous deux en mon pouvoir. Des Mores de Tripoli de Barbarie, prirent Corneille, & le vendirent à un Marchand Turc, qui le mena en cette Isle avec des Marchandises, & ce Marchand, qui est de Rhodes, lui confie tous ses effets. Il le peut faire, repartit Leonise, Corneille ne lui dissipera pas ses biens, je m'assure, il est trop accoûtumé à savoir conserver les siens. Mais pour revenir à Richard, apprenez-moi, je vous prie, comment, & avec qui il aborda en cette Isle. Il y aborda, répondit Mahamut, avec un Corsaire qu'il l'avoit pris dans un Jardin, qui est aux environs de Tripane. Il disoit même qu'il avoit pris en même-tems, une jeune personne très bien faite, dont il ne voulut jamais me dire le nom. Richard demeura ici quelques

ques jours avec son Maître, qui s'en alloit à Medine, visiter le Sepulchre de Mahomet; & comme il étoit prêt à partir, il tomba si malade, que le Corsaire me le fit, parce que nous étions du même Païs. Il me pria de le faire traiter, & d'avoir soin de lui jusqu'à son retour, ou de le lui envoyer à Constantinople, dès qu'il m'auroit averti de son arrivée dans cette Ville. Le Ciel en ordonna autrement. Le malheureux Richard guérit; mais il ne guérit que pour mourir peu de jours après, ayant toûjours dans la bouche le nom d'une Leonise qu'il aimoit plus que sa propre vie, comme il me l'avoit dit mille fois. Il me racontoit que cette Leonise, étant dans une Galére, cette Galére donna contre des rochers de l'Isle de Pantalarée, & qu'elle s'y perdit. Il la plaignoit, il la regrêtoit, il versoit des larmes amères, & il ne cessa de la pleurer que lorsqu'il cessa de vivre, n'étant mort à proprement parler que d'une grande tristesse, & d'une mélancolie extraordinaire. Leonise poussa alors encore un profond soûpir, elle demeura interdite. Elle se contraignit néanmoins, elle parla; & ce Corneille, se prit-elle à dire d'un ton nonchallant & dédaigneux, ne vous a-t-il jamais entretenu de cette Leonise, ne vous a-t-il jamais raconté de quel-

quelle maniére elle & Richard, qui n'eſt plus, furent pris des Turcs. Il m'en dit quelque choſe, repartit Mahamut. Il s'informa, ſi elle n'avoit point abordé en cette Isle, & il témoigna qu'il étoit dans le deſſein de la racheter, ſuppoſé que le Corſaire qui l'avoit, ne fut pas prévenu qu'elle étoit d'une maiſon riche, ou qu'en ayant obtenu quelques faveurs, & en étant dégouté par-là, il s'en voulut défaire à un prix raiſonnable. Il me dit en un mot, que pourvû que ſa rançon ne paſſât pas quatorze ou quinze cens écus, il les donneroit pour elle de fort bon cœur, en conſidération de ce qu'autre fois il avoit eu pour elle quelques tendreſſes. Elle devoit être bien peu de choſe cette tendreſſe, répondit Leoniſe, puis qu'elle ne lui fit pas faire de plus grands efforts; mais il n'y eut jamais en lui, ni généroſité, ni grandeur d'ame. Il n'appartenoit qu'à Richard d'être libéral. Ciel, s'écria-t-elle alors, pardonnez à la perſonne qui eſt la cauſe de ſes infortunes & de ſa mort. C'eſt moi-même, ajoûta-elle en même tems, c'eſt moi-même: oui je ſuis cette ingrate Leoniſe, qu'il a crû morte, & pour laquelle il a tant ſoûpiré & verſé de pleurs, c'eſt moi qui l'ai mis au tombeau. Pourquoi les Deſtins ont-ils conſervé l'indigne Corneille,

le, tandis que le généreux Richard a succombé à sa douleur; que la Parque est impitoyable & injuste! Ah Richard, que n'es-tu encore en vie, pour obtenir la récompense que tu mérites! Tu éprouverois aujourd'hui, que je suis devenuë reconnoissante; mais mes vœux sont des vœux impuissans, & je reconnois trop tard que c'est toi seul qui m'as aimée, & que Corneille ne m'aimoit point. Jamais personne de mon sexe, continua la triste Leonise, n'a été exposée à des malheurs semblables aux miens: Helas! qui en pourroit faire le détail, & qui pourroit représenter d'ailleurs les périls extrêmes que j'ai courus? Cependant le Ciel m'a été si favorable, que j'ai conservé ma pureté au milieu de mille dangers. C'est ce qui fait que je vis contente quelque malheureuse que je sois, quoi que je ne sache en quel endroit du monde je suis, ni qui est mon Maître, & moins encore ce qu'ont résolu de faire de moi les destinées, qui jusques ici m'ont été si contraires. Par les Peres dont vous êtes issu, ne refusez pas vos sages conseils, & vos avis salutaires à une infortunée fille, que le Ciel ne semble vous avoir confiée que pour adoucir ses amertumes, & pour lui faire éprouver qu'il ne l'a pas entiérement abandonnée. Elle acheva ces paroles

les en s'attendrissant, & elle alloit parler encore, lorsque Mahamut en l'interrompant lui fit mille protestations, lui promit que non-seulement il la conseilleroit, mais qu'il lui rendroit tous les services possibles, qu'il mettroit en œuvre toute son industrie, pour lui rendre sa condition moins insuportable. Il lui aprit d'abord la quérelle des deux Bachas, & comme enfin elle étoit demeurée au pouvoir du Cadi, son Maître, qui la devoit mener à Constantinople, pour la présenter au Sultan. J'espére pourtant, se prit-il à dire, que les choses tourneront autrement, que le Ciel qui vous a conservée, achévera de vous protéger, & que le Cadi ne parviendra pas à ses fins. Il lui conseilla cependant de tâcher d'aquérir par toutes sortes de voyes les bonnes graces de la femme du Cadi, puis que c'étoit auprès d'elle qu'elle devoit être. Il lui fit le portrait de cette femme, afin qu'elle sût de quelle maniére elle s'y devoit prendre pour s'insinuer dans son esprit, & il continua de lui donner de petites instructions sur la maniere qu'elle avoit à se gouverner jusqu'à ce qu'ils arrivérent chez Halima, à qui il exposa en peu de mots, ce que lui avoit recommandé son Maître.

Halima reçût Leonise avec beaucoup de tendresse. Elle fut charmée de sa beauté, de

de la propreté de ſes habits, de toutes ſes maniéres extérieures, & ſur tout de ſa modeſtie. Mahamut retourna aux Tentes. Il n'eut pas plûtôt rejoint Richard, qu'il lui raconta exactement tout ce qui s'étoit paſſé entre Leoniſe & lui, & on ne ſauroit repreſenter quels furent ſes tranſports, lors qu'il aprit ce qu'elle avoit dit en ſa faveur, & avec quel dédain elle avoit parlé en même tems de Corneille; il en verſa des larmes de joye. Mon cher Mahamut, ſe prit-il à dire tout hors de ſoi-même, il me ſouvient d'un conte que me faiſoit autrefois mon Pere, qui comme tu ſais, avoit bien vû des choſes, & qui par ſon mérite s'étoit acquis l'eſtime de Charles-Quint, & étoit parvenu aux principales Charges de l'épée. Il me racontoit, que lorſque cet Empereur étoit devant Tunis, qu'il prit avec le Fort de la Goulette, on lui préſenta dans ſon Pavillon en pleine Campagne une Afriquaine, qui étoit d'une beauté ſurprenante. Elle ne fut pas plûtôt dans le Pavillon, que les rayons du Soleil qui y entroient par quelques petites ouvertures, ſe mêlérent avec ſes cheveux qui étoient blonds, choſe aſſez extraordinaire; car les femmes d'Afrique prennent ſoin de les avoir noirs. Mais quoi qu'il en ſoit, on eut de la peine à diſcerner dans ce mêlange, ſi les cheveux.

de

de cette belle perſonne étoient les rayons du Soleil, ou ſi les rayons du Soleil étoient des treſſes de ſes cheveux. Ce ne fut pas tout, on vid quelque choſe de plus ſurprenant. Un petit nuage obſcurcit tout d'un coup le Soleil, les rayons de cet Aſtre diſparurent, & il n'y eut que ceux qui partirent des yeux de la belle Afriquaine, qui éclairaſſent la Tente de l'Empereur. Entre les Cavaliers qui accompagnoient Charles-Quint, il y en avoit deux, qui étoient d'un mérite diſtingué. L'un étoit d'Andalouſie, & l'autre de Catalogne. Ils étoient tous deux d'une bravoure à toute épreuve; mais outre cela ils étoient pleins de feu & d'eſprit, & très-bons Poëtes. Celui d'Andalouſie, ſaiſi tout d'un coup d'une eſpéce d'Entouſiaſme, commença à faire des Vers ſur un ſujet ſi ſingulier. Il en fit d'abord de fort pompeux & qui marquoient qu'il avoit l'imagination vive. Tout en étoit grand, tout en étoit ſublime, & ſon *impromptu* eût été merveilleux, & eût pû paſſer pour un Chef-d'œuvre, s'il l'eut achevé. Mais comme l'une des rimes qu'il s'étoit vû contraint de prendre étoit malaiſée, il s'embarraſſa, & quelques mouvemens qu'il ſe donnât, il lui fut impoſſible de finir. L'autre Cavalier qui étoit auprès de lui, & qui l'avoit écouté attentivement, ayant

ayant vû qu'il demeuroit court fit un effort, & il fut assez heureux pour mettre la dernière main à un Madrigal que l'Empereur fut contraint d'admirer. Il poussa la même pensée, & il le fit avec tant de promptitude, qu'il sembla ravir de la bouche du Cavalier d'Andalousie, ce qu'il avoit pensé effectivement, & qu'il n'eut pas le tems d'exprimer. Je ne doute nullement que l'embarras où se trouva ce Cavalier, ne provint plûtôt de l'éclat surprenant de la beauté de l'Afriquaine, que de la difficulté de trouver un terme qui se présentoit fort naturellement, comme tu le verras dans la suite. Il fut ébloui de tant de charmes; & n'ayant pû être le maître de ne se donner pas pour un moment tout entier à contempler un nouveau Soleil, qui avoit fait éclipser, pour ainsi dire, celui qui éclaire tout l'Univers, il perdit l'usage de la parole. Il me fût arrivé la même chose, lorsque je vis Leonise dans le Pavillon du Bacha, si j'eusse osé lui témoigner mes transports, & une partie de ma surprise. L'éclat dont elle brilloit, m'avoit entiérement occupé; & comme lors que le Soleil commence à paroître sur l'Horison, tous les Astres du Firmament perdent leur lumiére, ce Soleil mille fois plus éclatant que celui qui est attaché dans les Cieux, m'eut fait

m'eut fait perdre la parole & la voix, non-seulement les expressions m'eussent manqué; mais les idées même & les pensées. Tu outres, mon pauvre Richard, dit Mahamut en souriant; mais c'est le langage des Amans, tous leurs discours ne sont qu'Hiperboles. Laissons ces exagérations pour un autre tems, & recite les Vers dont tu viens de parler, il me tarde de voir ce que c'est; car j'aime la Poesie. Tu seras satisfait, répondit Richard. Alors il recita ce Madrigal.

POUR LA BELLE ARABIQUAINE.

Morphée & le Dieu du sommeil,
Sont moins sombres que le Soleil,
Depuis que ce bel Astre, à qui tout rend hommage,
A mêlé ses rayons à ceux de ton visage.
Dans son plus superbe appareil,
Dans son plus pompeux équipage,
Ce Dieu se couvre d'un nuage.
Il prend le bon parti... Lorsqu'on fut sans pareil,
Et qu'on cesse de l'être, on doit si l'on est sage,
Ne point paroître davantage.

Certainement, s'écria Mahamut, tout est

eſt beau dans cette petite Piéce. Le commencement eſt d'un homme, qui non-ſeulement a du goût & de l'imagination ; mais d'un homme qui ſait ce que ne doit pas ignorer un Poëte, je veux parler de la connoiſſance de la Fable, que nos Poëtes modernes ſemblent un peu trop mépriſer. Ce début eſt brillant, les expreſſions en ſont vives & Poëtiques ; mais avoüons que la chûte en eſt enchantée. A te dire les choſes comme je les penſe, j'aimerois mieux être le Poëte Catalan, que le Poëte d'Andalouſie, & ſi l'Afriquaine eût entendu leur langage, elle eût été de mon ſentiment, elle eût donné à ce prémier la préférence ; il n'y a pas moins de gloire à perfectionner qu'à inventer. Mais à quoi nous amuſons-nous, que nous importe de ſavoir qui mérita le prix de ces deux illuſtres Cavaliers, ou celui de Catalogne, ou celui d'Andalouſie, reprenons notre prémier diſcours, & nous entretenons de tes affaires : je le veux, dit Richard, & tu t'imagines bien que je n'ai rien tant à cœur que de m'en entretenir avec toi. C'eſt aujourd'hui que je te conjure d'y travailler, & de n'oublier rien pour ſeconder mes eſpérances. Tandis que tu conduiſois Leoniſe, un Rénégat Venitien qui entend très-bien la Langue Turque, & qui étoit

dans

dans la Tente, lorſque les deux Bachaſſe querelloient, m'a apris l'accord qu'ils ont fait enſemble. J'en tremble, mon cher Mahamut, & il faut qu'avant toutes choſes tu imagines quelque expédient, pour empêcher que cette infortunée fille ne ſoit pas conduite au Grand Seigneur; c'eſt par-là qu'il faut commencer. Ce que nous devons faire avant que de penſer à autre choſe, répondit Mahamut, eſt de faire enſorte que tu ſois à mon Maître. Alors nous nous conſeillerons l'un l'autre, alors nous prendrons des meſures, & j'eſpere que Leoniſe ne ſera jamais renfermée dans un Serrail. Dans le tems que ces deux amis s'entretenoient, celui qui avoit la garde des Eſclaves d'Azan, vint & emmena Richard. Le Cadi & le nouveau Vicaire prirent le chemin de la Ville, & Hali fut expédié. On lui donna ſes Lettres cloſes & ſcellées pour les porter à Conſtantinople. Il partit peu de tems après, recommandant au Cadi d'envoyer inceſſamment l'Eſclave. Le diſſimulé Cadi le lui promit; mais ſa bouche s'accordoit mal avec ſon cœur; ce n'étoit nullement ſa penſée; car il ſe la deſtinoit pour lui-même. Ali & Azan ſe repurent de fauſſes eſpérances, & Mahamut fit tant que Richard tomba au pouvoir du Cadi ſon Maître.

La

La premiére choſe que fit Richard, dès qu'il fut entré dans la Maiſon du Cadi, fut de changer de nom. Son deſſein étoit de ſurprendre Leoniſe, la premiére fois qu'il la verroit, & il crut qu'il le pourroit faire à la faveur de ce changement. Il ſe fit appeller Marius. Dès les premiers jours Mahamut chercha les occaſions de lui faire voir cette aimable fille; mais la choſe ne lui fut pas poſſible. Les Mores ſont extrêmement jaloux, ils ne permettent pas que les hommes voyent leurs femmes, ni celles qui leur ont été confiées. Il eſt bien vrai qu'ils ne ſont pas tout à fait ſi ſcrupuleux à l'égard des Eſclaves Chrêtiens, parce que la plûpart s'imaginent peut-être qu'étant Eſclave, ils ne doivent pas être faits comme les autres hommes. Le Cadi n'avoit garde, lui qui en ſavoit un peu plus long que le reſte des Mores, de donner dans cette viſion. Quoi qu'il en ſoit, Leoniſe n'étoit pas viſible, & il ſe paſſa pluſieurs jours ſans que Marius eût la ſatisfaction de la voir paroître, ce qui lui cauſoit des inquiétudes mortelles. Halima, qui n'aimoit pas à ſe tenir ſi renfermée que Leoniſe, paroiſſoit ſouvent aux fenêtres d'une des Chambres de ſon appartement, qui donnoit dans un promenoir, où s'aſſemblent quelque fois les Eſclaves. Elle

y apperçût un jour Marius, qu'elle trouva fort à son gré. Elle sût peu de tems après, qu'il appartenoit à son mari, qu'il étoit du Païs de Mahamut, qu'il étoit même d'une famille noble. Peu satisfaite sans doute de son vieux Epoux, & charmée en même tems de l'air de Marius, elle sentit qu'elle l'aimoit, & qu'elle l'aimoit même avec la derniere tendresse. Comme elle chérissoit Leonise, qui étoit d'une humeur douce, agréable & accommodante, comme elle la considéroit même, non-seulement parce qu'elle étoit destinée pour le Grand Seigneur; mais parce qu'elle avoit remarqué qu'elle étoit prudente & discrette, elle ne fit nulle difficulté de lui découvrir sa passion. Nous ne saurions résister à notre étoile, ma chére Leonise, lui dit l'amoureuse Halima. Comme nous sommes nées pour être aimées, nous sommes nées aussi pour aimer, & nous ne sommes plus maîtresses de nous, du moment que les Destins ont ordonné, que nous devons devenir sensibles. J'éprouve aujourd'hui les effets de cette force invincible, qui nous entraîne. J'aime un Esclave Chrètien, qui est depuis peu au Cadi. Mais les Destins ne sont point injustes, l'Esclave a tout ce qu'il faut pour emporter un cœur, & pour se faire aimer sans violence. Elle lui dit alors

alors qu'il étoit *Chilibi*, c'eſt-à-dire, Chevalier & du même Païs que Mahamut. Cependant, ajoûta-t-elle, je ne ſai de quelle maniére m'y prendre pour lui faire connoître ce que je ſens pour lui; car après tout, s'il ne répondoit pas à ma tendreſſe, ce qui pourroit bien arriver, ces avances ne pourroient que me faire tort; peut-être même me ſeroient-elles funeſtes. Leoniſe lui demanda le nom de l'Eſclave, elle lui répondit qu'il s'appelloit Marius. S'il étoit Chevalier, repartit Leoniſe, & qu'il fût du lieu d'où vous dites qu'il eſt, je le connoîtrois ſans doute; mais il n'y a perſonne à Trapane qui porte ce nom. Toutefois faites que je le voye & que je lui parle, & je vous dirai bien-tôt qui il eſt, & ce qu'on peut eſpérer. Je le ferai Vendredy prochain, lui dit Halima, lorſque le Cadi ſera à la Moſquée. Nous ferons entrer alors l'Eſclave dans notre appartement, vous vous entretiendrez avec lui; & ſi vous trouvez du jour à lui découvrir mon amour, vous le pourrez faire de la maniére que vous trouverez à propos. Deux heures après, le Cadi fit appeller Mahamut & Marius, & il leur ouvrit ſon cœur avec les mêmes tranſports que ſa femme avoit découvert ſa paſſion à Leoniſe. Il leur

demanda de quelle maniére il s'y devoit prendre, pour retenir cette Eſclave Chrêtienne, & pour la poſſéder ſans encourir la diſgrace du Grand Seigneur, à qui elle étoit deſtinée; car ajoûta-t-il, je mourrois plûtôt mille fois que de conſentir qu'elle ſoit conduite à Conſtantinople. C'eſt ainſi que le vieux & amoureux Cadi, fit ſes confidens de ſes Eſclaves, pour les obliger à le ſervir dans ſa paſſion. Ils n'eurent garde de le déſabuſer, ils s'engagérent au contraire, de mettre tout en œuvre pour le faire venir à ſes fins, ils propoſérent même d'abord un expédient. Je dois vous découvrir, ſe prit à dire Mahamut, ce que je ne vous ai point découvert encore, c'eſt que Leoniſe & Marius ſont d'une même Ville. Il faut que ce ſoit Marius qui parle à cette Eſclave de votre amour, qu'il lui déclare votre volonté, qu'il la ſollicite à vous obéir. Il y a lieu d'eſpérer qu'il réüſſira. Cependant, s'il trouvoit de la réſiſtance, & qu'il fut aſſez malheureux pour ne la pouvoir point flechir, il faut alors employer la force, & ne ſe mettre pas en peine du reſte. Nous ferons courir le bruit qu'elle eſt morte, & vous ſerez par là diſpenſé de l'obligation de l'envoyer au Grand Seigneur.

Le

Le Cadi fut si content du Conseil que venoient de lui donner ses Esclaves, il en ressentit tant de joye, qu'il affranchit sur le champ Mahamut, & lui promit même de le faire héritier après sa mort, de la moitié de tous ses biens. Se tournant ensuite tout transporté vers Marius, il lui dit qu'il pouvoit de même compter sur la liberté, s'il pouvoit par son moyen venir à bout de posséder l'Esclave Chrêtienne; qu'il le feroit conduire dans son Païs chargé de tant de présens, qu'il seroit content de sa destinée pendant le reste de sa vie. Jamais tant de promesses de part & d'autre. Leonise est à vous, lui dirent les deux Esclaves, pourvû qu'il nous soit permis de lui parler, & que vous nous en procuriez les moyens. Je le ferai, répondit le Cadi, Marius la pourra voir toutes les fois qu'il lui plaira, & qu'il le jugera néceſſaire. J'obligerai Halima d'aller visiter ses parens, qui sont Grecs Chrêtiens, & pendant son absence le Portier aura ordre de le laisser entrer. Je dirai d'ailleurs à Leonisequ'elle pourra parler lors qu'elle le desirera, à l'Esclave qui est de son Païs. Voilà comme la fortune commença à se déclarer pour Richard, voilà comme son Maître & sa Maîtresse sans savoir ce qu'ils faisoient, travailloient le

le rendre heureux. Le Cadi dit le même jour à sa femme, qu'il ne tiendroit qu'à elle de s'aller divertir chez son pere, que si elle le souhaitoit ainsi elle pouvoit partir quand il lui plairoit. Halima que Leonise entretenoit de mille espérances, n'en avoit nullement envie. Elle attendoit le succès des promesses de cette Esclave, & toute renfermée qu'elle étoit, elle préféroit dans cette circonstance, les douceurs de sa solitude, à tous les plaisirs qu'elle eût pû goûter dans la maison de ses parens. Je ne me trouve pas disposée à entreprendre encore ce voyage, se prit-elle à dire d'un air nonchalant. Lors que je le ferai, je ferai cette visite, si vous l'agréez, & je menerai avec moi l'Esclave Chrêtienne. Non, Halima, repartit le Cadi, c'est une chose qu'il ne nous est pas permis de faire, l'Esclave appartient au Sultan, elle ne doit être exposée à la vûë de qui que ce soit, & moins encore doit-elle converser avec des Chrêtiens; car vous n'ignorez pas qu'elle ne sera pas plûtôt présentée à sa Hautesse, qu'elle sera enfermée dans le Serrail, & qu'il faudra qu'elle embrasse notre Religion de gré ou de force. Je le sai fort bien, dit Halima; mais elle sera toûjours avec moi, & qu'importe qu'elle ait des con-

conversations avec des Chrêtiens, n'en aurai-je pas moi-même avec eux ; je n'en ferai pas moins bonne Musulmane. D'ailleurs notre voyage ne sera pas long, il ne sera que de quatre ou cinq jours ; car ajoûta-t-elle en se radouciſſant, je ne goûte de véritable plaiſir qu'auprès de vous, & je ne saurois faire de longues abſences ſans me faire une violence extrême. Le vieux Epoux n'osa repliquer, dans l'apprehenſion où il fut qu'il ne donnât quelque ſoupçon de la tendreſſe qu'il avoit pour l'Eſclave. Cependant le Vendredi arriva, & il fallut qu'il allât à la Moſquée, d'où il ne put ſortir que quatre heures après. A peine le Cadi avoit-il fait deux pas hors de la porte, qu'Halima, envoya chercher Marius. Marius vola, pour ainſi dire. Un Chrêtien Corſe lui ouvrit la porte de la Cour par où il falloit paſſer, pour aller dans l'appartement où étoit Leoniſe ; mais il la traverſa en tremblant, & comme s'il eût eu à combattre des ennemis. Leoniſe étoit ce jour-là, parée du riche habit qu'elle portoit lors qu'elle entra dans le Pavillon du Bacha. Elle étoit aſſiſe négligemment ſur un grand degré de Marbre par où l'on montoit à une ſuperbe Galerie. Sa tête étoit appuyée ſur une de ſes mains, ayant ſon

coude sur ses genoux; & comme ses yeux étoient tournez vers l'endroit opposé à la porte, par où Marius étoit entré, elle ne pouvoit point l'appercevoir. L'amoureux Richard reconnut d'abord Leonise, & on ne sauroit exprimer quel fut en ce moment là son état, il sentit mille mouvemens différens; il étoit saisi de crainte, & ne même tems rempli d'espérance. Il étoit accablé de tristesse, & pénétré de joye, & dans cette situation ne sachant de quelle maniére s'y prendre pour aborder cette charmante fille, il s'approchoit d'elle lentement, lors que tout d'un coup elle tourna la tête, & jetta la vûë sur lui. Richard s'arrêta, il n'eut pas la force de pousser plus avant, & Leonise, qui le croyoit mort, fut extrêmement surprise. Quoi qu'elle crut de ne voir que l'Ombre de Richard, elle ne perdit pas pourtant tout à fait courage, elle le regarda fixement, & monta deux ou trois degrés en arriére, faisant voir dans ses yeux & dans tout son visage, qu'elle étoit émuë. Ne vous épouvantez pas, Leonise, lui dit alors Richard, je ne suis point mort comme Mahamut a voulu vous le faire entendre; mais tout ce que je vous puis dire, c'est que je souhaiterois de l'être, puisque je n'aurois plus

à

à craindre, ni à éprouver vos rigueurs. Revenez à vous, descendez de ce degré, d'où je n'oserois approcher davantage; & si vous faites aujourd'hui ce que vous n'avez jamais fait, qui est de vous aprocher de moi, vous verrez que je ne suis point un fantôme. Je suis Richard, charmante Leonise, ce Richard que vous avez rendu malheureux jusqu'ici, & qu'un seul de vos regards favorables rendroit le plus fortuné de tous les hommes. Leonise mit alors le doigt à la bouche, & Richard n'eut pas de peine à comprendre que c'étoit afin qu'il se tût, ou qu'il parlât plus bas. Cet Amant reprit un peu courage, & s'aprocha d'elle. Parlez doucement Marius, lui dit Leonise; car je vois bien qu'il faut vous appeller ainsi, & ne me parlez d'autre chose que de ce dont je vais vous entretenir. Les paroles que vous avez proférées, seront peut-être la cause que nous ne nous reverrons jamais: je crains que notre Maîtresse Halima ne nous écoute, & si cela est, vous ne me parlerez plus de votre vie; car elle vous aime éperduëment. Je n'en saurois douter; non-seulement elle m'a découvert son cœur là-dessus, mais elle m'a choisie pour sa confidente, & c'est moi qui vous dois déclarer de sa part,

qu'elle brûle pour vous, ou plûtôt qu'elle vous adore. Si vous voulez répondre à son amour, il ne tiendra qu'à vous, & je vous garantis que vous ne serez pas malheureux; mais si vous ne vous accommodez pas d'un cœur qui vous coûteroit si peu, il faut pourtant feindre que vous le faites, la chose est absolument nécessaire, & je vous en prie. Ce que vous exigez de moi, repartit Richard, est bien difficile; mais il ne sera pas dit que je vous désobéisse, la premiére fois que vous m'avez commandé quelque chose. Je feindrai d'aimer Halima, puisque vous le desirez ainsi, & vous n'avez qu'à le lui témoigner dans les termes qu'il vous plaira, je ne vous désavoûerai jamais. Mais en recompense du sacrifice que je vous fais, qui est le plus grand sans doute que je vous puisse faire, je vous supplie de me dire en peu de mots, comment vous échapâtes des mains des Corsaires, & par quelle avanture vous tombâtes au pouvoir du Juif qui vous a vendue. Le recit de mes infortunes, repliqua Leonise, demande un peu plus de tems que nous n'en avons, néanmoins je veux vous contenter en quelque chose. Un jour, après que nous eûmes été séparez par la tempête, la Galére d'Yusuf, emportée par

par un vent contraire, se relâcha à la même Isle de Pentalarée, où nous vîmes aussi que vous aviez été obligés de relâcher. Nous donnâmes contre des rochers, sans qu'il fut possible de l'empêcher; on n'a jamais rien vû de plus tragique. Le Corsaire qui m'avoit prise, voyant que sa Galére s'alloit perdre, & que notre mort étoit infaillible, vuida promptement deux barils qui étoient pleins, & après les avoir bouchés il les attacha l'un avec l'autre. Il me mit ensuite au milieu. Il quitta en même tems ses habits, & prenant un autre baril entre ses bras, il s'attacha le corps avec une corde qui tenoit aux barils qu'il avoit destinés pour moi. Cela ne fut pas plûtôt fait, qu'il se jetta courageusement dans la mer. Je n'eus pas le courage de le suivre; & comme il ne pouvoit pas m'entrainer, un Turc me poussa. Je tombai au milieu des flots sans aucun sentiment, & je ne revins à moi que lorsque je fus à terre, où je me trouvai entre les bras de deux hommes qui me tenoient la tête en bas, pour me faire vuider une très grande quantité d'eau que j'avois beuë. J'ouvris les yeux toute épouvantée, & j'apperçûs Yzuf mort auprès de moi, ayant la tête toute fracassée, les vagues l'ayant fait

heurter avec violence contre les rochers. Pour moi qui eus plus de bonheur, je fus tirée par la corde sur le Rivage; mais j'étois à demi noyée. Il n'y eut que huit personnes de cette Galére qui échapassent. Nous demeurâmes huit jours dans cette Isle, & je puis dire que les Turcs me portérent autant de respect, que si j'eusse eu quelque domination sur eux. Nous nous tenions dans une Caverne, parce que les Turcs qui avoient échapé du naufrage, apprehendoient de tomber entre les mains de quelques Chrétiens, qui étoient dans une Forteresse de l'Isle. Ils se nourrissoient avec du biscuit de la Galére, que la mer jettoit sur le Rivage, & qu'ils alloient ramasser pendant la nuit. Mon malheur dans cette occasion fut, qu'il n'y avoit point de Commandant dans cette Forteresse, il étoit mort quelques jours auparavant, & la Place n'étoit gardée que par vingt Soldats. C'est ce que nous aprîmes par un jeune garçon, qui s'amusoit à chercher des Coquillages sur le bord de la mer, & qui fut pris. Au bout de huit jours, un Bâtiment de Mores, que les Turcs appellent Caramusales, aborda dans l'endroit où nous étions. On ne l'eut pas plûtôt découvert, que nous sortîmes tous de la caverne; on fit tant

tant de signes, que ceux du Bâtiment s'aprochérent, & ils reconnurent bien-tôt que c'étoit des Turcs, qui implorcient leur secours dans cette rencontre. Les Mores nous reçûrent dans leur Vaisseau, où étoit un Juif extrêmement riche, à qui toute la Marchandise appartenoit, ou du moins la meilleure partie; il y avoit un très-grand nombre de jeunes filles, que l'on transportoit de Barbarie dans le Levant. Nous prîmes la route de Tripoli dans le même Bâtiment, & je fus vendue en chemin au Juif, qui m'acheta deux mille Pistoles, prix excessif à la vérité; mais l'amour qu'il avoit pour moi fit qu'il donna tout ce qu'on voulut. Le Vaisseau ayant laissé les Turcs à Tripoli, poursuivit son voyage, & le Juif, qui étoit devenu mon Maître, commença à me solliciter à lui accorder des faveurs. Je le repoussai fiérement, & d'une maniére fort vigoureuse; ensorte que voyant bien qu'il s'étoit trompé dans ses espérances, il résolut de se défaire de moi dès que l'occasion s'en présenteroit: voilà quelle a été ma destinée.

Le Juif qui avoit grand regret à la somme excessive, qu'il avoit donnée pour me posséder, & qui se voyoit bien loin de son compte, ayant apris qu'Ali & Azan

étoient en cette Isle, crut qu'il m'y pourroit vendre aussi bien qu'à Scio, où il avoit eu dessein de me mener. Il s'imagina que je plairois à quelqu'un des Bachas, & ce fut dans cette vûë qu'il me fit faire cet habit, qui comme vous voyez est magnifique, afin de relever le peu de charmes dont on me flate, que le Ciel m'a pourvûë. Le Cadi m'a achetée, comme vous savez, & c'est pour me présenter au Grand Seigneur, ce qui me jette dans une consternation qui m'accable, & dans la plus cruelle affliction que j'aye ressenti encore. Ce fut ici que j'apris la fausse nouvelle de votre mort; il étoit naturel d'y ajoûter foi. J'avouë que je vous regrettai; car enfin quoi que je ne sois point amoureuse, je ne suis pas sans reconnoissance; mais je trouvai votre sort plus digne d'envie que de pitié, lorsque je fis réflexion qu'en mourant vous aviez été délivré tout d'un coup de toutes vos miséres. Je conviens avec vous, dit Richard, que la mort nous fait triompher de notre mauvaise fortune, & c'est dans cette vûë que je l'ai reclamée plus d'une fois; mais enfin je la dois regarder pourtant comme le plus grand malheur qui me pût jamais arriver, puis qu'elle m'eut privé de la joye que j'ai à cette heure:

heure de vous voir & vous entretenir. Mais helas, ajoûta Richard, cette joye eſt néamoins imparfaite. Le Cadi, au pouvoir duquel je ſuis tombé, eſt amoureux de vous, il l'eſt même avec le dernier excès: & ce qu'il y a de ſingulier dans nos avantures, c'eſt qu'il m'a choiſi pour être le confident de ſa paſſion. J'ai bien voulu accepter cet employ, non pour faire réüſſir ſes deſſeins; mais pour avoir une commodité ſûre de vous parler. Voyez Leoniſe où nous réduiſent nos infortunes. Admirez les perſonnages que nous ſommes obligez de joüer. Déplorons-les plûtôt enſemble: car enfin je ne ſai à quoi tout ceci aboutira.

Je ne le ſai point non plus que vous, repliqua Leoniſe, l'embarras où nous ſommes n'eſt pas petit. Helas! ajoûta-t-elle en ſoupirant, comment ſortir de ce Labirinthe? Je n'enviſage qu'un ſeul moyen continua-t-elle, c'eſt d'uſer d'une ſage diſſimulation. Il ne nous eſt plus permis d'être ſincéres, ce parti nous coûteroit trop. Notre délicateſſe en ſouffrira; mais paſſons par deſſus. Dans les grandes extrêmités & pour ſe délivrer des violences des Barbares, j'oſe croire qu'il n'eſt pas défendu de ſortir de ſon caractére. Pour moi je bercerai Halima de mille eſpérances,

ces, & je vous permets de dire au Cadi que je réponds à ſa tendreſſe, & qu'il ne tiendra jamais à moi qu'il ne ſoit heureux. A la faveur de ce ſtratagême, il nous ſera aiſé de nous voir, & je m'en ferai un grand plaiſir, à condition néanmoins que vous n'abuſerez jamais de nos entrevûes. Je ſuis Eſclave, il eſt vrai; mais je ſuis libre à certains égards, & cette liberté que j'ai conſervée juſqu'ici au travers de mille périls, & en ſoûtenant mille combats, je ne la perdrai qu'en perdant la vie. Vous ne m'offencerez jamais impunément. Du moins, renoncerois-je pour toûjours à vos entretiens, s'il vous arrivoit de ſortir tant ſoit peu des bornes de la diſcrétion. Je me ſens obligée, Richard, de vous parler en ces termes, parce que vous m'avez paru toûjours préſumer un peu trop de vous. Peut-être vous faiſois-je tort. Mais quoi qu'il en ſoit, je l'ai crû, & ce doit être deſormais par votre conduite que je dois être deſabuſée; ce ne ſera que par-là que vous pourrez mériter & ma complaiſance & mon eſtime. Je n'en dirai pas davantage, je crois cependant qu'il eſt tems que vous vous retiriez, afin que j'aille m'éclaircir ſi Halima ne nous a pas écoutés; car elle entend la langue Franque. Tout ce que vous ve-

venez de dire eſt de fort bon ſens, répondit Richard, & pour les choſes qui me regardent, je vous conjure de croire, adorable Leoniſe, que mon amour a été toûjours reſpectueux, & que je ne me rendrai jamais indigne des bontés que vous avez pour moi. Comptez d'un autre côté que je me ménagerai auprès du Cadi d'une maniére qui vous ſera agréable, & comme je ſuis certain que vous ne ménagerez pas moins bien Halima, je me flate que dans peu de tems nous ſortirons de notre Eſclavage. Je me retire rempli de cette douce eſpérance, me reſervant de vous raconter une autre fois par quels détours la fortune, qui ſemble ſe laſſer de me perſécuter, m'a conduit ici. Leoniſe & Richard ſe ſéparérent alors, & ils ſe ſéparérent fort ſatisfaits l'un de l'autre.

Halima, qui pendant cette converſation étoit enfermée dans ſa chambre, attendoit avec impatience le retour de Leoniſe, & jamais femme n'a été plus tranſportée qu'elle le fut, lorſque cette fille lui dit, qu'elle venoit de triompher, que Marius étoit à elle, qu'elle en pouvoit diſpoſer à ſon gré, & que cet Eſclave feroit aveuglément tout ce qu'elle deſireroit. Elle lui fit comprendre que Marius, qui l'avoit vûë, l'aimoit d'un amour

amour si violent, qu'il avoit eu de la peine à se posséder lors qu'il avoit apris que ses vœux étoient prévenus, qu'il brûloit du desir de se jetter à ses genoux, que les momens lui sembloient des siécles; mais que cependant il falloit laisser passer deux Lundis, avant que d'en venir à une entrevûë qu'il desiroit mille fois plus qu'elle. Il demande ce terme, ajoûta l'adroite Leonise, parce qu'il s'est engagé à un vœu qu'il ne sauroit rompre, & qui ne peut être accompli que dans ce tems-là. Halima fut contente de cette excuse. Mais que veut-il demander au Ciel, s'écria-t-elle tout d'un coup? C'est sans doute sa liberté, repartit Leonise. Ha! dit Halima, il est libre, ou du moins ne tiendra-t-il qu'à lui de l'être, j'offre de donner pour sa rançon tout ce que le Cadi demandera. Qu'il rompe donc un vœu qui est inutile, qu'il hâte son bonheur & le mien.

Le Cadi étoit encore dans la Mosquée, lors que Richard se sépara de Leonise. Richard & Mahamut s'entretinrent sur la réponse qu'ils lui devoient rendre, & ils convinrent qu'il lui falloit dire que l'Esclave étoit inflexible, & qu'elle avoit déclaré qu'étant destinée pour le Grand Seigneur, elle ne donneroit jamais son

cœur

cœur à un ſimple Cadi. Nous n'avons pû réüſſir dans notre entrepriſe, dit Mahamut à l'amoureux Vieillard, du moment qu'il fut de retour. Fiére de ſes attraits & de ſes charmes, & comptant d'être un jour Sultane, l'Eſclave a rejetté toutes les propoſitions de Marius; elle n'a pas même daigné les écouter. Mais l'affaire n'eſt pas deſeſpérée, puiſque Leoniſe eſt en votre puiſſance. Il faut & il le faut même ſans perdre tems, que vous la conduiſiez vous-même à Conſtantinople, & il ne tiendra qu'à vous d'obtenir par force dans le voyage, ce que vous ne pouvez obtenir par amour; il ne lui ſera pas permis de réſiſter, ni de ſe donner des airs de Veſtale. Il y a divers inconvéniens dans cette violence, nous n'en ſaurions diſconvenir; mais on prévient tout, lors qu'on prend de bonnes meſures, & nous les préviendrons, ſoyez-en certain. Il faudra acheter une autre Eſclave, & du premier jour qu'on aura mis à la voile, feindre que Leoniſe eſt indiſpoſée: il faudra même la rendre malade s'il eſt néceſſaire; la choſe n'eſt pas impoſſible. Il faudra publier enſuite qu'elle eſt morte, qu'on la jettée dans la Mer: & effectivement on y jettera aux yeux de tout l'équipage, l'Eſclave qu'on aura

achetée. Repoſez-vous ſur nous, ajoûta Mahamut, nous ferons réüſſir ce projet, notre ſupercherie ne ſera jamais découverte, le Sultan ne reclamera jamais une Eſclave que la mort lui aura enlevée, comme il ſera facile de le démontrer, puiſque tous ceux du Vaiſſeau en ſeront témoins, vous ſerez le paiſible poſſeſſeur d'un bien que vous aimez plus que votre vie, & vous le poſſéderez tout autant de tems qu'il vous plaira; nous ne manquerons jamais d'expédiens, pour continuer à vous rendre heureux.

Le miſérable Cadi, que ſa paſſion aveugloit, donna dans le piége. Il trouva le projet admirable, & en effet, ôté ce qu'il y avoit de criminel, il n'étoit pas mauvais, ſuppoſé que ſes Eſclaves euſſent été ſincéres; mais ils avoient leurs vûës, qui étoient bien différentes des ſiennes; car leur deſſein étoit de ſe rendre maîtres du Bâtiment où il s'embarqueroit avec Leoniſe, & de le jetter lui-même dans la Mer. Il y a une difficulté que nous n'avions point prévûë, dit tout d'un coup le Cadi, c'eſt que Halima ne conſentira jamais que j'aille à Conſtantinople, que je ne la méne avec moi. Mais qu'elle nous ſuive, j'y conſens, ce ſera le moyen de m'en défaire, elle nous tiendra

dra lieu de l'Eſclave qu'il nous eut fallu acheter; Mahamut & Richard lui dirent qu'il avoit raiſon. Le Cadi communiqua le deſſein de ſon voyage à ſa femme, le même jour qu'il ſe fut déterminé à le faire. J'ai réſolu, lui dit l'inſenſé Vieillard, d'aller préſenter moi-même l'Eſclave Chrêtienne au Sultan, & j'eſpére que ce ſera le moyen de devenir Grand Cadi du Caire, ou de Conſtantinople. Halima aprouva ſa réſolution, parce qu'elle crut qu'il laiſſeroit Richard; mais dès qu'elle eut apris, que cet Eſclave & Mahamut devoient l'accompagner, elle lui dit qu'elle vouloit être du Voyage. Vous ne ſerez, répondit le Cadi, je n'ai rien à vous refuſer, vous n'avez qu'à vous tenir prête; car nous partirons le plûtôt que la choſe ſera poſſible.

Pendant ce tems-là, Azan Bacha en ceſſoit de ſolliciter le Cadi de lui donner l'Eſclave. Il lui offroit des ſommes immenſes, & déja il lui avoit fait préſent de Richard, qu'il mettoit à un fort haut prix. Il lui repréſentoit qu'il pouvoit ſans ſe porter aucun préjudice lui accorder ſa demande, parce, lui diſoit il, qu'au cas que le Grand Seigneur demande Leoniſe, il nous ſera aiſé de lui faire entendre qu'elle eſt morte. On ne s'aviſe guéres dans

dans ces sortes de rencontres, de faire des perquisitions, & supposé même qu'on en fit, nous seroit-il difficile à nous qui sommes ici les Maîtres, de rendre ces perquisitions inutiles? Toutes ces promesses, toutes les offres du Bacha ne servirent qu'à enflamer davantage le cœur du Cadi, & à lui faire hâter son départ: de sorte que pressé d'un côté par son propre desir, & d'un autre par les importunités d'Azan, & même de sa femme, qui se forgeoit à son tour des chimères, il équipa dans vingt jours un Brigantin à quinze bancs, qu'il arma de bons Mariniers Mores, & de quelques Chrêtiens Grecs. Il embarqua dans ce Vaisseau tout son trésor. Halima fit la même chose, n'ayant laissé chez elle rien qui fût de prix. Elle obligea même le Cadi de permettre que son pere & sa mere l'accompagnassent; car lui dit-elle, je desire ardemment de leur faire voir Constantinople. Le dessein de Halima étoit de porter Mahamut & Richard, à faire ce qu'ils avoient déja résolu, qui étoit de se saisir du Brigantin; mais elle ne voulut se découvrir que lors qu'elle seroit embarquée. Elle vouloit passer en Sicile, abjurer le Mahometisme, & se marier avec Richard; car il y a apparence, disoit-elle en soi, que

que cet Eſclave m'aimant, qu'emportant avec moi toutes mes richeſſes, & que me faiſant Chrêtienne, il ne refuſera pas de m'épouſer.

Dans le tems que le Brigantin s'équipoit, Richard parla une ſeconde fois à Leoniſe, à laquelle il déclara ce qu'il avoit projetté de faire. Elle lui aprit à ſon tour quel étoit le deſſein de Halima, car cette femme ne lui cachoit rien. Après cette confidence reciproque, & s'être promis d'être ſecrets, ils ſe ſéparérent, & attendirent le jour du départ. Ce jour arriva. Azan ſortit de la Ville & accompagna le Cadi avec tous ces Soldats juſqu'à la Mer. Il ne le quitta point qu'il n'eût mis à la voile, & il ne détourna jamais ſes yeux du Brigantin, qu'il ne l'eut entiérement perdu de vûë. Jamais le vent ne fut plus favorable. L'amoureux Bacha, qui étoit au deſeſpoir de n'avoir pû gagner le Cadi; & qui voyoit bien depuis quelques jours, que Leoniſe devoit être conduite à Conſtantinople, avoit fait armer dans un autre Port, un Vaiſſeau de dix-ſept rangs, dans lequel il fit entrer cinquante Soldats, tous gens choiſis & affidés, qu'il avoit comblé de préſens. Il leur commanda de ſe mettre inceſſamment en Mer, de pourſuivre le

le Brigantin du Cadi, de le prendre, de le piller, & de le couler à fonds, après avoir passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient, hormis Leonise. Je ne vous demande pour butin, leur dit il, que cette Captive, vous partagerés le reste entre vous. Il n'en fallut pas dire davantage, l'espérance du pillage les anima, ils mirent à la voile, bien résolus d'executer les ordres de leur Maître, ce qui n'étoit pas fort difficile; car le Brigantin n'étoit pas armé, le Cadi ne s'attendant pas à une résolution si périlleuse & si extraordinaire.

Il y avoit déja deux jours que le Brigantin voguoit. Ces deux jours avoient duré deux siécles au Cadi: si bien qu'il étoit entiérement déterminé de mettre son dessein à execution. Ses Esclaves qui représentoient qu'il falloit sauver les apparences, qu'il falloit avant toutes choses, faire en sorte que Leonise tombât malade, pour donner un prétexte à sa mort, & que cette feinte maladie devoit durer, pour le moins quelques jours. Le Conseil n'étoit pas du goût du Cadi, il vouloit qu'on dit qu'elle étoit morte d'une mort subite, tant il lui tardoit de se défaire de sa femme, & de posséder Leonise. Il falut pourtant qu'il en passât par

ce

ce que voulurent les deux Eſclaves. Halima avoit déja découvert le projet qu'elle avoit concerté, à Mahamut & à Richard, & ils étoient prêts à l'executer, après avoir paſſé les Croix d'Alexandrie, ou en entrant dans les Châteaux de la Natolie. Le Cadi cependant les preſſoit ſi fort, qu'ils lui promirent de le ſatisfaire, dès que l'occaſion s'en préſenteroit. Il y a ſix jours leur dit-il, que nous navigeons. Tous ceux qui ſont dans le Brigantin, croyent que Leoniſe eſt malade, & qu'elle eſt même à l'extrêmité. Voilà ſans doute qui doit ſuffire, il faut ſe réſoudre dès demain, ſans aucun delai à couronner mon amour, & à ne faire plus langir mes eſpérances. Il dit ſi poſitivement qu'il le ſouhaitoit ainſi, qu'ils promirent de lui obéir, en jettant Halima dans la Mer, & en publiant en même tems que c'étoit l'Eſclave de ſa Hauteſſe. Le jour ſi ſouhaité arriva, & Mahamut & Richard faiſoient mine de ſe mettre en devoir d'accomplir les deſirs du Cadi, lors qu'ils découvrirent un Vaiſſeau qui venoit à eux à voiles & à rames. On ne douta point que ce ne fût un Corſaire Chrêtien. Les Mores en furent allarmés, parce qu'ils craignirent d'être faits Eſclaves, & Mahamut & Richard ſe conſoloient, eſpérant que

que ce ſeroit le jour qu'ils ſeroient délivrez de leur Eſclavage, eux & leur chére Leoniſe. Ils ne laiſſérent pas néanmoins d'apprehender l'inſolence des Pirates, parce que ces ſortes de gens, de quelque Religion & de quelque Païs qu'ils ſoient, ont l'ame dure & barbare, n'y ayant rien de ſacré pour eux, accoûtumés qu'ils ſont aux brigandages. On ſe mit en devoir de ſe défendre & de les bien recevoir ſans quitter les rames, & en moins de deux heures le Vaiſſeau qui les pourſuivoit, fut près du leur, à la portée preſque du Canon. Dès qu'on ſe fut apperçûs que les ennemis étoient ſi proches, on amena les voiles, on délia les rames, on prit les armes, les Mores étoient épouvantés, lors que le Cadi s'écria tout d'un coup, qu'ils n'euſſent point de peur, que le Vaiſſeau étoit Turc, qu'il ne leur feroit aucun mal. Il commanda d'abord qu'on mît inceſſamment un Pavillon blanc au haut de la Poupe, en ſigne de paix, & cela fut executé. Dans ces entrefaites Mahamut apperçût un Vaiſſeau du côté d'Occident, qui s'approchoit à toutes voiles. Il le dit au Cadi, & les Forçats aſſurérent que ce Vaiſſeau étoit Chrêtien. Les craintes & les allarmes redoublérent alors. Le Cadi conſterné au dernier point,

point, ne ſavoit quel parti il avoit à prendre ; car ſon Brigantin étoit ſans défenſe, & le Vaiſſeau Chrêtien paroiſſoit être du premier rang. On voyoit la terreur & l'épouvante peinte ſur le viſage des Mores. Le Cadi tout tremblant paroiſſoit néanmoins ne perdre pas tout à fait courage. Il s'imaginoit que le Navire Ture qu'on avoit d'abord apperçû & qui arrivoit, ne faiſoit force de voiles que pour venir plûtôt à ſon ſecours. Mais il ſe trompoit. Ceux qui étoient dans ce Navire, ſans avoir égard au Pavillon blanc, ni à la Religion Mahometane, inveſtirent le Brigantin avec tant de furie, que peu s'en falut qu'ils ne le coulaſſent d'abord à fond. Jamais ſurpriſe ne fut plus grande que celle du malheureux Cadi. Il reconnut que ceux qui l'attaquoient, étoient des Soldats de Nicoſie, & comme il vid bien ce qui en étoit, il ne douta point qu'il ne fût perdu. Jamais attaque n'a été plus violente, ni plus furieuſe, & il eſt certain que ſi les Soldats ne ſe fuſſent plûtôt mis à piller qu'à tuer, il n'y eût eu du Brigantin, qui que ce fût qui eût échapé. Mais comme ils étoient plus âpres & plus ardens à piller, qu'à faire main baſſe ſur le Cadi & ſur ceux de ſa ſuite, il n'y

eut point de sang répandu. Chacun peut se représenter aisément ce qui se passoit dans le cœur du Cadi, & quelles furent les appréhensions de Halima & de Leonisse, de Mahamut & de Richard : jamais il n'y eut de perplexités semblables. On étoit au plus fort du pillage, lors qu'on entendit crier tout d'un coup : aux armes, aux armes, Soldats, voici un Vaisseau Chrétien qui fond sur nous. On avoit raison de le croire ainsi. Ce Vaisseau, qui étoit le même que celui que Mahamut avoit découvert, avoit toutes ses banniéres chargées de Croix. Il tomba d'abord sur celui d'Azan. Cependant, avant que d'en venir à l'abordage, on demanda en langue Turque, à qui le Navire appartenoit, & on répondit en même tems, que c'étoit à Azan Bacha, Vice-Roi de Chipre. Et comment donc, vous qui êtes Mufulmans, repliqua celui qui avoit fait la demande, attaquez-vous & mettez-vous au pillage ce Brigantin, où nous savons qu'est le Cadi de Nicosie ? Les Soldats répondirent, que c'étoit une chose dont ils ne se mettoient guéres en peine, qu'ils avoient des ordres, qu'ils les avoient executés, & qu'ils n'avoient fait en cela qu'obéir au commandement de leur Maître. Celui qui commandoit le Vaisseau, qui avoit

Pa-

Pavillon Chrêtien, n'eut pas été plûtôt éclairci sur ce qu'il desiroit de savoir, qu'il aborda le Brigantin du Cadi, & fit main basse sur neuf ou dix Turcs qui se présentérent, il y entra ensuite comme un furieux, & avec un courage intrépide. Le Cadi ne l'eut pas plûtôt vû sur son bord, qu'il le reconnut, tout travesti qu'il étoit. C'étoit Ali Bacha qui l'avoit attendu au passage de même qu'Azan, & qui, pour n'être pas découvert avoit fait habiller ses Soldats à la Chrêtienne. L'amoureux Vieillard, qui se vid assailli de tous côtés, n'eut que des anathêmes pour toutes armes. Qu'est-ce que je vois, s'écria-t-il en s'adressant à Ali, est-il possible, lâche & traître que tu es, qu'étant Musulman tu m'attaques comme Chrêtien? Et vous, perfides Soldats d'Azan, quel malin esprit vous possede & vous pousse à commettre un attentat si impie? Faut-il, que pour complaire à un simple homme, qui veut assouvir une passion brutale, vous vous rebelliez contre votre Souverain? Ces paroles prononcées avec véhémence, & accompagnées d'imprécations, produisirent d'abord l'effet que le Cadi en pouvoit attendre. Les Soldats mirent bas les armes, & tout farouches qu'ils avoient

paru, quelque avidité qu'ils euſſent témoigné de ſe rendre maîtres des grandes richeſſes du Brigantin; ils demeurérent immobiles; jamais inaction plus ſurprenante. Il n'y eut qu'Ali, que les foudres que le Cadi lançoit n'émurent point. Il ferma les oreilles à tout ce qu'il dit, & s'aprochant de lui le Cimeterre à la main, il lui porta un ſi rude coup ſur la tête, que ſans mille bandes de toiles qui formoient ſon Turban, & qui lui ſervirent de défenſe, il l'eût fenduë par le milieu. Le coup ne fut pas néanmoins ſans effet, le Cadi tomba étendu ſur un des bancs du Vaiſſeau, & tout étourdi qu'il étoit de la bleſſure qu'il reçût & de ſa chute, il eut la force de proférer ces paroles: Cruel Rénégat, ennemi de mon Prophète, eſt-il poſſible que le Ciel ne châtie point ton inſolence & ta barbarie? Eſt-il poſſible que quelque bon Muſulman ne me vange point? Lâche & indigne Mahometan, as-tu la hardieſſe de frapper ton Cadi, un Miniſtre de Mahomet? Foulèras-tu ainſi aux pieds les ſaintes loix de l'Alcoran, & de la Religion que tu profeſſes? Les Soldats d'Azan, qui virent ce qui ſe paſſoit, & qui craignirent d'être privés du butin dont ils s'étoient déjà rendus maîtres, crurent qu'il n'en falloit

loit pas demeurer là. Animés du même esprit les uns & les autres, & comme s'ils se fussent consultés, ils se réveillérent de cette espéce de létargie où les paroles du Cadi les avoient jettés, & fondirent sur les gens d'Ali, avec tant de fureur qu'ils les renversérent, & firent un carnage épouvantable, quoi qu'ils fussent inférieurs en nombre. Ceux qui échapérent de ce terrible choc se ralliérent, & s'étant jettés sur les Soldats d'Azan, comme des desespérés, ils vengérent si bien la mort de leurs Compagnons, qu'ils les passérent tous au fil de l'épée, à la reserve de deux ou trois. Cependant, quelque victorieux qu'ils eussent été, ils furent couverts de tant de blessures, qu'ils se virent quasi hors de combat. Richard & Mahamut qui étoient à la fenêtre de la chambre de poupe, furent les spectateurs de ce combat, qui fut des plus opiniâtres & des plus cruels. Attentifs à cette sanglante Tragédie, & desirant de s'en prévaloir, ils appellérent le pere de Halima, & deux de ses parens, qui s'étoient embarqués avec elle. Tout nous est favorable, se prirent à dire les deux Esclaves. Les deux Bachas n'ont presque plus de Soldats, & ceux qui leur restent, sont pour la plûpart hors d'état de se ser-

vir de leurs armes; d'où vient que nous demeurons ici ſans prendre aucune réſolution? Il eſt tems de nous réveiller & de ſeconder la fortune qui nous tend les bras. Alors s'étant ſaiſis des Cimeterres de ceux qui avoient été tués, ils ſautérent ſur le Courſier, & crierent liberté, tout d'une voix. D'abord les Mariniers Chrétiens ſe joignirent à eux, & ayant pris des armes, on maſſacra dans un moment tout ce qui fut en état de réſiſter. Ils paſſérent enſuite dans la Galére d'Ali Bacha, qu'un Turc pour vanger le Cadi venoit de tuer d'un coup de Cimeterre, & comme la Galére étoit ſans défenſe, ils s'en rendirent maîtres, & de tout ce qu'ils y trouvérent. Ce fut de cette maniére que finit cette étrange cataſtrophe, qui mit Richard & Mahamut en état de donner la liberté à Leoniſe, & de la conduire dans ſon Païs, chargée des dépouilles d'un Cadi & de deux Bachas extrémement riches. Tous furent d'avis qu'on mit dans un ſeul Vaiſſeau toutes les richeſſes qu'on venoit d'enlever aux Turcs: on choiſit celui d'Ali, parce qu'il étoit le plus grand, & que d'ailleurs tous les Forçats en étoient Chrétiens. D'abord Richard leur fit diſtribuer quelque argent, & tout ce dont ils pouvoient

avoir

avoir beſoin ; & comme ils virent qu'ils étoient libres, ils promirent de voguer, non-ſeulement juſqu'à Trapane, mais juſqu'au bout du monde, s'il étoit néceſſaire. Mahamut & Richard, dont la joye ne ſauroit être exprimée, dirent à Halima, que ſi elle vouloit retourner en Chypre, il ne tiendroit qu'à elle, qu'on lui donneroit le Brigantin avec tout l'équipage, & la moitié des richeſſes qu'elle y avoit fait embarquer ; mais comme elle brûloit toûjours d'amour pour Richard, elle répondit qu'elle les vouloit ſuivre. Le Cadi revint à lui dans ſes entrefaites, on examina ſa bleſſure, qui ne fut pas trouvée mortelle, on y mit un appareil le mieux qu'on pût, & on lui fit à peu près les mêmes offres qu'on venoit de faire à Halima. Il répondit, que la fortune l'ayant réduit à l'extrémité où il ſe trouvoit, il les remercioit de la liberté qu'ils lui accordoient ſi généreuſement, & que ſon deſſein étoit d'aller à Conſtantinople, pour ſe plaindre du tort qu'il avoit reçû d'Azan & d'Ali. Quoi qu'il n'eut pas beaucoup de tendreſſe pour Halima, il parut néanmoins extrémement conſterné, lorſqu'il ſût qu'elle l'abandonnoit, & qu'elle avoit formé le deſſein de ſe faire Chrêtienne. C'eſt un nouveau

surcroît de malheurs, se prit-il à dire; mais le Sage doit céder au tems. On fit armer incessamment le Brigantin, on le pourvût de tout ce qui pouvoit être nécessaire pour son Voyage, & on lui laissa une bourse, où il y avoit plusieurs piéces d'or, après quoi on lui dit qu'il pouvoit mettre à la voile lors qu'il lui plairoit. J'y suis disposé, dit le malheureux Cadi; mais qu'il me soit permis avant que nous nous séparions, puisque nous nous séparons pour toûjours, d'embrasser l'adorable Leonise; cette grace, qui est la derniére que je lui demanderai, sera capable de me faire oublier toutes mes infortunes. Leonise en faisoit difficulté; mais tous généralement l'en ayant priée, elle tendit les bras, & embrassa cet amoureux Vieillard, qui faillit à mourir de joye. Ce n'est pas tout charmante Leonise, daignez encore mettre vos mains sur ma tête, dit le Cadi, tout transporté, je n'ai besoin que de ce seul beaume pour l'entiere guérison de ma blessure; Leonise lui accorda encore cette faveur. Après ces adieux on coula à fonds le Vaisseau d'Azan, & Richard & Mahamut voulant profiter d'un vent frais d'Orient qui soufloit, firent appareiller les voiles, & perdirent de vûë dans un moment le Brigantin

tin où étoit le Cadi. Jamais navigation ne fut plus heureuse. Ils passérent le même jour à la vûë d'Alexandrie, & prirent terre à la forte Isle de Corfou; où ils firent eau, sans avoir été obligés de caler les voiles, ni de se servir des rames; ensuite dequoi, ils côtoyérent les fameux Monts de la Chimére. Le second jour, ils découvrirent de loin Paquin, Promontoire de la fertile Tinacrie, à la vûë de laquelle, & de la célébre Isle de Malte, ils volérent; car le Vaisseau étoit extrêmement leger. Enfin ils découvrirent quatre jours après la Lampadouse, & en même-tems l'Isle où ils avoient fait naufrage, ce qui fit soûpirer Leonise, lors qu'elle se ressouvint du péril extrême qu'elle y avoit couru. Mais à ce triste souvenir succéda la plus grande joye qu'elle pût ressentir alors: on découvrit le lendemain la Sicile, & le jour suivant, un peu après que le Soleil fut levé, on se trouva à une lieue de Trapane. On avoit trouvé dans le Brigantin, un coffre rempli de Banderoles de taffetas, de toutes couleurs, on en arbora le haut du Vaisseau, qui se vid bientôt en état de prendre terre. Ce superbe Vaisseau, n'eut pas plûtôt paru, que tout le Port fut rempli de peuple: toute la Ville y accourut en foule. Leonise à la

priére de Richard, avoit pris le même habit qu'elle avoit lors qu'elle fut présentée aux Bachas, & elle y avoit ajoûté tant de Pierreries, qu'elle brilloit comme un Soleil. Richard & Mahamut prirent des robes à la Turque, & des vestes extrêmement riches. On en donna aussi aux Forçats & aux Matelots; car les Turcs qui s'étoient entretuez en avoient laissé suffisamment.

Ce fut environ sur les huit heures du matin, que ce Bâtiment entra dans le Port de Trapane. Le Ciel étoit si clair & si serain, qu'on eût dit qu'il vouloit prendre part à une joye qui devoit être générale. Richard avoit fait un moment auparavant tirer son Artillerie, la Ville y avoit répondu. Tout le Port retentissoit d'acclamations. Cependant, lors qu'on se fut apperçû que le Vaisseau étoit Turc, & qu'on ne vid sur le Tillac, que des gens avec des robes à la Turque, & des Turbans blancs, chacun parut épouvanté, & on commença à courir aux armes. Ne craignez point s'écriérent Richard & Mahamut en langue Franque, lorsqu'ils virent aprocher la Milice, le Vaisseau est un Vaisseau ami. Un moment après, ils firent sortir leurs gens un à un, & ce qui persuada le peuple, que c'é-

c'étoit des Chrétiens travestis ; c'est qu'ils baiserent mille & mille fois la terre, tout baignés de larmes de joye. Lorsque tous les Matelots & ceux qui avoient tiré à la rame, furent sortis, on vid paroître le pere & la mere de Halima, & ses deux parens, avec des robes magnifiques, après quoi venoit Leonise, ayant le visage couvert d'un tafetas cramoisi : Elle marchoit au milieu de Richard & de Muhamut ; ce spectacle attiroit les yeux de tout le monde. En touchant la terre ils firent comme les autres, ils la baiserent à genoux. Comme ils étoient les plus distingués par leur habillement, & par leurs maniéres, le Gouverneur de la Ville marcha vers eux ; mais à peine eut-il envisagé Richard qu'il le reconnut ; il courut à lui les bras ouverts, & l'embrassa de la maniére du monde la plus tendre, & avec toutes les marques d'une véritable joye. Corneille, son pere, le pere de Leonise, tous leurs parens & ceux de Richard qui étoient les principaux de la Ville, s'approchérent au même tems. Richard après avoir répondu aux complimens & aux tendresses du Gouverneur, s'adressa à Corneille, qui se sentit saisi du moment qu'il le reconnut. Il le prit par la main avec beaucoup de marques d'affection, tenant

de l'autre ſa chére Leoniſe. Je vous ſupplie, ſe prit alors à dire Richard, en s'adreſſant à l'Aſſemblée qui l'environnoit, je vous ſupplie, qu'avant que nous entrions dans la Ville, & que nous allions au Temple, pour rendre graces de notre heureuſe délivrance, il me ſoit permis de vous parler un moment. Vous le pouvez faire, lui dit le Gouverneur, il n'y a qui que ce ſoit qui ne vous écoute, & qui ne vous écoute même avec attention. Alors ayant un peu hauſſé la voix, il parla en ces termes.

Il vous peut reſſouvenir, ſans doute, du malheur qui nous arriva il y a quelque tems, aux Jardins des Salines, à Leoniſe & à moi. Vous n'avez pas oublié non plus je m'aſſure, les mouvemens que je me donnai pour procurer la liberté à cette charmante fille; J'offris pour ſa rançon tout ce que je poſſédois au monde; mais je fus aſſez malheureux pour l'offrir en vain. Je ne prétens pas vous entretenir à préſent de nos infortunes. Ce détail demande plus de tems & plus de loiſir, & je me ſens même trop ému pour entreprendre un ſi triſte recit. Il ſuffit de vous dire, qu'après diverſes avantures toutes ſurprenantes, qu'après un infinité d'allarmes & de craintes, qu'après avoir

avoir deſeſpéré mille fois, de voir changer notre deſtinée, le Ciel pitoyable, ſans que nous l'euſſions mérité, nous a fait revoir notre chére Patrie, comblés de biens & de richeſſes. J'atteſte cependant ce même Ciel qui nous a délivrés, que ce n'eſt ni ces richeſſes, ni ma liberté qui cauſent la joye que vous voyez répandue ſur mon viſage. Cette joye procéde de celle que reſſent aujourd'hui Leoniſe, de ſe voir libre. Je puis dire que j'ai mis tout en œuvre pour la tirer des mains des Barbares. J'offris d'abord tous mes biens pour ſa rançon. J'ai expoſé depuis peu ma vie pour elle. Elle me peut rendre elle-même ce témoignage, que je n'ai rien oublié pour faire changer les deſtins en ſa faveur; & que ſi je l'ai toûjours aimée, ç'a été ſans eſpoir de récompenſe: trop heureux & trop récompenſé de l'avoir ſervie, & de l'avoir redonnée à ſes parens, & à celui à qui le Ciel l'avoit deſtinée. En achevant ces paroles il hauſſa la main, & tira le voile qui couvroit le viſage de Leoniſe; jamais cette incomparable fille n'avoit paru ſi belle, qu'elle le fut dans cette occaſion. Voilà, pourſuivit un moment aprés Richard, en ſe tournant vers Corneille, voilà le riche butin que je te livre, & que je remets entre

tre tes mains. Voilà la belle Leoniſe que je te donne, cette Leoniſe qui ne s'eſt jamais effacée de ta mémoire, & qui mérite d'être adorée de tous les mortels. C'eſt ceci & non les choſes que j'ai fait pour elle, que je veux bien qu'on appelle liberalité, puis qu'il n'y a point de tréſor qui ſoit comparable à ce préſent. Reçois-là des mains d'un ennemi généreux qui te la céde, & publie dès aujourd'hui que tu es le plus heureux des Amans. Je te donne avec elle tout ce que je pourrois prétendre de tant de richeſſes que nous apportons, & ſois perſuadé que je ne te donne pas peu de choſe. Poſſéde-là, jouis de ſes biens & de ceux qui me pourroient appartenir; car pour moi infortuné que je ſuis, je dois renoncer à tout, puis que je dois renoncer à Leoniſe. En achevant ces paroles il s'arrêta, comme ſi ſa langue ſe fût attachée à ſon palais. Cependant, un moment après, & avant qu'aucun eût ouvert la bouche pour parler, il ſe prit à dire: Helas! quels ſont les égaremens où je me jette, & qu'eſt-ce que je viens de dire, peut-on être libéral du bien d'autrui? Quel droit ai-je ſur Leoniſe pour la donner à un autre, où comment puis-je offrir ce que je ne poſſéde point? Leoniſe eſt à elle, &

& comment en puis-je disposer? Je l'avoue, & je n'en ai point fait mistére, j'ai tout fait pour elle, & rien ne m'a été difficile, lorsqu'il s'est agi de la délivrer; mais ce sont des obligations dont je ne prétens pas qu'elle me tienne compte; je n'ai fait que ce que j'étois obligé de faire, je retracte donc ce que je viens de dire. Je ne donne rien à Corneille, puisque je ne puis lui rien donner: je confirme seulement le don que j'ai fait à Leonise de mes biens, & je ne demande pour toute récompense, que son estime. Richard n'en dit pas davantage, & Leonise parla alors. Vous vous imaginez sans doute, Richard, dit cette charmante fille, vous vous imaginez sans doute, que j'ai accordé de grandes faveurs à Corneille: je dois vous désabuser en sa présence de cette pensée. Je l'ai souffert, il est vrai; mais je ne l'ai souffert que parce que j'y étois contrainte. Ceux dont je dépendois l'avoient souhaité ainsi, parce qu'ils le regardoient comme pouvant être un jour mon Epoux. Mais, quoi qu'il fût avec moi sur un pied qu'il sembla qu'il pût prendre de petites libertés, j'en ai usé pourtant avec lui avec tant de sévérité, que je ne rougirai jamais d'avoir permis qu'il m'ait recherchée. Je

fuis

ſuis à moi, Richard, & je l'ai été toûjours juſqu'ici, j'ai conſervé ce cœur que vous croyez que j'ai donné autrefois à Corneille, & je ne dépens abſolument que de ceux qui m'ont donné la naiſſance, aux quels je dois obéir aveuglément. Leur volonté ſera toûjours la mienne, je ne m'oppoſerai jamais à leurs deſirs. La ſeule choſe que je ferai, ſera de les ſupplier avec la ſoûmiſſion que je leur dois, de vouloir relâcher de leurs droits en me permettant de diſpoſer moi-même de ce cœur que je n'ai donné encore à perſonne, & de ces biens que je ne dois qu'à votre ſeule libéralité. Vous êtes libre, notre chére fille, vous êtes libre, s'écriérent, en l'interrompant; le pere & la mere de Leoniſe; nous ne contraindrons jamais votre volonté, vous êtes maîtreſſe de vous-même; nous déclarons hautement que nous ne vous deſavouerons jamais, & que nous approuvons par avance le choix que vous avez fait deſſein de faire. Puiſque cette liberté m'eſt accordée, repartit Leoniſe, je dois faire voir aujourd'hui aux hommes, que toutes les perſonnes de notre ſexe ne ſont pas ingrates. Je ſuis à vous, pourſuivit-elle, en s'adreſſant à Richard, & je ſerai à vous juſqu'à la mort, ſi je ſuis

ſuis aſſez heureuſe que vous ayez oublié mes injuſtes rigeurs ; & que vous ne refuſiez pas d'accepter une main que je vous donne, comme à celui que je choiſis pour mon Epoux. On ne ſauroit repreſenter la joye de ce digne & heureux Amant. Il n'eut pas la force de répondre, les expreſſions & la parole lui manquérent. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui prenant les mains il les ſerra tendrement, & les baiſa mille fois, tout baigné de larmes. Comme chacun aplaudit à ce choix, ces tendres Amans furent conduits au Temple, & l'Evêque qui s'étoit trouvé préſent leur ayant donné diſpenſe, les Nôces furent célébrées le même jour, ce Prélat ayant bien voulu les épouſer lui-même. Jamais joye ne fut plus générale, on n'a jamais vû tant de réjouïſſances. Halima, qui vid bien qu'elle ne pouvoit plus prétendre à Richard, voulut donner la main à Mahamut, & ſon pere & ſa mere, & les deux parens qui l'avoient accompagnée, eurent une ſi groſſe portion du butin, qu'ils vécurent dans l'abondance toute leur vie. Ils eurent tous ſujet d'être contens, & la renommée de Richard ſe répandit par toute l'Italie, & preſque par tout l'Univers. On lui donna le nom

d'Amant libéral ; & comme Léonise, qui fut un exemple de vertu, eut beaucoup d'enfans, & que cette famille n'eſt pas encore éteinte, la renommée de Richard dure encore.

RIN-

T. Folkema. del. F. A. Aveline Sculp.

RINCONET
ET
CORTADILLE
NOUVELLE III.

DAns l'Hôtellerie du petit Moulin, qu'on trouve sur le chemin qui va de Castille en Andalousie, aux confins des fameuses Campagnes d'Alcudia, un certain jour des plus chauds de l'Eté, se rencontrèrent par hazard, deux jeunes garçons, d'environ quatorze ou quinze ans ; il est certain que le plus âgé n'en avoit pas dix-sept. Tous deux avoient assez bonne mine, quoique dans un état pitoyable ; leurs habits étoient décousus, rompus, déchirés & tomboient en lambeaux. Il n'étoit pas chez eux question de man-

reau. (1) Leurs culotes n'étoient que de simple toile, & la peau de leurs jambes leur tenoient lieu de bas. En revanche ils avoient des souliers; ceux de l'un étoient de corde, on les appelle communement Alpargates, (2) autant usés pour avoir été trainés que pour avoir été portés; ceux de l'autre troués en cent endroits, & sans semeles, lui servoient plûtôt de couvre-pieds que de souliers. L'un portoit un mauvais bonnet vert, à la maniére des Chasseurs, l'autre un chapeau sans cordon, fort bas de forme, & fort large par les ailes. L'un en guise de baudrier, avoit une chemise de couleur de chamois, repliée & ramassée dans une de ses manches. L'autre marchoit à la legére & sans paquet; on apercevoit seulement qu'il portoit dans son sein quelque chose qui faisoit gonfler sa chemise, & c'étoit à ce que l'on a reconnu depuis, un large & ample collet, auquel une

(1) Tous les Espagnols du menu peuple, & tous les Mendians portent des manteaux qui cachent leurs mauvais habits, qui servent à les racheter à la place, & la nuit de matelas & de couverture.

(2) C'est une semele faite de corde de chanvre ou de jonc, qui s'attache sur le pied, avec une ficelle ou un ruban.

graisse copieuse servoit d'amidon, & si fort usé & affilé de vieillesse, qu'on le pouvoit prendre pour une poignée d'étoupes. Il enveloppoit & conservoit soigneusement un jeu de cartes de figure ovale, parce qu'à force d'avoir été battues, elles s'étoient écornées, & pour les pouvoir battre plus aisément dans la suite, & qu'elles fussent uniformes, on les avoit rognées & réduites à cette figure. Leur teint hâlé étoit brûlé du Soleil, leurs ongles sales & longues, & leurs mains n'étoient pas plus propres. L'un avoit une demie épée, l'autre une espéce de coutelas de chasse à manche jaune. Tous deux étant sortis en même tems de l'Hôtellerie pour se reposer sous un toît qui en garentissoit l'entrée des rayons du Soleil, se mirent sur deux bancs, vis-à-vis l'un de l'autre. Celui qui paroissoit le plus âgé, commença à dire au plus jeune; Quel est votre Païs, mon gentil-homme, & peut-on savoir quel chemin vous prenez? Je n'ai aucun païs, Monsieur le Chevalier, répondit celui qui venoit d'être interrogé, & je ne connois pas davantage le chemin que je prends. Mais, de bonne foi, dit le prémier, vous ne paroissez pas être tombé des nuës, & vous étant impossible de rester dans l'endroit où nous som-

TAYLOR INST. OXFORD

sommes, il faut par force que vous passiez outre. Vous avez raison, répondit le second, je ne vous ai cependant rien dit que de vrai, puisque le Pais dans lequel je suis né ne m'appartient point, je n'y ai qu'un pere qui ne me reconnoit pas pour son enfant, & une marâtre qui me traite en beau-fils: le chemin que je prends est à l'avanture, & il finira où je trouverai qui me donnera le nécessaire, pour passer cette miserable vie. Avez-vous, Monsieur, quelque talent, demanda le plus grand? Je n'en ai pas d'autre, répondit le plus jeune, que de courir comme un Lievre, de sauter comme un Daim, & de me servir des ciseaux avec beaucoup d'adresse. Tout cela est parfaitement bon, utile & avantageux, dit le premier, parce que vous trouverez quelque Sacristain qui vous donnera l'offrande du jour de la Toussaint, afin que vous lui découpiez des fleurons de papier, pour le monument du Jeudi Saint. Ce n'est pas de cette maniere que je me sers des ciseaux, répondit le second: il faut savoir, que par la misericorde du Ciel, mon pere étant Tailleur & Chaussetier, il m'a enseigné à couper des chaussates, qui ne sont, comme vous le savez, que des demi-guêtres, avec des avant-pieds, que nous appellons

Po-

Polaymar, & que je les fais si bien couper, que je pourrois passer pour Maître; mais mon mauvais destin qui me persécute sans cesse, ne m'a jamais permis de profiter de mon habileté. Les malheurs ne sont ordinairement que pour les honnêtes gens, répondit le plus âgé, & j'ai toûjours entendu dire que les hommes les plus habiles sont toûjours disgraciés de la fortune; mais vous êtes encore assez jeune pour pouvoir en corriger le caprice. Cependant si je ne me trompe, & si mes yeux sont bons, il me semble que vous avez encore d'autres qualités sécretes que vous ne voulez pas manifester. Il est vrai, répondit le second, j'en ai quelqu'une; mais que je ne peux produire en public, comme vous l'avez bien remarqué. Alors le prémier lui repliqua, Hé bien, je puis vous dire, que je suis un garçon des plus secrets qui se puisse trouver dans le monde, & pour vous obliger à m'ouvrir votre cœur, & à vous consoler avec moi, je veux vous y engager, en vous découvrant prémiérement tous les replis du mien, parce que je m'imagine que ce n'est pas sans mystére que le sort nous a joint ici tous deux. Pour moi, mon cher Gentilhomme, je suis naturel de la Fuentidon, lieu connu, & renommé par les illustres

luſtres Voyageurs qui y paſſent tous les jours. Mon nom eſt Pierre du Rincon, mon pere eſt homme de qualité, puiſqu'il eſt Miniſtre de la S. Cruzade, c'eſt-à-dire, c'eſt lui qui en porte & diſtribue les Bules. Je l'ai aidé quelque tems dans l'exercice de ſon emploi, & je l'ai ſi bien appris, que je puis défier les plus habiles dans ce métier, de tirer meilleur parti des Bules que moi. Mais un jour me ſentant beaucoup plus d'inclination pour l'argent des Bules, que pour les Bules mêmes, je me ſaiſis d'une bourſe d'argent, & je gagnai Madrid, où à laide des occaſions favorables qui s'y rencontrent ordinairement, je vuidai les entrailles de la bourſe, & la laiſſai avec plus de plis que le mouchoir d'un nouveau marié. Celui qui étoit comptable des deniers de la Croiſade, courut après moi. On me ſaiſit. Les Juges eurent quelque pitié de ma jeuneſſe, & ils ſe contentérent de me faire mettre au Carcan, de me faire épouſſeter les épaules pendant quelques momens, & de me bannir pour quatre ans, de la Cour. Je pris patience. Je ſerrai les épaules, je ſouffris l'orage, & pour obéir à mon baniſſement, je ſortis de Madrid avec tant de précipitation, que je n'eus pas le tems de chercher des

mon-

montures. Je pris parmi mes joyaux, ceux que je pus, & qui me parurent les plus néceſſaires, entr'autres je choiſis ces cartes (juſtement celles qui étoient dans le collet) avec leſquelles j'ai gagné ma vie dans les Cabarets & dans les Hôtelleries, qu'il y a depuis Madrid juſqu'ici, en joüant au vingt-un. Quoique vous les voyez ſi graſſes & ſi maltraitées, elles ont tant de vertu pour celui qui les entend, qu'il ne coupera jamais ſans prendre un as deſſous. Pour peu que vous connoiſſiez ce jeu, vous comprendrez aiſément quel avantage il y a d'avoir toûjours, à la premiére carte, (1) un as qui peut compter un point, & onze points: de ſorte qu'avec cette carte on eſt aſſuré de faire venir l'argent dans ſa poche. Outre cela le cuiſinier d'un certain Ambaſſadeur, m'a appris quelques tours d'adreſſe, pour gagner au Quinola: de ſorte que comme vous êtes maître dans le métier de couper des chauſſetes, je le ſuis dans celui de tromper des Païſans, ainſi à coup ſûr, je ne cours pas riſque de mourir de faim. Quoique je me trouve dans un miſérable hameau, il s'y rencontte toûjours quelqu'un qui veut joüer pour paſ-

[1] Les Eſpagnols donnent les cartes en commençant par celles de deſſous.

ſer le tems, & nous en pouvons ici faire l'experience à l'heure même. Tendons le filet, & voyons s'il n'y tombera pas quelqu'un des Muletiers qui ſont ici, c'eſt-à-dire, qu'il faut que nous joüions tous deux comme ſi c'étoit tout de bon, & ſi quelqu'un d'eux veut faire le troiſiéme, ce ſera le premier qui laiſſera ſon argent. A la bonne heure, dit l'autre. Je vous ai bien des obligations, de ce que vous avez bien voulu me raconter les circonſtances de votre vie; vous m'avez obligé à ne point vous cacher la mienne, & la voici en peu de mots. Je nâquis dans un miſérable Village, entre Salamanque & Medina del Campo. Mon pere eſt Tailleur, il m'enſeigna ſon métier; & à force de me ſervir des cizeaux, j'appris de moi-même à couper des bourſes. La vie bornée d'un Village, me déplût autant que les mauvais traitemens de ma marâtre. J'abandonnai le lieu de ma naiſſance, pour venir à Tolede, travailler de mon métier, & je m'en ſuis aquitté à merveilles. Il n'y avoit aucun reliquaire ſi bien attaché, & aucune poche ſi bien cachées, que mes doigts ne viſitaſſent, & que mes cizeaux ne coupaſſent, quand même ils auroient été gardés par les yeux d'Argus. Pendant quatre mois que j'y de-

demeurai, je n'y ai jamais été pris entre-deux portes, on ne m'a jamais surpris sur le fait; jamais les Archers n'ont couru après moi, & aucun bâton ne m'a passé sur le dos. Il est bien vrai qu'il y aura huit jours, qu'un double Espion rendit compte de ma capacité au Gouverneur, qui admirant mes belles qualités, vouloit me voir; mais moi qui fais profession d'humilité, je ne veux avoir aucun commerce avec des Personnes si relevées. Je fis ensorte de ne me point trouver avec lui, & pour cet effet, je sortis de la Ville avec tant de promptitude, que je n'eus pas lieu de prendre, ni montures ni argent, ni Carrosse de retour; pas même la moindre Charrette. Cela s'entend dit Rincon; mais puisqu'à présent nous nous connoissons, laissons-là tous ces airs de grandeur, & confessons ingenuëment que nous n'avions, ni un denier, ni même des souliers. Soit, répondit Diego Cortado (le plus jeune s'étoit ainsi nommé,) il faut que notre amitié, comme vous l'avez dit Seigneur Rincon, soit éternelle. Signalons-en le commencement, par une sainte & loüable cérémonie. Ils se levérent & s'embrassérent mutuellement, avec les marques de l'amitié la plus tendre, & la plus étroite. Ils

ſe mirent enſuite à joüer au vingt-un, avec les cartes en queſtion, qui abondoient autant en graiſſe qu'en malice, & dans peu de mains, Cortado ne fut pas moins habile à couper des as, que Rincon ſon Maître. Dans le moment un Muletier ſortit de l'Hôtellerie, pour ſe rafraichir à la porte, & leur dit, qu'ils lui permiſſent de faire le troiſiéme; ils le reçûrent de la meilleure grace du monde, & en moins d'une demie heure, ils lui gagnérent douze Reaux, & vingt-deux Maravedis, ce que le Muletier reſſentit autant que ſi on lui eut donné douze coups de poignards, & vingt-deux mille déplaiſirs. Le Muletier croyant que les jeunes gens n'oſeroient pas ſe deffendre contre lui, voulut leur reprendre ſon argent; mais l'un mettant la main à ſa demie-épée, & l'autre à ſon coutelas, ils lui taillérent tant de beſogne, que ſi ſes Camarades ne fuſſent pas venu au ſecours, il auroit mal paſſé ſon tems. Sur ces entrefaites, une troupe de Voyageurs à cheval qui alloient diner à l'Hôtellerie de l'Alcalde à une demie lieuë plus avant, paſſérent par hazard. Ces Meſſieurs voyant les deux garçons aux priſes avec le Muletier, les appaiſerent & leur dirent, que s'ils alloient à Seville, ils pouvoient venir avec eux. Nous y allons dit Rincon

con, nous vous ſervirons, Meſſieurs, & nous vous obéïrons en tout ce que vous daignerés nous commander, & ſur le champ ils commencérent à marcher devant les mules, laiſſant le Muletier faché & deſeſperé, & l'hôteſſe qui avoit entendu ce qui s'étoit dit, ſans en être apperçûë, étonnée de la bonne éducation de ces jeunes Coquins. A peine eut-elle rapporté au Muletier, qu'elle leur avoit entendu dire, que leurs cartes étoient fauſſes, qu'il s'arracha la barbe, & qu'il voulut courir après eux, pour rattrapper ſon argent; s'écriant que c'étoit un affront qui le deshonnoroit, que deux jeunes garçons euſſent dupé un homme fait, comme il étoit. Ses Camarades le retinrent, & lui conſeillerent de ne point aller après, pour ne point divulguer ſon ignorance, & ſa ſimplicité. Enfin, quoi que toutes les raiſons qu'on lui alleguat, ne fuſſent pas capables de le conſoler, elles l'obligérent du moins à reſter tranquille. Cependant Cortado & Rincon, s'appliquérent ſi bien à ſervir les Voyageurs, que ceux-ci les mirent en croupe la moitié du chemin, & quoi qu'il s'offrit différentes occaſions de viſiter les Valiſes de leurs demi-Maîtres, ils ne s'en voulurent point ſervir, pour ne pas perdre

celle qui leur faiſoit faire ſi agréablement le voyage de Seville, où ils avoient tant d'envie d'arriver. Lorſqu'ils furent à la porte de la Ville, à l'entrée de la nuit, devant la Douane où l'on viſite, & où l'on fait payer les droits, Cortado ne put s'empêcher de couper la Valiſe qu'un François avoit en croupe, & avec ſon Coutelas, il lui fit une ſi longue & ſi profonde bleſſure, qu'il lui mit les entrailles à l'air, & en tira ſubtilement deux bonnes chemiſes, un cadran ſolaire, & des tablettes; effets qui ne plurent pas beaucoup aux jeunes gens, qui s'imaginoient que le François n'avoit pas en croupe cette Valiſe pour ſi peu de choſe. Ils vouloient y faire une ſeconde tentative; mais ils s'en abſtinrent, ſe perſuadant que le premier vol étoit découvert, & qu'on auroit eu ſoin de mettre ce qui reſtoit en ſûreté. Ils avoient auparavant pris congé de ceux qui les avoient nourris dans le chemin, & le lendemain ils vendirent les chemiſes vingt Reaux, dans le marché qui ſe tient à la porte de l'Arſenal. Après cela ils ſe promenerent par la Ville, ils admirerent la grandeur & la magnificence de l'Egliſe Metropolitaine; le grand nombre de perſonnes qui bordoient la Riviére, parce que c'étoit le tems

du

du chargement de la flote : ils remarquérent ſur-tout les ſix Galéres qui y étoient, & ne purent s'empêcher à leur vûë de ſoupirer, & de craindre le jour où l'on devoit les y conduire pour le reſte de leur vie. A peine eurent-ils fait attention à pluſieurs garçons qui ſe trouvoient en grand nombre ſur le port, & dont le métier étoit de porter dans une hôte, ou dans des corbeilles, ce dont on les chargeoit, qu'ils s'adreſſerent à un d'eux, & lui demanderent quel étoit leur métier, s'il exigeoit beaucoup de peine, & ce qu'il rapportoit. Un jeune drole des Aſturies, à qui ils avoient fait cette demande, leur répondit, que le métier étoit fort doux, ſans être ſujet à aucun impôt, & que preſque tous les jours, il lui rapportoit cinq ou ſix Reaux, avec leſquels, il buvoit, mangeoit & ſe rempliſſoit la pance autant qu'un Roy ; qu'il n'avoit pas la peine de chercher maître & de lui donner caution ; & qu'il étoit ſûr de manger à l'heure qu'il lui plaiſoit, puiſqu'à tous momens, il trouvoit ſon mangé prêt dans toutes les Gargotes de la Ville. Les deux amis goûtérent la rélation de l'Aſturien ; & ſon métier, bien loin de les rebuter, leur parut fort propre pour pouvoir exercer le leur avec

plus de déguiſement & de ſûreté, parce qu'il leur donnoit l'entrée dans toutes les maiſons. Sur le champ ils réſolurent d'acheter tous les uſtanciles néceſſaires pour le faire, d'autant plus qu'ils n'avoient aucun examen à eſſuyer avant de l'exercer. Ils demanderent donc à l'Aſturien ce qu'ils devoient acheter, il leur répondit, il ne vous faut que deux ſacs, propres ou neufs; & à chacun trois corbeilles de palmier, deux grandes & une petite, pour porter à part, la viande, le poiſſon & le fruit, la hôte eſt pour le pain ſeulement. L'Aſturien les conduiſit où le tout ſe vendoit; & du produit de la Valiſe du François, ils acheterent ce qui leur convenoit. En moins de deux heures, ils ſûrent ſi bien porter leurs ſacs & ajuſter leurs corbeilles, qu'on auroit pû les graduer dans leur nouvel Office. Leur Conducteur leur enſeigna les portes où ils devoient ſe rendre tous les matins, à la Boucherie, & à la place de S. Sauveur; les jours de poiſſon à la Poiſſonnerie, & au Marché aux légumes; tous les ſoirs à la Riviere, & les Jeudis à la Foire. Cette leçon fut gravée profondement dans leur mémoire; le lendemain dès le matin, ils ſe rendirent à la place de S. Sauveur, & ils n'y furent pas plûtôt, que pluſieurs dro-

droles du même métier les entourerent, & jugeant par le brillant de leurs sacs & de leurs paniers, qu'ils étoient des nouveaux venus, leur firent mille questions, auxquelles ceux-ci répondirent, avec poids & mesure. Un espece d'Etudiant & un Soldat arrivérent dans ce tems-là sur la place, & charmés de la propreté des corbeilles de nos nouveaux Profés, celui qui paroissoit Etudiant, appella Cortado, & le Soldat Rincon. Dieu soit loüé, dirent-ils l'un & l'autre. Ensuite Rincon dit au Soldat. Je ne puis qu'être heureux dans le métier, puisque c'est vous qui m'étrenez Monsieur. Le Soldat lui répondit, l'étrène ne sera pas mauvaise, parce que je suis en gain & amoureux, & que je dois aujourd'hui donner un festin aux amies de ma Maîtresse. Hé bien, dit Rincon, chargez-moi à votre fantaisie : il ne me manque, ni courage ni forces pour enlever toute cette place, & même si vous le souhaitez, je vous aiderai à apprêter le tout du meilleur de mon cœur. Le Soldat charmé des bonnes manières du jeune homme, lui dit, que s'il vouloit le servir, il le retireroit d'un si vil métier. Rincon lui répondit, que ce jour étant le premier qu'il l'exerçoit, il ne le vouloit pas quitter si vîte, avant

d'avoir appris par expérience ce qu'il y avoit de bon & de mauvais; mais que dès qu'il en seroit ennuyé, il lui donnoit sa parole, qu'il le serviroit préférablement à un Chanoine. Le Soldat se prit à rire, le chargea bien, & lui montra la maison de sa Maîtresse, afin qu'il la sût delà en avant, & que toutes les fois qu'il en auroit besoin, il ne fut pas obligé de la lui enseigner. Rincon lui promit de lui être fidele, & de le bien servir; & le Soldat lui donna trois sols. Rincon d'un saut se retrouva à la place pour ne pas perdre d'occasion, l'Asturien les avoit averti d'être prompts, & que quand ils porteroient du petit poisson, comme des Anchois, des Sardines, &c. ils pouvoient bien en mettre à part pour leur journée; mais qu'il falloit que cela se fit avec beaucoup de précaution & de dexterité, de peur qu'ils ne perdissent leur crédit, la base de leur profession. Quoi que Rincon fut de retour à la place dans un instant, il trouva Cortado dans le même endroit où il l'avoit laissé. Cortado s'approcha de Rincon, & lui demanda ce qu'il avoit gagné. Rincon ouvrit la main, & lui montra les trois sols. Cortado mit la sienne dans son sein, & en tira une bourse, qui autrefois avoit été bro-

brodée, elle paroiſſoit enflée. Voilà dit-il, avec quoi me paya la reverence de l'Etudiant, deux ſols de plus; prenez-là, Rincon, de peur d'accident. Il la lui remit finement. Dans l'inſtant accourut l'Etudiant, tout en fueur, & plus pâle que la mort. Dès qu'il eut apperçû Cortado, il lui demanda ſi par hazard il n'avoit pas vû une bourſe, de telle & telle façon, dans laquelle il y avoit quinze Ecus d'or en or, trois doubles en argent, & tant de maravedis en cuivre, & qu'il lui dit, s'il ne la lui avoit pas priſe dans le tems qu'ils avoient été à la place enſemble? Cortado ſans s'alterer ni changer de couleur, & d'un grand ſang-froid, lui répondit, tout ce que je puis vous dire de votre bourſe, eſt que vous ne devez pas l'avoir perduë, à moins que vous ne l'ayez miſe dans quelque mauvais endroit. C'eſt juſtement cela, miſérable que je ſuis, repondit l'Etudiant, il faut bien que je l'aie mal-placée, puiſqu'on me la volée. Je le crois de même, reprit Cortado; mais à tout il y a du remede, excepté à la mort. Le premier que vous devez prendre eſt d'avoir patience, Dieu en a tant à notre égard, un jour ſuccede à un autre jour, & il faut prendre le tems comme il vient; peut-être que quelque jour, celui qui a pris votre bourſe

s'en repentira, & viendra vous la rapporter avec intérêt. Nous lui passerions bien l'intérêt dit l'Etudiant. Cortado poursuivit, hélas! combien y a-t-il d'excommunications, de Monitoires, & de Bules. Que de diligences (ce qui est le meilleur parti) ne fait-on pas contre de pareils larcins; en vérité je ne voudrois pas porter une telle bourse; d'autant plus, que si vous vous trouvez dans les Ordres sacrés, je m'imaginerois toûjours avoir commis quelque inceste, ou quelque sacrilege. Comment sacrilege? réprit l'Etudiant affligé, quoique je ne sois pas Prêtre mais seulement Sacristain de Religieuses, l'argent de la bourse, venoit de la rente d'une Chapelle, qu'un Prêtre de mes amis m'avoit prié de recevoir pour lui, c'est un argent sacré & béni. Le voilà pas mal accommodé repliqua Rincon, je ne lui envie pas le gain, qu'il a fait, il y a un jour du Jugement, tout passera par cette lessive, on verra alors quel a été le téméraire, qui a eu la hardiesse, de prendre, de voler & de vilipender le revenu d'une Chapelle. Et dites-moi, Seigneur Sacristain. Combien vaut-elle par année? Elle vaut la putain qui m'a mis au monde. J'ai bien le tems maintenant de dire combien Elle vaut, répondit le Sacris-

criſtain en courroux: Dites-moi freres, ſavez-vous quelques nouvelles de la bourſe, ſinon adieu: Je la ferai proclamer à ſon de Trompe. Le remede n'eſt pas mauvais dit Cortado; mais prenez bien garde, Seigneur Sacriſtain, de ne pas oublier tous les ſignes de la bourſe, & la quantité préciſe de l'argent qu'il y a dedans; autrement ſi vous vous trompez d'une obole, vous ne la reverez jamais de votre vie, je peux vous en aſſurer. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là, repartit le Sacriſtain, je ne l'oublierai pas plus que la maniére de ſonner les cloches, je ne me tromperai pas d'un atome. Il tira alors de ſa poche un mouchoir de ſoye, pour eſſûyer la ſueur qui tomboit à groſſes goutes de ſon viſage, & Cortado ne l'eut pas plûtôt vû, qu'il le regarda comme à lui. Le Sacriſtain s'étant en allé, Cortado le ſuivit, & l'ayant attrapé ſur des degrez, l'appella, le prit à part & lui dit tant de ſornettes touchant le larcin & la perte de ſa bourſe, lui donnant toûjours de bonnes eſpérances, ſans jamais conclure ſon raiſonnement, que le pauvre Sacriſtain ne ſavoit plus où il en étoit en l'écoutant; & comme il ne pouvoit comprendre ce qu'il vouloit dire, il lui faiſoit répéter cinq ou ſix fois

la même choſe. Cortado le regardoit attentivement, & avoit toûjours les yeux fixés ſur les ſiens. Le Sacriſtain étourdi de ſon diſcours, le regardoit de même, de ſorte que Cortado, profitant de l'enthouſiaſme du Sacriſtain, acheva ſon ouvrage, & lui tira ſubtilement le mouchoir de la poche. Et en le quittant, lui dit qu'il le verroit ſur le ſoir dans le même endroit, parce qu'il ſoupçonnoit qu'un jeune homme de ſa même profeſſion, & de ſa même hauteur, qui paſſoit pour un peu coupeur de bourſes, étoit celui qui lui avoit volé la ſienne, & qu'il s'obligeoit de s'en aſſurer tôt ou tard. Ces dernieres paroles conſolerent tant ſoit peu le Sacriſtain, qui prit congé de Cortado, lequel vint trouver Rincon, qui avoit vû à l'écart tout ce qui venoit de ſe paſſer. Un peu plus bas, un jeune homme du même métier qu'eux, avoit également aperçû cette manœuvre, & lorſque Cartado avoit donné le mouchoir à Rincon, il s'approcha d'eux & leur dit: Dites-moi, Meſſieurs, êtes-vous de mauvaiſe entrée, ou non? Nous ne vous comprenons pas, Monſieur, répondit Rincon. Ne ſommes nous pas entre Camarades, Meſſieurs de Murcie, repliqua l'autre? Nous ne ſommes ni de Thebes

ni

ni de Murcie, dit Cortado, ſi tu as quelqu'autre choſe à nous dire, dis-nous-là, ſinon va te promener. Vous ne m'entendez pas, dit le jeune homme? Eh bien je vous le ferai entendre, & boire avec une cuillere d'argent. Je vous demande, Meſſieurs, ſi vous n'êtes pas des Voleurs; mais à quoi bon le demander, ſi je ſai qu'ils le ſont. Dites-moi: Pourquoi n'avez-vous pas été à la Douanne du Seigneur Monipodio? Dans ce païs-ci paye-t-on des droits pour être Voleur? galant homme, dit Rincon: Si on n'en paye point, répondit le jeune garçon, du moins faut-il que les filoux ſe faſſent enregiſtrer chez le Seigneur Monipodio, qui eſt leur Pere, leur Maître, & leur refuge, c'eſt pour cela que je vous conſeille de venir avec moi pour lui prêter obéiſſance, ou ſinon ne ſoyés pas aſſez hardis de voler ſans être ſous étandarts, il vous en couteroit cher. J'ai toûjours cru, dit Cortado, que voler étoit un métier libre, exempt de taille & de gabelles, & que ſi on paye c'eſt tout à la fois, donnant pour caution le col & les épaules; mais puiſqu'ici il n'en eſt pas de même, & que chaque païs à ſa coutume, nous ne voulons pas reformer celle de cette Ville, qui pour être une des

des plus considérables du monde, aura sans doute les meilleurs usages; ainsi, vous pouvez nous accompagner jusqu'à la maison de ce Cavalier, qui selon ce que j'ai entendu dire, est un homme de considération, habile, genereux, & Expert dans son métier. Comment s'il est qualifié, habile & Expert, répondit, le jeune Conducteur, il l'est tant que depuis quatre ans qu'il est notre Major & notre Pere, il n'y en a eu que quatre qui soient allés *in finibusterie*; trente qui se soient promenés, & soixante-deux en compagnie. En vérité dit Rincon, nous entendons ce que vous voulez nous dire, comme nous savons voler en l'air: marchons, dit le guide, je vous les expliquerai en chemin. Il vous est aussi nécessaire de les apprendre que d'avoir du pain pour mettre sous la dent. Ce qu'il fit en leur donnant encore l'explication de plusieurs termes, qu'ils nomment Germanesques ou d'Allemagne, & comme le chemin étoit long, il eut le tems de les bien enseigner. Rincon dit alors à ce guide, Monsieur, êtes-vous par avanture Voleur, oui, répondit-il, pour servir Dieu & les honnêtes gens, je ne suis cependant pas un des plus habiles, étant encore dans l'année de mon Noviciat. Cortado lui répondit,

ma

ma foi c'eſt une choſe que j'ignorois encore, qu'il y eut des Voleurs dans le monde pour ſervir Dieu & les honnêtes gens. Seigneur reprit le Novice, je ne connois pas la Tologie, ce que je ſai, c'eſt que chacun dans ſa profeſſion peut ſervir Dieu, d'autant plus que c'eſt l'ordre que donne Monipodio à tous ſes Diſciples. Certes, dit Rincon, c'eſt un ordre loüable & ſaint, puiſqu'il oblige les Voleurs à ſervir Dieu. Il eſt ſi ſaint & ſi bon, repliqua le guide, que je ne crois pas qu'on en puiſſe preſcrire de meilleurs dans notre métier. Le Seigneur Monipodio a ordonné, que de tout ce que nous volerons, nous donnions quelque choſe pour l'huile de la Lampe, qui eſt devant une Image très venerée en cette Ville; & en verité, nous avons vû arriver des choſes merveilleuſes pour cette bonne œuvre; ces jours paſſés on donna trois tours à un Quartenier, qui avoit devoyé deux Rouſſins, & quoi qu'il fut fort foible, & avec la fievre quarte, il ſouffrit le tout ſans chanter, comme ſi c'eut été une bagatelle. Nous attribûons nous autres qui ſommes ſes Confreres, ce miracle à ſa bonne dévotion, parce que ſes forces ne lui permettoient pas de ſouffrir les prémieres tentatives du Boureau. Comme je vois

que

que vous m'allez demander la ſignification des termes dont je viens de me ſervir, je veux vous donner le remede avant la maladie, & vous prévenir : Sachez donc que Quartenier eſt un Voleur de troupeaux. Tour eſt le tourment ; Rouſſin ſont des ânes, ſauf votre reſpect : Prémiére tentative eſt le prémier tour de corde que donne le Boureau. Nous faiſons bien davantage, nous diſons notre chapelet toutes les ſemaines. Une grande partie de nous autres ne volons point le Vendredi, & le Samedi ; nous n'approchons jamais des femmes qui s'appellent Marie. Tout cela me paroit magnifique dit Cortado ; mais dites-moi, faites vous quelqu'autre reſtitution, ou quelqu'autre penitence que celle que vous venez d'alleguer ? En fait de reſtitution, il n'en faut pas parler, répondit le Conducteur, c'eſt une choſe impoſſible, parce que le vol eſt reparti en trop de portions, les Miniſtres de la Juſtice & les Commis en emportant chacun la ſienne. Ainſi le prémier Voleur ne peut rien reſtituer, d'autant plus que perſonne ne nous engage à cette reſtitution, puiſque nous ne nous confeſſons jamais. Lorſqu'on lance des excommunications, elles ne viennent point à notre connoiſſance, on ne

nous

nous voit point à l'Eglise dans ce tems-là, nous n'y allons que dans le tems du Jubilé, parce qu'alors nous y trouvons notre compte dans la presse. De sorte qu'avec l'aumône, le chapellet, & les autres dévotions que vous dites ou que vous faites, dit Cortado, vous vous imaginés que votre vie est sainte & loüable? Hé quel mal y trouvez-vous répondit le jeune homme? Ne vaut-il pas mieux être Voleur qu'Héretique ou Renegat, que de tuer son pere ou sa mere ou d'être Solomique? Sodomite voulez-vous dire, répliqua Rincon; Justement dit le garçon. Tout ce que vous venez de rapporter est mal, réprit Cortado. Enfin puisque notre destin veut que nous entrions dans votre Confrérie, doublez le pas, Monsieur, je brûle d'envie de me voir avec le Seigneur Monipodio, dont on compte tant de belles qualités. Vous serez bien-tôt satisfait, dit le guide, nous voyons d'ici sa maison, restés tous deux à la porte, tandis que j'irai voir s'il est visible, parce que voici l'heure où il donne audience. Fort bien, dit Rincon. Le garcon prit le devant, entra dans une maison, qui bien loin d'être belle, avoit très-mauvaise mine, & les deux autres attendirent à la porte. Leur conducteur sor-

ſortit ſur le champ, les appella & les fit attendre dans une cour pavée de brique aſſez propre, & lavée avec du ſang de bœuf; de ſorte qu'on auroit pû y balayer du plus fin Carmin; d'un côté il y avoit un banc à trois pieds, & de l'autre une cruche, dont le haut étoit ébrechée, & par-deſſus un petit pot, qui n'étoit pas moins malade que la cruche, à un autre endroit ſe voyoit une vieille natte, & un pot de baſelic. Nos deux jeunes gens regardoient attentivement les meubles de la maiſon, en attendant le Seigneur Monipodio, & voyant qu'il tardoit à venir, Rincon eut la hardiſſe d'entrer dans une ſale-baſſe, de deux petites qu'il y avoit autour de la cour. Il apperçut dans cette ſale, deux fleurets, deux boucliers de liége attachés à quatre cloux, un grand coffre ſans deſſus, ni rien qui le couvrit, & trois autres vieilles nattes étenduës par terre. Au milieu de la muraille qui faiſoit face à la porte, étoit appliquée une image très-groſſiere, de Notre-Dame, & plus bas pendoit une corbeille de palmier, & auprès un petit pot de fayance, qui tenoit à la muraille, ce qui fit croire à Rincon que la corbeille ſervoit à recevoir les aumônes, & le pot de fayance de bénitier, ce qui étoit la vérité. Dans ce tems-là,

deux

deux jeunes gens de vingt-deux ans chacun, en habit d'Etudians, entrerent dans la maiſon, peu après, deux crocheteurs & un aveugle en firent de même, & ſans proferer une ſeule parole, ils commencérent à ſe promener dans la cour. Deux Vieillards habillés de friſe noire ne tarderent pas à venir, & tenant un long Roſaire à groſſes Patenotres à la main, avec un air grave & ſevere, vouloient imprimer du reſpect; une Vieille ridée les ſuivit & s'en fut droit à la Sale; elle prit de l'eau bénite, ſe mit fort dévotement à genoux devant l'Image, & après un aſſez long tems; & avoir baiſé trois fois la terre, & autant de fois levé les mains & les yeux au Ciel, elle ſe leva, mit ſon aumône dans la corbeille, & ſortit avec les autres dans la cour. Enfin en moins de demie heure juſqu'à quatorze perſonnes de différens habits, & de divers métiers s'y raſſemblérent. Deux hommes jeunes, bienfaits, & bien plantés, avec de fortes mouſtaches, des chapeaux à grands bords, des cravattes à la flamande, des bas rouges & de belles jarretieres, des épées de longueur, portant à la ceinture deux piſtolets en guiſe de dagues, arrivérent des derniers, & en entrant jettérent un coup d'œil de travers ſur Rincon, & ſur Cortado,

tado, comme ne les connoiſſant pas encore. Ils vinrent droit à eux, & leur demanderent s'ils étoient de la Confrairie? Rincon répondit qu'oui, & qu'ils étoient les très-humbles Serviteurs de ces Meſſieurs. Le Seigneur Monipodio deſcendit ſur ces entrefaites, autant attendu que reſpecté de cette honnorable Compagnie, il paroiſſoit un homme de quarante-cinq à quarante-ſix ans, haut de taille, viſage bazané, ſourcils épais & ſe joignans, barbe noire & bien garnie, & les yeux enfoncés. Il deſcendit en chemiſe, & par l'ouverture du Jabot on appercevoit un bois, tant ſon eſtomac étoit garni. Par-deſſus la chemiſe, il portoit un manteau de friſe, qui lui deſcendoit juſqu'aux pieds, où il avoit une mauvaiſe paire de ſouliers en pantoufles, ces jambes étoient couvertes par les canons d'un haut de chauſſes de toile, qui étoient fort larges & longues juſqu'au coup de pied. Son chapeau ras en forme de clocher, avoit des aîles très-amples. Une couroye lui paſſoit par les épaules, & par la poitrine, & ſoutenoit une épée large & courte. Ses mains étoient ramaſſées, veluës, les doigts courts & gras, les ongles longs & crochus, on ne voyoit point ſes jambes, mais ſes pieds monſtrueux

par

par la longueur & par la largeur, étoient pleins de cors & de calus; ce tout repreſentoit le perſonnage le plus ruſtique, le barbare le plus diforme qui ſe puiſſe voir dans le monde. Le Conducteur de nos deux jeunes gens, deſcendit avec lui, & les prenant par la main, les préſenta à Monipodio, en lui diſant. Voici les deux aimables garçons dont j'ai eu l'honneur de parler à votre Seigneurie, Monſeigneur Monipodio; ayez la bonté de les examiner, & vous verrez qu'ils ſont dignes d'entrer dans notre Congrégation. Je le ferai avec plaiſir, répondit Monipodio. J'avois oublié de dire, que lorſque Monipodio deſcendit, toute l'aſſemblée lui fit une profonde & ample révérence, excepté les deux braves, qui d'un air de petit maître lui leverent à peine le chapeau, & continuërent à ſe promener d'un côté de la cour, tandis qu'il ſe promenoit de l'autre côté. Monipodio demanda à nos garçons, quels étoient leur métier, leur pere, & leur Patrie. Rincon lui répondit. Pour notre métier vous le ſavez, puiſque nous ſommes devant vous; il ne me paroit pas néceſſaires de dire d'où nous ſommes, & quels ſont nos peres, il ne s'agit pas ici de faire des preuves pour entrer dans un ordre

dre de Chevalerie. Monipodio lui répondit, vous avez raiſon, mon enfant, c'eſt bien fait de ne point tant vous faire connoître, parce que ſi la fortune ne vous étoit pas favorable, il ne conviendroit pas qu'on put lire dans les livres du Géolier, où dans une Sentence: Un tel, fils de tel, naturel de tel païs, a été pendu, foüeté ou châtié, de telle & telle maniére, ce qui ſonneroit fort mal aux oreilles chaſtes. Ainſi je vous répète, qu'il eſt à propos de taire ſa patrie & ſon nom propre, quoi qu'entre nous autres rien ne doive être caché; je ne veux ſavoir maintenant que votre nom. Rincon & Cortado le ſatisfirent. Dorénavant dit Monipodio, je veux, & je prétends, que vous Rincon, vous appelliez Rinconet, & vous Cortado, Cortadille, ce ſont deux noms qui paroiſſent avoir été moulés exprès pour votre âge, & pour nos Ordonnances, en vertu deſqu'elles nous ſommes obligés de ſavoir le nom des peres de nos Confreres, parce que nous avons accoûtumé de faire dire tous les ans, une certaine quantité de Meſſes pour les ames de nos parens & de nos Bienfaiteurs décédés, retirant pour la rétribution de ceux qui les diſent, certaine portion ſur le butin que nous gagnons.

gnons. On prétend que de pareilles meſſes bien dites & bien payées, ſont d'un grand ſecours pour ces ames par voye de naufrage. Nous conſidérons comme nos bienfaiteurs, le Procureur qui nous défend, le Prévôt qui nous avertit, le Bourreau qui a pitié de nous, celui qui, lorſque quelqu'un de nous fuit par la ruë, & qu'on lui crie après, au voleur, au voleur, arrêtez-le; ſe mêt au milieu de la foule, & s'oppoſe à ceux qui le ſuivent, en diſant, laiſſez-le aller, il eſt aſſez malheureux de faire un tel mêtier, tans pis pour lui, ſon propre vice lui tient lieu de châtiment. Nous comptons auſſi comme bienfaitrices, les pauvres filles qui nous ſécourrent à la ſueur de leur corps dans les priſons, comme dans les galères; & bienfaiteurs nos Péres & nos Méres qui nous mettent au monde, & le Greffier qui, lorſqu'il veut nous favoriſer, ne trouve aucun delit qui mérite le nom de crime, & par conſéquent digne de punition. Pour tous ceux dont je viens de parler, notre Confrairie fait tous les ans un adverſaire avec la plus grande pompe & ſolemnité * qu'il nous eſt poſſible, cer-

* Il y a ici un Equivoque dans l'Eſpagnol qui ne ſieroit pas en françois; Popa pour Pompa, Soledad pour ſolenidad.

tainement, dit Rinconet, (ce nom lui ayant été confirmé,) tout cela eſt le fruit du très grand & du très vaſte génie, que comme nous l'avons entendu dire, tout le monde connoit dans le Seigneur Monipodio. Nos Péres ſont encore en vie; s'ils venoit à mourir avant nous, nous en donnerions promptement avis à la très heureuſe & très charitable Congrégation, afin que pour le bien de leurs ames, on leur faſſe le naufrage ou tourmente, ou cet adverſaire dont vous venez de nous parler, avec la Solemnité & la pompe accoutumée; cela ſe fera ainſi, ou l'on me mettra en piéces, repliqua Monipodio, puis appellant l'Eſpion, il lui dit, viens ici, Ganchuelo, les poſtes ſont-ils garnis. Oui répondit Ganchuelo, nous avons trois ſentinelles autour d'ici, & il n'y a pas à craindre qu'on nous ſurprenne.

Revenons à notre point, dit Monipodio. Je voudrois ſavoir mes Enfans, ce dont vous êtes capables, afin que je vous diſtribue des emplois conformes à votre inclination, & à votre capacité. Pour moi répondit Rinconet, je ſai un peu amuſer le Payſan, j'entends le jar, je vois la fumée de loin; & tout ce que j'ai une fois ſous la main, ſous la dent, & dans la poche, ne ſort pas par mes pieds:

J'en-

J'entre dans la gueule du loup comme dans ma maiſon ; & lors qu'il s'agit de déniaiſer quelqu'un, j'en viendrai mieux à bout que de lever un Régiment, & je ſuis plus prompt à donner un mauvais coup au plus habile, qu'à payer mes debtes. Ce ſont de bons commencemens dit Monipodio, quoi que ce ne ſoit que de vieux tours, uſés, ſûs de tous les novices, & qui ne ſe pratiquent qu'à l'égard d'un pauvre Diable qui ſe laiſſeroit tuer depuis minuit en bas ; mais le tems viendra, & nous verrons qu'ayant mis ſur ce fondement, une demie-douzaine de bonnes leçons, vous ſerez un habile compagnon, & peut-être un bon maître. Tout ce que je ſaurai, ſera toujours pour ſervir, vous & Meſſieurs les Confréres, répondit Rinconet. Et vous Cortadille que ſavez vous ? demanda Monipodio. Moi Monſieur, dit Cortadille, je ſai la règle de poſer deux & retenir cinq, je ſonde adroitement & promptement une bourſe. Ne ſavez vous que cela dit Monipodio ? Non, Monſieur, pour mes péchés, répondit Cortadille. Ne vous affligez point, mon Enfant, reprit Monipodio, vous êtes arrivé dans un port & dans une Ecole où vous ne vous noyerez pas, & d'où vous ſortirez avec tous les avan-

tages que vous pouvez désirer : Eh bien ! comment va le cœur mes Enfans ? Comment voulez vous qu'il aille, répondit Rinconet ? nous sommes tous prêts à entreprendre tout ce qui touche notre métier & notre exercice. C'est fort bien, reprit Monipodio ; mais je voudrois que vous eussiez encore le courage de souffrir s'il le falloit une demie douzaine de tours sans remuer les lèvres, & sans dire un mot. Nous savons déja ce que veulent dire ces tours, & nous avons assez de courage pour tout ce qui peut s'offrir. Nous ne sommes pas encore assez ignorans que nous ne fachions que le col paye les sotises de la langue ; Le Ciel fait bien de la grace à l'homme résolu, pour ne pas me servir d'autre terme, que de lui laisser sa langue maîtresse de sa mort ou de sa vie, comme s'il y avoit plus de lettres dans un *non* que dans un *oui*. C'est assez, il n'en faut pas d'avantage, interrompit Monipodio, je vous dis que cette seule raison me convainc, m'oblige, me persuade, & me force, à vous faire admettre à l'instant pour Confréres du prémier rang, & à vous décharger de l'année du Noviciat. Je suis aussi de cet avis, dit l'un des braves, tous ceux qui étoient présens, & qui avoient écouté les répon-

reponſes des deux Novices, approuvérent la grace qu'on leur faiſoit, & priérent Monipodio qu'on leur accordât, & qu'on les fit jouïr dès le moment de tous les privilèges de la confrairie, puis que leur bonne mine & leur bel-Eſprit les en rendoient dignes. Il répondit que par rapport à eux tous, il les leur accordoit, avertiſſant les Jeunes confréres qu'ils devoient regarder cette faveur comme extraordinaire, parce que ces privilèges conſiſtoient à ne point payer la moitié du premier vol qu'ils feroient, à ne point exercer les bas emplois pendant toute cette année, c'eſt à ſavoir, à ne point porter de proviſion à aucun confrére principal à la priſon, ni à ſa maiſon de la part de ceux qui l'aſſiſtent; à donner des repas quand, comment, & où bon leur ſembleroit, ſans demander permiſſion à l'Inſpecteur, à entrer dans l'inſtant en part de ce que les principaux confréres apporteroient, comme l'un d'eux, & à jouïr d'un grand nombre d'autres prérogatives qu'ils conſidérérent comme une grace ſinguliére, & pour leſquelles ils firent de très amples remerciemens. Pendant que cette ſcene ſe paſſoit, il entra un petit garçon en courant, & hors d'haleine qui leur dit, l'Alguaſil des Vagabonds vient droit à cette

maiſon ; mais il n'a aucune ſuite avec lui. Que perſonne ne branle dit Monipodio, c'eſt un de nos amis qui ne paroit jamais ici pour nous faire du mal, tranquilliſez vous, je vai ſortir pour lui parler. Tous ſe tranquilliſérent, ils étoient déja émûs : Monipodio ſortit à la porte, & y trouva l'Alguaſil avec lequel il eut un moment de converſation, & auſſi tot Monipodio rentra, & demanda à qui étoit tombé aujourd'hui la place de St. Laurent ? A moi dit le conducteur de Rinconet, & de ſon camarade ; eh comment ne m'avez vous pas donné part d'une bourſe brodée qui ce matin a fait naufrage dans ce quartier là, avec quinze écus d'or, deux réaux en piéces, & je ne ſai combien de monnoie. Il eſt vrai, dit le guide, que cette bourſe a manqué aujourd'hui, mais je ne l'ai point priſe, & je ne puis m'imaginer qui peut l'avoir fait : Il n'y a point à badiner avec moi, reprit Monipodio, il faut abſolument que la bourſe paroiſſe, parce que l'Alguaſil la demande, qu'il eſt de nos amis, & qu'il nous rend mille ſervices toutes les années. Le Guide recommença à jurer qu'il ignoroit ce qu'elle étoit devenuë ; Monipodio ſe mit en colère, de ſorte que le feu ſembloit lui ſortir par les yeux, & s'écria, que perſonne ne ſe mo-

que,

que, & ne ſoit aſſez hardi que d'enfreindre le moindre de mes ordres, il lui en couteroit la vie: Que la bourſe paroiſſe, & ſi on la retient de peur de paier les droits, je lui donnerai tout ce qui le touche en entier, & je mettrai le reſte de ma poche: Je veux que l'Alguaſil s'en retourne content de toute ſorte de maniéres. Le jeune homme profera derechef mille juremens & mille malédictions, en diſant qu'il n'avoit ni pris, ni vû une telle bourſe, cela ne fit qu'irriter la fureur de Monipodio, & mettre en déſordre toute la compagnie, fachée de ce qu'on enfreignoit ſes ſtatuts & ſes ordonnances. Rinconet voiant un pareil tumulte, crut qu'il devoit l'appaiſer, & faire plaiſir à ſon Chef qui crevoit de rage, & après en avoir conferé avec Cortadille, d'un commun avis, tira la bourſe du Sacriſtain, & dit, plus de bruit, Meſſieurs, voilà la bourſe, ſans qu'il y manque rien de ce que l'Alguaſil a dit. Mon camarade Cortadille la attrapée ſubtilement aujourd'hui avec un mouchoir qu'il a pris par ſurcroit à la même perſonne. Cortadille ſur le champ fit voir le mouchoir. Monipodio content, lui dit, Cortadille le bon, Titre & ſurnom qui lui reſtera dans la ſuite, gardera le mouchoir, je le prendrai

drai ſur mon compte. Pour la bourſe, il faut la rendre à l'Alguaſil, elle appartient à un Sacriſtain ſon parent, & il convient d'agir comme dit le proverbe, Ce n'eſt pas trop de donner la pate de la Poule à celui qui te la donnée toute entiére. Ce bon Alguaſil nous paſſe plus de choſes en un jour, que nous ne pouvons, & n'avons coutume de lui donner en cent. Tous approuvérent d'un commun accord la nobleſſe & la généroſité des deux nouveaux Profés; la ſentence & l'avis de leur Chef qui s'en fut rendre la bourſe à l'Alguaſil, & le ſurnom de Bon, fut confirmé à Cortadille, comme il l'avoit été à Don Alonſe Perez de Guſman, ſurnommé le Bon, pour avoir jetté par deſſus les murailles de Tariſte, le couteau qui devoit ſervir à couper la gorge à ſon propre fils. Monipodio en rentrant fut ſuivi de deux jeunes filles, bien fardées, aiant les lévres rougies, & la gorge blanchie, à moitié couvertes d'une mante de ſarge d'aſcot, avec un air joieux, & effronté, preuves autentiques qui firent connoitre à Rinconet & à Cortadille, qu'elles étoient tout-à-fait libres dans la maiſon, & ils ne ſe trompérent pas. Elles s'en furent d'abord les bras ouverts, l'une embraſſer Chiquiſnaqué, & l'autre Maniferro,

nom

nom des deux braves dont nous avons parlé ; Maniferro portoit ce nom parce qu'il avoit une main de fer, à la place de celle que la justice lui avoit fait couper. Les braves les embrassérent avec joie, & leur demandérent si elles avoient apporté dequoi mouiller le gozier. Eh quoi cela peut-il manquer, mon ami? Silvatille ton Domestique ne tardera pas à venir avec le panier (1) à couler la lessive tout plein de ce qu'il a plu à Dieu d'envoier, & effectivement parut à l'instant, un garçon avec un panier à lessive, couvert d'un drap de lit. L'arrivée de Silvato rendit toute la compagnie de bonne humeur, & alors Monipodio fit étendre une des Nates qui étoient dans la salle au milieu de la cour; il ordonna que chacun s'y assit en rond, & qu'en bûvant & mangeant, on parleroit d'affaires. Alors la vieille qui avoit fait sa priére devant l'image de Notre Dame dit, Mon fils Monipodio, je

(1) Autrefois les lessives se faisoient dans de fort petits paniers en Espagne, les hommes & les femmes même les plus Hupées, n'ayant ordinairement que deux chemises, & le reste du linge à proportion. Tous les Samedis on faisoit cette petite lessive, la mode n'est pas encore anéantie.

ne ſuis pas pour me réjouïr, j'ai depuis quelques jours un ſi grand mal de tête qu'il me rend comme folle, & de plus, avant qu'il ſoit midi, je dois aller faire mes dévotions accoutumées, & mettre des bougies à Notre Dame des Eaux, & au Saint Crucifix de S. Auguſtin; ce que je ne manquerois pas d'exécuter quand il nègeroit, ou qu'il venteroit à tout rompre. Je m'étois renduë ici, parce que la nuit paſſé, le Renégat & Centopiés ont apporté à ma maiſon un panier de leſſive un peu plus grand que celui qui eſt préſent, rempli de linge, & qui comme Dieu m'entend, & ſur ma conſcience, avoit encore ſa cendre, les pauvres gens n'auront pas eu le tems de la jetter, ils entrérent au logis, en ſuant à groſſe goute, & tout eſſoufflés: l'Eau couloit ſur leur viſage, & les faiſoit paroitre auſſi beaux que des Anges. Ils me dirent qu'ils alloient à la piſte d'un Berger qui venoit de peſer une bonne quantité de moutons à la boucherie, pour voir s'ils pourroient mettre la main ſur une bonne portion d'argent qu'il emportoit chez lui. Ils ne vuidérent pas le panier, & ne ſe donnérent pas la peine de compter le linge par piéces, ſe fiant ſur ma bonne conſcience. Que Dieu accompliſſe mes ſouhaits,

huits comme c'eſt la vérité, & nous delivre tous du pouvoir de la juſtice, comme je n'ai pas touché le panier, & qu'il eſt auſſi entier que lors que ma mére me mit au monde. Nous le croions fermement ma bonne mére, répondit Monipodio, & que le panier eſt de la maniére que vous le dites; j'irai là entre chien & loup, j'examinerai ce qui ſera dedans, & je partagerai ce que j'y trouverai à toute la Communauté, avec la fidélité & le ſoin imaginable. Tout ce qui vous plaira mon fils, répondit la vieille, il ſe fait tard, donnés-moi un coup à boire, ſi vous en avez, pour fortifier mon eſtomac qui eſt toujours ſi foible: Eh comme vous l'avallerez bonne mére, dit la Eſcalante, camarade de Gananciosa, puis aiant découvert le panier, on vit paroitre une eſpèce de baril de cuir qui pourroit contenir vingt cinq bouteilles de vin, & un flacon qui tenoit au moins un pot, la Eſcalante prit le flacon, & le donna à la vieille dévote, qui le ſaiſiſſant à deux mains, après avoir ſoufflé un peu d'écume, dit, il y en a beaucoup ma fille Eſcalante, mais Dieu nous donnera aſſez de forces pour tout: elle appliqua enſuite la bouteille à ſes lèvres, & d'une traite, & ſans prendre haleine, elle la fit paſſer dans ſon eſtomac, en di-

ſant, c'eſt du vin de Guadalcanal, il n'eſt pas mauvais, on n'y a pas mis de plâtre. Dieu te conſole ma fille, puis que tu m'as conſolée de la ſorte, je crains cependant qu'il ne me faſſe mal, parce que je ſuis encore à jeun. Ne craignez rien, bonne mére, répondit Monipodio, c'eſt du vin vieux; j'eſpère que la bonne Vierge me fera cette grace, reprit la vieille; voiez mes chéres filles ajouta-t-elle ſi vous n'auriez pas par hazard quelque monnoie à me donner, pour acheter des bougies. Je ſuis venue ici avec tant de précipitation, pour donner des nouvelles du panier à leſſive, que j'ai oublié ma poche à la maiſon. Oui j'en ai, Dame Pipote, (c'étoit le nom de la bonne vieille,) répondit la Ganancioſa, prenez, voilà deux ſols pour acheter une bougie, & la mettrez à mon intention devant Mr. Saint Michel; & ſi vous en pouvez acheter deux, vous mettrez l'autre à Monſieur S. Blaiſe. Ce ſont mes deux Avocats. Je voudrois bien que vous en mettiez une troiſiéme à Madame ſainte Luce, à laquelle j'ai une grande dévotion pour le mal des yeux; mais je n'ai pas d'autre monnoie; j'eſpère que j'en aurai une autre fois pour ſatisfaire ma dévotion. Vous ferez bien ma fille, ne ſoiez pas

chiche,

chiche, considerez qu'il vaut mieux porter les cierges devant soi avant la mort, que d'attendre que des héritiers ou des Exécuteurs Testamentaires les mettent pour nous. La Mére Pipote parle bien, dit la Escalaute, & mettant la main à la bourse, lui donne un sol, en la priant de mettre deux autres bougies devant tels Saints qu'elle croiroit les plus serviables, & les plus reconnoissans. La Pipote s'en fut en disant, Réjouissez-vous mes Enfans, maintenant que vous en avez le tems. La Vieillesse viendra, & vous pleurerez: alors les momens que vous aurez perdus dans la Jeunesse, comme je le fais continuellement; Recommandez-moi à Dieu dans vos bonnes prières, je m'en vai en faire de même, & pour moi & pour vous, afin qu'il nous délivre & nous conserve, dans notre négoce, de tout coup imprévu de la Justice, & après cela elle s'en fut. Après le départ de la vieille, tous les Confrères s'assiérent autour de la Natte sur laquelle la Garancioſa, étendit le drap de lit en guise de nape. La première chose qu'elle tira du Panier, fut une très grosse bote de raves, près de deux douzaines d'oranges & de limons, & un grand plat rempli de bacalae, coupé en tranches. Elle fit voir ensuite la moitié

moitié d'un fromage d'Hollande, un pot d'olives des plus belles, un plat de tripes, avec une grande quantité d'Ecrevisses de mer, assaisonnés avec de grosses capres, & noiés dans une sausse de poivre rouge: & trois grands pains blancs. Ceux qui devoient dejeuner, étoient quatorze, & chacun d'eux tira son couteau à manche jaune, excepté Rinconet, qui mit au jour la demie épée. Les deux vieillards vêtus de frise, & l'Espion avoient en partage le flacon qu'on avoit rempli. A peine la troupe joieuse avoit-elle commencé à donner sur les Oranges, que chacun fut surpris d'entendre frapper à la porte. Monipodio commanda qu'on restât tranquille, & entrant dans la salle basse où il dépendit un bouclier, aiant mis l'Epée à la main, il s'arrêta contre la porte, & avec une voix roque & effroiable: il demanda qui est là? ils répondirent de dehors, c'est moi Seigneur Monipodio, il n'y a personne autre; je suis Tagarete la sentinelle de ce matin, je viens vous avertir que Julienne la Cariharte s'approche d'ici toute échevelée, & toute en pleurs, il semble qu'il lui est arrivé quelque catastrophe. Elle parut sur le champ, Monipodio l'entendant, ouvrit la porte, ordonna à Tagarete de retourner

tourner à ſon poſte, & que dorenavant, il avertit ſans faire tant de bruit & tant de carillon. Il promit d'obéir. La Cariharte entra, c'étoit une fille de la même étoffe & du même métier que les autres. Elle avoit les cheveux épars, le viſage marqué de coups de poing, & dès qu'elle fut dans la cour, elle tomba évanouïe. La Eſcalante & la Ganancioſa, la ſécoururent promptement, & aiant ôté les agraffes de ſon corſet, ils la trouvérent toute noire & meurtrie de coups. Ils lui jettérent de l'eau ſur le viſage, Elle revint à elle en criant à haute voix. La Juſtice de Dieu & du Roi vienne ſur ce voleur, écorche viſage; ſur ce poltron de filou, ſur ce miſérable pouilleux que j'ai ſauvé plus de fois de la corde qu'il n'a de poil au menton. Malheureuſe que je ſuis! Voiez pour qui j'ai perdu & paſſé la fleur de ma jeuneſſe, & de mes tendres années; pour un maraud, un fripon, un aſſaſſin, un incorrigible. Tranquillife toi Cariharte, lui dit Monipodio, je ſuis ici pour te rendre juſtice; conte nous le tort qu'on t'a fait, tu ſeras plus longue à nous le conter, que moi à te venger; dis-moi en quoi on t'a manqué de reſpect, & ſi tu déſires d'être vengée, tu n'as pas beſoin de crier? Quel reſpect

reſpect répondit Julienne, on me reſpectera plus dans l'Enfer que ne l'a fait ce miſérable qui fait le Lion parmi les brebis, & l'agneau parmi les hommes; moi, boire, manger & dormir avec un tel homme, plutôt me voir mangée des chiens, m'avoir mis de la maniére que vous allez voir? Elle hauſſa ſes cotes juſqu'au genou & un peu plus haut, & découvrant les coups de fouet qu'on lui avoit donnés, Voilà dit-elle comment cet ingrat de Repolido m'a traitée, lui qui m'a plus d'obligation qu'à la mére qui l'a mis au monde? Et croiriez vous pourquoi il en eſt venu à ce point, vous jugerez que je lui en ai donné quelque occaſion? non certes, je ne l'ai pas fait, ç'a été parce qu'étant à jouer, & perdant, il m'envoia demander par Cabrillas ſon garçon, trente réaux, & que je ne pus lui en envoier que vingt quatre: Dieu le ſait, & je le prie de me tenir compte du travail & de la peine avec leſquels je les avois gagnées. En revanche de ma politeſſe & de ma bonne foi, s'imaginant que je lui cachois quelque partie de ce qu'il s'étoit figuré que je pouvois avoir, il m'a fait aller ce matin derriére le Jardin du Roi, & là, parmi des oliviers, il m'a mis nuë comme la main, ſans rime ni raiſon; je vou-

voudrois le voir de même condamné aux galères, il m'a donné tant de coups avec ſon ceinturon, qu'il m'a laiſſée pour morte; pour témoins irreprochables, vous en voiez les marques. Elle recommença alors à s'écrier, à demander juſtice, & Monipodio la lui promit derechef, de même que tous les braves qui l'écoutoient. La Ganancioſa lui prit la main pour la conſoler, en lui diſant, qu'elle donneroit volontiers les plus beaux joiaux qu'elle poſſédoit, pour qu'il lui en fut autant arrivé avec ſon galant, parce que je veux bien que tu ſaches, dit-elle, ma ſœur Cariharte, ſi tu ne le ſais pas, que qui aime bien, châtie bien. Lors que ces méchants nous frappent, nous fouëtent, & nous donnent des coups de pieds, c'eſt alors qu'ils nous adorent; di-moi en conſcience: après que Repolido t'a eu châtiée & moulue de coups, ne t'a-t-il pas fait une careſſe? comment une, reprit la fille en pleurs, cent mille; & il auroit donné un doigt de ſa main, pour que je l'euſſe accompagné à ſon auberge; je crois même que les larmes ſortoient preſque de ſes yeux, après qu'il m'a eu maltraitée. Il n'y a pas de doute, repliqua la Ganancioſa, il ſe ſera mis à pleurer de douleur, de t'avoir ainſi outragée. De tels hom-

hommes en pareil cas, n'ont pas fait la sotise qu'ils s'en repentent, tu verras, ma sœur, qu'avant que nous sortions d'ici, il te viendra chercher, & te demandera pardon pour le passé, plus doux qu'un mouton. Certainement, répondit Monipodio, ce misérable fol n'entrera pas par cette porte, s'il ne fait auparavant une pénitence proportionée à son crime; avoir été assez hardi que de mettre les mains sur le visage & sur le corps de la Carthare, qui peut aller de pair en propreté & en profit avec la même Ganancioſa qui est ici présente, & c'est tout dire, hélas dit alors la Julienne, ne dites point de mal, Seigneur Monipodio de ce malheureux, que tout mauvais qu'il est, j'aime plus que mes propres entrailles? Les bonnes raisons que vient d'avancer en sa faveur ma bonne amie la Ganancioſa, m'ont troublé l'ame & l'esprit, & en vérité je suis toute prête à l'aller chercher. Pour cela tu ne le feras pas, par mon conseil, repliqua la Ganancioſa, autrement il s'en prévaudroit, & te traiteroit comme la dernière des misérables. Tranquilise toi, ma sœur, tu le verras bientôt venir, comme je te l'ai dit, t'assurer de son répentir, & s'il ne vient pas, nous lui écrirons des couplets de chansons qui le

feront

feront enrager. Fort bien dit la Carharte, j'ai mille choſes à lui écrire. Je ſerai le ſecretaire quand vous en aurez beſoin dit Monipodio, & quoi que je ne ſois pas du tout Poëte, cependant ſi je me mets en train, je ſuis homme à faire deux millier de couplets en un clin d'œil, & s'ils ne ſe trouvent pas bons, j'ai un barbier de mes amis qui eſt fameux Poëte, qui nous en donnera tant que nous voudrons; maintenant achevons notre déjeuné, le reſte ira bien. La Julienne fut contente d'obéir à ſon Chef, de ſorte que chacun retourna à ſon gaudéamus, & dans un moment on vit le fond de la corbeille & la lie du tonneau de cuir. Les vieillards burent ſans fin, les jeunes gens en firent de même, & les femmes les imitérent. Les vieillards demandérent la permiſſion de ſortir, ce que leur accorda ſur le champ Monipodio, leur recommandant de venir donner compte avec toute la ponctualité requiſe, de tout ce qu'ils croiroient utile, & convenable pour l'intérêt de la communauté. Ils répondirent qu'ils n'avoient rien de plus à cœur, & s'en allérent. Rinconet qui de ſoi-même étoit curieux, obtint d'abord la permiſſion de parler, puis demanda à Monipodio, de quoi ſervoient dans la confrarie

rie deux perſonnages tant graves, & ſi bien plantés; Monipodio lui répondit que ces ſortes de gens en jargon, s'apelloient des Frelons; que leur occupation conſiſtoit à courrir tout le jour la ville, afin d'examiner dans quelle maiſon on peut faire la nuit quelque tentative, & ſuivre ceux qui ſortent des bureaux de la Douanne & de la monnoie, & remarquer où, & dans quel endroit ils mettoient leur argent, & que dès qu'ils s'en étoient informés, ils ſondoient les murailles de la maiſon, & ſignaloient l'endroit le plus convenable pour faire des trous, par où on pouvoit s'y introduire. Enfin il dit que c'étoit les perſonnes autant & plus néceſſaires que qui que ce fut dans ſa Confrairie; qu'à cette conſidération, ils avoient le quint de tout ce qu'on pouvoit attraper par leur induſtrie, comme le Roi l'avoit des tréſors; que malgré cela, c'étoit des hommes très ſincères, honnêtes, de bonne vie, & de réputation; craignant Dieu & leurs Conſciences, qui tous les jours entendoient la meſſe avec une fervente dévotion, & qu'il y en avoit pluſieurs d'entr'eux, & particuliérement les deux qui venoient de ſortir, qui ſe contentoient avec beaucoup moins que ce qui leur revenoit ſelon les regiſtres de la Communau-

munauté. Il y en a deux autres, qui ſont de leur métier Porte faix, & qui changeant à tous momens les meubles des maiſons, ſavent l'entrée & la ſortie de toutes celles de la ville, & par conſéquent celles qui peuvent nous être utiles ou non. Tout cela eſt bien digéré, dit Rinconet, je ſouhaiterois de tout mon cœur être de quelqu'avantage à une ſi fameuſe Confrairie. Dieu favoriſe toujours les bonnes penſées, dit Monipodio. Comme ils diſcouroient, on appella à la porte; Monipodio ſortit, & parla pour ſavoir ce que c'étoit. On répondit, ouvrez Seigneur Monipodio, c'eſt le Répolido. Cariharte aiant entendu ſa voix, ſe mit à dire en criant, n'ouvrez pas Seigneur Monipodio, n'ouvrez pas à ce matelot de Tarpeya, à ce tigre d'Ocagna. Monipodio ne laiſſa pas malgré ces cris d'ouvrir au Répolido; la Cariharte voiant qu'on lui ouvroit, ſe leva, & courut dans la ſale des Boucliers, & aiant fermé la porte après elle, crioit en dedans, retirez-le de devant moi ce plaiſant viſage, ce boureau d'innocens, cet épouvantail de pauvres colombes. Maniferro & Chiquiſnaque retenoit le Répolido qui vouloit abſolument entrer, où étoit la Cariharte; mais comme on l'en empêchoit, il lui diſoit en dehors,

hors, c'eſt aſſez ma chére amie, ne te fache pas davantage, tranquiliſe toi, je ſouhaite un jour de te voir mariée. Mariée moi, Eſprit malin, répondit la Cariharte, prend garde à la corde que tu touches. Tu voudrois bien que je le fuſſe avec toi, mais je le ſerai auparavant avec le ſquelette d'un mort; allons, folle reprit Répolido, finiſſons, il eſt déja tard, & ne te fais pas prier, parce que je te parle bonnement, ſur ma bonne foi, ſi la colère me monte à la tête, la rechute ſera pire que le mal, entend raiſon, & entendons la tous, ne donnons pas à diner au Diable; encore à ſouper lui donnerois-je, dit la Cariharte, afin qu'il t'emportât où mes yeux ne te pouroient jamais voir. Ne vous dis-je pas, répliqua Repolido que pour Dieu, j'aurai recours à martin bâton, je vous les compterai par douzaines, quoique je ne les vende pas. Monipodio prit alors la parole, on ne doit pas dit-il en venir à des excès en ma préſence, la Cariharte ſortira, non par menaces, mais pour l'amour de moi, & tout ira bien, les querelles des Amans leurs fait goûter des plaiſirs plus ſenſibles lors qu'ils viennent à faire la paix. Ah Julienne! ah ma fille! ah ma chére Cariharte! ſors déhors pour l'amour de moi, je ferai en

ſort

ſorte que Repolido te demande pardon à genoux. Pourvû qu'il le faſſe dit la Eſcalante, nous ſerons tous pour lui, & nous prierons tous Julienne de ſortir. Si ceci étoit conſidéré comme une ſoumiſſion qui tendit au mépris de la perſonne qui la fait, dit Repolido, je ne la ferois pas à une armée de Suiſſes, mais ſi c'eſt ſeulement pour faire plaiſir à la Cariharte, je ſuis prêt à m'enfoncer un clou au milieu du front. Chiquiſnaque & Maniferro ſe mirent à rire, ce qui fâcha tant Repolido, croyant qu'on ſe moquoit de lui, qu'il dit avec un air qui manifeſtoit ſa colère, Quiconque ſe rira ou voudra rire de ce que la Cariharte a dit, ou dira contre moi, ou de ce que nous avons dit & pourrons dire contre elle, en a menti, & mentira toutes les fois qu'il s'en rira, comme je l'ai déja dit. Chiquiſnaque & Maniferro ſe regardérent alors d'un air ſi refrogné que Monipodio vit bien qu'il y auroit du tapage, s'il n'y mettoit ordre; c'eſt pourquoi il ſe mit entre deux, & leur dit, que ceci n'aille pas plus avant Meſſieurs, & que de ſemblables paroles ne paſſent pas les dents; celles qui ſe ſont dites ne vont pas juſqu'à la ceinture, que perſonne ne les prenne pour ſoi. Nous ſommes bien ſûrs, répon-

pondit Chiquiſnaque que de pareilles fornettes ne ſe ſont pas dites, & ne ſe diront jamais pour nous : Si nous nous étions imaginés qu'elles nous regardaſſent, nous avons en main les baguettes & le tambour, nous aurions ſu le faire reſonner. Nous avons pareillement ici un tambour, Seigneur Chiquiſnaque, & s'il le faut nous ſavons encore jouer des caſtagnetes. J'ai dit que quiconque ſe divertit à nos dépens, en a menti, celui qui penſe le contraire, n'a qu'à me ſuivre, quoi qu'avec une palme d'épée de moins, je lui ferai voir que ce que j'ai avancé eſt bien dit. Après avoir parlé de la ſorte, il ſe mit en devoir de ſortir. Cariharte avoit tout entendu, & lors qu'elle comprit qu'il s'en alloit faché, elle ſortit en diſant, Retenez-le, qu'il ne s'en aille pas, ne comprenez vous pas qu'il ſort en colère, & qu'en fait de bravoure c'eſt un Judas Macarel †. Retournez ici Monſieur le fier à bras,

† Pour Judas Machabé, on a pu remarquer que ces ſortes de gens que Cervantes fait parler, éſtropient tous les mots qui ne ſont pas de leur portée, comme Naufrage pour Sufrage, Adverſaire pour Anniverſaire, Ocagne pour Hircania. Cela arrive en Eſpagne tous les jours, même en bonne compagnie.

bras, mon cher cœur, & en l'embraſſant, le tenoit par ſon manteau, ce que fit auſſi Monipodio. Chiquiſnaque & Maniferro ne ſavoient s'ils devoient ſe mettre en colère ou non; ils demeurérent tranquiles, attendant ce que feroit Repolido qui ſe voyant prié par la Cariharte, & par Monipodio, ſe retourna en diſant; les Amis ne doivent pas facher leurs amis, ni ſe moquer d'eux & ſurtout quand ils voyent que leurs amis n'entendent pas la raillerie. Il n'y a point ici d'ami, répondit Maniferro qui veuille facher, ni railler ſon ami, & puiſque nous ſommes tous amis, que tous les amis ſe donnent la main: Monipodio leur dit, Meſſieurs vous parlez comme de véritables amis, ainſi que tous les amis donnent la main à leurs amis. Sur le champ ils ſe donnérent tous la main, & la Eſcalante prit alors un de ſes Eſcarpins & toucha deſſus en cadence comme ſur un tambour, la Ganancioſa prit un ballai de palme qui ſe trouva là par hazard, & en le raclant, lui fit rendre un ſon qui, quoi que rude & enroué, s'accordoit parfaitement bien avec l'Eſcarpin. Monipodio rompit un plat de terre, & avec deux morceaux qu'il mit entre ſes doigts, & qui ſe frappoient l'un contre l'autre, il en réſultoit un contre point qui étoit fà l'uniſ-

ſon de l'Eſcarpin & du ballai. Rinconet & Cortadille furent fort ſurpris de la nouvelle invention du ballai, qu'ils n'avoient jamais vuë; & Maniferro remarquant leur étonnement leur dit, le ballai vous ſurprend, cela ne va-t-il pas bien. Jamais Muſique n'a été inventée ſi promptement, exécutée ſans moins de fatigues, & à meilleur marché dans le monde. J'ai en vérité ouï dire ces jours paſſez, à un Etudiant, que ni Négroffée * qui tira Arice † des Enfers, ni Marion ‡ qui monta ſur un Dauphin, & ſortit de la mer, comme s'il venoit de deſcendre d'une mule de louage; ni cet autre grand Muſicien qui fit en chantant une ville à cent portes, & tant d'autres belles choſes, n'inventérent jamais une eſpèce de muſique ſi belle, ſi aiſée à apprendre, ſi facile à toucher, avec ſi peu de piéces de chevilles, de corde, & de néceſſité de l'accorder; & cependant, l'inventeur de ces inſtrumens à ce qu'on dit, eſt un jeune homme de cette ville, qui ſe pique d'être un Hector en fait de muſique. Je le crois, répondit Rinconet, mais écoutons nos Muſi-

* Orphée. † Euridice. ‡ Arion, il y a dans la ſuite, pluſieurs autres Equivoques qui dépendant du ſon des mots, n'auroient pas la même grace dans notre langue.

Muſiciens. Il me ſemble que la Ganancioſa vient de cracher, c'eſt une marque qu'elle veut chanter, cela étoit vrai : Monipodio les avoit prié de chanter quelques chanſonnettes, de celles qui conviennent alors. La Eſcalante commença la prémiére, & avec une voix aigue & caſſée, Elle chanta les vers ſuivants.

Pour un jeune homme de Seville,
A cheveux blancs comme un Flamand,
Je ne puis plus être tranquile,
Mon cœur ſe pâme en le voyant.

La Ganancioſa chanta enſuite.

Pour un bonnet de couleur verte
Rempli de mérite & d'appas,
Je cours, hélas! droit à ma perte,
Heureuſe qui ne l'aime pas!

Monipodio faiſant des efforts pour donner plus de force à ces morceaux de plus, dit,

Deux cœurs, après une querelle,
Viennent ils à faire la paix;
Jamais amour n'eſt plus fidéle,
Jamais ardeur n'a plus d'attraits.

La Cariharte ne voulut pas paſſer ſous ſilence le plaiſir qu'elle reſſentoit du répentir & du retour de ſon amant; Elle prit un autre Eſcarpin, & ſe m'étant en

cadance, elle accompagna les autres en disant.

Tous châtimens sont superflus
Envers la beauté qui nous aime,
Cher amant, ne me frappe plus
En me frappant, tu te frappes toi-même.

Soyons d'accord reprit Repolido, & ne parlons plus du passé, le passé est passé, prenons un autre chemin & finissons. Ils ne croyoient pas achever sitôt leurs couplets; mais on vint à grands coups frapper à la porte; Monipodio sortit pour voir ce que c'étoit, & la sentinelle lui dit, qu'au bout de la rûe paroissoit l'Alcalde de la Justice, & devant lui Tordillo & Cernicalo sergeans indifférens. Ceux qui étoient en dedans entendirent cet avis, & se troublérent si fort que la Cariharte & la Escalante se chaussérent leurs Escarpins à rebours; la Ganancioſa jetta le ballai, Monipodio ses têts de pot, & toute la Musique épouvantée, resta dans un profond silence. Chiquisnaque devint muet, Repolido s'évanouït, Maniferro resta en suspens; & tous disparurent, s'enfuyant de côté & d'autre, montant sur les tuilles pour s'échaper, & passer dans une autre rue: Jamais coup d'arquebuse

quebuſe ineſpéré, jamais coup de tonnere ſubit, n'épouvanta de la ſorte une bande de pigeons, comme la nouvelle de l'arrivée de l'Alcalde de la Juſtice, troubla & épouvanta cette aſſemblée d'honnêtes gens. Les deux Novices Rinconet & Cortadille, ne ſavoient quel parti prendre, & reſtérent tranquiles en attendant le reſultat de cette tempête, qui aboutit à ce que la ſentinelle vint rapporter, que l'Alcalde avoit paſſé ſon chemin, ſans faire paroitre aucun ſoupçon de rien. Comme la ſentinelle faiſoit ce raport, un jeune Cavalier petit maître, arriva; Monipodio le fit entrer avec lui, & fit venir Chiquiſnaque & Maniferro & Repolido, ordonnant que tous les autres reſtaſſent dans la Cour. Rinconet & Cortadille, étoient à portée d'entendre la converſation de Monipodio avec le Gentilhomme nouveau venu; celui-ci dit à Monipodio, pourquoi, on avoit ſi mal exécuté ſes ordres? Monipodio répondit qu'il ignoroit ce que l'on avoit fait; mais que celui qui s'étoit chargé de l'affaire, étoit chez lui, & qu'il donneroit bon compte de ſa perſonne. Chiquiſnaque deſcendant alors, Monipodio lui demanda s'il ne s'étoit pas aquité comme il le lui avoit recommandé, de l'Eſtafilade de quatorze points. Quoi ré-

pondit Chiquiſnaque, l'Eſtafilade de ce marchand du Carrefour, celle-là même, dit le Cavalier. Ce qui s'eſt paſſé à ce ſujet; le voici, répondit Chiquiſnaque, je l'attendis ſur la brune, à la porte de ſa maiſon; il s'y rendit avant la nuit, je l'approchai, je remarquai ſon viſage, & je vis qu'il l'avoit ſi petit, qu'il étoit impoſſible, de toute impoſſibilité, d'y planter une Eſtafilade de quatorze points; & me voyant dans l'impoſſibilité d'accomplir ma promeſſe, & de faire ce qui m'étoit enjoint par ma deſtruction. Inſtruction voulez-vous dire, reprit le Gentil-homme, & non pas deſtruction: Juſtement, c'eſt ce que je voulois dire, répondit Chiquiſnaque: Je dis donc que ne voyant pas dans un viſage ſi étroit & ſi mince, la place pour pouvoir y coudre les points propoſés, pour ne pas perdre mes pas, je donnai à ſon valet l'Eſtafilade, qui ſûrement peut paſſer pour des plus étenduës. J'aimerois mieux dit le Cavalier que vous en euſſiez donné une de ſept points au maître, qu'au valet une de quatorze; on ne m'a pas tenu parole; mais n'importe, je me ſoucie des trente ducats que j'ai avancés comme d'un zeſte; je vous baiſe les mains, & en diſant cela, il quitta ſon chapeau, & tourna les épaules pour s'en aller.

aller. Monipodio le tirant par son manteau de camelot, lui dit, arrêtez, Monsieur, & tenez votre parole, nous avons tenu la nôtre avec tout l'honneur & l'avantage possible, il nous revient vingt ducats; & vous ne sortirez pas que vous ne nous les donniez, ou du moins des gages qui les valent. Quoi vous appellez tenir sa parole, dit le Cavalier, donner une Estafilade au laquais, quand on doit la donner au maître? Que vous êtes hors de votre compte, Messieurs, dit Chiquisnaque, on voit bien que vous ne vous ressouvenez pas du proverbe, qui aime le maître, aime le chien. Eh bien à quelle fin citez vous ce proverbe, répliqua le Cavalier; Quoi n'est ce pas le même, poursuivit Chiquisnaque, de dire, qui veut du mal au chien veut du mal au maître? le maître est le marchand, & le chien est le laquais, en frappant le chien on frappe le maître, la dette est liquide & veut une prompte exécution; il faut la payer sur le champ & sans balancer. Par ma foi, cela sera ainsi, ajouta Monipodio, tout ce que vous venez de dire, mon cher Chiquisnaque, sont autant de paroles que vous m'avez quitté de la bouche. Ainsi, mon cher Monsieur, ne cherchez point chicane à

vos ſerviteurs & à vos amis ; ſi vous voulez ſuivre mon conſeil, payez ſans replique le travail qu'on a fait pour vous ; & ſi vous voulez qu'on donne une autre Eſtafilade au maître autant que ſon viſage le pourra permettre, ſongez, que c'eſt comme s'il ſe la faiſoit déja guérir. Pourvû que cela ſoit ainſi, répondit le Cavalier, je payerai de bon cœur, & l'une & l'autre en entier ; ſoyez en auſſi ſûr comme vous êtes Chrêtien, dit Monipodio, Chiquiſnaque là lui appliquera ſi bien, qu'elle paroitra être née avec lui. Eh bien, répondit le Gentil-homme, ſur cette promeſſe ; Voici une chaine d'or que je vous donne pour gage de vingt ducats que je vous dois, & des quarante pour l'Eſtafilade à venir : Elle pèſe mille réaux, & peut-être vous reſtera-t-elle, parce que je prévois que j'aurai beſoin d'une autre de quatorze points, avant qu'il ſoit peu. Il défit une chaine qui lui faiſoit pluſieurs tours autour du col, & la donna à Monipodio, qui, au touché, & au poids connut bien qu'elle n'étoit pas de compoſition. Monipodio la prit avec autant de plaiſir que de politeſſe, comme un homme bien né, & Chiquiſnaque fut chargé de l'exécution pour laquelle il ne prit pas un plus long terme que la même nuit. Le Gentilhom-

tilhomme s'en fut fort content, & auſſitôt Monipodio appella tous ceux qui étoient abſens & effrayés. Ils deſcendirent, & Monipodio ſe m'étant au milieu d'eux, tira du chaperon de ſon manteau des tablettes, & ne ſachant pas lire, pria Rinconet de le faire à ſa place. Rinconet les ouvrit, & à la prémiére feuille il lut.

Mémoire des Eſtafilades

Que l'on doit donner cette Semaine.

La prémiére au Marchand du Carrefour, prix cinquante écus; reçu à compte trente; chargé de la commiſſion Chiquiſnaque.

Je croi qu'il n'y en a pas davantage mon fils, dit Monipodio; paſſez plus avant, & voyez où il eſt écrit, mémoire des coups de baton. Rinconet tourna le feuillet, & vit qu'il y étoit écrit.

Mémoire des coups de Bâton.

Et plus bas on liſoit.

Au Gargotier de la Alfalfa douze coups de baton des mieux appliqués à un écu la piéce. Reçu à compte huit écus: le

terme six jours ; chargé de la commission Maniferro.

On pourroit bien effacer cet article, dit Maniferro, parce que cette nuit j'en raporterai la quitance. Y a-t-il encore quelqu'article, dit Monipodio ; oui répondit Rinconet, il y en a un autre qui dit ainsi.

Au Tailleur bossu, qui par sobriquet s'appelle le siffleur, douze coups de bâton de la meilleure marque à la réquisition de la Dame qui lui laissa son collier de perles ; chargé de la commission, le Demochado.

Je suis fort étonné, dit Monipodio, de ce que cet article n'est point encore effacé, certainement il faut que le Demochado soit malade, le terme est déja passé, & il ne s'est pas encore acquité de son devoir ! Je le trouvai hier, dit Maniferro, il me conta que la bosse ayant été malade, il n'avoit pû exécuter sa commission. J'en suis persuadé, dit Monipodio ; Je connois Demochado pour un si bon ouvrier, que s'il n'eut rencontré un obstacle si invincible, il auroit déja fini l'affaire, il y a long-tems : y a-t-il encore quelque chose, mon garçon ? Non, Seigneur, répondit, Rinconet ; Eh bien, vois ensuite, dit Monipodio où il est écrit, Mémoire des affronts, dont la Communauté

nauté est chargée, Rinconet feuilleta les tablettes & trouva en écrit.

Mémoire des affronts à faire en commun, c'est-à-dire, bouteilles pleines d'encre cassées sur le visage; onction d'huile de genèvre scapulaires d'inquisition, & cornes plantées, railleries piquantes, épouvantes, tapages, menaces d'Estafilades, calomnies &c.

Voyez ce qu'il y a plus bas? dit Monipodio. Onction d'huile de genèvre dit Rinconet. On ne dit pas la maison; mais je la connois répondit Monipodio, c'est moi qui suis le *Tuautem* & l'exécuteur de cette bagatelle; on a donné quatre écus à bon compte, & le plus fort est fait; cela est juste, dit Rinconet, tout cela est rapporté ici; plus bas il y a eu sûrement des cornes. On ne dit pas non plus la maison, dit Monipodio, ni où elle est située; c'est assez de leur en faire l'affront sans le publier, ce seroit trop charger sa conscience; Pour moi aumoins j'aimerois mieux planter cent scapulaires d'Inquisition, & cent paires de cornes, dès qu'on me payeroit l'argent de mon travail, que de le publier une seule fois, même à la mére qui ma mis au monde; l'exécuteur de ceci est Nariguéte. Cela est fait est payé, dit Monipodio, regarde s'il

n'y a rien de plus. Si ma mémoire ne me trompe, il doit s'y trouver une terreur panique de vingt écus, on en a donné la moitié, & toute la communauté eſt chargée de l'exécution : le terme eſt tout le mois préſent, cela s'exécutera à la lettre, ſans qu'il y manque une virgule, & ce ſera un des meilleurs tours qu'on aura joué depuis long-tems dans cette Ville. Rend moi ce livre, garçon, je ſai qu'il n'y a plus d'article, & que le métier va fort mal, peut-être qu'après ce mauvais tems, il en viendra un autre, où nous aurons plus à faire que nous ne le voudrons. Il ne ſe meut pas une feuille d'arbre ſans la volonté de Dieu. Nous ne devons pas faire venir ici les gens par force, d'autant plus qu'aujourd'hui chacun fait ſes affaires ſoi même, & ne prétend pas payer la façon de ce dont il peut venir à bout ſans ſecours de perſonne. Cela n'eſt que trop vrai, dit alors Repolido ; mais Seigneur Monipodio, conſidérez qu'il ſe fait tard, & que la chaleur ſe fait ſentir vigoureuſement. Ce qu'il y a affaire, répondit Monipodio, eſt que chacun aille à ſon poſte, & que perſonne n'en change juſqu'à dimanche, que nous nous aſſemblerons tous ici, & où l'on repartira ce qui ſe trouvera ſans faire

faire tort à perſonne. Rinconet le bon, & Cortadille auront pour diſtrict juſqu'à dimanche, depuis la Tour de l'or, juſqu'au guichet du Chateau; & l'on peut y travailler aſſis tout à ſon aiſe: J'ai vû dans ce poſte, gens qui n'étoient guères habiles, gagner plus de vingt réaux par jour, avec un ſeul jeu de cartes, où il en manquoit quatre. Ganchoſo vous enſeignera ce département; & quand même vous vous étendriez juſqu'à S. Sebaſtien & S. Elme, il n'y auroit pas de mal; parce que c'eſt une juriſdiction purement mixte, où perſonne ne ſe mêle de ſon voiſin: ils lui baiſérent tous deux les mains pour la grace qu'il leur faiſoit, & lui témoignérent qu'ils déſiroient faire leur devoir avec toute l'application, toute la fidélité, & toute la promptitude poſſible. Monipodio tira du collet de ſon manteau une feuille de papier pliée, où étoit la liſte des Confréres, & dit à Rinconet d'y coucher ſon nom, & celui de Cortadille; mais comme ils n'avoient point d'encre, il lui remit le papier, afin qu'à la premiére boutique d'Apotiquaire, il y écrivit Rinconet & Cortadillo, Confréres ſans Noviciat. Rinconet le fleuri, & Cortadillo le Baſſon, le jour, le mois, & l'année de leur réception, ſans faire men-

tion,

tion, ni de leurs Péres ni de leur Patrie. Dans ce moment, entra un des vieux frélons & dit : Je viens vous dire Meſſieurs, que j'ai trouvé tout à l'heure ſur les degrés Lobillo de Malaga, qui m'a juré qu'il étoit beaucoup plus habile dans le métier qu'auparavant ; de ſorte qu'avec des cartes neuves, il attrapera l'argent de Satan même ; & que pour être mal en ordre, il ne vient pas à l'heure même ſe faire enregiſtrer, & prêter l'obéiſſance accoutumée ; mais que dimanche ſur le ſoir, il ſe trouvera ici ſans faute. Je me ſuis toujours apperçu, dit Monipodio, que ce Lobillo ſeroit le Coriphée de ſon Art. Il a pour cela les mains les plus avantageuſes qu'on puiſſe deſirer, pour être excellent ouvrier. Dans un art, on a autant beſoin de bons inſtrumens pour l'exécuter, qu'un bon eſprit pour l'apprendre. J'ai auſſi rencontré continua le vieillard, dans une Auberge de la rue des teinturiers, le Juif en habit d'Eccléſiaſtique ; il s'eſt mis là, parce qu'il a ſû que deux Indiens du Perou y étoient logés, & il veut voir s'il ne pourroit pas entrer en jeu avec eux, & en tirer peu ou beaucoup. Il aſſure qu'il ne manquera pas Dimanche à l'aſſemblée, & qu'il y rendra compte de ſa perſonne. Ce Juif, dit

dit Monipodio eſt auſſi un habile homme & plein d'eſprit. Il y a long-tems que je ne l'ai vû, & il fait mal de ne pas venir me voir. Par ma foi s'il ne ſe corrige, je lui ferai ſauter la couronne, le coquin n'a pas plus d'ordres que le grand Turc, & il ne ſait pas plus de latin que ma grand-mére. Y a-t-il quelqu'autre choſe de nouveau? Non, dit le vieillard, du moins que je ſache. Tant mieux dit Monipodio, prenez cette bagatelle, & il leur donna entre tous quarante réaux; que Dimanche perſonne ne manque de ſe trouver ici, le courant ſera exactement payé. Chacun le remercia, Repolido & la Cariharte s'embraſſérent, la Eſcalante & Maniferro, & la Ganancioſa & Chiquiſnaque en firent autant, & demeurérent d'accord que la nuit ſuivante, après avoir travaillé enſemble dans leur maiſon, ils ſe rendroient chez la Pipota, où Monipodio dit, qu'il ſe trouveroit pour examiner le panier à leſſive; & qu'enſuite il iroit effacer l'article de l'onction de l'huile. Il embraſſa Rinconet & Cortadille, & après leur avoir donné ſa bénédiction, les envoya à leur poſte, leur recommandant de n'avoir jamais une Auberge fixe, parce que cela convenoit ainſi pour la conſervation de tous. Ganchoſo

ſo les accompagna, & leur enſeigna leur poſte, les faiſant reſſouvenir de ne pas manquer le dimanche, parce que ſelon qu'il ſe l'imaginoit, Monipodio devoit leur faire une Leçon particuliére, touchant leur art. Il s'en fut, & laiſſa les deux camarades étonnés de ce qu'ils avoient vû. Rinconet quoi que jeune, avoit beaucoup de pénétration, & un bon jugement, & comme il avoit ſuivi ſon pére dans la diſtribution des Bules, il ſavoit aſſez bien ſa langue, & il ne pouvoit s'empêcher de rire quand il ſe reſſouvenoit dès termes qu'il avoit entendu prononcer à Monipodio, & au reſte de ſa Compagnie & de ſa bienheureuſe Confrairie, ſurtout lorſque pour dire *per modum ſufragii*, il diſoit *por modo de naufragio*, & quand la Cariharte dit, que Repolido étoit un Marinier de Tarpeya, & un tigre d'ocagna pour dire d'Ircanie, avec mille autres ſemblables impertinences; ſur tout il aimoit à lui voir dire que le ciel reçut à compte de ſes péchés le travail qu'elle avoit eu à gagner les vingt quatre Réaux. Il admiroit ſurtout la confiance qu'ils avoient d'aler au ciel pourvû qu'ils ne manquaſſent pas à leurs pratiques de dévotion, quoi qu'ils fuſſent remplis de larcins, d'homicides, & des vices les plus criminels, &

les

ſes plus déſagréables à Dieu. La Pipota ne le faiſoit pas moins rire, qui recevoit chez elle le panier à leſſive, & alloit mettre des bougies devant les images, croyant aller par ce moyen au Ciel, bien chauffée & vêtue. L'obéiſſance & le reſpect qu'ils avoient tous pour Monipodio, homme barbare, ruſtique & cruel, ne le ſurprenoit pas moins, il faiſoit attention à ce qu'il avoit lû ſur ſes tablettes, & ſur leurs exercices journaliers : Enfin il reflèchiſſoit ſur le peu de juſtice & de police qu'il y avoit dans une ville auſſi fameuſe que Seville; puiſque des hommes ſi pernicieux, & ſi contraires à l'humanité y vivoient preſqu'à découvert. Toutes ces réflexions le conduiſirent à conſeiller un jour à ſon camarade de quitter bientôt un ſi mauvais, ſi inquiet & ſi infâme genre de vie; cependant leuré par la jeuneſſe & par le peu d'expérience, il paſſa dans cette affreuſe académie quelques mois, pendant leſquels il leur arriva bien des avantures ſinguliéres que je reſerve pour une autre occaſion, auſſi bien que les miracles du Seigneur Monipodio, & autres exploits conſidérables qui pourront ſervir d'exemple, comme de récréation, à ceux qui ſe donneront la peine de les lire.

L'ESPAGNOL

ANGLOISE

NOUVELLE IV.

ENTRE les dépouilles que les Anglois remportérent de la Ville de Cadix, un Chevalier appellé Clotalde, Chef d'un Escadre de Vaisseaux, emmena en Angleterre, une fille d'environ sept ans. Il fut contre la volonté & à l'insçû du Comte d'Essex, qui la fit chercher avec beaucoup d'exactitude, pour la rendre à ses parens, qui se plaignant à lui de la perte de leur fille, le suppliérent, que puisqu'il se contentoit de prendre leurs biens, & qu'il avoit déclaré qu'il laissoit les personnes libres, ils n'eussent pas le malheur de perdre l'unique bien qui leur restoit, ce qu'ils avoient de plus cher au monde. Le Comte fit crier dans toute l'armée, que quiconque auroit entre ses mains cette

T. Wilcma del.

P.A. Avoine Sculp.

te jeune fille, la rendit inceſſamment, ſur peine de la vie ; mais rien ne fut capable d'émouvoir Clotalde, qui la tenoit cachée dans l'un de ſes Vaiſſeaux. En un mot, il l'emmena à Londres, & la mit entre les mains de ſa femme, en lui diſant, que c'étoit le plus riche & le plus précieux butin qu'il eut fait ſur les Eſpagnols. En effet, Iſabelle, c'étoit le nom de la jeune fille, étoit d'une beauté ſurprenante.

Le bonheur d'Iſabelle, fut que tous ceux de la maiſon de Clotalde étoient Catholiques, quoi qu'ils fiſſent ſemblant en public de profeſſer la Religion d'Eliſabeth, leur Reine. D'ailleurs Catalina, c'eſt ainſi que s'appelloit la femme de Clotalde, étoit naturellement bonne & tendre. Elle eut pitié de la deſtinée de la jeune Iſabelle, & elle la prit ſi fort en amitié, qu'on eût dit qu'elle avoit partagé ſon cœur entre elle & un fils unique qu'elle avoit, appellé Ricarede, âgé de douze ans, ou environ.

Iſabelle étoit ſi jeune lorſqu'elle fut enlevée, & d'un autre côté on avoit pour elle tant de tendreſſe, qu'il n'eut pas été extraordinaire qu'elle eût oublié ceux qui lui avoient donné la naiſſance. Ce fut néanmoins ce qu'elle ne fit point, & ce

ſou-

souvenir, tout imparfait qu'il étoit, lui fit verser plus d'une fois des torrens de larmes. Elle fut en très-peu de tems la langue Angloise; mais elle n'oublia pas l'Espagnole, parce que Clotalde avoit soin de lui amener secrettement des Espagnols qui parloient avec elle: si bien qu'elle parloit également les deux Langues, & elle les parloit admirablement; car avec une beauté extraordinaire, elle avoit de l'esprit & de la mémoire, beaucoup de vivacité, de la pénétration, & une très-grande docilité. On n'oublia rien pour l'éducation de la jeune Espagnole, & elle avoit tant de facilité à tout apprendre, qu'il n'y eut aucun de ces petits ouvrages auxquels on occupe les personnes de son sexe, qu'elle ne fit en perfection. Elle aprit la Musique, elle aprit à joüer de divers Instrumens, & comme elle avoit la voix belle, lorsqu'elle pinçoit un Luth, ou qu'elle chantoit, tout le monde étoit ravi en admiration. C'étoit une jeune personne accomplie, aussi Ricarede ne pût se défendre de l'aimer. Ce que sentit d'abord pour elle le jeune Anglois, ne fut qu'une petite amitié tendre. Il la regarda à peu près comme un frere regarde une sœur qui est aimable; mais son amitié se changea peu à peu en amour, &

& cet amour devint si violent, qu'il reconnut bien qu'il ne seroit jamais heureux, s'il ne possédoit un jour Isabelle. Il résolut mille fois de déclarer sa passion à ses parens, & mille fois il rompit cette résolution, parce qu'il savoit qu'il étoit destiné dès son enfance à une Demoiselle Ecossoise, d'une Maison illustre, qui faisoit aussi profession de la Religion Catholique. Quelle apparence, disoit-il en lui-même, qu'ayant été accordé depuis si long-tems à une personne d'une qualité distinguée, on voulut me donner à une Esclave, si ce nom peut toutefois convenir à l'incomparable Isabelle? Cette réflexion l'obligea à garder le silence; mais ce fut un silence qui faillit à lui coûter la vie. Il tomba dans une langueur qui faisoit pitié, & comme cette langueur augmentoit à tous momens, Clotalde & Catalina crurent mille fois de le perdre. Il n'y eut aucun Médecin qui pût découvrir la cause de sa maladie. Tous les remedes furent inutiles, & dans toutes les consultations qui se firent, on demeura toûjours d'accord qu'il falloit laisser agir la nature, que le mal étoit incurable. Isabelle entroit à tous momens dans sa chambre, d'où son pere & sa mere ne sortoient presque jamais, depuis quelque tems. Elle

le s'y trouva seule un jour, & Ricarede voyant que l'occasion étoit favorable, crut qu'il étoit tems de parler & de déclarer sa passion; car enfin, se disoit-il à lui-même, il y a trop de foiblesse à se laisser mourir sans découvrir son mal, & c'est à Isabelle que je le dois découvrir; puisque c'est Isabelle seule qui le cause, & Isabelle seule qui me peut procurer quelque soulagement. Charmante Isabelle, lui dit-il, tout d'un coup après beaucoup d'irresolution, c'est votre extrême beauté qui m'a réduit dans le triste état où vous me voyez. Si vous ne voulez pas que je meure accablé d'ennui & de tristesse, & le plus malheureux de tous les hommes, répondez à la tendresse que j'ai pour vous, ne me refusez pas votre cœur, puisque je vous ai donné le mien. Je vous aime d'un amour tendre & véritable, & ce n'est qu'en vous possédant que je puis vivre. Je crains, je l'avouë, que ceux de qui je dépens, & qui semblent être les seuls maîtres de ma destinée, ne connoissant pas comme je le fais toutes vos qualités admirables, ne s'opposent à mon bonheur; mais si vous m'aimez, Isabelle, cet obstacle n'est pas insurmontable, il ne tiendra qu'à vous de nous donner la main en secret, & de

nous

ious unir éternellement, par un doux & ſacré Hymenée. Ne pouſſons pas ſi loin es choſes, ajoûta l'amoureux Ricarede, i ce que je vous propoſe vous fait quelque peine, & que vous en apprehendiez es ſuites. Promettez-moi ſeulement que vous acceptez le cœur que je vous donne, & que vous ne ſetez qu'à moi. Je vous promets à mon tour que je ne ſerai jamais qu'à vous. Parlez divine Iſabelle, c'eſt de ce que vous allez prononcer, que dépend ma mort ou ma vie. Tandis que Ricarede parloit, Iſabelle baiſſoit les yeux, jamais ſa modeſtie n'a tant ſouffert, elle l'écoutoit pourtant avec attention, & elle ne demeura pas ſans réponſe. Je ne ſai, Ricarede, lui dit-elle, ſi je dois me plaindre de ma deſtinée, ou ſi je la dois regarder comme un bonheur. Le Ciel m'a arrachée à mes parens, pour me mettre entre les mains des vôtres, & j'ai goûté tant de douceurs depuis cette triſte révolution qui eſt arrivée dans notre famille, que je dois confeſſer qu'il y a des infortunes heureuſes. Clotalde & Catalina m'ont élevée avec la même tendreſſe que s'ils m'euſſent donné le jour; ils n'ont mis nulle différence entre vous & moi, & je leur ai en un mot des obligations ſi extraordinaires, qu'il ne

m'arrivera jamais de les offencer. J'ai fait vœu de ne leur désobéir de ma vie, leur volonté sera toûjours la mienne, je ne me conduirai que selon leurs desirs; & quoi que je regarde l'inclination que vous me témoignez, comme le plus grand bonheur auquel je puisse prétendre, je m'estimerois néanmoins la plus malheureuse personne qu'il y ait au monde, si cette inclination leur faisoit la moindre peine, & qu'ils vinssent à la désaprouver. Demeurez-en convaincu, je vous en conjure: si les Destins m'étoient assez favorables pour que je pusse avec leur agrément accepter le cœur que vous m'offrez, je vous donnerois le mien sans résistance, & avec la même joye que je vous ai déja donné & mon amitié & mon estime. Vivez, Ricarede, espérez, & comptez que si votre bonheur dépendoit absolument de moi, vous n'auriez rien à desirer pendant tout le cours de votre vie. Elle n'en dit pas davantage, Ricarede ne répliqua rien, & ce ne fut que dans ses yeux, qui furent couverts de larmes de joye, qu'Isabelle vit que ce qu'elle venoit de dire avoit produit l'effet qu'elle en attendoit. On vit paroître sur son visage un certain air de gayeté qui lui étoit naturel, & qu'il avoit entiérement perdu:

on

on n'a jamais vû de ſi ſubite métamorphoſe. Ricarede ſe leva du lit dès le lendemain, & peu de jours après ſa ſanté fut ſi bien rétablie, qu'on ne ceſſoit de dire que le Ciel venoit de faire un miracle. C'eſt véritablement un miracle, dit Ricarede, un jour qu'il ſe trouva ſeul avec ſa mere, c'eſt un miracle que le Ciel a opéré ſans doute; mais le Ciel s'eſt ſervi d'Iſabelle. Je ne dois point en faire miſtére, c'eſt à Iſabelle que je dois ma guériſon & ma ſanté; mais je crains fort, ajoûta-t-il en ſoûpirant, que cette même Iſabelle ne me replonge dans les mêmes ennuis mortels qu'elle m'a cauſés, & que je ne ſuccombe enfin à la violence de mes maux. Je l'aime avec le dernier excès, je l'adore, & je ſens bien que je ceſſerai de vivre ſi je ne la poſſéde. Conſentez, Madame, que je lui donne la main, ne vous oppoſez pas à mon bonheur. Si la charmante Iſabelle eſt ſans biens, le Ciel l'a dédommagée libéralement d'un autre côté. Sa beauté extraordinaire, une infinité de qualités aimables dont elle eſt ornée, tant de vertus qui brillent en elle, ſont les véritables biens qu'on doit rechercher. Helas! dit Ricarede, après avoir pouſſé un profond ſoûpir, ne vous oppoſez pas à ce que je vive. Non mon

fils, répondit Catalina, je ne m'y oppoſe point, & il ne tiendra pas à moi que vous n'épouſiez Iſabelle, dont je connois tout le mérite, & que j'aime avec la derniére tendreſſe. Je m'en entretiendrai avec Clotalde, & j'oſe me flater qu'il y donnera les mains. En effet, Clotalde y conſentit; car il avoit une affection tendre pour Iſabelle: & comme il ſouhaita même que ce mariage ſe fit inceſſamment, on tâcha de chercher des raiſons plauſibles pour dégager la parole qu'on avoit donnée à la Demoiſelle Ecoſſoiſe, on ne manqua pas d'en trouver.

Ricarede avoit alors vingt ans, & Iſabelle en avoit quatorze. Le jour de la nôce fut pris, les habits étoient déja prêts, on avoit convié les amis, & il ne falloit que quatre jours pour arriver à ce jour heureux qui devoit unir ces Amans. Une ſeule formalité manquoit, il falloit en avertir la Reine, parce que parmi les perſonnes d'un rang diſtingué, il ne ſe fait jamais de mariages qu'on ne communique au Souverain. On avoit ſi peu lieu de craindre que cette Princeſſe refuſât ſon agrément, qu'on ne s'étoit pas preſſé de le demander; on attendoit au dernier jour. Tout étoit en joye dans cette maiſon, en attendant le moment heureux

reux, qui devoit couronner les vœux d'Isabelle & de Ricarede, lors qu'un soir Clotalde reçût ordre de mener sa prisonniere à la Reine. Vous l'accompagnerez demain vous-même au Palais, lui dit un Gentilhomme de la Chambre, qui avoit été chargé de cette commission: je me retire, Clotalde, parce que je n'ai pas ordre de vous en dire davantage. Jamais Catalina n'a été dans de si grandes allarmes qu'elle le fut dans ce moment. Ingénieuse à se tourmenter comme font la plûpart des femmes, elle se rempliſſoit l'esprit de mille penſées chagrinantes, qui la mettoient preſque au deſeſpoir. Elle crut qu'elle étoit perduë, que sa famille alloit tomber en diſgrace, qu'elle n'en pourroit plus revenir. Hélas! diſoit-elle tout éplorée, que deviendrons-nous ſi la Reine ſait que j'aye élevé cette fille dans une Religion ſi oppoſée à la ſienne, & que lui pourra répondre Iſabelle, quelque prudente qu'elle ſoit, qui ne nous charge, qui ne nous rende ſuſpects, ſi elle l'interroge là-deſſus? Ne vous plaignez pas avant le tems, lui répondit Iſabelle, j'eſpére que mes réponſes ne vous feront aucun préjudice, je ſerai ſi bien ſur mes gardes, je péſerai ſi bien mes paroles, & juſqu'aux moindres de mes expreſſions, que la Reine

ne pourra rien conclure de tout ce que je lui dirai, qui puiſſe être à votre desavantage. Peut-être vous mettez-vous dans l'eſprit, des choſes auxquelles cette Princeſſe ne penſe point. Mais quoi qu'il en ſoit, repoſez-vous ſur moi, & attendons avec patience, ce qu'il plaira au Ciel de nous envoyer. S'il faut que je diſe ici ma penſée, dit alors Ricarede, je crois que nous ne devons point nous tant allarmer, la fortune m'abandonneroit-elle dans le même inſtant qu'elle me favoriſe? j'eſpere de meilleures choſes. Croyez moi, ſi la Reine ſoupçonnoit tant ſoit peu que nous fiſſions profeſſion d'une Religion pour laquelle elle a une averſion ſouveraine, elle ne nous eût pas traités ſi doucement, que de nous envoyer un Gentilhomme de ſa Chambre. Auroit-elle cherché un prétexte pour nous attirer chez elle? Ne nous eût-elle pas fait arrêter hautement? Les Souverains gardent-ils des meſures avec leurs Sujets? Non, Catalina, & ſoyez-en perſuadée, cette Princeſſe n'a d'autre deſſein que de voir Iſabelle. On lui en a parlé ſans doute comme d'une beauté extraordinaire, & doit-on regarder comme une choſe ſi ſurprenante, qu'elle veuille ſavoir par elle-même, ſi ce que la renommée publie eſt

faux,

faux. J'entre dans cette penſée, dit Clotalde. La ſeule choſe où nous avons manqué, c'eſt qu'il falloit d'abord lui avoir préſenté Iſabelle. Nous devions lui avoir fait connoître que nous l'avions deſtinée pour être l'Epouſe de notre fils; nous devions lui avoir demandé qu'elle y donnât ſon approbation; mais nous avons tant de raiſons à alleguer là-deſſus, qu'elle ne nous en fera pas un crime. Ces raiſons de Clotalde, qui ſe trouvoient conformes à celles de Ricarede, & qui dans le fonds étoient plauſibles, calmérent un peu les eſprits, & on ſe prépara dès le ſoir même à faire paroître Iſabelle devant la Reine, avec tout l'éclat qu'il ſeroit poſſible. Ils convinrent tous qu'elle ne devoit pas être vêtuë comme priſonniére; mais comme Epouſe de Ricarede; & pour cet effet, ils lui firent prendre le lendemain, un habit très-riche. C'étoit une robe à l'Eſpagnole, d'un Satin verd, brodée de perles, & découpée ſur une riche toile d'or à grande taillades, relevées avec des boutons garnis de pierreries. Son colier & ſa ceinture étoient de Diamans, à la maniére des Dames d'Eſpagne, & elle étoit coëffée de ſes cheveux, qui étoient parſemés de brillans. Clotalde, Catalina & Ricarede entrérent avec elle dans un même

Caroſſe ſuivis de ſes plus illuſtres parens, qui l'accompagnoient à cheval, Clotaldo ayant voulu faire cet honneur à ſa priſonniére, pour obliger la Reine à la traiter comme femme de ſon fils. Dès qu'ils furent arrivés à la Salle du Palais, où cette Princeſſe la voulut recevoir, ceux qui l'accompagnoient s'arrêtérent à deux pas de l'entrée, & Iſabelle s'avança. On eut dit que c'étoit une de ces étoiles volantes, qui s'élancent dans les airs pendant le calme d'une belle nuit, ou plûtôt ces premiers rayons du Soleil, qui ſe font appercevoir dès que le jour commence à paroître. Elle ne fut pas plûtôt auprès de la Reine qu'elle ſe jetta à ſes genoux; elle lui dit en Anglois mille choſes qui l'attendrirent. La Reine fut long-tems à la contempler ſans rien dire, ravie en admiration de ſa beauté; & elle dit depuis mille fois, qu'elle l'avoit éblouie, & qu'elle crut voir briller tout à la fois, tous les Aſtres du Firmament. Toutes les Dames de la Cour l'admirérent & furent charmées de ſon air, de ſes maniéres, de la vivacité de ſon eſprit, & ſur-tout de ce grand éclat, qui ſembloit rehauſſer celui des pierreries dont elle étoit chargée. La Reine la fit lever, elle lui ordonna de parler en Eſpagnol, & ſe tournant en mê-

même tems vers Clotalde : je ne suis pas satisfaite, lui dit-elle, que vous m'ayez si long-tems caché ce trésor. Vous avez appréhendé sans doute que je ne vous l'enlevasse, & vous aviez raison en cela, car enfin c'est un bien qui m'appartient. Madame, répondit Clotalde, je confesse ma faute, si c'est une faute d'avoir gardé Isabelle jusqu'à ce qu'elle fût en état de paroître à vos yeux. Maintenant qu'elle est dans sa perfection, & en état de vous être présentée, je vous la présente, & j'execute ce que j'étois sur le point de faire ; mais votre Majesté m'a prévenu. Oui, Madame, je vous la présente, & en même tems je vous supplie d'agréer que j'en fasse l'Epouse de mon fils. Son nom repartit la Reine, ne m'est pas moins agréable que sa beauté, il ne lui manquoit que cela pour me la faire trouver accomplie. Mais souvenez-vous, Clotalde, que vous l'aviez promise à votre fils sans ma permission. Il est vrai, Madame, dit Clotalde ; mais c'étoit dans la confiance que vous ne la refuseriez pas aux services que mes Ayeuls ont rendu à l'Angleterre, & au grand attachement que j'ai à vos intérêts. Je veux bien convenir de ce que vous dites, repartit la Reine, cependant je vous le déclare, Clotalde, je ne consen-

tirai jamais que votre fils épouſe Iſabelle, qu'il ne l'ait mérité lui-même. Il faut qu'il ſe ſignale par quelque action digne de votre ſang, & de la valeur de vos Ancêtres, dont je n'ai pas oublié les ſervices. Ce n'eſt qu'à ce prix qu'il peut ſe rendre digne de poſſéder cette belle priſonniére, que je regarde déformais comme ma fille. Cette Princeſſe n'eut pas plûtôt achevé cette derniére parole, qu'Iſabelle ſe jetta encore à ſes genoux. Je n'ai plus regret à ma Patrie, Madame, lui dit-elle en Langue Eſpagnole, ni à ces tendres douceurs que je conçois bien qu'on goûte, quand on a le bonheur d'être élevé aux pieds de ceux qui nous ont donné la naiſſance. Je ne trouve plus les Deſtins injuſtes, & je dois ceſſer dès aujourd'hui de pleurer mes diſgraces, puis qu'elles m'ont attiré la tendreſſe de la plus grande Reine qui fût jamais. Elle proféra ces paroles avec tant de grace, qu'Elizabeth acheva d'en être charmée; & elle fit deſſein de la retenir auprès d'elle. Elle la mit en même-tems entre les mains d'une Dame diſtinguée, qui étoit veuve de ſon Grand Chambellan. Ricarede fut accablé de ce coup, il en fut entiérement étourdi. Néanmoins, tout émû qu'il étoit, il ſe jetta aux pieds de la Reine. Je ſai, Madame,

ſe

se prit-il à dire tout tremblant, que les Rois vos Prédéceſſeurs, ont comblé nos Ayeuls de récompenſes, je ſai que notre Maiſon a le bonheur d'être ſous votre protection Royale, & quand il n'y auroit que ce ſeul motif, je ne ſaurois ſans ingratitude refuſer d'être dévoué à votre ſervice. J'y ſuis entiérement dévoüé, Madame, & j'attendrai avec impatience l'occaſion d'en donner des marques publiques. Vous ne l'attendrez pas long-tems, cette occaſion, répondit cette Princeſſe, il y a deux Vaiſſeaux prêts à partir pour aller en courſe, dont j'ai fait Général le Baron de Lanſac, je vous fais Capitaine de l'un, étant perſuadée que le ſang dont vous êtes iſſu, vous tiendra lieu d'expérience. Souvenez-vous que la faveur que je vous fais n'eſt pas petite, puiſque je vous procure une voye ſûre de vous ſignaler, & d'obtenir ce que vous aimez. Allez, Ricarede, je ſerai moi-même la garde d'Iſabelle, je me promets tout de votre valeur, puiſque vous partirez amoureux. Heureux un Roi guerrier, s'écria alors la Reine, qui auroit dans ſes armées dix mille Soldats, qui comme vous combattroient pour ſe rendre dignes du prix pour lequel vous allez prendre les armes. Levez-vous, ajoûta-t-elle, Rica-

rede, & voyez si vous avez quelque chose à dire à Isabelle; car c'est dès demain que vous devez mettre à la voile. Ricarede remercia la Reine, & s'étant levé, il s'alla jetter aux genoux d'Isabelle. Il voulut lui parler; mais il ne lui fut pas possible de prononcer une seule parole. Il laissa couler alors quelques larmes qu'il fit tout ce qu'il pût & pour retenir & pour cacher à la Reine; mais la Reine s'en apperçût. N'ayez point de honte de pleurer, lui dit-elle, & ne vous en estimez pas moins pour avoir donné dans cette occasion, de si foibles preuves de votre courage; car ce sont deux choses bien différentes de combattre des ennemis, & de se séparer d'une personne aimable qu'on adore. Pour vous Isabelle, embrassez Ricarede, & le favorisez d'un tendre adieu, ce qu'il sent pour vous le mérite. Isabelle qui n'étoit pas moins troublée que son Amant, ne comprit point ce que lui avoit dit la Reine, & ne sachant ni ce qu'elle devoit dire, ni ce qu'elle devoit faire, elle ne répondit que par des larmes. Toutes les Dames de la Cour furent attendries, & la Reine le fut elle-même. En un mot, Isabelle & Ricarede se séparérent sans s'être rien dit; mais leurs yeux avoient parlé un langage qui en avoit

avoit plus dit que les paroles les plus tendres, que les expreſſions les plus éloquentes.

Deux jours après les Vaiſſeaux ſe mirent en mer, & Ricarede n'étoit pas ſans inquiétude, lors qu'il venoit à faire réflexion qu'il faloit néceſſairement qu'il fit quelque action éclatante pour mériter Iſabelle, & que cependant il ne la pouvoit mériter ſans trahir ſa conſcience : car enfin il faloit attaquer des ennemis qui étoient de ſa Religion, il les faloit combattre, il les faloit vaincre. Le pas étoit gliſſant ſans doute ; il y avoit des précipices de tous côtés. Il faloit ou perdre Iſabelle, ſe rendre indigne en même tems, de toutes ſortes d'emplois diſtingués, & dégénérer de la valeur de ſes Ancêtres ; ou bien il faloit ſe ſignaler par des hoſtilités qui lui faiſoient horreur, puis qu'elles devoient être exercées ſur des ennemis avec leſquels il étoit uni par les liens d'une même Foi. Nous ne ferons ni l'un, ni l'autre, dit pourtant en ſon cœur Ricarede. Le Ciel ne nous abandonnera point, il nous fera naître quelque occaſion favorable, où nous pourrons en ſervant notre Patrie, rendre peut-être ſervice à notre Religion. Il y avoit déja ſix jours que les deux Vaiſſeaux avoient

ms à la voile, faisant route avec un vent favorable vers les Isles Terceres, où l'on ne manque presque jamais de trouver des Vaisseaux Portugais venant des Indes Orientales ou Occidentales. Mais au bout de ce tems-là, un vent de Midi si fort & si impétueux, les prit par le côté, que ne leur étant pas possible de prendre terre aux Isles, ils furent emportés sur les Côtes d'Espagne, vers le Détroit de Gibraltar, où étant arrivés ils découvrirent trois Navires, l'un grand & puissant, & les deux autres médiocres. Le Vaisseau de Ricarede s'aprocha d'abord de celui du Général, pour savoir s'il étoit dans le dessein d'aller attaquer les trois qu'on venoit de découvrir; mais en l'abordant il vit qu'on arboroit sur le haut du mât un Pavillon noir, & s'étant approché davantage, il entendit dans le Vaisseau un son lugubre de Trompettes, ce qui lui fit conclure que celui qui en étoit le Chef étoit mort, ou quelcun des principaux Officiers. Du moment qu'ils furent à portée de se parler, ce qui n'étoit point arrivé encore depuis qu'ils étoient en mer, ceux de l'Amiral criérent à Ricarede, qu'il vint à eux, que leur Général avoit été attaqué d'une Apoplexie, & qu'il en étoit mort la nuit précédente. Ricarede ne pût s'em-

s'empêcher de ſe réjouïr de cette nouvelle, non qu'il ne regrétât de tout ſon cœur le Baron de Lanſac, dont il eſtimoit les qualités & la bravoure; mais parce qu'il lui devoit ſuccéder : la Reine s'en étoit expliquée; car cette Princeſſe avoit déclaré que c'étoit ſon intention, qu'il remplît la place de ce Seigneur, s'il venoit à être tué, ou qu'il mourût de maladie dans ſon voyage. Dès que Ricarede fut entré dans le Vaiſſeau, chacun promit de lui obéïr, il fut élû Amiral tout d'une voix, & proclamé après quelques cérémonies, qui ne furent pas longues, parce qu'il s'agiſſoit d'aller reconnoître les trois Vaiſſeaux qu'on avoit découverts, & s'en rendre maîtres s'ils étoient ennemis. Les deux plus petits de ces Navires prévinrent Ricarede, car s'étant ſéparez de leur grand Vaiſſeau, ils arrivérent ſur lui à force de rames. On reconnut alors aux Croiſſans de leurs Banniéres, que c'étoient des Galéres Turques. Ricarede en eut une joye extrême. Il crut que le Ciel avoit exaucé ſes priéres, en lui envoyant une occaſion où il pouvoit ſi bien ſervir ſa Reine, ſans engager en aucune maniére ſa conſcience. Les Vaiſſeaux Anglois ne portoient point Pavillon d'Angleterre, ils avoient arboré celui d'Eſpagne

pagne, pour tromper ceux qui s'approcheroient pour les reconnoître, & pour ne paſſer pas pour Corſaires, ſi bien que les Turcs s'imaginérent que c'étoient des Navires des Indes, travaillez de la mer, qui ſe rendroient ſans aucune peine. Ricarede qui pénétra leur penſée, les laiſſa approcher à deſſein, juſqu'à ce qu'ils fuſſent à portée de ſon artillerie, laquelle il fit décharger ſi à propos, que d'une ſeule bordée, il déſempara une des Galéres, & la traita ſi mal, qu'elle commença à s'ouvrir par le milieu. L'autre Galére, qui appréhenda d'avoir le même ſort, tourna la proue, & toutes deux tâchérent de ſe mettre à couvert ſous le grand Vaiſſeau. Ricarede ayant fait recharger ſon artillerie les pourſuivit, & fit faire un ſi grand feu que les Turcs ne ſûrent où ils en étoient. Ceux de la Galére qui s'étoit entr'ouverte, l'abandonnérent, & ſe mirent en devoir de ſe retirer dans le grand Navire. Alors Ricarede, fit charger par les deux Vaiſſeaux la Galére qui étoit entiére, & l'artillerie fit tant de fracas, que ceux qui la défendoient prirent le parti de l'autre; c'eſt à dire, qu'ils ſe retirérent dans le même Navire, non dans le deſſein de faire réſiſtance, mais de ſauver leur vie en demandant quartier. Les Forçats Chrêtiens qui étoient dans les

Galéres, rompirent leurs chaînes, & se mêlant avec les Turcs, entrérent aussi dans le grand Vaisseau; mais en y montant la Mousqueterie de Ricarede fit une décharge si terrible sur les Infidelles, qu'il y en eut peu qui échapassent, & ceux qui échapérent, furent mis en piéces par les Chrêtiens, qui se servant contr'eux de leurs propres armes, & croyant que les Vaisseaux Anglois étoient Espagnols, firent merveilles pour recouvrer leur liberté. Enfin ayant fait main basse sur presque tout ce qu'il y avoit de Turcs, quelques Espagnols parurent sur le grand Vaisseau, & appellant à haute voix ceux qu'ils croyoient être de leur Nation, ils leur dirent qu'ils n'avoient qu'à entrer dans leur bord pour y recueillir le fruit de la victoire qu'ils avoient remportée. Ricarede leur demanda en Castillan à qui étoit le Navire. Ils lui répondirent que c'étoit un Galion qui venoit des Indes de Portugal, qu'il étoit chargé d'Epiceries, & qu'il portoit en Perles, en Diamans & autres Pierreries, pour près d'un million d'or. Ils ajoûtérent que la tempête l'avoit jetté en ce lieu tout délabré, & sans artillerie, parce qu'on avoit été contraint de la jetter dans la mer, & que ces deux Galéres, qui étoient au Corsaire

re Arnaut Mami, l'avoient pris ſans aucune réſiſtance. Ricarede leur répondit, que s'ils croyoient que ſes deux Vaiſſeaux fuſſent Eſpagnols, ils ſe trompoient; qu'ils appartenoient à la Reine d'Angleterre. Cette nouvelle conſterna les Eſpagnols, ils crurent qu'ils n'avoient évité un écueil, que pour donner dans un autre, mais Ricarede les raſſura, il leur dit qu'ils n'avoient rien à craindre, & qu'ils pouvoient compter ſur leur liberté, pourvû qu'ils ne ſe miſſent point en défenſe. Il ne nous ſeroit pas poſſible de nous y mettre, répondirent-ils, quand nous en aurions la penſée, nous n'avons ni artillerie, ni aucune ſorte d'armes ſur notre Galion, ainſi nous avons tout notre recours à la généroſité de votre Général, qui voudra ſe ſignaler par une action grande & héroïque en nous accordant une liberté qu'il nous avoit déja procurée, en nous délivrant de la main des Turcs. Ce que venoit de dire cet Eſpagnol, plût à Ricarede, qui ayant fait aſſembler d'abord les Officiers de ſon Vaiſſeau, leur demanda de quelle maniére on devoit s'y prendre pour renvoyer ces gens-là en Eſpagne, car, ajoûta-t-il, ils ſont en ſi grand nombre, qu'il y auroit du péril à s'en charger. J'avouë que notre triomphe en ſeroit

roit plus éclatant ; mais il faut préférer notre ſûreté à l'éclat. Ce ne ſeroient pas les prémiers priſonniers qui auroient rompu leurs fers, il arrive tous les jours des événemens mille fois plus étranges, & le Sage les doit prévenir, en prenant le parti le plus ſûr. Quelques-uns furent d'avis qu'on les fît paſſer un à un dans le Vaiſſeau Admiral, & qu'on les égorgeât tous l'un après l'autre, à meſure qu'ils y entreroient. Ce ne ſera pas le conſeil que je ſuivrai, répondit Ricarede. Les victoires les plus honorables ſont celles qui ſont les moins ſanglantes. J'avoue qu'il eſt difficile de triompher d'un ennemi, & de ne point répandre de ſang ; mais on ne le doit jamais répandre d'une maniére lâche & honteuſe. La cruauté & la véritable valeur ne vont point enſemble, & on ne doit jamais refuſer la vie à un ennemi qui met bas les armes, ou qui n'eſt plus en état de réſiſter. Sauvons notre riche butin ; puis que nous le pouvons ſûrement en relâchant nos priſonniers, il y auroit dans l'autre parti trop d'inhumanité & trop de baſſeſſe. Perſonne n'oſa contredire à ce que diſoit Ricarede, ſur quoi il réſolut de faire paſſer l'artillerie & les armes d'un de ſes Vaiſſeaux dans le Navire Portugais. La réſolution

solution ne fut pas plûtôt prise, qu'il monta avec cinquante Arquebusiers dans le Galion, où il trouva environ trois cens hommes. Il fit ensuite approcher le Vaisseau qu'il vouloit décharger, ce qui se fit avec toute la diligence possible. Du moment que le Vaisseau fut vuide, il dit aux Espagnols qu'ils n'avoient qu'à y entrer, qu'ils y trouveroient des vivres pour plus de gens qu'ils n'étoient, & pour une plus grande route que celle qu'ils avoient à faire; car ils étoient si près des Côtes, qu'on voyoit paroître les hautes montagnes d'Abyla & de Calpe. Il leur donna outre cela quatre écus à chacun pour achever de se conduire chez eux, après qu'ils auroient eu pris terre. Tous le remercièrent d'une générosité si peu attenduë, il n'y eut que le dernier qui devoit s'embarquer, & qui étoit le même qui lui avoit parlé d'abord, qui le pria de le laisser passer en Angleterre. Seigneur, lui dit l'Espagnol, vous me feriez un plaisir plus sensible de m'emmener avec vous; que de m'envoyer en Espagne, car bien que ce soit ma Patrie, je n'y saurois passer mes jours avec joye. Lors que les Anglois se rendirent maîtres de Cadix, ils m'enlevérent une fille unique, dont je pleurerai la perte toute ma vie. Accablé de cette

perte,

perte, & d'ailleurs me voyant ſans biens, je pris la réſolution de m'en aller aux Indes avec ma femme, qui eſt cette infortunée mére que vous voyez. Nous nous embarquâmes dans ce deſſein, il y a ſix jours, & nous fûmes pris en ſortant du Port par ces deux Vaiſſeaux Corſaires. Ce fut un nouveau ſurcroît de douleur; mais accoûtumez que nous ſommes aux diſgraces, nous paroiſſions aſſez inſenſibles à cette nouvelle infortune, lors que vous parûtes & nous délivrâtes. Ricarede fut extrêmement ſurpris, ne doutant point que ce ne fût le pére de ſa Maîtreſſe. Comment s'appelloit votre fille, lui dit-il en l'interrompant. Elle s'appelloit Iſabelle, répondit l'Eſpagnol en pouſſant un grand ſoûpir. Je veux bien, repartit Ricarede, vous mener à Londres, vous & votre femme, puis que vous le ſouhaitez ainſi, je veux bien même vous y rendre ſervice; il ne s'expliqua pas davantage. L'ayant donc fait paſſer dans ſon Vaiſſeau Amiral, & ayant mis ſuffiſamment de Soldats & de Matelots dans le Galion, il appareilla cette même nuit, & s'éloigna autant qu'il lui fut poſſible des Côtes d'Eſpagne, laiſſant ſon autre Vaiſſeau aux Eſpagnols, parmi leſquels il ſe trouva encore quelques Turcs, auxquels il donna auſſi

auſſi la liberté, pour faire voir aux Anglois que l'action qu'il venoit de faire, procédoit de pure grandeur d'ame; vous les laiſſerez aller à la premiére occaſion, dit-il aux Eſpagnols, & il leur fit diſtribuer en même tems quelque argent. Le vent étoit bon, il étoit fort, cependant ils furent pris tout à coup d'un calme qui fit murmurer les Officiers qui avoient opiné à ſe défaire des Eſpagnols. Qui ſait, ſe prirent-ils à dire, ſi donnant avis ſur la Côte de la priſe que nous avons faite, on ne viendra pas nous attaquer ici avec des Galiotes & des Chaloupes armées? Nous avons du moins à le craindre. Ricarede qui vit bien qu'ils avoient raiſon, tâcha de les appaiſer comme il pût. Le calme ceſſa, & le vent s'étant même renforcé, ils firent force de voiles, & leur navigation fut ſi heureuſe, que neuf jours après ils ſe trouvérent à la vûë de Londres, d'où ils étoient partis il n'y avoit qu'environ un mois. Ricarede ne voulut pas entrer dans le Port en vainqueur, à cauſe de la mort de ſon Général, il voulut mêler la joye à la triſteſſe. Il fit arborer ſur le hunier à l'envers une Banniére ſemée de Croiſſans, & ſur un autre mât un Etendart de taffetas noir, dont les pointes raſoient les flots. Il fit ſonner enſemble des fanfares

&

& des airs lugubres, & ce fut au milieu de ce contraſte, au ſon des Clairons & des Sourdines, qu'il entra dans la Tamiſe avec ſon Vaiſſeau, ayant laiſſé le Galion dans la mer, la Riviére n'étant pas aſſez profonde pour ce Navire.

Les Anglois connurent à pluſieurs marques, que le Vaiſſeau de Ricarede étoit celui que montoit le Baron de Lanſac, mais ils ne pouvoient comprendre comment il avoit changé ſon autre Vaiſſeau pour ce grand & puiſſant Galion. Ricarede parut ſur le tillac, couvert de riches & luiſantes armes; il ſauta un moment après dans un Eſquif, & ſans autre ſuite que celle d'une infinité de peuple qui le ſuivoit, il ſe rendit au Palais où la Reine attendoit déja qu'on lui apportât des nouvelles de ces Vaiſſeaux. Iſabelle étoit auprès de cette Princeſſe, elle étoit vêtuë ce jourlà à l'Angloiſe, & jamais elle ne fut plus belle. Pour Ricarede qui ſurpaſſoit en taille & en bonne mine tout ce qu'il y avoit de Seigneurs bien faits à la Cour, comme il venoit armé de toutes piéces, avec des armes dorées & gravées, il paroiſſoit encore plus grand, & beaucoup mieux fait qu'il n'étoit. Il ne portoit point de caſque; mais il avoit un chapeau à grands bords, chargé de plumes de diverſes couleurs

leurs ajuſtées à la Walonne. Il avoit une épée large, garnie de pierreries, les pendans de ſon Baudrier étoient riches, & tout ce qui paroiſſoit de ſon habillement étoit à la Françoiſe, il n'y avoit rien de plus propre, de plus galant & de plus martial tout à la fois. Dès qu'il parut devant la Reine, il mit un genou à terre, & lui fit un petit détail de ſon expédition. Le Baron de Lanſac, lui dit-il, étant mort d'une Apoplexie, je pris ſa place pour obéir à vos ordres. Peu de tems après nous vîmes paroître deux Galéres Turques, qui amenoient le grand Galion qui n'a pû entrer dans la Riviére; nous les attaquâmes, & vos Soldats combattirent avec tant de valeur, que nous les coulâmes à fond. Nous donnâmes la liberté à tous les Eſclaves Chrêtiens, & nous eſpérons que vous ne déſaprouverez pas une généroſité dans laquelle il entra un peu de politique; car ils étoient en ſi grand nombre, que nous avions à craindre en les amenant, quelques meſures que nous euſſions pû prendre. Nous n'avons amené qu'un ſeul Eſpagnol & ſa femme, qui ont voulu avoir l'honneur de voir Votre Majeſté. Le Galion eſt de ceux qui viennent des Indes de Portugal. Les Perles, les Diamans & les autres Pierreries

reries qui y ſont, valent des ſommes immenſes. Les Turcs n'avoient pas eu le tems d'y toucher, & nous n'y avons pas touché nous-mêmes. J'ai donné ordre qu'il vous fût préſenté, Madame, tel qu'il eſt tombé entre nos mains; car avec un ſeul Joyau que Votre Majeſté me donne, je ſerai trop récompenſé. Ce Joyau ajoûta-t-il Madame, c'eſt Iſabelle, que Votre Majeſté m'a déja promiſe ſi je me ſignalois par quelque action. Levez-vous Ricarede, répondit la Reine, ſi je devois vous donner Iſabelle pour un prix, vous ne la ſauriez mériter avec tout ce qu'aporte le Vaiſſeau, ni avec tout ce qui reſte dans les deux Indes. Je vous la donne, parce que je vous l'ai promiſe, parce qu'elle eſt digne de vous, parce que vous êtes digne d'elle; votre ſeule valeur la mérite. Si vous avez gardé les Joyaux du Galion pour moi, j'ai gardé celui-ci pour vous. Iſabelle eſt à vous, la voilà, vous pourrez l'épouſer lors que vous voudrez, & je croi que ce ſera avec ſon conſentement, elle a trop de goût pour s'y oppoſer. Je vous attens demain ajoûta-t-elle, pour apprendre plus au long le détail de votre combat, & je ſerai bien aiſe en même tems, que vous m'ameniez cet Eſpagnol & cette Epagnole qui ſouhaitent de me voir:

il

il ne ſeroit pas juſte de les faire languir plus long-tems, puis qu'ils s'en ſont une ſatisfaction, il me tarde de les remercier moi-même. La Reine ſe retira alors dans ſon cabinet, & toutes les Dames commencérent à environner Ricarede. La Comteſſe de Tanſi qui étoit une des mieux faites de la Cour, & qui avoit lié une étroite amitié avec Iſabelle, ſe prit à lui dire: Et qu'eſt ceci, Seigneur, quelles armes avez-vous priſes? Penſiez-vous que vous euſſiez ici à combattre vos ennemis? Sachez que nous ſommes ici toutes vos amies, ſi vous en exceptez Iſabelle, qui comme Eſpagnole, ne ſauroit l'être. Ce ſeroit le plus grand malheur qui me pût jamais arriver, repartit Ricarede; ce ſeroit une terrible ennemie. Mais je me flatte que l'air d'Angleterre qu'elle reſpire depuis ſi long-tems, lui fait regarder les Anglois comme des amis. Iſabelle ſe prit à dire en ſoûriant, vous avez raiſon Ricarede, & la Comteſſe en doit ſavoir quelque choſe, car elle ſait à quel point je l'aime. Cette petite raillerie de la Comteſſe de Tanſi n'étoit pas ſans miſtère, quelcun avoit trouvé à redire que Ricarede eût paru devant la Reine tout armé, en effet, cela étoit un peu cavalier; mais la Reine regarda cela comme une

une galanterie, & l'expédition qu'il venoit de faire rendoit la galanterie pardonnable : d'ailleurs la Reine Eliſabeth n'étoit pas une Princeſſe farouche, elle prenoit plaiſir que les Seigneurs de la Cour ſe donnaſſent quelquefois de ces ſortes d'airs. Ricarede ſe retira chez lui, on fit des feux de joye par toute la Ville : on n'a jamais vû tant de réjouiſſances. Déja le pére & la mére d'Iſabelle étoient chez Clotalde. Ricarede lui avoit dit qui ils étoient, mais il l'avoit prié de n'en rien dire, parce qu'il vouloit ſurprendre Iſabelle. On commença dès la même nuit à décharger le Galion, & une infinité de gens furent huit jours à y travailler. Le lendemain Ricarede fut au Palais avec le Pére & la Mére d'Iſabelle, qui ſe trouva auprès de la Reine, parée de l'habit qu'elle avoit la prémiére fois qu'elle parut devant cette Princeſſe ; cet Eſpagnol & cette Eſpagnole ne l'admirérent pas moins qu'ils avoient admiré la Reine ; mais ils ne la reconnurent point. Ce jour-là la Reine fit aſſeoir Ricarede, faveur qu'elle n'accordoit que rarement à ſes Sujets, & cette grace ne manqua pas de lui attirer des envieux ; il y eut même des Courtiſans qui en firent des railleries contre leur Souveraine, tant l'envie eſt une

paſſion indiſcrette. Ricarede par ordre de la Reine, fit un détail plus long & plus circonſtancié, qu'il n'avoit fait, du Combat qui s'étoit paſſé entre lui & les Corſaires. Il parla fort avantageuſement de tous les Soldats, il en nomma même qui s'étoient diſtingués, & fit un éloge de la valeur de tous les Officiers, qui leur attira dans les occaſions, des récompenſes conſidérables. Dès qu'il eut fini ſon diſcours, il préſenta à la Reine le Pére & la mére d'Iſabelle; ce ſont, Madame, lui dit-il, les perſonnes dont j'eus hier l'honneur de vous entretenir, & qui ont deſiré de voir une Reine qui mérite qu'on la vienne voir des extrêmités de la terre. Elles ſont de Cadix, & comme je l'ai pû apprendre, d'une famille qualifiée. La Reine les fit approcher, & Iſabelle ſe ſentit émûe. Elle jetta les yeux ſur la Dame Eſpagnole, qui dans ce moment la regardoit avec attention, & elle crut voir dans ſon viſage certains traits de celui de ſa Mére, dont elle avoit encore quelque idée confuſe. Le Pére & la Mére crurent à leur tour, voir en Iſabelle quelque air de leur fille : mais comme il y avoit à craindre qu'ils ne ſe trompaſſent, ils gardérent le ſilence les uns & les autres. Cependant, on liſoit dans

leurs

leurs yeux qu'il ſe paſſoit dans leur ame quelque choſe d'extraordinaire, ſur tout dans ceux d'Iſabelle. Elle étoit fort diſtraite, penſive, & inquiéte, elle ne ſavoit qu'elle contenance tenir; la Reine s'apperçût de cette émotion, & Ricarede admiroit les divers mouvemens & les tendres agitations de ces trois perſonnes, dont la cauſe ne lui étoit pas inconnuë. Il tardoit à Iſabelle, que cette femme qu'elle croyoit être ſa Mére, ne parlât; peut-être, diſoit-elle en elle-même, reconnoîtrai-je à ſa voix que mes yeux ne me font point illuſion. Il lui tardoit, dis-je, qu'elle proférât quelque parole, lors que la Reine lui ordonna de leur demander à ſon mari & à elle, en Langue Eſpagnole, pourquoi ils n'avoient pas voulu jouïr de la liberté que Ricarede leur avoit donnée, puis qu'il n'y a rien de plus doux que la liberté. Iſabelle obéit à la Reine, & à peine avoit-elle achevé de parler, que la Dame Eſpagnole, ſans répondre un ſeul mot, & ſans conſidérer le lieu où elle étoit, s'approcha d'elle avec une précipitation extraordinaire. Elle s'arrêta un moment, comme ſi elle eût été ravie en extaſe. Un inſtant après, elle s'approcha tout à fait, lui fit pancher doucement la tête, & ayant découvert une

petite marque noire qu'Iſabelle avoit ſous ſon oreille droite, elle s'écria tout d'un coup : Ha ! ma chére fille. Elle n'eut pas la force d'en dire davantage, & comme elle étendoit les bras pour l'embraſſer, elle tomba évanouïe. Le Pére n'étoit pas moins ému que cette tendre Mére ; mais comme il fut plus maître de ſoi-même, il ne dit rien, il ne pût néanmoins s'empêcher de laiſſer couler des larmes. Iſabelle qui acheva de ſe convaincre que ſes yeux ne l'avoient point trompée, embraſſoit & baiſoit ſa Mére avec la derniére tendreſſe, & fondant en pleurs, ſe tournoit de tems en tems vers ſon Pére, pour lui témoigner la joye qu'elle reſſentoit. La Reine étoit ſurpriſe & en même tems attendrie ; Qui ſe fût attendu, dit-elle, à une ſemblable avanture ? Que j'ai de ſatisfaction d'une ſi heureuſe cataſtrophe. La Dame Eſpagnole revint de ſa pâmoiſon, & du moment qu'elle eut achevé de reprendre ſes eſprits, elle ſe jetta aux pieds de la Reine pour la ſuplier de lui pardonner. Je vous pardonnerois, lui dit cette Princeſſe, quand il ſeroit véritable que vous m'euſſiez offenſée en cette rencontre, mais vous ne l'avez point fait. J'entre dans la joye que vous avez d'avoir recouvré une fil-

le

le qui méritoit d'être regrétée, & afin que vous ayez plus de commodité de la voir, vous demeurerez dans mon palais avec elle. Ricarede prit alors occaſion de prier encore la Reine d'accomplir ſa promeſſe, ſi elle le jugeoit digne d'Iſabelle. Les Amans ſont impatiens, dit en ſoûriant Eliſabeth : ils s'imaginent qu'ils ne doivent jamais poſſéder ce qu'ils déſirent. Je ne blâme pas votre impatience, ajoûta-t-elle, je la loue au contraire, & pour vous donner une marque que je ne la déſaprouve pas, je veux bien vous dire encore une fois, que je vous trouve digne d'Iſabelle, qu'elle ſera à vous dans quatre jours, & que je veux qu'on célébre votre nôce d'une maniére qui ſoit digne de ſa beauté, de votre valeur, & de la magnificence de ma Cour. Ricarede ſe retira très-ſatisfait, & quoi que le tems qui avoit été fixé pour ſon mariage fût fort court, ces quatre jours lui parurent autant de ſiécles. Ce jour qui devoit finir ſes inquiétudes, commencer le bonheur après lequel il ſoûpiroit, & remplir toutes ſes eſpérances, ce jour arriva, & jamais Amant ne fut plus tranſporté de joye que l'étoit l'heureux & amoureux Ricarede ; mais cette joye ne fut pas de longue durée, elle fut traverſée dans le tems qu'on s'y attendoit le

moins, & qu'on avoit le moins de lieu de le craindre, elle fut mêlée de mille amertumes. Ricarede étoit en un mot, ſur le point de ſurgir à un heureux port, lors qu'il ſe leva une tempête imprévûë, & cette tempête fut ſi violente, qu'il ſe vit mille fois à la veille de faire un triſte & tragique naufrage. Cette Dame dont nous avons déja parlé, cette Veuve du Grand Chambellan de la Reine, ſous la conduite de laquelle étoit Iſabelle, avoit un fils à peu près de l'âge de Ricarede; les grandes richeſſes du Comte Arneſt, c'eſt ainſi que s'appelloit ce jeune Seigneur, ſa naiſſance, & le crédit que ſa Mére avoit auprès de la Reine, le rendoient fier & préſomptueux. Toute ſa fierté n'empêcha pas néanmoins qu'il ne ſe rendit éperduëment amoureux d'Iſabelle, & comme il ſe croyoit au deſſus de ce qu'il y avoit de Seigneurs diſtingués dans le Royaume, il ne s'imagina jamais de trouver cette étrangére inſenſible. Il ſe trompa. Iſabelle loin de répondre à ſa paſſion, le traita toûjours avec la derniére indifférence. Cette froideur à laquelle Arneſt ne s'attendoit pas, ne fit que l'enflammer davantage, & irriter ſon amour. Réſolu à ſe faire aimer à quelque prix que ce fût, il n'y eut rien dont il ne s'avi-

ſât

fût pour venir à ſes fins. Promeſſes, ſoûmiſſions, emportemens, tout fut mis en œuvre. Mais Iſabelle aimoit ailleurs: d'un autre côté, l'humeur du jeune Comte ne l'accommodoit pas, & de plus la Reine s'étoit expliquée en faveur de Ricarede, d'une maniére à ne ſe pouvoir point retracter. Tout cela mit au déſeſpoir Arneſt, qui ne ſachant plus quel parti prendre, & ne voulant pas ſurvivre au bonheur de ſon Rival, réſolut de ſe donner la mort, & de finir, par cette lâche extrémité, une vie qui lui étoit inſupportable. Cette funeſte réſolution étoit priſe, le poignard qu'il devoit s'enfoncer dans le ſein étoit prêt, le lieu où ſe devoit paſſer cette ſanglante Tragédie étoit choiſi. Cependant, faiſant réflexion qu'il y avoit une nouvelle tentative à faire, qui étoit de faire agir auprès de la Reine la Comteſſe ſa Mére, il fut ſe jetter à ſes pieds. Il lui déclara ce qu'il ſentoit pour Iſabelle, & lui fit connoître d'un air troublé, & qui marquoit la mauvaiſe aſſiette où étoit ſon ame, que s'il n'épouſoit cette étrangére, il n'étoit pas en état de réſiſter à la douleur de la voir entre les bras d'un autre. La Comteſſe qui connoiſſoit le caractere de ſon fils, & qui avoit vû beaucoup d'égarement dans ſes

yeux & dans ſon diſcours, appréhenda qu'il ne ſe portât à quelque fâcheux excès. Sa tendreſſe fut allarmée. N'en venez pas mon fils, à des remédes violens, lui dit la Comteſſe. Je parlerai moi-même à la Reine de votre paſſion, & peut-être aurai-je le bonheur de la faire entrer dans nos intérêts. Elle n'en croyoit rien néanmoins, parce que la Reine avoit parlé d'une maniére trop poſitive; mais elle voulut flater ſon fils de cette eſpérance, pour prévenir les tragiques deſſeins qu'elle connoiſſoit bien qu'il avoit conçûs dans ſon cœur. Je vais me jetter aux pieds de la Reine, lui dit la Comteſſe en ſe retirant, comptez que je n'oublierai rien pour vous rendre heureux, cependant, demeurez tranquille, & eſpérez. Ce jour-là Iſabelle avoit pris un habit extrêmement riche, dont la Reine lui avoit fait préſent. Cette Princeſſe lui avoit attaché elle-même un colier de perles, le plus beau qui eût été trouvé dans le Galion qu'avoit amené Ricarede; il étoit eſtimé vingt mille Ducats, & elle lui mettoit au doigt un Diamant de prix, lors que la Comteſſe entra dans la Salle. Elle parut avec un viſage triſte, & à peine étoit-elle entrée qu'elle ſe jetta à genoux. Je viens, dit-elle, vous ſuplier, Madame, d'avoir

la

la bonté de ſuſpendre pour deux jours le mariage d'Iſabelle, & j'eſpére que Votre Majeſté m'accordera une faveur, que je regarderai comme la plus grande que j'aye reçû d'elle en ma vie. La Reine voulut ſavoir prémiérement d'où venoit qu'elle lui faiſoit cette priére, puis qu'elle n'ignoroit point ce qu'elle avoit promis à Ricarede; mais elle lui demanda avec tant d'inſtance, de lui accorder cette grace avant qu'elle lui en dit davange, qu'elle lui accorda ce qu'elle deſiroit. Alors la Comteſſe lui découvrit l'amour que ſon fils avoit pour Iſabelle, qui s'étoit retirée par reſpect, elle lui exagéra ſa paſſion, & ne lui fit point miſtére des juſtes allarmes qu'elle avoit, ajoûtant qu'elle avoit demandé ces deux jours, pour donner le tems à Sa Majeſté de penſer aux moyens qu'il y auroit à prendre, pour ſauver la vie à ſon fils. Si je n'avois engagé ma parole Royale, répondit, la Reine, il ne ſeroit pas difficile de vous ſatisfaire, Iſabelle ſeroit à votre fils. Mais, Comteſſe, ne m'en parlez plus, ma parole eſt donnée, & elle eſt même donnée d'une maniére ſi ſolemnelle, qu'il ne m'eſt pas permis de la retracter. La Comteſſe ſe retira. Elle dit ſans détour au Comte ce que la Reine lui avoit répondu, & elle tâcha en mê-

me tems de lui faire comprendre qu'il exigeoit une choſe impoſſible ; car, ajoûta-t-elle, il n'eſt pas même au pouvoir de la Reine, que Ricarede n'épouſe Iſabelle; vous vous y êtes pris un peu trop tard. Elle allégua quelques autres raiſons, mais rien ne fut capable de ramener l'eſprit de ce jeune préſomptueux. Il quitta ſa Mére dans le moment, il s'alla armer de toutes piéces, il monta ſur un fort & puiſſant cheval, & s'allant préſenter devant la maiſon de Clotalde, il cria à haute voix à Ricarede qu'il eût à ſortir. Ricarede avoit déja pris ſon habit de cérémonie, qui étoit extrêmement magnifique, & il étoit ſur le point d'aller au Palais pour épouſer Iſabelle, lors qu'il entendit qu'on l'appelloit de la ruë. Il demanda ce que c'étoit. On lui répondit, que c'étoit le Comte Arneſt, qui paroiſſoit à cheval & armé. Il ſe mit alors à la fenêtre, & le Comte ne l'eut pas plûtôt aperçû, qu'il s'écria : J'ai un mot à te dire, Ricarede. La Reine, Notre Maîtreſſe, te commanda, il y a quelque tems, de l'aller ſervir ſur mer, & de te ſignaler par quelque exploit qui te rendît digne d'Iſabelle. Tu y allas, & tu en ès revenu avec un Vaiſſeau chargé de richeſſes, avec leſquelles tu penſes l'avoir méritée. J'avouë que la Reine

Reine te l'a promiſe. Elle a cru peut-être qu'il n'y a que toi dans toute ſa Cour qui pût aſpirer à cette conquête. J'eſtime qu'elle ſe trompe en cela, je dis plus, c'eſt une choſe que je tiens pour certaine & pour véritable. J'oſe bien te le dire encore, tu n'as rien fait qui te puiſſe rendre digne de poſſéder cette incomparable fille; & il ne t'arrivera de ta vie de rien faire qui te puiſſe élever à cet honneur: & en cas que tu veuilles ſoûtenir le contraire, je te défie. Comte, repartit froidement Ricarede, votre défi ne me regarde en aucune maniére, parce que je confeſſe, que non ſeulement je ne mérite point Iſabelle, mais parce que je ſuis convaincu qu'il n'y a point d'homme au monde qui la puiſſe mériter. Votre défi donc ne me regarde point, puis que je demeure d'accord de ce que vous dites; cependant, je l'accepte pour châtier votre témérité. Alors il ſe retira de la fenêtre, & demanda qu'on lui donnât inceſſamment ſes armes. Toute la maiſon fut en trouble. Cependant, comme il étoit de la prudence de préve nir un combat qui ne pouvoit qu'être funeſte ou à Ricarede, ou au jeune Comte, on fut ſur le champ avertir la Reine de ce qui ſe paſſoit. La Reine com-

manda d'abord au Capitaine de ſes Gardes, d'aller arrêter le Comte Arneſt, & cet Officier fit tant de diligence, qu'il le joignit dans le tems que Ricarede paroiſſoit monté ſur un très-beau cheval, & avec les mêmes armes qu'il avoit lors qu'il alla ſaluer la Reine après ſon expédition. Lors que le Comte vit le Capitaine, il crût bien ce qui en étoit. Tu vois, Ricarede, ſe prit-il à dire, tu vois l'obſtacle qui s'oppoſe à ce que nous nous battions. Si tu as quelque envie de me voir, tu me chercheras, je te chercherai auſſi à mon tour, car je n'ai rien tant à cœur que d'humilier ta préſomption & ton arrogance; & comme il n'eſt rien de plus facile à deux ennemis que de ſe rencontrer, remettons l'exécution de notre deſſein à notre premiére vûë. Je le veux, dit Ricarede, je ne fuirai point l'occaſion. Il en alloit dire davantage, lors que le Capitaine des Gardes arriva. Il s'approcha d'abord du Comte & lui dit, qu'il le faiſoit priſonnier de la part de la Reine. Le Comte le pria de le mener devant cette Princeſſe, auprès de laquelle il ſavoit qu'étoit la Comteſſe ſa Mére, qui étoit revenuë à la charge, & qui mêlant ſes larmes à ſes priéres, faiſoit ſes derniers efforts auprès d'une Maîtreſſe qu'elle

le ſavoit bien qui l'aimoit. Le Capitaine accorda au jeune Comte ce qu'il demandoit. La Reine le regarda d'un air ſévére, & ſans vouloir entrer en diſcours avec lui, elle commanda qu'on le déſarmât, & qu'on le conduiſit à la Tour. On peut ſe figurer aiſément quelle fut la déſolation de la Comteſſe, elle ne ſe rebuta point néanmoins. Permettez, Madame, ſe prit-elle à dire, en ſe jettant de nouveau à ſes genoux, permettez que je repréſente à Votre Majeſté, que pour éviter les malheurs qui peuvent naître de cette querelle, entre les parens de Ricarede & les miens, que pour prévenir les ſuites fâcheuſes qu'il y a à craindre, il eſt néceſſaire d'en ôter la cauſe. Je veux dire, Madame, que vous devez renvoyer Iſabelle en Eſpagne. Cette fille, ajoûta-t-elle avec malignité, eſt d'ailleurs ſi obſtinée dans une Religion que vous ne trouvez pas à propos de tolérer dans votre Royaume, que quand il n'y auroit que ce ſeul motif, vous êtes ce ſemble, obligée d'éloigner de votre Cour, une perſonne qui eſt venuë y jetter la pomme de diſcorde. Pour ce qui regarde la Religion d'Iſabelle, repartit la Reine, je ne ſuis pas ſurpriſe qu'elle y ſoit attachée. On eſt pour l'ordinaire de la Religion dans

dans laquelle on a été inſtruit, & puis qu'elle trouve bonne celle dont elle fait profeſſion, je ne déſaprouve pas qu'elle y demeure ferme; on doit ſuivre toûjours les mouvemens de ſa conſcience, ſur tout lors qu'on s'eſt perſuadé qu'en les ſuivant on fait le bien. Je ne tolére pas à la vérité ſa Religion, & les raiſons que j'en ai ſont très-fortes, il n'y a qui que ce ſoit qui l'ignore; mais cette intoléran-ce ne s'étend que ſur mes Sujets naturels. Ainſi Iſabelle demeurant en Angleterre, peut-être ouvrira-t-elle les yeux avec le tems. Ricarede l'épouſera, Comteſſe. Je l'ai dit, & ſi ce n'eſt pas aujourd'hui, comme je m'y étois engagée, ce ſera demain pour le plus tard. La Comteſſe ne repliqua rien, elle ſe retira toute éplorée, & comme elle vit bien, ainſi qu'elle l'avoit fait ſentir à la Reine, qu'il falloit qu'Iſabelle fût la victime qui devoit être immolée dans cette rencontre, elle prit la plus indigne réſolution que puiſſe prendre une perſonne de cette qualité, elle réſolut de lui faire donner du poiſon.

Comme la plûpart des femmes ſont extrêmes, comme elles ſont rarement Maîtreſſes de leurs emportemens & de leurs paſſions, la Comteſſe ne conſulta pas un moment ſur la lâche réſolution qu'elle avoit

avoit conçûë ; elle l'executa dès la même nuit. Elle ſollicita Iſabelle à prendre d'une conſerve où elle avoit mêlé un poiſon des plus violens & des plus ſubtils, lui perſuadant que c'étoit un petit reméde dont elle avoit beſoin ; car effectivement elle étoit un peu indiſpoſée, n'étant pas poſſible que ce qui venoit de ſe paſſer ne l'eut émûë. Elle ſentit un moment après que ſon cœur ſe ſerroit, ſa langue s'attacha à ſa gorge, ſes lévres devinrent toutes noires, ſa voix s'enroüa, ſes yeux ſe troublérent, elle eut, en un mot, tous les ſignes d'une perſonne qui a été empoiſonnée. On courut d'abord à l'appartement de la Reine, on lui raconta le déplorable état où étoit Iſabelle, on ne feignit point de lui dire, qu'il y avoit apparence que la mere du Comte Arneſt lui avoit fait donner du poiſon, que c'étoit un coup de deſeſpoir, d'une mere aveugle & idolâtre de ſon fils. La Reine ſe rendit un moment après dans la chambre de cette infortunée fille ; mais lorſque cette Princeſſe y arriva, elle avoit perdu entiérement la connoiſſance. Elle manda ſes Médecins. Cependant, elle lui fit donner quelques priſes de ces Antidotes, dont les Princes ne manquent jamais d'être pourvûs pour de ſemblables

occa-

occasions; tout cela ne servit de rien. Les Médecins arrivérent, ils redoublérent les remédes, & la Reine ayant obligé la Comtesse de dire de qu'elle sorte de poison elle s'étoit servie, on la secourut plus efficacement. Isabelle ne mourut point, sa grande jeunesse, & la vertu des contrepoisons lui sauvérent la vie; mais elle demeura sans sourcils, sans paupiéres & sans cheveux; elle perdit entiérement son teint, son visage s'enfla & devint affreux, par mille petites taches noires & livides, la peau en fut enlevée en plusieurs endroits, ses yeux à demi fermés demeurérent rouges & chassieux, en un mot, elle devint aussi laide, qu'elle avoit été belle auparavant. Ce fut enfin un changement si épouvantable, qu'on l'eût mille fois moins plainte si elle fût morte, que de la voir en un si triste état. La douleur de Ricarede étoit de celles qui ne se peuvent exprimer; mais ce qu'il y eut de grand en lui, fut, qu'il ne cessa point d'aimer Isabelle. Si elle a perdu ses charmes extérieurs, se prit-il à dire, elle n'a pas perdu une infinité de vertus que tous les poisons du monde ne lui sauroient ravir, & qui la rendront éternellement aimable. La beauté du corps n'est qu'un bien passager, le tems eût fait peu à peu ce

ce que vient de faire dans un moment le deſeſpoir de la Comteſſe, & c'eſt à des biens plus réels que le véritable amour doit aſpirer. Ce fut de cette maniére qu'il parla à la Reine, la ſuppliant de lui permettre qu'il fit tranſporter chez lui cette infortunée fille, qu'il regardoit toûjours comme l'Epouſe qu'elle lui avoit deſtinée. J'admire ce que vous venez de dire, dit la Reine, avec tant de grandeur d'ame vous étiez digne d'un meilleur ſort; mais le Ciel en a décidé autrement: votre malheur me mortifie, Ricarede, l'état d'Iſabelle me touche. La ſeule choſe que je puis faire, c'eſt de faire punir ſévérement la Comteſſe que j'ai déja fait arrêter priſonniére. Ah! Madame, s'écria Ricarede, pardonnez au deſeſpoir de cette femme, elle ſera aſſez punie d'être abandonnée à ſes remors, & permettez-moi de faire emporter chez moi Iſabelle. La Reine y donna les mains. Quelques jours après elle fut reçûë chez Clotalde, & la Princeſſe ajoûta au colier de perles, & au Diamant qu'elle lui avoit donné, tant d'autres préſens, qu'on reconnut bien qu'elle l'aimoit avec beaucoup de tendreſſe. Iſabelle fut pendant deux mois dans le même état où elle étoit, lorſqu'elle ſortit de chez la Reine, il n'y avoit même nulle apparen-

ce

ce qu'il ſe dût faire en elle le moindre changement, lorſqu'on s'apperçût tout d'un coup qu'elle n'étoit pas tout-à-fait ſi difforme. La peau du viſage qui s'étoit enlevée tomba, une grande partie de ſes petites taches livides qui la rendoient ſi hideuſe, diſparurent, ſon teint s'éclaircit peu à peu, ſes yeux commencérent à s'ouvrir; mais ce n'étoit plus néanmoins la même Iſabelle. Elle n'avoit plus rien de vif, rien qui fut capable de toucher; rien qui piquât; on ne voyoit en elle qu'un triſte débris du plus horible naufrage qui fut jamais, & quoi qu'elle ne fût pas ſi défigurée qu'elle le fut d'abord, elle l'étoit pourtant aſſez, par rapport à ce qu'elle avoit été, pour faire pitié à ceux qui la connoiſſoient, & qui l'avoient tant ſoit peu aimée. Le pere & la mere de Ricarede ne crurent jamais qu'Iſabelle pût recouvrer ſa premiére beauté, quoi qu'elle commençât à donner des marques que ce n'étoit pas une choſe abſolument impoſſible. Ils la plaignoient; mais comme ils plaignoient davantage leur fils, ils réſolurent d'écrire en Ecoſſe, pour renoüer avec la Demoiſelle Ecoſſoiſe, le Mariage qu'ils avoient rompu eux-même. Dès que la réſolution eut été priſe, ils firent ſavoir à ſes parens qu'ils n'avoient qu'à la faire paſſer en Angleter-

gleterre, & qu'il ne tenoit qu'à eux de cimenter leur ancienne amitié, par une alliance qu'ils avoient toûjours affectionnée. On leur répondit favorablement. Tout cela se fit sans consulter Ricarede, dans la vûë qu'on eût que la beauté présente de la Demoiselle Ecossoise, effaceroit l'idée de la beauté passée de la malheureuse Isabelle, qu'ils firent dessein de renvoyer en Espagne. Nous la comblerons de tant de bienfaits, disoient-ils entr'eux, qu'elle n'aura point regret à notre fils; mais ils savoient mal ce qui se passoit dans le cœur de Ricarede. Clisterne, c'étoit le nom de la Demoiselle Ecossoise, parut un mois après dans Londres, avec beaucoup de pompe, & elle étoit si belle, que depuis qu'Isabelle avoit perdu sa beauté, on n'avoit rien vû de plus accompli dans cette Ville. Ricarede fut au desespoir, & comme il appréhenda que cette nouvelle n'achevât de donner la mort à Isabelle, il voulut la lui apprendre lui-même. Il fut dans sa chambre tout ému. Elle étoit dans son lit, & ce fut en présence du pere & de la mere, que Clotalde avoit aussi reçûs chez lui, qu'il lui apprit en versant des larmes ce qui se passoit. J'en ai un déplaisir sensible, lui dit l'amoureux & généreux Ricarede; mais n'en soyez pas affligée,

gée, Iſabelle. Ce n'eſt pas vos attraits extérieurs qui m'avoient charmé, c'eſt cet aſſemblage de vertus qui ſe trouvent en vous, qui vous ont attiré un amour & une eſtime que je conſerverai toute ma vie, & pour vous confirmer cette vérité ajoûta-t-il, promettons-nous dès aujourd'hui une fidélité éternelle. Il lui jura qu'il ſeroit ſon Epoux, & lui donnant la main, il ſe prit à dire, je le ſuis dès à préſent. Iſabelle lui répondit d'une voix foible & entrecoupée de ſoûpirs, qu'elle y conſentoit, & dès ce moment-là, ils ſe donnérent mille témoignages d'une véritable tendreſſe. Ricarede en ſe ſéparant lui promit, qu'il feroit naître tant d'incidens, que la Demoiſelle Ecoſſoiſe ſeroit obligée de s'en retourner dans ſon Païs, qu'elle pouvoit compter là-deſſus. Si cependant, ajoûta-t-il, Clotalde parle de vous renvoyer en Eſpagne avec votre pere & votre mere, ne vous y oppoſez pas, & attendez-moi à Cadix ou à Seville deux ans, au bout duquel tems ſoyez perſuadée que je vous joindrai. Il n'y a que la mort, continua-t-il, qui puiſſe m'empêcher d'exécuter la promeſſe que je vous fais; il réitéra mille fois les mêmes paroles en l'embraſſant. Je vous attendrai, répondit Iſabelle, non-ſeulement deux ans, mais même toute ma vie. Le moment au-

quel j'apprendrai que vous n'êtes plus, ſera celui de la mort de votre chére & fidelle Epouſe. Elle acheva ces paroles en verſant des torrens de larmes. Ricarede ne fut pas plûtôt ſorti de la chambre d'Iſabelle, qu'il entra dans celle de Clotalde. Il le ſupplia qu'il ne trouvât pas mauvais qu'il différât ſon mariage pour quelque tems, lui déclarant, qu'il avoit fait vœu d'aller faire un voyage à Rome, qu'il ne lui étoit pas permis de rompre. On fit tout ce qu'on pût pour l'en diſſuader; mais la choſe n'étoit pas poſſible, les parens furent obligés d'y conſentir. Cliſterne demeura chez Clotalde, à qui Ricarede promit qu'il viendroit l'épouſer dans un an. Ce fut après cette promeſſe que Clotalde dit à ſon fils, qu'il avoit fait deſſein de renvoyer Iſabelle en Eſpagne, ſi la Reine y donnoit ſon conſentement; car il y a lieu d'eſpérer ſe prit-il à dire, qu'elle achévera de recouvrer ſa ſanté dans ſon païs natal. Ricarede, pour ne découvrir pas ſon deſſein, répondit d'un air froid à ſon pere, qu'il fit ce qu'il trouveroit à propos, & que la ſeule grace qu'il lui demandoit, étoit qu'il n'ôtât rien à Iſabelle, de ce que la Reine lui avoit donné. Clotalde le lui promit, & ce même jour il fut chez la Reine, pour

pour lui demander l'agrément du nouveau mariage de ſon fils, & pour lui communiquer le deſſein qu'il avoit formé à l'égard d'Iſabelle. La Reine donna les mains à tout ce qu'il vouloit, & dès ce moment elle condamna la Comteſſe à vingt mille écus d'amende envers Iſabelle, elle la chaſſa de la Cour, & bannit pour dix ans d'Angleterre, le Comte ſon fils.

Quatre jours après, le Comte ſortit du Royaume, & l'argent de l'amende fut payé. La Reine fit venir un Marchand François extrêmement riche, établi à Londres, qui avoit des correſpondances par toute l'Europe, elle lui fit compter les vingt mille écus, & lui ordonna de les faire tenir au pere d'Iſabelle à Seville, ou dans quelqu'autre Ville d'Eſpagne. Elle fit appeller enſuite un Capitaine de Navire Flamand, qui étoit prêt à partir pour France, auquel elle ordonna de prendre ſur ſon bord Iſabelle, ſon pere & ſa mere. Vous prendrez lui dit-elle, un Paſſeport dans ce Royaume, afin qu'il paroiſſe qu'ils ſont partis de France & non pas d'Angleterre, & ſi vous les menés à bon port dans leur Païs, vous aurez une récompenſe conſidérable. Le Capitaine qui étoit ravi de trouver une occaſion d'obliger la Reine, lui promit de les rendre

dre à Lisbonne, à Seville, ou à Cadix. Le jour qu'Iſabelle devoit s'embarquer, elle ſe rendit chez la Reine, pour prendre congé d'elle, & pour la remercier de tant de bienfaits dont elle l'avoit comblée. Cette Princeſſe lui remit la lettre de change de vingt mille écus, qu'elle avoit reçûe du Marchand François, & qui devoit être tirée à Seville, elle lui fit beaucoup de nouveaux préſens, & recommanda à Clotalde, de lui laiſſer emporter tous les habits & tous les Joyaux qu'elle lui avoit donnés. "Vous m'écrirez pour m'apprendre votre arrivée en Eſpagne, lui dit la Reine en l'embraſſant, & vous ne ſauriez trop ſouvent me faire ſavoir de vos nouvelles; car Iſabelle, ſoyez-en convaincuë, vous me ſerez toûjours chére. On ne ſauroit exprimer les careſſes que lui firent toutes les Dames de la Cour, & celles qu'elle reçût de Catalina & de Clotalde. Ricarede ne parut point ce jour-là, comme il ne vouloit pas faire paroître ſa douleur, il avoit fait une partie, avec quelques Seigneurs de ſes amis, qui l'avoient mené à la Chaſſe. Iſabelle & ſes parens s'embarquérent, le Vaiſſeau qui les devoit porter en France, mit à la voile. Le trajet fut court, & le Capitaine du Navire s'étant muni des

des Paſſeports néceſſaires, ils ſe remirent en mer, & un mois après, ils prirent terre à Cadix, où ils furent reçûs avec des acclamations & des demonſtrations de joye inexprimables. On y admira Iſabelle qui commençoit à reprendre ſon embonpoint & ſa premiére beauté. Ils ne demeurérent qu'un mois à Cadix, pour s'y délaſſer des fatigues de leur navigation, après lequel tems ils partirent pour Seville, parce que c'étoit-là qu'on leur devoit compter les vingt mille écus portés par leur lettre de Change, que le Correſpondant du Marchand François de Londres accepta, & leur paya quelque tems après.

Dès qu'ils furent arrivés à Seville, le pere d'Iſabelle loüa une belle maiſon vis-à-vis de Sainte Paule. Ils choiſirent ce quartier plûtôt qu'un autre, parce qu'ils avoient une de leurs parentes Religieuſe dans ce Couvent, & qu'Iſabelle avoit dit à Ricarede lorſqu'ils ſe ſéparérent, que cette Religieuſe lui donneroit de ſes nouvelles. Il n'y eut perſonne qui ne fût ſurpris de la figure que faiſoit le pere d'Iſabelle, parce qu'il n'y avoit perſonne qui ignorât les pertes qu'il avoit faites. Il n'y avoit guéres de maiſon dans Seville qui fût plus propre, & plus magnifique

que que la sienne, il avoit plusieurs Domestiques & il faisoit une très-belle dépense. Mais ce qui surprit davantage, ce fut la beauté extraordinaire d'Isabelle. Elle devint plus belle qu'elle n'avoit jamais été, on ne sauroit se représenter une plus surprenante métamorphose. Elle l'emporta sur tout ce qu'il y avoit de beautés dans cette grande Ville, & on n'y parloit que de l'Espagnole Angloise ; car ce fut sous ce nom qu'elle fut connuë de tout le monde. Cette charmante fille écrivit à la Reine d'Angléterre, son arrivée en Espagne. Après l'avoir remerciée de son affection & de tant de bontés dont elle l'avoit honnorée, elle lui marqua qu'elle n'avoit pas lieu de se plaindre tout-à-fait de sa destinée, que l'air de son Païs lui avoit été favorable, qu'elle y jouïssoit d'une santé parfaite, & qu'on commençoit à la flater, qu'elle n'étoit pas tout-à-fait affreuse. Elle écrivit aussi à Clotalde & à sa femme, d'une maniére extrêmement tendre. La Reine ne lui répondit point ; mais Clotalde & Catalina le firent, & après lui avoir témoigné beaucoup de tendresse, ils lui apprirent que le jour après son départ, leur fils Ricarede étoit parti pour passer en France, & de là en Italie ; ils lui écrivirent plusieurs

autrefois, & leurs lettres étoient toûjours remplies de grandes marques d'affection; car il eſt certain qu'ils l'aimoient, quoi qu'ils euſſent donné leur inclination à la Demoiſelle Ecoſſoiſe. Iſabelle demeura perſuadée que Ricarede n'avoit quitté l'Angleterre que pour l'aller chercher en Eſpagne. Elle ſe conſola de ſon abſence par cette douce eſpérance, dont elle avoit lieu de ſe flater, connoiſſant Ricarede, comme elle le connoiſſoit. Elle mena cependant une vie extrémement retirée. Elle ne ſortoit de chez elle que pour aller à Sainte Paule, elle ne gagnoit jamais d'autres pardons, que ceux qui ſe gagnoient dans ce Monaſtére, elle ne vit jamais la Riviére, elle ne paſſa jamais à Triana, & elle n'aſſiſta jamais à aucune Fête de celles qui ſe célébrent à Seville. On peut bien s'imaginer, qu'avec tant de charmes, Iſabelle ne manqua pas d'enflammer ce qu'il y avoit de Cavaliers diſtingués à Seville. Elle en fit ſoûpirer pluſieurs; mais comme elle ne ſe montroit point, ou qu'elle ne ſe montroit que très rarement, il n'y en eut aucun qui eût occaſion de lui dire ce qu'il ſentoit. Ils lui donnoient la Muſique pendant la nuit, ils faiſoient des courſes le jour, devant ſes fenêtres, & comme ces galante-

ries n'aboutissoient à rien, ils la firent solliciter à écouter leurs vœux, ils tâchérent de gagner par des présens les filles qu'elle avoit à son service : il n'y eut aucune voye indirecte, qu'ils ne prissent; mais tout cela fut inutile. Isabelle fut comme un rocher au milieu de la mer, contre lequel les vagues se brisent, & que les plus furieux coups de vent ne sauroient ébranler le moins du monde. Elle attendoit son cher Ricarede. Cependant, un an & demi s'étoit déja écoulé, depuis qu'elle étoit partie d'Angleterre, & il ne lui avoit point donné de ses nouvelles. Ce silence lui faisoit de la peine. Tantôt elle le condamnoit, elle l'excusoit un moment après, & faisant enfin attention qu'elle n'avoit que six mois à attendre, elle se faisoit un plaisir de se dire, que ce tems seroit bien-tôt passé, & que Ricarede n'étoit point infidelle. C'étoit ces douces réflexions qui l'occupoient ordinairement; mais elle en eut à faire de bien tristes, elle n'étoit pas encore au bout de ses infortunes. Elle reçût une lettre de Catalina, écrite de Londres, il y avoit un mois & demi, où elle trouva ces paroles.

Vous vous souvenez bien, ma chère fille;

d'un des Laquais de Ricarede, que nous appellions Gerard. Ce fut lui qui l'accompagna dans le voyage qu'il entreprit le jour après que vous fûtes partie, comme je vous l'ai marqué autrefois. Nous n'avions eu aucunes nouvelles de notre cher fils, depuis son départ. Nous en avons eu enfin; mais helas! ce sont des nouvelles bien tristes. Gerard arriva hier au soir, & il nous aprit que Ricarede ne vît plus, qu'il a été assassiné en France, par le Comte Arnest. Vous pouvez bien vous imaginer, ma chére fille, qu'elle est la douleur que nous avons ressentie, & que nous ressentons, son pere, son Epouse & moi, elle est au-dessus de tout ce que je vous pourrois dire. Prenez quelque part à notre infortune, Isabelle, & ne refusez pas quelques larmes à la mémoire de ce Ricarede qui vous a tant aimée.

Isabelle demeura convaincuë que la nouvelle de la mort de Ricarede ne pouvoit qu'être véritable. Catalina avoit écrit la lettre elle-même, & ce ne pouvoit pas être un artifice de cette femme dans la situation où étoient les choses. Gerard étoit un jeune homme qui n'avoit aucune méchante qualité, il avoit été élevé jeune dans la maison de Clotalde, il étoit fidelle & sincére, elle le connoissoit

soit pour tel ; & d'ailleurs un Domestique ne s'avise guéres de faire de semblables inventions. Ricarede est mort, se prit-elle à dire, après qu'elle eut achevé de lire sa lettre, ma vie n'est qu'un tissu d'infortunes ; mais le Ciel me fera la grace de pouvoir résister à cette derniére épreuve. Elle dit ces paroles sans qu'il parût le moindre trouble sur son visage, il ne lui échapa aucun soûpir, elle ne versa pas une larme, & s'étant levée de son siége, elle entra dans un Oratoire, se jetta à genoux, & fit vœu dès ce moment-là de se faire Religieuse. Elle communiqua son dessein à son pére & à sa mére, qui n'eurent garde de le désaprouver. Tout ce qu'ils firent dans cette rencontre, fut de lui persuader de n'accomplir son vœu qu'après que les deux ans que Ricarede avoit pris pour se rendre en Espagne, seroient entiérement expirés ; car pendant ce tems-là, dirent-ils, vous pourrez avoir des nouvelles plus certaines de sa mort, & vous pourrez prendre l'habit avec plus d'assurance, & sans vous pouvoir reprocher de vous être trop précipitée. Isabelle suivit ce conseil, & elle se disposa, dès que ce tems seroit fini, d'entrer dans le Couvent de Sainte Paule, qu'elle choisit à cause de sa parente, pour

y passer le reste de ses jours. Ce terme fut bien-tôt expiré, Ricarede ne parut point, & Isabelle se mit en devoir d'accomplir son vœu. Son pére pria tous ses amis, qui n'étoient pas en petit nombre. L'Archevêque, tout ce qu'il y eut d'Ecclésiastiques, les Seigneurs les plus considérables, toutes les Dames de la Ville assistérent à cette Cérémonie qui fut des plus brillantes & des plus pompeuses. Jamais on n'a vû un tel concours de peuple, chacun voulut voir l'Espagnole Angloise, on ne pouvoit se tourner ni dans l'Eglise du Monastére, ni dans la rue. Comme c'est la coûtume des filles, qui prennent l'habit de Religieuse, de s'ajuster ce jour-là le plus magnifiquement qu'il leur est possible, pour faire voir en quittant ces ajustemens mondains qu'elles renoncent aux vanités du monde; Isabelle prit le même habit qu'elle avoit lors qu'elle parut la prémiére fois devant la Reine d'Angleterre, elle se chargea de perles & de pierreries; elle mit sur elle tous ses bijoux, & n'oublia aucun des atours qui pouvoient relever sa beauté. Le Couvent où elle devoit entrer étoit si proche de sa maison, qu'elle voulut y être conduite à pied; mais il y avoit une si grande affluence de toutes

sortes

sortes de gens, qu'elle eut toutes les peines du monde à s'y rendre. Chacun faisoit des efforts pour la voir. Il y en avoit qui après l'avoir vûë couroient incontinent dans un autre endroit pour la voir encore. On s'entrepoussoit les uns les autres, chacun tâchoit de fendre la presse, & entre ceux qui se donnoient pour cela le plus de mouvement, on apperçût un homme fort mal vêtu, qui, à une croix de la Trinité qu'il portoit sur son habit, fut reconnu pour être un Esclave qui venoit d'être racheté. Déja Isabelle avoit un pied dans la porte du Couvent, l'Abbesse, qui à la tête des Religieuses étoit sortie pour la recevoir, commençoit à lui tendre la main, lors que ce Captif s'écria à haute voix : Arrêtez, Isabelle, arrêtez, car tant que je serai en vie il ne vous sera pas permis d'être Religieuse. Alors il fit de nouveaux efforts pour s'approcher d'elle, & comme il étoit presse de tous côtez, & qu'il poussoit avec violence vers la porte du Couvent, il laissa tomber un méchant bonnet qu'il portoit sur la tête. Tout le monde eut les yeux sur lui, & connut à l'air de son visage & à ses cheveux qui étoient extrêmement blonds & frisés, que ce devoit être un étranger. Person-

nè ne pouvoit comprendre, ni ce qu'il vouloit dire, ni ce qu'il avoit dessein de faire, lors qu'enfin étant arrivé à l'endroit où étoit Isabelle, il se prit à lui dire en la prenant par la main : Me connoissez-vous Isabelle, je suis Ricarede, je suis vôtre Epoux. Oui, je vous connois, répondit Isabelle, à moins que vous ne soyez un fantôme qui veniez ici troubler mon repos. Non, Isabelle, repartit-il en se jettant à ses genoux, vos yeux ne vous font point illusion. Je viens dégager ma parole. Que le triste équipage où je suis ne vous fasse pas oublier que vous êtes à moi, comme je suis à vous, & que vous ne pouvez point exécuter la résolution que vous avez formée, de vous renfermer pour toute votre vie dans une maison Religieuse. J'en conviens, Ricarede, dit cette aimable fille en l'embrassant, il n'y a que vous seul qui me puisse faire rompre mon vœu, & je le romps dès à présent, puis que je le puis faire sans crime. La nouvelle de vôtre mort m'avoit fait prendre l'unique parti qu'il y avoit à prendre dans cette rencontre ; car enfin il falloit, ou ne vous point survivre, ou se condamner à une retraite éternelle. Ne résistons point aux Destins qui veulent achever de nous unir,

& allons à la maiſon de mon pére, qui eſt la vôtre, puis que vous me connoiſſez pour votre épouſe, comme je vous reconnois pour mon époux. Chacun fut ſurpris de cette avanture, & chacun déſira d'en ſavoir l'hiſtoire; mais ce n'étoit ni le lieu, ni le tems. Retournons chez nous, dit le pére d'Iſabelle à ceux qu'il avoit priés à la Cérémonie que Ricarede venoit d'interrompre, & ce ſera là qu'on ſatisfera votre curioſité. Tandis que ces choſes ſe paſſoient, un Eſpagnol s'écria tout à coup, que Ricarede étoit un Corſaire Anglois. C'eſt le même qui prit il y a trois ans ſur des Corſaires Turcs un Gallion qui venoit des Indes, mes yeux ne me trompent point; car il me donna la liberté à moi-même, & à plus de trois cens priſonniers que nous étions. Tout cela ne ſervit qu'à exciter d'avantage la curioſité de ceux qui vouloient ſavoir les avantures d'Iſabelle, & de Ricarede. On ne fut pas plûtôt de retour au Logis du Pére d'Iſabelle que cette illuſtre fille fut ſollicitée à faire ſon hiſtoire, & elle ne ſe fit point preſſer. Elle la commença depuis le jour que Clotalde l'avoit enlevée, juſqu'à ſon retour à Cadix, & elle tira des larmes de tous ceux qui l'écoutoient, ſur tout

lors qu'elle vint à leur parler de la mére du Comte Arneſt, & du déplorable état où elle ſe trouva réduite par la lâche fureur de cette femme. Elle fit un recit circonſtancié du combat de Ricarede contre les Turcs, elle n'oublia pas ſa généroſité & ſa grandeur d'ame. Elle exalta ſa pieté, & la libéralité de la Reine d'Angleterre; & lors qu'elle eut achevé de parler, elle pria Ricarede de raconter ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ de Londres, juſqu'au jour qu'il étoit arrivé à Sèville. Je vous obéirai, dit Ricarede, vous déplorerez, ajoûta-t-il, & admirerez en même tems la biſarrerie de ma deſtinée. Lors que je quittai l'Angleterre, pour n'être pas obligé d'épouſer Cliſterne, qu'on avoit réſolu que j'épouſaſſe, je paſſai en France. Je ne fis pas beaucoup de ſéjour dans ce Royaume, je me rendis inceſſamment à Rome, que je ſouhaitois de voir avec ardeur. Je vis avec plaiſir ces Monumens ſuperbes que le tems n'a pû encore détruire, & qui ſont de ſi grandes marques de la magnificence de ceux qui furent autrefois les maîtres de toute la terre. Je viſitai les lieux ſacrés dont le nombre eſt preſque infini. Je fis tous les autres actes de dévotion que j'avois réſolu de faire; & après avoir accompli

compli mon vœu, je me disposai à partir pour vous aller trouver, & pour dégager ma promesse le plûtôt qu'il me seroit possible. J'avois trois mille écus d'or; je pris des lettres de change qui furent tirées sur un Banquier Florentin qui est établi en cette Ville, & ne m'étant réservé que l'argent qui m'étoit à peu près nécessaire pour mon voyage, je me rendis à Gênes, où je savois qu'il y avoit deux Galéres de la République, qui partoient pour aller en Espagne. Je n'avois que Gerard avec moi, & étant arrivez dans la derniére Place de l'Etat Ecclésiastique, en allant de Rome à Florence, je fus surpris de trouver dans l'Hôtellerie où nous descendîmes, le seul ennemi que j'aye au monde, je veux dire le Comte Arnest. Il étoit là avec quatre valets travestis, & il étoit assez déguisé lui-même. Ne croyant pas qu'il m'eût reconnu, je m'enfermai dans une chambre avec mon valet, dans le dessein d'aller coucher dans une autre, par simple précaution seulement. Je ne le fis point néanmoins, parce que le peu d'empressement qu'avoient témoigné le Comte & ses gens à m'observer, acheva de me persuader qu'il ne m'avoit point reconnu. Je soupai dans ma chambre, & fermai

mai ma porte, & je crus qu'il étoit de la prudence de ne me point coucher. Gerard se jetta sur un lit, & pour moi je demeurai assis sur une chaise, où je sommeillai ayant auprès moi mes pistolets & mon épée. Comme je n'avois entendu aucun bruit dans l'Hôtellerie, je m'assoûpis tout à fait; mais environ sur le minuit, le Comte & ses gens, comme je l'ai sû depuis, m'éveillérent pour me faire dormir éternellement. Ils me lâchérent quatre coups de pistolet, qui portérent tous, ayant cru que j'étois mort ils se retirérent. Mon Laquais, comme je l'ai sû de l'Hôte, s'éveilla à ce terrible bruit, & sauta par la fenêtre: & comme il ne douta pas que je ne fusse mort, & qu'il appréhenda d'avoir la même destinée, il sortit le même soir de la Ville; il ne revint plus à l'Hôtellerie, & s'en retourna à Londres, où il assura d'une maniére si positive que j'avois été tué, que personne ne douta de cette nouvelle, comme il a paru par la suite. Ceux du Logis montérent dans ma chambre, ils me trouvérent dangereusement blessé; mais heureusement de quatre blessures que j'avois, il n'y en eut aucune qui fût mortelle. Je me fis traiter, & demeurai là deux mois, au bout desquels je me rendis à Gènes, où quelques

ques Eſpagnols & moi fimes équiper une Felouque, & nous nous fimes eſcorter par un autre qui voguoit ordinairement devant nous, pour découvrir les Ecumeurs de mer. Notre navigation fut d'abord aſſez heureuſe, nous arrivâmes ſur les Côtes de France; mais voulant entrer dans un Port de ce Royaume appellé les Trois-Maries, nous fûmes attaqués par deux Galiotes Turques, qui ſortirent tout d'un coup d'une cale, & qui nous ayant coupés nous prirent. Les Pirates nous dépouillérent preſque tout nûs, & ayant pris tout ce qu'il y avoit dans nos Felouques, ils les laiſſérent ſans les couler à fond; diſant, qu'ils auroient peut-être occaſion de les reprendre toutes chargées. J'eus regrêt à tout ce que j'avois perdu, cependant ce qui me tenoit le plus à cœur, étoit ce que j'apportois de Rome dans un petit coffre de fer, où étoient auſſi mes lettres de change; mais heureuſement il tomba entre les mains d'un Forçat Eſclave, qui le garda ſi bien, que les Pirates n'en eurent aucune connoiſſance: Ce fut-là une petite conſolation pour moi dans ma nouvelle diſgrace; je me délivrois d'une groſſe rançon, car les Barbares euſſent exigé pour le moins la valeur de ce que portoient mes lettres.

Nous

Nous fûmes menez à Alger, où je trouvai les Péres de la Trinité, qui rachetoient alors les Eſclaves. Je leur parlai, & m'étant fait connoître, ils me rachetérent, quoi que je fuſſe étranger à leur égard. Ils comptérent d'abord pour moi cent Ducats, & promirent d'en compter douze cens encore, dès que le Vaiſſeau de l'Aumône ſeroit arrivé, pour délivrer le Pére de la Rédemption qui demeuroit engagé pour quatre mille Ducats, qu'il avoit empruntés par deſſus la ſomme qu'il avoit aportée; car la charité de ces Religieux s'étend juſques là qu'ils engagent leur liberté pour celle des autres, & demeurent eux-mêmes eſclaves. Par ſurcroît de bonheur, je trouvai mon coffre que je croyois perdu, l'Eſclave qui s'en étoit ſaiſi, étoit Eſpagnol, & il ne fit nulle difficulté de me le rendre, après qu'il eut été racheté auſſi bien que moi. Je montrai mes lettres de change au bon Pére, à qui j'offris cinq cens Ducats au deſſus de ma rançon, pour l'aider à ſe dégager. Le Navire de l'Aumône fut environ un an à arriver: de vous conter toutes mes autres avantures, ce ſeroit une trop longue hiſtoire. Je dirai ſeulement que je fus reconnu par l'un de ces Turcs que je laiſſai aller avec les Eſpagnols, à qui je donnai la liberté, lors que

que je pris le Galion qui venoit des Indes de Portugal; mais ce Turc fut si reconnoissant, & si honnête homme, qu'il ne me découvrit jamais, & en cela je fus extrêmement heureux, car si les Algériens m'eussent connu, ils m'eussent massacré sur le champ, pour se dédomager de ce riche Navire & des deux Galéres que je leur coulai à fond, ou ils m'eussent envoyé au Grand Seigneur, & c'en eût été fait de ma liberté. Enfin, le Pére de la Rédemption & moi, arrivâmes en Espagne avec cinquante Captifs rachetés, nous fîmes la Procession générale à Valence, & de là chacun prit le chemin qu'il voulut. Je suis arrivé aujourd'hui en cette Ville, & j'avois tant d'impatience de revoir ma chére Isabelle, que je suis allé tout droit au Couvent de Sainte Paule, parce que c'étoit-là que je savois qu'on me donneroit de vos nouvelles. Ce qui m'est arrivé vous l'avez-vû, & ce qui reste à voir, ce sont ces témoignages de la fidélité de mon histoire. En achevant ces paroles, il montra le petit coffre dont il avoit parlé, & il le mit entre les mains de l'Archevêque. Le Marchand Florentin, qui étoit du nombre des conviés, & qui se trouva là présent, demanda à voir les lettres de change, & les ayant acceptées, parce

parce qu'il avoit eu avis depuis fort longtems que la ſomme avoit été comptée à ſon Correſpondant à Rome, il promit de les aquitter inceſſamment. On ſervit une Colation magnifique, enſuite chacun ſe retira, & huit jours après l'Archevêque épouſa ſolemnellement Ricarede & Iſabelle, en préſence de ce qu'il y avoit de gens de diſtinction dans Seville. Ce fut par ces révolutions étranges, & par ces avantures extraordinaires, qu'Iſabelle devint la femme de toute l'Eſpagne la plus heureuſe. Elle paſſa ſes jours avec ſon généreux & fidelle Epoux, dans la même maiſon que ſon pére avoit louée, laquelle ils achetérent enſuite, & ils moururent comblez de biens, car Clotalde leur fit remettre des richeſſes immenſes.

LE

Baudet Sculp.

LE LICENTIE VIDRIERA

OU DE VERRE.

NOUVELLE V.

DEux jeunes Seigneurs qui faisoient leurs études, se promenant sur le bord de la Torme, (1) trouvérent un garçon d'environ onze ans, vêtu en Païsan qui dormoit sous un Arbre. Un Domestique par l'ordre de ses Maîtres, l'ayant éveillé, on lui demanda d'où il étoit, & pourquoi il dormoit dans cette solitude? Le garçon répondit qu'il avoit oublié le nom de son Païs; qu'il alloit à Salamanque chercher maître, & qu'il le serviroit de bon cœur, pourvû qu'il lui procurât les moyens d'étudier. On s'informa s'il savoit lire? Il répondit non-seulement lire, mais écrire aussi. De sorte que, dit l'un des jeu-

nes

(1) Riviére d'Espagne, près Malaga.

nes Gentils-hommes, ce n'eſt pas faute de mémoire que tu as oublié le nom de ta Patrie. De quelle maniére que ce ſoit, répondit le garçon, on ne ſaura jamais le nom du lieu de ma naiſſance, ni celui de mon pere, que je ne ſois en état de leur faire honneur à l'un & à l'autre. Et comment veux-tu leur faire honneur demanda l'autre Gentilhomme? Par mes études, répondit le garçon, me rendant illuſtre par la Science; j'ai toûjours ouï dire, que des hommes, on faiſoit des Evêques. Une pareille réponſe engagea ces deux jeunes Seigneurs à le recevoir, & à le mener avec eux, le faiſant étudier comme les Domeſtiques, qui étudient dans cette Univerſité. Ce garçon leur dit qu'il ſe nommoit Thomas Rodaja, ce qui joint à ſon habit, leur fit juger qu'il étoit fils de quelque pauvre Laboureur. Quelques jours après il l'habillérent de noir, & Thomas ne fut pas long-tems à faire connoître ſon eſprit, s'appliquant à ſervir ſes Maîtres, avec tant d'exactitude, de fidelité & de promptitude, que, quoiqu'il ne manquât en rien à ſes études, il paroiſſoit qu'il étoit toûjours autour d'eux. Comme l'attention du ſerviteur excite la bienveillance du maître, Thomas paroiſſoit moins le Domeſtique de ſes Maîtres, que

que leur Camarade. Enfin pendant huit ans qu'il passa avec eux à Salamanque, il se rendit si fameux dans l'Université, par son esprit & sa capacité, qu'il étoit aimé & estimé universellement de tout le monde. Sa principale étude étoit le Droit; mais par les belles Lettres, il se faisoit plûtôt connoître & admirer. Sa mémoire étoit si heureuse, qu'elle causoit de l'étonnement, il n'étoit pas moins fameux par l'étenduë de sa pénétration & de son jugement. Ses Maîtres achevérent enfin leurs études, & se retirérent chez eux, dans une Ville des plus considérables de l'Andalousie. Ils emmenerent Thomas avec eux, & il y demeura quelques jours: mais pressé par le désir de retourner à son Université, & de revoir Salamanque, qui attire sans cesse à elle, tous ceux qui ont éprouvé combien elle est agréable, il demanda à ses Maîtres, la permission d'y retourner. Ils la lui accordérent, avec toute l'honnèteté possible, & le régalérent si bien, qu'il pouvoit avec ce secours s'y maintenir pendant trois années. Il prit congé d'eux, leur faisant connoître par son discours, combien il se sentoit obligé à leur égard. Il sortit de Malaga, (Patrie de ses Maîtres) & en descendant la côte de la Zambre, sur le che-

chemin d'Antequera, il rencontra un Gentilhomme à cheval, vêtu bizarement d'un habit de campagne, avec deux Laquais auſſi à cheval derriere lui. Il ſe joignit à lui, & apprit qu'il faiſoit la même route. Ils furent bien-tôt Camarades, & en diſcourant de differentes choſes, Thomas donna des preuves évidentes de ſon rare genie, & le Cavalier de ſa galanterie & de ſa politeſſe; celui-ci dit à Thomas qu'il étoit Capitaine d'Infanterie, au ſervice de Sa Majeſté, & que ſon Enſeigne étoit aux environs de Salamanque pour y former ſa Compagnie. Il lui exagéra les plaiſirs de la vie militaire, il lui peignit au naturel la beauté de la Ville de Naples, les divertiſſemens de Palerme, l'abondance de Milan, les repas de Lombardie, & les tables magnifiques des Hôteleries. Il lui inſinua le plaiſir qu'on goute à pouvoir dire, d'un ton hardi; vîte, Patron, viens ici Maraut, aprête-moi des Perdrix, des Poulets, des Marrons. Il éleva juſqu'au Ciel la vie libre du Soldat, & la liberté dont on jouit en Italie; mais il n'eut garde de lui parler du froid que ſouffrent les Sentinelles, du peril qu'on court à un aſſaut, de la terreur que vous inſpire une bataille, de la faim qui vous travaille dans les Sié-

ges,

ges, des risques des Mines, & de mille autres choses de cette espece, que quelques-uns regardent comme une suite des fatigues du Soldat, & qui cependant en fait le principal. Enfin l'Officier lui conta tant de merveilles, & s'énonça si bien, que toute la prudence & la pénétration de notre Thomas Rodaja, commença à chanceller, & sa volonté à prendre goût pour un genre de vie, qui a toûjours la mort si proche. Ce Capitaine qui s'appelloit Don Diegue de Valdivia, satisfait du bon air, du bel esprit & de la grace de Thomas, le pria de l'accompagner en Italie, quand ce ne seroit que pour contenter sa curiosité. Il lui offrit sa table & même le Drapeau de sa Compagnie, parce que l'Enseigne le devoit bien-tôt quitter. Thomas se rendit aisément, après avoir discouru en lui-même qu'il lui seroit avantageux de voir l'Italie, la Flandre & d'autres Païs étrangers, les longs voyages rendant les hommes plus prudens; qu'il mettroit tout au plus trois ou quatre années à faire ce voyage, ce qui ne l'empêcheroit pas, vû sa jeunesse, de reprendre ses études; & comme si tout devoit arriver selon les mesures qu'il prenoit, il promit au Capitaine de passer avec lui en Italie, sous la condition cependant qu'il

qu'il ne ſerviroit ſous aucun Drapeau, & qu'il ne s'engageroit point comme Soldat, afin de pouvoir quitter le ſervice quand il lui plairoit. Quoique le Capitaine lui dit, qu'il ne courroit aucun riſque de ſe mettre ſur le Rôle des Soldats, & qu'il pouvoit par-là, jouïr de la paye, & des avantages que procuroit la Compagnie, puiſqu'il lui donneroit ſon congé toutes les fois qu'il l'exigeroit, ce ſeroit lui répondit Thomas, aller contre ma conſcience & la vôtre, Seigneur Capitaine, ainſi j'aime mieux aller libre, que d'aller engagé. Une conſcience ſi ſcrupuleuſe, dit Don Diegue, eſt plûtôt d'un Religieux que d'un Soldat; néanmoins de telle maniére que vous le voudrez nous ſerons toûjours Camarades. Ils arrivérent la nuit à Antequera, & en peu de jours comme ils marchoient à grandes journées, ils ſe rendirent dans le lieu où étoit la Compagnie, qu'on avoit complétée. Elle revenoit déja à Cartagêne, logeant, elle & quatre autres dans les endroits qui leur paroiſſoient les plus convenables, ſur le chemin. Ce fut dans cette route que Thomas remarqua l'autorité des Commiſſaires, l'incommodité de certains Capitaines, l'inquiétude de ceux qui marquent les logemens, les comptes, & la dexterité

des

des Tréſoriers, les plaintes des peuples, le rachât des billets, les inſolences des Recruës, les diſputes des Hôtes, la demande exhorbitante des bagages, & enfin la néceſſité preſque indiſpenſable de faire tout ce qu'il remarquoit, & qui lui paroiſſoit fort mal fait. Thomas avoit quitté ſes habits d'Etudiant, & ſelon le proverbe, jetté le froc aux orties, pour prendre un habit de couleur. De tous les Livres qu'il avoit, il ne s'étoit reſervé que des Heures de Notre-Dame, & un Garcia ſans Commentaire, qu'il portoit dans ſes deux poches. Ils arrivérent à Cartagène plûtôt qu'ils ne voulurent, parce que le plaiſir de loger en route eſt varié, & que chaque jour on trouve de nouvelles maiſons agréables, & où on eſt au large. Là ils s'embarquérent ſur quatre Galéres de Naples, & là pareillement Thomas Rodaja conſidéra la vie étrange qu'on mène ſur ces maiſons flotantes, dans leſquelles la plûpart du tems les punaiſes vous tourmentent, les Forçats vous volent, les Mariniers vous incommodent, les Rats vous mangent, & les coups de mer vous fatiguent. Les tempêtes qu'ils eſſuyerent, & ſurtout les deux qui les ſurprirent dans le golfe de Lion, dont l'une les jetta dans l'Isle de Cor-

Corſe, & l'autre les fit gagner Toulon, en France. Enfin, lâs, mouillés, les yeux bâtus, & accablés de ſommeil, ils arrivérent à la belle & ſuperbe Ville de Gènes, & ſe débarquérent dans ſon Port, qui eſt à l'abri des tempêtes. Le Capitaine après avoir été faire la priére dans une Egliſe, vint avec tous ſes Camarades dans une Hôtellerie, où chacun oublia les bouraſques paſſées, avec le préſent *Gaudeamus* Ce fut alors qu'ils éprouvérent la douceur du Tréviſan, la valeur du Montefiaſcone, la legéreté de l'Aſpérino, la généroſité des deux Grecs de Candie & de Some, la force de celui des cinq Vignes, la douceur & la délicateſſe de la Dame Garnacha, l'apreté de la Chentola, ſans que parmi cette Nobleſſe, oſa paroître, la foibleſſe de celui de la Romagne. Après que l'Hôte eût fait la revûë de tant de différentes ſortes de vins, il offrit d'apporter à la Compagnie, ſans avoir recours, ni à l'artifice ni au menſonge, mais bien réellement & naturellement du Madrigal, du Coca, du S. Alexis de l'Imperiale & Royale Ville, Magazin du Dieu de la raillerie; il offrit encore de l'Eſquivias, de l'Acanis, du Caçalla, du Cuadalcanal & de la Membrilla, ſans oublier le Ribadavia & le Deſcarga-

cargamaria ; enfin il leur nomma plus de sortes de vins, & leur en présenta plus que le Dieu Bacchus même n'en pourroit avoir dans ses celliers. Le bon Thomas admira aussi les cheveux blonds des Génoises, & l'air découplé des Génois, l'extrême beauté de Gênes, qui paroit avoir ses maisons enchassées dans les Rochers, comme des Diamans dans l'or. Toutes les Compagnies qui devoient passer en Piémont se débarquérent un autre jour ; mais ce voyage ne fut pas du goût de Thomas, qui voulut aller par terre à Rome & à Naples, pour revenir à Venise, par la route de Lorette, & enfin à Milan & en Piémont, où Don Diegue de Valdivia promit de se trouver, à moins qu'il ne fut déja parti pour la Flandre, comme le bruit couroit qu'il devoit y aller. Deux jours après, Thomas prit congé du Capitaine, & en cinq il se rendit à Florence, ayant passé par Luque, petite Ville, mais bien bâtie ; & où les Espagnols sont aimés, & reçus mieux que dans toute autre Ville d'Italie. Florence lui plût extrêmement, tant pour son agréable assiéte, que pour sa propreté, la somptuosité de ses bâtimens, la fraicheur de sa Riviére, & la tranquillité de ses ruës. Il y demeura quatre jours,

après lesquels il partit pour Rome. La Reine des Villes, & la Maitresse du Monde. Il visita les Eglises, vénéra les réliques, & admira la beauté de cette superbe Ville : & comme par les ongles du Lion, on en peut connoître la grandeur, & la férocité; de même connut-il la grandeur, & l'excellence de Rome, par les morceaux antiques de Marbre, les Statuës tronquées, les Arcs, & le thermes rompus & démolis, les Portiques magnifiques, les Amphitéatres spatieux; par la vuë du fameux Tibre, dont on peut regarder les eaux comme sanctifiées, pour avoir reçû dans son sein, le corps de quantité de Saints Martirs; par ses Ponts qui semblent se regarder les uns les autres, & par ses ruës & ses chemins, dont le nom seul semble l'emporter sur toutes les autres Villes du monde, comme les voyes Appia, Flaminia, Julia, & les autres. Ce n'étoit pas avec une moindre admiration, qu'il considéroit la division des Montagnes de Rome, dans Rome même; le Celius, le Quirinal, le Vatican, & les autres quatre, dont les noms manifestent la grandeur & la magnificence de Rome. Il observa l'autorité du Collège des Cardinaux, la Majesté du Pape, le concours & la varieté des Nations, qui se trouvent dans

dans cette Ville. Il remarqua le tout avec une singuliére attention, & le nota dans ses tablettes. Après avoir visité les sept Eglises, & s'être confessé à un Pénitencier, & avoir baisé les pieds de sa Sainteté; plein d'Agnus-Dei, & de rosaires, il résolut de partir pour Naples; mais comme l'intemperie règnoit alors, pendant laquelle il est dangereux d'entrer dans Rome, ou d'en sortir, & de changer d'air, il voulut s'embarquer, & arriva à Naples, où au contentement qu'il avoit eû d'admirer Rome, il joignit la satisfaction de voir cette Ville, qui à son avis, & au jugement de tous ceux qui l'ont vûë, peut passer pour la plus abondante de l'Europe, & même de tout le monde. De là il s'en fut en Sicile, à Palerme, & à Messine; la situation & la beauté de Palerme, & le Port de Messine lui firent plaisir, il fut charmé de la fertilité de toute l'Isle, qui est avec justice, nommée le grénier d'Italie. Il retourna à Naples, & à Rome, & vint ensuite à Notre Dame de Lorette. Il ne vit point les murailles de son Eglise, parce qu'elles étoient couvertes de béquilles, de chaînes, de menotes, de fers, de chevelures, de bustes en cire, de peintures, *d'Ex voto*, & d'autres tableaux;

témoignages authentiques des graces particulières, que plusieurs avoient reçus de la Toute-puissance Divine, par l'intercession de sa Sainte Mére, qui chérissant sa vénérable Image, récompense la dévotion de ceux qui l'honorent, en obtenant de son cher fils des miracles sans nombre en leur faveur. Il vit dans le même endroit la chambre où se passa la plus majestueuse, & la plus importante Ambassade qui fut jamais, dont tous les Cieux, les Anges & les Habitans du céleste séjour avoient été les témoins, sans néanmoins la comprendre. De Lorette il fut s'embarquer à Anconne, & de là il se rendit à Venise, Ville qui n'auroit jamais eu de semblable, s'il n'y avoit jamais eu de Colomb, mais graces à Dieu, & au Grand Ferdinand Cortès, qui conquit la superbe Ville du Mexique, Venise, la célébre Venise, a trouvé une égale pour balancer les prérogatives singuliéres de son assiéte, & de sa magnificence. Ces deux fameuses Villes paroissent sortir du sein des eaux, celle de l'Europe fait l'admiration du monde Ancien, comme celle de l'Amérique fait l'étonnement du monde nouveau. Il vit que les richesses de Venise étoient infinies, son Gouvernement sage & prudent, sa situa-

tion, hors d'insulte, son abondance complette, ses environs gais & agréables, & enfin que tout ce qui la compoloit, étoit digne de la réputation qu'elle s'est acquise dans l'Univers entier. Le célébre Arsenal, où l'on fabrique les Galéres, & les autres Vaisseaux presqu'innombrables de cette République, est seul capable d'autoriser, & de soutenir une si favorable opinion. Les délices de l'Isle de Calipso, ne paroissoient rien au prix des divertissemens, que notre curieux voyageur rencontra dans Venise, & peu s'en fallut qu'ils ne le détournassent de son premier dessein. Cependant après un mois de séjour, il en sortit, & passant par Ferrare, Parme, & Plaisance, il se trouva à Milan, qu'on peut appeller les Forges de Vulcain, le but de l'envie de la Nation Françoise: Ville enfin de qui le proverbe raporte qu'elle peut parler & faire, étant recommandable par sa Grandeur, par sa vaste & magnifique Eglise, & par l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. De là il fut à Asti, & arriva justement dans le tems que le Régiment étoit prêt à marcher pour la Flandre. Il y fut parfaitement bien reçû du Capitaine son ami, & comme tel, il fit le voyage avec lui. Ils arrivérent à

Anvers, Ville qui ne le cède en rien à celles d'Italie. Il vit Gand, Bruſſeles, & toute la Province où l'on ſe préparoit à prendre les armes, pour entrer en Campagne l'Eté ſuivant. Le but qu'il s'étoit propoſé en voyageant, étant rempli, il ne ſongea plus qu'à retourner en Eſpagne, pour achever ſes études à Salamanque; & en effet, avec une douleur réciproque, il prit congé du Capitaine, qui le pria de vouloir bien lui faire ſavoir des nouvelles de ſa ſanté, & de ſa fortune. Il promit de lui donner cette ſatisfaction, & retourna en Eſpagne par la France, ſans avoir vû Paris, qui ſe trouvoit en armes. Enfin, il arriva à Salamanque, où tous ſes amis s'empreſſérent à le recevoir avec tendreſſe, & avec leurs ſecours, il continua ſes Etudes, juſqu'à recevoir le Grade de Licentié en droit. Dans ce tems là, une Dame du grand Monde, & qui n'ignoroit rien, vint à Salamanque. Tous les jeunes gens de l'Univerſité, juſqu'aux Cuiſtres, vinrent contenter leur curioſité, en lui rendant viſite. On rapporta à Thomas que cette Dame diſoit qu'elle avoit voyagé en Italie & en Flandre, & bonnement il fut chez elle, pour voir s'il ne la connoitroit pas; dans cette viſite, la Dame s'amouracha de Tho-

mas,

mas, qui ſans s'en appercevoir, n'alloit chez elle que par force, lors que ſes Camarades l'y conduiſoient; enfin, la Dame lui découvrit ſon ardeur, & lui offrit tout ce qu'elle poſſédoit; mais comme Thomas ne connoiſſoit d'autres plaiſirs, que celui de s'amuſer avec ſes Livres, il répondit fort mal à l'idée de cette Dame, qui ſe croyant dédaignée, & même haïe, & qu'elle ne pouvoit ſe flater de ſe faire aimer par les voyes ordinaires, elle réſolut de chercher des moyens plus efficaces pour aſſouvir ſa paſſion. Conſeillée par une Moreſque, elle donna à Thomas dans un coing de Tolede, une de ces compoſitions qu'ils appellent Magiques, croyant lui donner dequoi s'attirer un amour réciproque, comme s'il y avoit dans le Monde des herbes, des enchantemens, ou des paroles capables de forcer la volonté; & c'eſt avec raiſon qu'on appelle ſortilèges, & maléfices, tout ce qui ſe donne à cette intention, parce que ce n'eſt autre choſe qu'un venin pour ceux qui le prennent, comme l'expérience l'a fait voir dans mille occaſions. Ce remède fit un ſi mauvais effet ſur le pauvre Thomas, que dans le moment il commença à frapper des pieds & des mains, comme s'il fut tombé en frénéſie; & il demeura

plusieurs heures sans connoissance, à la fin desquelles il revint à soi, tout étourdi, & dit avec une langue épaisse en bégayant, que le coing qu'on lui avoit donné, le faisoit mourir, & déclara en même tems qui lui avoit fait ce beau présent. La Justice informée du cas, fut en vain chercher la coupable, qui s'étoit évadée à propos; & ne parut plus. Thomas demeura six mois au lit, & devint plus maigre qu'un Squelette, ayant tous les sens troublés; à force de remède, on vint à bout de guérir les infirmités de son corps, mais non pas celles de son Esprit. Son embonpoint, n'empêcha pas que son entendement ne fût travaillé d'une espéce de folie, qui n'eut jamais sa pareille. L'infortuné s'imagina qu'il étoit tout de verre, & dans cette pensée, quand quelqu'un s'approchoit de lui, il heurloit, en priant, & suppliant avec les meilleurs raisonnemens du monde, qu'on ne l'approcha pas, de peur qu'on ne le mit en piéces, parce que n'étant pas effectivement construit comme les autres hommes, il étoit de verre depuis les pieds jusqu'à la tête. Malgré ses cris & ses priéres, plusieurs tâchérent de le faire revenir de cette étrange manie, en l'approchant & en l'embrassant, & lui faisant remarquer qu'il

qu'il ne se rompoit pas pour cela. Ce Stratagème étoit inutile, il se rouloit par terre en jettant des cris affreux, & enfin tomboit en foiblesse, de laquelle il ne revenoit que pour supplier derechef ses amis, de ne pas une autre fois approcher de lui, ou le toucher. Il disoit qu'on pouvoit lui parler de loin, & qu'on lui fît de loin, toutes les questions qu'on voudroit, parce qu'il y répondroit d'autant plus subtilement, qu'il étoit un homme de verre, & non pas de chair & d'os, & que le verre étant une matiére plus délicate & transparente, son ame auroit plus d'aisance, & plus de liberté que dans un corps épais & terrestre. Quelques uns voulurent éprouver, si ce qu'il disoit étoit vrai, & lui firent plusieurs questions difficiles, auxquelles il répondit volontiers, avec une grande présence d'Esprit; ce qui étonnoit les plus habiles de l'Université, & surtout les Professeurs de Médecine & de Philosophie, qui voyoient que dans un Sujet attaqué d'une folie aussi extraordinaire, que celle de se croire de verre, il y eût un entendement assez subtil, pour répondre avec tant de justesse & de pénétration, à toutes les questions qu'on lui faisoit. Thomas demanda qu'on lui donnât un fourreau, pour y mettre le vase fra-

gile de ſon corps, de peur qu'en l'ôtant d'un habit trop étroit, il ne vint à tomber en morceaux; on lui donna une robe faite exprès, & une chemiſe fort ample, qu'il endoſſa avec toute l'attention poſſible, & il ſe ceignit avec une corde de coton. Il ne voulut jamais recevoir de ſoulier; il donna ordre pour ſon manger, de peur qu'on ne l'approchât de trop près, de lui mettre dans un étui d'un urinal de verre, quelques fruits de la ſaiſon, au bout d'une baguette. Il ne mangeoit, ni chair, ni poiſſon; il ne bûvoit qu'aux Fontaines, & aux riviéres, & celà avec les mains; lorſqu'il paſſoit par les rues, il prenoit toujours le milieu, & regardoit ſans ceſſe aux toits, de peur que quelque tuile ne lui tombât deſſus le corps, & ne le réduiſit en piéces. L'Eté il dormoit au milieu des Champs, à la belle étoile, & l'Hiver, il ſe fourroit dans quelque maiſon, & gagnant la grange, il s'y mettoit dans la paille juſqu'au cou; diſant, que c'étoit le lit le plus propre, & le plus ſûr pour un homme de verre. Dès qu'il tonnoit, il trembloit comme un homme frotté de Mercure, il ſortoit dans la campagne, & ne rentroit dans la Ville qu'après la tempête. Ses amis le retinrent enfermé pendant quelque

que tems; mais voyant que ſa maladie ne diminuoit point, ils lui laiſſérent toute liberté, ſans le gêner en la moindre choſe, de ſorte qu'il alloit par la Ville, cauſant autant d'admiration que de pitié à tous ceux qui le connoiſſoient. Les Enfans l'entouroient; mais avec ſa baguette, il les contenoit, & les prioit de ſe tenir éloignés, de crainte qu'il ne ſe caſſât, diſoit-il, puis qu'il étoit un homme de verre, fort ſujet à ſe rompre. Les Enfans qui ſont ordinairement la plus maligne race du monde, ſans faire attention à ſes plaintes, & à ſes priéres, commencérent à lui tirer des haillans, & même des pierres, pour éprouver s'il étoit véritablement de verre. Alors Thomas crioit, & gémiſſoit avec tant de force, qu'il obligeoit les hommes raiſonnables à châtier cette jeuneſſe inſolente, & à l'empêcher de le lapider. Un jour qu'ils le fatiguérent extrêmement, il ſe tourna vers eux, & leur dit; que me voulez-vous méchans Enfans? auſſi inſolens que des mouches, auſſi fales que des punaiſes, auſſi téméraires que des puces; ſuis-je par hazard le Mont Teſtacé de Rome (1), pour

(1) Le Mont Teſtacé à Rome eſt une petite montagne, que l'on dit s'être formé de monceaux, de pôts & de briques.

me jetter tant de morceaux, de pôts & de briques? Plusieurs personnes le suivoient par plaisir, pour entendre ses plaintes, & les réponses qu'il donnoit à tous ceux qui l'interrogeoient, & les Enfans prirent le parti de ne lui plus tirer des pierres, aimant mieux l'écouter. Passant un jour par la friperie de Salamanque, une fripiére lui dit; oh, mon cœur, Seigneur Licentié, que je suis fâchée de votre disgrace; mais que ferois-je, je n'en saurois pleurer. Thomas se retourna vers elle, & lui dit, *Filles de Jérusalem pleurez sur vous, & sur vos Enfans.* Le Mari de la fripiére comprit la malice de Thomas, & lui dit, frére Licencié Vidriera, (lui même il s'étoit donné ce nom,) vous tenez plus du méchant que du fol. Celà ne me fait rien, répondit Thomas, pourvû que je n'aye rien du Sot. Un autre jour qu'il se trouvoit vis à vis la grande hôtellerie, il apperçut à la porte plusieurs femmes qui y demeuroient, & dit, voilà les bagages de l'armée de Satan, qui sont logés dans la maison de l'Enfer. Un certain homme lui demanda, quel avis, & qu'elle consolation il pourroit donner à un de ses amis, qui étoit fort triste, de ce que sa femme s'étoit enfuie avec un autre? Dis-lui, répondit Thomas, qu'il

qu'il rende graces à Dieu, de ce qu'il a chaſſé ſon plus grand ennemi de ſa maiſon. Il n'ira donc pas la chercher, dit l'autre; il ne doit pas en avoir la moindre penſée, repliqua Vidriera, autrement en la rencontrant, il auroit ſans ceſſe devant ſes yeux, un témoin de ſon deshonneur. Et comment pourrai-je avoir ſans ceſſe la paix avec ma femme, ajoûta l'autre? Il lui répondit, donne lui tout ce dont elle a beſoin; ſouffre qu'elle commande à tous ceux de ta maiſon, mais ne ſouffre jamais qu'elle te commande. Un jeune garçon lui dit, Seigneur Licentié Vidriera, je veux m'enfuir de la maiſon de mon Pére, parce que tous les jours il me donne le foüet; Vidriera lui répondit, prend garde, mon enfant, que les coups de foüet d'un Pére font honneur, & que ceux du Boureau deshonorent. Etant à la porte d'une Egliſe, il y vit entrer un laboureur, de ceux qui ſe piquent d'être anciens Chrêtiens, & après lui un autre qui ne paſſoit pas pour tel; le Licentié dit à haute voix au Laboureur, attend Dominique, laiſſe paſſer le Samedi. Il diſoit que les Maîtres d'Ecole étoient heureux, de ce qu'ils avoient toujours à faire avec des petits anges qui ſeroient bien reſpectables, s'ils n'étoient pas mor-

veux

veux. Il répondit à un autre, qui lui avoit demandé, ce qui lui paroiſſoit des Maquerelles; que celles qui étoient ſéparées des autres, ne l'étoient pas, mais bien celles qui étoient dans la foule des Villes. Toute la Caſtille fut informée de ſon eſpèce de folie, & de ſes réponſes ingénieuſes, & un Prince, ou Seigneur de la Cour, voulant le voir, pria un Gentilhomme de ſes amis, qui demeuroit à Salamanque de le lui envoyer. Ce Gentilhomme trouvant un jour Vidriera, lui dit, ſachez, Seigneur Licentié Vidriera, qu'un grand Seigneur de la Cour, vous envoye chercher. Le Licentié, lui répondit, faites mes excuſes à ce Seigneur, Monſieur, je ne ſuis pas bon pour la Cour, j'ai trop de pudeur, & je ne ſai point flater. Malgré cela le Gentilhomme l'envoya à la Cour, & pour le déterminer à faire ce voyage, ils uſérent de ce Stratagême, ils le mirent dans un Rèts plein de paille, comme on a coûtume de porter du verre, égalant de l'autre côté ſa peſanteur avec des pierres, & mêlant des verres dans la paille, afin qu'il crût qu'on le portoit comme un vaſe de véritable verre. Il arriva à Valladolid; il y entra de nuit, & on le dépaqueta dans la maiſon du Seigneur, qui

qui le demandoit, & qui le reçut parfaitement bien, en lui disant, que le Seigneur Licentié Vidriera, soit le bien venu, comment a-t-il trouvé le chemin, & en quel état est sa santé? Il lui répondit, il n'y a aucun mauvais chemin, dès qu'on est à sa fin, si ce n'est celui qui conduit à la Potence. Pour ma santé elle n'est ni bonne ni mauvaise, puis que mon poulx est d'accord avec mon cerveau. Voyant un autre jour plusieurs faucons, & autres oiseaux de proye, attachés à des perches, il dit, que la chasse des oiseaux étoit digne des Princes, & des grands Seigneurs; mais qu'on devoit remarquer que ce plaisir coutoit deux mille fois plus qu'il ne rapportoit; que la chasse au liévre étoit plus agréable, surtout lors qu'on chassoit avec des levriers empruntés. Le Gentilhomme à qui cette folie plaisoit, le laissoit aller par la Ville, sous la conduite d'un homme qui empêchoit que les Enfans ne lui fissent du mal. En moins de six jours, il fut aussi si connu des Enfans, que des Courtisans; à chaque pas qu'il faisoit, & à tous les coins de rue, on lui proposoit quelque question qu'il résolvoit sur le champ. Un Etudiant lui demanda s'il étoit Poëte, parce qu'il lui paroissoit qu'il étoit fou à tous

Jusqu'à

Juſqu'à préſent, répondit-il, je n'ai été ni ſi fol, ni ſi heureux, je n'entens pas ce que vous voulez dire, par ces mots de fols, & d'heureux, dit l'Etudiant, je n'ai pas été aſſez fol, repliqua Vidriera, pour avoir été un mauvais Poëte; ni aſſez heureux pour avoir mérité de paſſer pour être Poëte habile. Un autre Etudiant lui ayant demandé s'il eſtimoit les Poëtes, il lui dit, j'eſtime beaucoup la Poeſie, mais peu les Poëtes. On voulut ſavoir pourquoi il s'expliquoit ainſi, & il répondit, qu'il y avoit tant de mauvais Poëtes, & ſi peu de bons, que les bons ne pouvoient pas faire nombre, & qu'ainſi en général, il ne les eſtimoit point; mais qu'il admiroit, & reſpectoit la Poeſie, comme une ſcience, qui renfermoit toutes les autres, qui ſe ſervoit de toutes, pour s'en orner, & s'en embellir, & enfantoit des productions merveilleuſes, qui rempliſſoient l'Univers d'étonnement, de plaiſir, & de profit. Il ajoûta, qu'il ſavoit combien on devoit eſtimer un bon Poëte, & qu'il n'avoit pas oublié qu'Ovide diſoit que,

Autrefois les Rois & les Grands Capitaines ſe faiſoient gloire d'avoir des Poëtes auprès d'eux, & recompenſoient leurs talens

admi-

admirables. On avoit un respect infini pour la Poësie ; Le nom de Poëte étoit en vénération, & on combloit de bienfaits ceux qui portoient un si beau Nom.

Je ne me souviens pas moins de la haute prééminence que Platon leur accorde en les appellant interprêtes des Dieux, & Ovide dit des Poëtes.

Nous ressentons un Dieu en nous, & c'est par son agitation que nous sommes échauffés.

Il dit encore ;

On nous appelle les Saints Prophêtes, & les amis des Dieux.

Cela doit s'entendre des bons Poëtes. Pour ce qui est des mauvais Poëtes, de ces babillards ignorans, on doit les regarder comme l'opprobre & la sote vanité du Genre-humain. Remarquez un peu la contenance d'un de ces derniers, même du plus haut calibre, quand il veut reciter un sonnet, aux personnes qui l'environnent ; les politesses qu'il leur fait en leur disant ; faites moi la grace, Messieurs, d'écouter un petit Sonnet que j'ai

fait

fait cette nuit à certaine occaſion. Quoique ſelon moi, il ne ſoit pas des meilleurs; cependant j'y trouve quelque choſe de bon; en diſant cela, il tord ſes lévres, il ſe ride le front, il ſe grâte la poche, & parmi mille autres papiers craſſeux & à demi rompus, qui renferment mille autres ſonnets; il tire celui qu'il prétend réciter, & enfin il le lit avec un ton doucereux & ſucré. Si par hazard ceux qui l'écoutent, ſoit par malice, ſoit par ignorance, ne lui donnent pas les loüanges qu'il en attend, il leur dit; oh ſûrement vous n'avez pas entendu le ſonnet, Meſſieurs, ou je n'ai pas ſû le débiter? Vous aurez du plaiſir à l'entendre une ſeconde fois; Je vous prie d'y faire plus d'attention, certainement le ſonnet le mérite, & il en recommence tout de nouveau la lecture, avec le même ton & la même cadence; mais il faut les voir le critiquer les uns les autres? Que dirai-je de ces mauvais petits chiens, qui veulent aboyer contre ces anciens & graves dogues, & de ceux qui murmurent ſans ceſſe contre ces Sujets, excellents & reſpectables par leur talent pour la Poëſie, qui ne s'y adonnant que par récréation & pour ſe ſoulager de leurs fatigantes & ſérieuſes occupations, font éclater le feu d'un génie

nie tout divin, & la ſublimité de leur imagination, en dépit & malgré l'envieuſe ignorance qui juge de ce qu'elle ne ſait pas, & hait ce qu'elle ne peut pas comprendre? On lui demanda un autre fois; Pour quelle raiſon les Poëtes étoient ordinairement réduit à la mendicité? Il répondit qu'ils étoient pauvres, parce qu'ils le vouloient bien, ne dépendant que d'eux d'être riches, s'ils ſavoient ſe prévaloir de l'occaſion, qui étoit ſans ceſſe entre leurs mains; puiſque leurs Dames avoient les cheveux d'or, le front d'argent, les yeux d'Emeraudes, les dents d'yvoire, les lèvres de corail, la gorge de criſtal; que leurs larmes étoient des perles liquides; de plus que pour Stérile & Séche que fut la Terre où elles marchoient, elle produiſoit auſſi-tôt des Roſes & des Jaſmins; & que leur haleine reſpiroit l'ambre, le muſc & la civette, que toutes ces choſes là étoient une preuve manifeſte de leurs richeſſes. Ce n'étoit que des Poëtes crotés dont ils vouloit parler; il rendoit juſtice aux bons Poëtes, & il les élevoit juſqu'aux Cieux. Il apperçut un jour dans le cloitre de S. François, quelques peintures d'un mauvais Peintre; ce qui lui fit dire que les bons Peintres imitoient la Nature; mais que les mauvais la vomiſſoient.

soient. Il s'approcha un jour avec beaucoup de précaution de la Boutique d'un Libraire, & lui dit; j'aimerois beaucoup votre métier, si ce n'étoit un défaut qu'il a; le Libraire lui demanda quel étoit ce défaut? il lui répondit, les façons & les simagrées que fait un Libraire, lors qu'il veut acheter un manuscrit, & la maniére dont il se moque d'un Auteur, quand il veut faire imprimer un Livre à ses dépens, au lieu d'en imprimer mille cinq cens exemplaires, il en imprime trois mille; de sorte que lorsque l'Auteur pense qu'on débite les siens, on ne débite que ceux que s'est reservé ce Libraire. Ce même jour là six criminels qu'on devoit foüeter, passérent par la place, & le crieur disant; Au premier pour être Voleur; il dit à haute voix à ceux qui se trouvoient devant lui; retirez-vous, Fréres, prenez garde que le Boureau ne commence par quelqu'un de vous autres. Et quand le crieur dit, à celui de derriére, il répliqua, celui-ci est apparemment le répondant des Enfans (1). Un jeune drole lui

(1) Le bon mot de cet Equivoque consiste à ce que le derriére, & celui qui marche derriére les autres, se disent en Espagnol trasero; & qu'il y a un proverbe dans cette langue, qui dit, que le derriére des Enfans, est leur répondant, parce qu'il paye leurs frédaines, en recevant le foüet.

ui apprenant qu'on devoit le lendemain foüeter une Maquerelle; il lui répondit, si tu m'apprenois qu'on doit foüeter un Maquereau, je croirois qu'on f roit venir un Caroſſe à la Place pour le fuſtiger. Un porteur de Chaiſe, lui diſant, Seigneur Licentié Vidriera, aurez-vous quelque choſe à reprocher à nous autres porteurs? Non, répondit Vidriera, ſi ce n'eſt que chacun de vous fait autant de péchés qu'un Confeſſeur, avec cette différence que le Confeſſeur ne les apprend que pour les tenir ſecrets, & que vous autres ne les ſavez que pour aller les publier dans les Cabarets. Un Garçon de ceux qui conduiſent des voyageurs ſur leurs Mulets, ayant entendu cette réponſe, parce qu'il y avoit gens de toute ſorte de métier qui l'écoutoient continuellement, lui dit, Vous n'avez rien, ou peu de choſes à reprendre à notre conduite, Monſieur flacon, nous ſommes d'honnêtes gens & néceſſaires dans un Etat. Vidriera lui fit cette réponſe. L'honneur du Maître réjaillit ſur le Domeſtique, ainſi regarde des qui tu ſers, & tu verras quel honneur t'appartient. Vous êtes des jeunes droles, qui compoſés la plus fiére canaille que puiſſe porter la terre. Un jour lors que je n'étois pas encore des Meres,

je

je marchai toute la journée ſur une Mule de louage, à laquelle je comptai cent vingt & un deffaut, tous capitaux & contraires au Genre-humain. Tous les garçons qui conduiſent les Mulets, tiennent une pointe de Maquereaux, de Voleurs, & de boufons. Si leurs Maîtres, (ainſi nommez-vous ceux que vous conduiſez ſur vos Mules,) ſont des perſonnes douces & tranquilles, ils leur joüent autant de piéces qu'on en a joué les années paſſées à cette Ville. Si ce ſont des Etrangers, ils les volent; ſi ce ſont des Etudians, ils les maudiſſent; ſi ce ſont des Religieux, ils les querellent; & ſi ce ſont des Soldats, ils les appréhendent. Ceux là, comme les Mariniers, les Charretiers, & les Voituriers, ont un genre de vie, tout différent des autres, & qui ne convient qu'à eux. Le Charretier paſſe ſa vie dans l'eſpace d'une aune & demie de long, c'eſt-à-dire, de la place qu'il y a depuis le bout de la flèche, qui tient le joug des Mules, juſqu'au bout de la Charette. Il chante la moitié du tems, & renie l'autre; & lors qu'ils s'agit de retirer d'un bourbier, une des roues de leur Charette, ils en viennent plûtôt à bout avec deux juremens, qu'avec trois Mules. Les Mariniers ſont des gens poliment groſſiers

ſiers, qui n'entendent d'autre langue que le jargoù qu'ils parlent dans leurs bâtimens. Ils ſont diligens dans le calme, & pareſſeux dans la tempête; leur Dieu eſt leur Coffre, & leur Gamelle; & leurs paſſetems, le plaiſir qu'ils ont à voir venir les paſſagers. Les Voituriers ſont des hommes qui ſont toujours en divorce avec les draps, & ſe ſont mariés avec les Bâts; ils ſont ſi diligens & toujours ſi preſſés, qu'ils aimeroient mieux perdre la vie qu'une journée; leur Muſique eſt celle de l'enclume d'un Marèchal, la fauſſe qui leur donne de l'apétit, eſt la faim; leurs Matines ſont les heures où ils donnent à manger à leurs Bêtes, & leurs Meſſes de n'en jamais entendre. Vidriera prononçoit ces Sentences à la porte d'un Apotiquaire, & ſe tournant vers le Maître de la Boutique, il lui dit, vous auriez, Monſieur, un très louable mètier, ſi vous n'étiez pas ſi ennemi des lampes. Comment ſuis-je ennemi de mes lampes, demanda l'Apoticaire? Vidriera lui répondit, je vous reproche cela, parce que, lors qu'il vous manque telle huile que ce ſoit, vous y ſupléez avec l'huile de la premiére lampe, qui vous tombe ſous la main; outre cela, votre métier a encore un deffaut capable de faire perdre le crédit

dit au plus fameux Médecin de l'Univers. L'Apoticaire s'informa quel étoit ce défaut, il y a des Apoticaires, dit Vidriera, qui pour n'ôser avouër qu'il leur manque dans leur Boutique ce que le Médecin ordonne, y ſubſtituent d'autres drogues qui ſelon leur idée, ont les mêmes vertus que celles de la recepte, & ſouvent la médecine mal compoſée opère tout autrement qu'elle n'auroit dû le faire, ſi l'ordonnance du Médecin avoit été bien exécutée. L'Apoticaire lui demanda ce qu'il penſoit des Médecins? Vidriera lui dit. *Honorez le Médecin pour le tems de la néceſſité, car le très haut la créé: Quoi que toute cure vienne de Dieu, il recevra des récompenſes des Rois de la terre. La Science du Médecin le fera reſpecter, & les Grands lui donneront des louanges. Le très haut à créé ſur terre la médecine, & l'Homme prudent ne la mépriſera point.* Voilà ce que raporte l'Eccléſiaſtique, de la Médecine, & des bons Médecins; on pouroit dire tout le contraire des mauvais Médecins, parce qu'il n'y a pas dans la République des perſonnes plus dangereuſes. Un Juge ne peut pas toujours alterer ou différer la Juſtice; l'Avocat pour le gain ſoutenir une mauvaiſe cauſe; le Marchand vendre de mauvaiſe marchan-

chandiſe, enfin toutes les perſonnes avec leſquelles nous avons commerce, ne peuvent pas nous faire du mal impunément; les Médecins ſeuls peuvent nous tuer, & nous tuer ſans crainte, & tranquillement, ſans le ſecours d'autre arme que d'un récipé. Il n'y a pas moien de découvrir leurs crimes, parce que la terre les couvre ſur le champ. Je me reſſouviens que lors que j'étois un homme de chair, & non pas de verre comme je le ſuis actuellement, qu'un malade quitta un Médecin de la ſeconde Claſſe, pour ſe faire traiter par un autre. Le prémier paſſant par hazard par la Boutique d'un Apoticaire, vit le ſecond qui écrivoit une recette; il demanda à l'Apoticaire comment alloit le malade qu'il avoit traité, & qui l'avoit abandonné, & ſi le nouveau Médecin lui avoit ordonné quelque remède? L'Apoticaire lui répondit, qu'il avoit là une recette d'une Médecine, que, ſelon l'ordre du ſecond Médecin, le malade devoit prendre le lendemain. Le Médecin le pria de lui montrer cette recette, & ayant lû à la fin, *Sumat diluculo*, (qu'il la prenne dès le matin,) il dit, tout ce qui eſt contenu dans cette recette eſt très bon, & je l'approuve fort, excepté ce *diluculo*, parce qu'il eſt abſolument trop

humide. Pour écouter toutes ces réponſes qu'il faiſoit ſur tous les Arts & métiers, on le ſuivoit en foule, ſans lui faire mal à la vérité; mais cependant ſans lui laiſſer un moment de repos. Malgré cette attention que le peuple avoit pour lui, il n'auroit pas pu ſe deffendre des enfans ſans ſa garde. Un certain Homme l'interrogea, pour ſavoir comment on pourroit faire pour ne porter envie à perſonne. Dors, dit-il, & tandis que tu dormiras, tu ſeras égal à celui que tu envies. Un autre lui demanda, comment il feroit pour ſortir avec une commiſſion après laquelle il couroit depuis deux ans? il lui répondit, monte à cheval lors que tu ſauras qui l'a obtenuë, & accompagne le hors de la Ville; de cette ſorte, tu ſeras aſſuré de ſortir avec elle. Un Juge qui alloit en commiſſion pour une affaire criminelle, paſſant par devant le lieu où étoit Vidriera, avec une grande Eſcorte & deux Huiſſiers; le Licentié demanda, qui étoit cet homme-là, & après qu'on l'en eut informé, il dit, je gage que ce Juge porte des Vipéres dans ſon ſein, des Piſtolets dans ſon écritoire, & des foudres dans ſes mains, pour détruire tout ce qui ſe trouvera ſujet à ſa commiſſion. Je me ſouviens, ajoûta-t-il,

d'avoir

d'avoir eu un ami, qui dans une commiſſion criminelle, donna une Sentence ſi exceſſive, qu'elle ſurpaſſoit infiniment le châtiment que méritoit l'accuſé; & comme je lui demandois, pourquoi il avoit rendu une Sentence ſi cruelle, & ſi contraire à la Juſtice; il me répondit, que ſon idée étoit d'accorder l'appel au condamné, & de laiſſer aux membres du Conſel Souverain, le moyen de faire éclater leur clémence, & leur miſéricorde, en modérant, & réduiſant à ſon juſte milieu une ſi rigoureuſe Sentence; je lui répliquai, qu'il auroit mieux fait de le juger ſelon les Loix; & que de cette maniére, il auroit paſſé pour un Juge ſavant, & équitable. Dans le cercle du Peuple qui l'environnoit pour l'écouter, il ſe trouva un jeune homme qu'il connoiſſoit, en habit d'Etudiant, auquel quelqu'un donna le titre de Seigneur Licentié. Vidriera ſavoit fort bien, que celui qu'on traitoit de Licentié, n'avoit pas même le titre de Bachelier, c'eſt pourquoi il l'apoſtropha ainſi; gardez-vous bien, Compére, de ne pas avec votre titre, rencontrer les Péres de la Rédemption des Captifs, ils vous prendroient pour un échapé d'Afrique; l'ami lui répondit, traitons-nous bien, Seigneur Vidriera, vous

n'ignorez pas, que je ſuis un homme de haute & profonde connoiſſance, oui, répondit Vidriera, je ſai que vous êtes un Tantale au milieu d'elles, elles ſont hautes & profondes, & vous tenez le milieu, ſans les pouvoir attraper. Etant un jour appuyé ſur la boutique d'un tailleur, & le voyant les mains croiſées, il lui dit, certes, mon Maître, vous voilà dans le chemin du Salut, pour qu'elle raiſon? demanda le Tailleur. C'eſt reprit, Vidriera, parce que n'ayant rien à faire, vous n'aurez pas occaſion de dire des menſonges; car malheureux le Tailleur qui ne ment point, & qui coût les jours de Fête. C'eſt une choſe étonnante, que parmi tous ceux de ce métier, il n'y en ait aucun qui faſſe un habit juſte, & tant qui les faſſent pécheurs. * Il avoit coutume de dire, que les Cordonniers ne trouvoient jamais un ſoulier mal fait, parce que, ſi le ſoulier étoit trop ſerré, ils répondoient, qu'il devoit être fort juſte, pour faire paroître le pied mignon, & qu'on l'auroit à peine porté deux heures,

* L'Equivoque de juſte, & de pécheur, peut à peine ſe ſouffrir en Eſpagnol, & encore moins en François, c'étoit le goût du tems, qui l'a fait mettre ici à Cervantes.

res, qu'il ne deviendroit que trop large. Si au contraire le soulier étoit trop grand, & trop large, ils alléguoient qu'on les devoit porter ainsi, de peur de la goûte ou des cors. Un jeune éveillé, qui écrivoit dans un Bureau, le fatiguoit souvent, à force de lui faire des questions, & lui donnoit part de tout ce qui se passoit dans la Ville, pour savoir sur tout, son sentiment, il lui dit donc un jour; Vidriera, il est mort cette nuit dans la prison, un Banc * qui étoit condamné à être pendu, Vidriera répondit, il a bien fait de mourir, avant que le Bourreau se soit mis sur lui. Dans le Cloître de S. François, il y avoit une assemblée de Gênois, & passant devant eux, il y en eut un qui lui dit, approchez-vous, Seigneur Vidriera, contez-nous un conte? il lui répondit, je n'en ferai rien, vous me le passeriez en Banque à Gênes. Il rencontra une fois une marchande, qui menoit devant elle, sa fille tout à fait laide, mais chargée de joyaux & de perles, il dit à la mère, vous avez bien fait de la paver, pour qu'on puisse s'y promener. Il disoit que les Pâticiers jouoient par doublets, depuis plusieurs années, sans être châtiés, puis

* Apparemment un homme qui s'appelloit Banc.

qu'ils avoient mis les pâtés de deux sols à quatre, de quatre à huit, & de huit à seize, de leur propre autorité. Pour les joueurs de Marionnettes, il ne pouvoit pas les souffrir, il en disoit mille maux; que c'étoit une race vagabonde, qui traitoit indécemment les Mistéres de la Religion *; qu'ils tournoient la dévotion en risée; que souvent ils jettoient pêle-mêle dans un sac, toutes les figures de l'ancien, & du nouveau Testament, qu'ils s'asseyoient ensuite sur ce sac, pour boire & manger dans les Gargotes, & dans les Cabarets. Il ajoûtoit, qu'il s'étonnoit comment on ne les condamnoit pas à un banniſſement hors du Royaume, ou du moins à ne point faire jouer leurs marionnettes. Un Comédien vêtu en Prince passant devant lui, il dit en le regardant; je me souviens d'avoir vû ce Prince sortir du Théâtre, le visage plein de farine, & le dos couvert d'une peliſſe miſe à l'envers, cependant à chaque pas qu'il fait hors de là, il jure foi de Seigneur. Peut-être l'est-il, répondit un autre, il y a plusieurs Comédiens qui sont bien nés, & même Gentils-hommes; cela n'est pas

* Les premiers joueurs de marionnettes représentoient les Mistéres.

pas impoſſible, repliqua Vidriera, mais ce dont une farce a le moins beſoin, c'eſt des gens de condition, oui bien des galans, des hommes Gentils, & d'une langue bien enfilée. Il diſoit auſſi à leurs Sujets, qu'ils gâgnoient leur pain à la ſueur de leur front, avec un travail immenſe, toujours appliqués à apprendre par cœur, toujours courans comme des Egyptiens de ville en ville, & de Cabaret en Hotellerie, ſe fatiguant pour ſatisfaire les autres; parce que leur bien conſiſtoit à faire plaiſir aux autres; de plus qu'ils ne trompoient perſonne, étalant leur marchandiſe en place publique, au jugement & à la vuë de tous. Pour leurs Autheurs, diſoit-il, leur peine eſt incroyable, il faut qu'ils ſe gênent ſans ceſſe pour pouvoir, à la fin de l'année, ſe voir ſans debtes, & ſans procès avec leurs débiteurs. Cependant ils ne ſont pas moins utiles, & néceſſaires dans un Etat que les Boſquets, les promenades, les belles vuës, & tout ce qui ſert à divertir, & à recréer honnêtement. Il racontoit qu'un de ſes amis diſoit, que celui qui ſert une Comédienne, ſert en une même perſonne, & en même tems à pluſieurs Dames, comme à une Reine, à une Nimphe, à une Déeſſe, à une Soubrette, à une Bergére, &

souvent même à un Page, à un Laquais; parce qu'il arrive qu'une Comédienne, représente elle seule tous ces personnages. On lui demandoit un jour, quel étoit celui qui avoit été le plus heureux dans le monde, il répondit, que c'étoit *Nemo*, * parce que *Nemo Novit patrem: Nemo sine crimine vivit: Nemo sua sorte contentus: Nemo ascendit in culum.* Il disoit encore, que les maîtres d'armes enseignoient une Science ou un Art, qu'ils oublioient lorsqu'ils en avoient besoin, & que c'étoit des présomptueux, qui vouloient reduire en démonstrations mathématiques, & infaillibles, les mouvemens, & les idées emportées, & colériques de leurs adversaires. Il avoit une horreur, pour ceux qui se faisoient teindre la barbe. Deux hommes l'un Portugais, & l'autre Castillan, ayant un jour une dispute en sa présence; le Portugais en touchant sa barbe, dit au Castillan, par cette barbe que je tiens, Vidriera accourut alors, & lui cria, hola l'ami, ne dit pas que je tiens, mais que je teins. Un autre portoit une barbe jaspée, & de plusieurs

* Cet Equivoque consiste dans le mot latin Nemo.

fleurs couleurs, parce qu'elle étoit mal teinte; Vidriera dit, qu'il avoit une barbe de fumier, où l'on avoit jetté des œufs pourris. Il dit à un autre qui avoit la barbe moitié blanche, & moitié noire, à cause qu'elle avoit crû depuis la teinture; qu'il prit bien garde de disputer avec personne, parce qu'on lui feroit l'affront de lui reprocher qu'il en avoit menti par la moitié de sa barbe. Il raconta un jour qu'une jeune Démoiselle, prudente & avisée, consentit pour obéir à ses parens, de se marier à un vieillard déja tout blanc, qui la veille de ses nôces s'en fût, non à la riviére du Jourdain, comme disent les bonnes femmes; mais à la bouteille d'eau forte, avec laquelle il renouvella sa barbe, de maniére qu'il se coucha avec elle, lors qu'elle étoit blanche comme la neige, & la trouva le lendemain matin noire comme la poix. L'heure venuë que les amans devoient se donner la main; la Démoiselle connut la fraude, & pria son pére de lui donner le même époux qu'on lui avoit déja fait connoître, & qu'elle n'en vouloit pas d'autre. Ses parens eurent beau lui dire, que celui qui étoit présent étoit le même auquel elle avoit promis sa foi. Elle repliqua que ce n'étoit point

le même ; & prit à témoin pluſieurs perſonnes que celui qui devoit être ſon époux, étoit un homme grave, & blanc de vieilleſſe, & que celui-ci n'avoit aucun cheveu blanc ; qu'ainſi il n'étoit pas celui qu'elle devoit épouſer, & qu'on la vouloit tromper. Elle n'en voulut pas démordre. Le vieillard rougit de honte, & le mariage ſe rompit. Il n'en vouloit pas moins aux vieilles gouvernantes, qu'aux vieux pelés ; il ſe railloit de leur air d'autorité, de leur coëffure lugubre, de leurs minauderies, de leurs ſcrupules, & de leurs miſérables ſentimens. Il ſe n'étoit en colére quand il ſongeoit à la foibleſſe prétenduë de leur Eſtomac, à leurs vapeurs, à leur maniére de parler interrompuë, & pour ainſi dire, plus pliſſée que leurs coëfes, & enfin, à leurs inutilités, & à leur ſotte préſomption. Quelqu'un lui dit, quoi Seigneur Licentié, vous avez drappé juſqu'ici tous les arts, & tous les métiers, & vous n'avez jamais taxé les Ecrivains ; † y ayant tant de reproches à leur faire, il répondit, quoi que je ſois de verre, je ne ſuis pas ſi fragile,

† En Eſpagnol un Ecrivain s'entend de tous les gens de Juſtice du dernier ordre.

gile, que de me laiſſer emporter au courant du vulgaire, qui donne ſouvent dans le faux. Il me ſemble que la Grammaire de ceux qui murmurent, & le la la la de ceux qui chantent, ſont les Ecrivains; parce que de même qu'on ne peut paſſer à aucune ſcience, ſi ce n'eſt par la porte de la Grammaire, ainſi les murmurateurs commencent toujours à débiter leur calomnie, en parlant mal des Ecrivains, Huiſſiers, & des autres Miniſtres de la Juſtice. L'office d'Ecrivain étant ſi honorable que ſans lui, la Vérité ſeroit maltraitée & baffouée par tout le monde. C'eſt pourquoi l'Eccléſiaſtique dit. *La Puiſſance de l'Homme eſt dans la main de Dieu, & il comblera d'honneur le viſage de l'Ecrivain.* Un Ecrivain eſt une perſonne publique, & le Juge ne peut pas exercer ſa charge ſans lui. Les Ecrivains doivent être gens libres, & non pas Eſclaves, ni fils d'Eſclaves; légitimes, non pas batards ni ſortis de mauvaiſe race. Ils font ſerment de ſecret, de fidélité, de ne faire aucun contract ou écriture uſuraire; ils jurent que ni l'amitié, ni l'inimitié, ni le gain, ni la perte, ne les empêcheront de faire leur devoir en conſcience, & en bons chrétiens; & ſi cet emploi, requiert tant de belles qualités, pourquoi s'imagi-

ner que ſe trouvant plus de vingt mille Ecrivains, qu'il y a en Eſpagne, le Diable les emporte tous, comme ſi c'étoit l'héritage de ſa Grand-mére? non je ne puis pas le croire, & perſonne ne doit le penſer, puis que ce ſont les perſonnes les plus néceſſaires dans un Etat bien diſciplinè. Il ne s'étonnoit pas, diſoit-il, de ce que les Huiſſiers avoient beaucoup d'ennemis, puis que leur métier étoit de prendre les uns, d'emporter les meubles des autres, de garder ceux qu'il leur ſont confiés par la juſtice, & de manger aux dépens de tous ceux à qui ils font du mal. Il blamoit la négligence, & l'ignorance des Procureurs, & des Solliciteurs de procès, en les comparant aux Médecins, qui prennent toujours leur honoraire ſans prendre garde ſi le malade meurt ou guérit; ainſi les Procureurs, & Solliciteurs de procès, ſe font toujours payer ſans faire attention, ſi la cauſe qu'ils deffendent, ſe perd ou ſe gagne. Un homme lui demanda quelle étoit la meilleure terre: il répondit, que c'étoit celle qui rendoit du fruit avant les autres, & qui étoit la plus reconnoiſſante. L'autre lui repliqua, ce n'eſt pas cela que je vous demande, je veux ſavoir qu'elle eſt la meilleure ville, Valladolid ou Madrid, il lui

dit:

dit : de Madrid, les extrémités : de Valladolid le milieu. Je ne vous comprens pas, reprit celui qui l'avoit interrogé, Vidriera dit alors, de Madrid le ciel & le fond de la terre, de Valladolid, ce qui eſt entre l'un & l'autre. Ayant entendu dire à un autre homme, qu'en entrant à Valladolid, ſa femme étoit tombée malade, parce que la terre l'avoit éprouvée. Il vaudroit mieux, dit Vidriera, que la terre l'eut engloutie, ſi elle eſt jalouſe. Il diſoit que les Muſiciens, & les Couriers à pied, avoient une fortune limitée, les derniers ne pouvant eſpérer que de venir Couriers à cheval, & les autres Muſiciens du Roi : à l'égard des Dames Courtiſannes, il diſoit qu'elles avoient plus d'écorce que d'effet. Etant un jour dans une Egliſe, où en même tems il vit qu'on enterroit un vieillard, on bâtiſoit un enfant, & on marioit une femme, il compara l'Egliſe à un champ de bataille, où les vieillards périſſent, les enfans ſont vainqueurs, & les femmes triomphent. Une abeille le piquant un jour au col, il n'oſoit pas la chaſſer, de peur de ſe rompre, & cependant il ſe plaignoit, on lui demanda comment il pouvoit ſentir cette piqueure, s'il étoit de verre ? il répondit, qu'il falloit que cette abeille, fut du nom-

nombre de ceux qui ſe plaiſent à murmurer, parce que les langues & les aiguillons de ceux qui murmuroient, étoient capables de détruire des corps de bronze, & à plus forte raiſon, ceux de verre. Un Religieux fort gras, paſſant proche de lui, un de ſes Auditeurs, lui dit. Ce Pére eſt ſi maigre qu'il ne peut ſe remuer; Vidriera ſe mit en colére, & lui remontra qu'on ne devoit jamais oublier ces paroles du S. Eſprit. *Gardez-vous de toucher les oints du Seigneur*; & ſe fâchant encore davantage, conſidérez, dit-il, parmi tous les Saints que l'Egliſe a canoniſés depuis peu, aucun ne ſe nommoit le Capitaine Don-tel, le Secretaire Don-tel, le Comte, le Marquis, le Duc d'un tel endroit; mais bien frére Diego, frére Jacinte, frére Raymand. Tous fréres & Religieux, parce que les Religions ſont les Palais du Ciel, dont les Jardins produiſent les fruits, qui garniſſent la table de Dieu. Il avoit coutume de dire que les langues des murmurateurs, étoient comme les plumes des Aigles, qui rongent, & conſument les plumes des autres oiſeaux qui s'approchent d'elles. Lors qu'il parloit des hommes qui tiennent les jeux, & des joueurs, il diſoit des prodiges, que les premiers étoient des voleurs publics, parce

parce qu'en prenant leur dû, ils ſouhaitoient que les joueurs perdiſſent, la carte couroit plus vite, leurs droits revenant plus ſouvent. Il exaltoit la patience d'un Joueur qui paſſoit une nuit entiére à jouer, & à perdre, & qui quoi qu'enragé, & écumant de colere, pourvû que ſon adverſaire ne coupât point, ne diſoit pas un mot, & ſouffroit patiemment le plus cruel martire. Il louoit également la conſcience de ces honnêtes gens qui donnent à jouer, & qui pour tout l'or du monde, ne conſentiroient point qu'on joüa chez eux d'autre jeu que l'hombre ou le piquet, & qui ſans bruit, & à feu lent, ne craignant point d'être en mauvaiſe reputation, ſe trouvoient au bout du mois plus de profit, que ceux qui donnoient à jouer au brélan, pharaon, au lanſquenet, & aux autres jeux de hazard. Enfin, Vidriera parloit ſi à propos, que, ſi ce n'eut été pour les cris qu'il faiſoit, quand on l'approchoit, ou qu'on le touchoit, pour l'habit qu'il portoit, pour ſa maniére extravagante de manger, pour ſa façon de boire, pour ne vouloir dormir qu'à la belle Etoile en Eté, & en Hyver dans une Grange, ce qui prouvoit trop clairement ſa folie, perſonne n'auroit pu croire qu'il eut été fol; mais au contraire,

re, on l'auroit pris pour un des plus habiles hommes du monde. Cette maladie lui dura environ deux ans, après lesquels un Religieux de l'ordre de S. Hierome, qui avoit une ſcience particuliére pour faire parler les muets, & pour guérir les fols, ſe chargea, par compaſſion, de guérir Vidriera, & en effet le guérit. Il revint de ſa maladie, ayant le même jugement, le même entendement, & les mêmes belles qualités qu'auparavant. Dès que le Religieux, eut connu qu'il étoit parfaitement revenu de ſa folie, il le fit habiller comme un homme d'Etude, & le fit retourner à la Cour, où en donnant autant de preuves de ſa capacité, comme il en avoit donné de ſa folie, il pouvoit s'aquerir de la réputation, & du crédit. Il y vint, & s'y fit appeller le Licentié Rueda, & non Rodaja. A peine y fut-il retourné que les enfans le reconnurent; mais comme ils le virent habillé d'une autre maniére, ils n'oférent crier après lui, ni lui propoſer dès queſtions; mais ils le ſuivoient en ſe diſant les uns aux autres. N'eſt-ce pas là le Licentié Vidriera, oui c'eſt lui-même, il eſt retourné dans ſon bon ſens? cependant on peut être fol, étant bien comme mal vêtu?

vêtu? Faisons lui quelque demande, & sortons de notre doute. Le Licentié écoutoit tous ces discours, sans dire mot, & passoit son chemin étant plus confus, & plus accompagné, que lors qu'il étoit privé de jugement. Des hommes faits, se joignirent bientôt à la multitude d'enfans qui le suivoient, & avant qu'il fut arrivé à la Cour des Conseils, il avoit plus de deux cens personnes de toute espèce à sa suite. Avec cette suite, qui étoit beaucoup plus nombreuse, que celle d'un Professeur; il se trouva à la Cour, où tous ceux qui y étoient achevérent de l'entourer. Se voyant environné d'une troupe si considérable, il éleva la voix, & dit, Messieurs, Je suis le Licentié Vidriera, mais non pas celui d'autrefois. Je suis maintenant le Licentié Rueda. Des disgraces, & des avantures, qui arrivent aux hommes, m'avoient, par la permission de Dieu, privé du jugement, sa misericorde me l'a rendu. Par les choses que je vous ai dites, à ce que l'on m'a rapporté, lorsque j'étois fol, vous pourez considérer ce que je peux dire, étant dans mon bon sens. Je suis gradué en droit, dans l'Université de Salamanque, où j'ai fait mes Etudes dans la pauvreté, & où j'ai aquis le grade de Licentié,

Licentié, ce qui doit vous faire juger, si c'eſt la ſcience ou la faveur, qui m'ont donné ce grade. Je ſuis venu à la Cour, pour y exercer la profeſſion d'Avocat, & gâgner ma vie; mais ſi vous ne ceſſés de me ſuivre, au lieu d'avocaſſer, je ſerai venu chercher la mort. Pour l'amour de Dieu, au lieu de me ſuivre, ne vous obſtinez pas à me pourſuivre, & que je ne perde pas comme raiſonnable, un entretien que j'ai gâgné comme fol. Venez chez moi me faire les queſtions, & les demandes, que vous aviez accoutumé de me propoſer au milieu des Places, & vous verrez, que celui qui vous répondoit ſi bien ſur le champ, vous contentera mieux après avoir réfléchi. Ils l'écoutérent tous attentivement, & pluſieurs le laiſſérent. Il retourna à ſon Auberge, avec un peu moins de ſuite; il ſortit le lendemain, ce fut la même choſe; il fit une ſeconde harangue, elle n'aboutit à rien. Il dépenſoit beaucoup, & ne gâgnoit guére; Enfin, voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui, & qu'il mouroit de faim, il ſe détermina à paſſer en Flandre, où il eſpéroit pouvoir tirer parti de la force de ſon bras, puis qu'il ne pouvoit faire valoir les talens de ſon Eſprit. Lors qu'il voulut effectuer ſa réſolution, il dit en

sortant de la Cour. O Cour, que tu fais bien combler les espérances des prétendans téméraires, & confondre celles des habiles gens, qui sont timides! Tu nourris dans l'abondance, des Joueurs effrontés, & tu laisses dans la misére les sages honteux! ayant achevé de proférer ces reproches, il partit pour la Flandre, où il acheva d'immortaliser par les armes, une vie qu'il avoit commencé de rendre célèbre, par les belles lettres, en compagnie de son bon ami le Capitaine Valdivia, laissant à sa mort, la réputation d'avoir été un très prudent, & très brave Soldat.

LA FORCE DU SANG

NOUVELLE V

UN vieux Gentilh... Tolede, venoit de fe pro... un ſoir dans les plus gra... chaleurs de l'Eté. Il é... compagné de ſa femme, d'un petit ... çon, & d'une fille âgée d'envir... ans ; c'étoit-là toute ſa famille. ... étoit claire, & onze heures avoient ... On ne voyoit perſonne ſur le ch... & cette petite troupe marchoit ſans bru... & à petit pas pour ne ſe point laſſer. ... s'entretenoit en ſe retirant, du plaiſ... nocent de la promenade. Ils étoient t... charmés de celle qu'ils venoient de fai... mais ils n'avoient pas prévû qu'elle l... devoit être funeſte, qu'elle ne devoit ſe terminer que par la plus triſte Cataſtro-

phe

Folkema del. Pd. Aveline Sculp.

phe à laquelle ils pouvoient s'attendre, & qu'elle leur devoit attirer la plus grande affliction qu'on puisse ressentir dans une famille. Il y avoit alors dans la même Ville, un Cavalier âgé de vingt ans, ou environ. Ses richesses, sa noblesse, son penchant porté à la débauche, la trop grande liberté qu'on lui avoit donnée, & les méchantes Compagnies qu'il n'avoit pas eu soin d'éviter, l'avoient porté plus d'une fois à commettre des actions qui démantoient son rang, & qui étoient indignes de sa naissance. Rodolfe, car c'est ainsi que nous l'appellerons, n'étant pas nécessaire de découvrir son véritable nom, étoit sorti le même soir de la Ville. Quatre de ses amis, jeunes, fougeux, emportés, & débauchés comme lui, le suivoient. Ces deux Troupes se rencontrérent sur une hauteur. Le Gentilhomme parut un peu ému, cependant, comme il étoit assuré qu'il se faisoit bonne justice à Tolede, comme il savoit d'ailleurs qu'il n'arrivoit guére qu'on insultât des personnes de sa façon, il crut, après s'être un peu remis, qu'il n'y avoit rien à appréhender, & il tâcha de rassurer sa femme & sa fille, qui paroissoient extrêmement allarmées. Rodolfe & ses Camarades, mirent d'abord leurs manteaux sur

ſur le viſage, & s'étant arrêtés, ils jettérent les yeux ſur cette Dame & ſur cette jeune fille, en les regardant fort effrontément. Ils leur dirent même quelques paroles aſſez malhonnêtes, que le Vieillard releva d'une maniére fort vive & fort hardie. Ils répondirent en plaiſantant, & paſſérent outre ſans rien entreprendre. Je l'avois bien cru, dit le Gentilhomme, en s'adreſſant à ſa femme & à ſa fille, qui n'étoient pas encore revenuës de leur frayeur, je l'avois bien cru que ces gens-là ne nous feroient aucune violence, & que tout aboutiroit à quelques paroles mal rangées: cependant, continua-t-il, doublons le pas, retirons-nous deſormais un peu moins tard, & Dieu nous veuille préſerver de toute mauvaiſe & fâcheuſe rencontre. A peine avoit-il achevé de parler, qu'ils entendirent du bruit, & ce fut ces gens-là, qui revenoient ſur leurs pas. Rodolfe avoit enviſagé de fort près Leocadie, c'étoit le nom de la jeune fille du Gentilhomme, il l'avoit conſidérée fort attentivement, & il l'avoit trouvée très-belle. En effet, elle l'étoit: c'étoit une beauté naiſſante, que le Ciel avoit pourvûë de tant de charmes, qu'il y en avoit peu dans Tolede qui fuſſent mieux faites. Cette beauté ex-

extraordinaire le frappa, & ne consultant que l'impétuosité de sa passion, il résolut de la ravir, & d'obtenir d'elle la derniere faveur de gré ou de force, & à quelque prix que ce fût. Il communiqua à ses Camarades son lâche & détestable dessein, & comme ils lui étoient tous dévoüés, parce qu'il faisoit avec eux de la dépense, & qu'ils étoient en possession de donner dans tous ses emportemens, & de les autoriser, ils n'eurent garde de le dissuader de cette brutale entreprise. Ils lui dirent au contraire, que c'étoit-là une bonne fortune qu'il ne devoit pas laisser, & qu'ils lui garantissoient qu'il ne tiendroit qu'à lui d'être heureux, s'il ne s'agissoit que de le servir dans cette rencontre. Ils rebrousserent chemin à l'instant, ils se couvrirent le visage d'un mouchoir afin de n'être pas reconnus, & marchérent tous cinq l'épée nue. Il y en eut trois qui se détachérent, ils allérent fondre sur le Gentilhomme, qui étoit le seul qui pouvoit faire quelque résistance, & dans le moment Rodolfe & un de ses amis se saisirent de Leocadie, la prirent entre leurs bras & l'enlevérent. Leocadie n'eut pas la force de se défendre le moins du monde, la frayeur lui ôta la voix, en sorte qu'elle fut dans l'impuissance de se plaindre & de jetter

le

le moindre cri. L'épouvante où elle fut, lui ôta en un mot l'usage de tous les sens, & elle demeura évanouïe entre les mains de ses Ravisseurs, qui l'emportérent dans la Ville, sans se laisser attendrir aux larmes du pere & de la mere, qui se desespéroient, sur tout lorsqu'ils virent qu'on les empêchoit de suivre leur fille; car les trois hommes qui s'étoient jettés sur le Gentilhomme les retenoient, les menaçant même à tous momens de les percer de leurs épées, s'ils ne finissoient leurs cris & leurs plaintes. On les laissa enfin; mais ce ne fut qu'après que les Ravisseurs eurent disparu, & ils se retirérent chez eux accablés de douleur & de tristesse. Jamais on n'a vû de semblable désolation, & ce qui achevoit de les mettre au desespoir, c'est qu'ils ne savoient que dire, ni qu'entreprendre dans une si triste conjoncture. Porterons-nous nos plaintes devant les Juges, ces plaintes, disoient-ils, seront inutiles, puisque nous ne savons contre qui nous en prendre. En manifestant notre douleur nous ne ferons qu'augmenter notre disgrace, & le deshonneur de notre maison, & peut-être se trouvera-t-il des gens assez injustes pour nous blâmer, & pour nous reprocher que nous n'avons pas sû garder notre fille.

D'ail-

D'ailleurs, comme ils n'avoient pas des biens de la fortune, & qu'ils savoient que tout dépend dans ce monde, des amis & de la faveur, ils étoient bien embarrassés, pour savoir le parti qu'ils avoient à prendre.

Rodolfe n'étoit guéres moins embarrassé. Il avoit Leocadie dans sa chambre, c'étoit chez son pere, qui lui avoit donné un appartement séparé dans sa maison, où il vivoit seul toutes les fois qu'il lui plaisoit, & dont il étoit absolument le maître: grande imprudence des peres, qui donnent de semblables libertés à leurs enfans. Il avoit déja assouvi ses desirs, & il n'avoit trouvé aucune résistance, parce que Leocadie étoit encore dans sa pâmoison, lorsqu'il fut arrivé avec elle dans l'appartement où il étoit logé. Dégoûté en quelque maniére d'un plaisir qu'il venoit d'acheter par un si grand crime, & ne sachant comment se débarrasser de cette jeune fille, qu'il ne pouvoit pas toûjours retenir auprès de lui, Rodolfe commençoit à se repentir d'une violence, qui ne pouvoit tourner qu'à sa confusion & à sa honte, si elle venoit à être découverte, & qui méritoit même un châtiment qu'il eût eu de la peine à éviter; car enfin les Grands & les riches,

ne ſont pas au-deſſus des Loix. Ces réflexions le chagrinoient, la ſeule voye qu'il y avoit à prendre, étoit de ſe délivrer de Leocadie. Comme il avoit eu la précaution de lui bander les yeux lorſqu'il l'enleva, & que d'ailleurs il étoit certain que ſa pâmoiſon ne l'avoit point quittée, depuis le moment qu'il l'eut priſe entre ſes bras, il vit bien que c'étoit une choſe impoſſible, qu'elle le pût jamais reconnoître, & moins encore qu'elle ſe fût apperçûe de la maiſon & du Corps-de-logis où elle étoit. S'imaginant donc qu'il pouvoit à coup ſûr, cacher éternellement l'action qu'il venoit de commettre, il réſolut de mettre à la rue cette infortunée fille, toute évanouie qu'elle étoit. La réſolution étant priſe, il ſe mit en devoir de l'exécuter; mais dans le tems qu'il la prenoit entre ſes bras, il s'apperçût qu'elle reprenoit ſes eſprits, & un moment après il entendit qu'elle faiſoit des plaintes encore d'une voix foible & languiſſante, entrecoupée de mille ſoûpirs. Où ſuis-je, malheureuſe que je ſuis, diſoit-elle, & quelles ſont les mains qui me touchent, quel eſt cet appartement qui m'eſt inconnu! Elle appelloit à ſon ſecours ſon pere & ſa mere, & s'écrioit dans le même inſtant: Helas! je vois bien

que

que vous ne m'entendés pas, que nous sommes trop éloignés les uns des autres, & que je suis au milieu de mes ennemis. Que je serois heureuse, ajoûtoit-elle, si si ces ténébres qui m'environnent, duroient éternellement, si mes yeux ne voyoient plus la lumiére; car enfin je m'apperçois bien que je ne dois plus paroître dans le monde, puisque je suis deshonorée. O toi! qui que tu sois, qui te trouves ici avec moi, dit-elle tout d'un coup, en prenant Rodolfe par la main, si ton ame est capable de se laisser flêchir, accorde-moi une grace, dont tu ne me dois pas regarder comme indigne. Tu as triomphé de mon honneur, triomphe en même-tems de ma vie. Ne permets pas que je survive à mes infortunes. Ce que j'exige de toi, ne te doit point faire de la peine, puisque les crimes te coûtent si peu. Rodolfe eut tant de confusion de ce reproche, qu'il demeura entiérement interdit; il ne repondit pas une seule parole. Ce silence surprit tellement Leocadie, qu'elle crut d'abord que c'étoit un phantôme. Cependant, lors qu'elle venoit à faire réflexion sur tout ce qui s'étoit passé, elle sentoit bien que ce n'étoit rien moins que cela, & cette pensée l'affligeoit jusqu'à l'ame.

Téméraire jeune homme, poursuivit-elle, après avoir poussé une infinité de sanglots, & laissant couler de ses yeux des torrens de larmes, téméraire jeune homme, je vois bien que tu n'as ni assez de résolution, ni assez de courage, pour tremper tes mains dans le sang d'une victime innocente, dont tu as si cruellement triomphé; car je ne me persuaderai jamais que ce soit par pitié, que tu refuses de m'ôter la vie. Un meurtre te jetteroit dans des embarras que tu appréhendes, & je m'apperçois bien que tu es déja assez embarrassé de moi, sans aller chercher d'autres précipices. Et bien je n'exige plus de toi un nouveau crime, la douleur fera quelque jour ce que tu refuses de faire, la mort viendra à mon secours. Cependant, j'ai à te proposer un moyen moins embarrassant pour te délivrer de moi, & pour me délivrer en même-tems de la honte de me voir en ta puissance, puisque je suis assez malheureuse, pour survivre à l'outrage que tu m'as fait. Je te pardonne ton crime, continua-t-elle, c'est par-là que je veux commencer, je te pardonne ton crime, pourvû que tu me promette que tu ne le découvriras à personne, & que tu l'ensèveliras dans un éternel silence. La con-

di-

dition que j'exige de toi eſt peu de choſe, par rapport à un ſi grand outrage; mais puiſqu'il n'y a plus de remede, je veux bien en être contente. Je n'ai jamais vû ton viſage, & je ne me ſoucie point de le voir; j'avoue qu'il y a de certaines offenſes qu'on ne doit jamais oublier, & je n'oublierai jamais celle que je viens de recevoir; mais je ſerois bien marrie, de connoître celui qui m'a offenſée. Je n'exige de toi autre choſe, ſinon que tu ne divulgues point l'action lâche & honteuſe que tu viens de commettre, pour moi je ne m'en entretiendrai qu'avec moi-même, & à moins que tu ne t'en vante, elle ſera ignorée éternellement dans le monde. Tu es ſurpris ſans doute, qu'à l'âge où je ſuis, je puiſſe tenir un pareil langage, helas! j'en ſuis ſurpriſe moi-même, & je reconnois que ſi quelquefois les grandes douleurs ſont muettes, elles ſont auſſi quelquefois éloquentes. Quoi qu'il en ſoit, accorde-moi la faveur que je te demande, & en conſéquence d'un ſi grand bien fait, que je ſorte dès ce moment de cette chambre, où je me vois enfermée avec toi. Expoſe-moi dans la rue, & conduis-moi toi-même juſqu'auprès de la grande Egliſe; parce qu'étant là, je ſaurai me conduire moi-même au-

près de ce pere & de cette mere, d'entre les bras desquels tu m'as enlevée. J'exige encore une autre condition. Tu ne me suivras point, & ne feras aucune démarche pour tâcher de connoître quelle est ma famille. Il ne t'en coûtera guéres, comme tu vois, d'expier ton horrible attentat. Répons, continua-t-elle, & si tu apprehende que ta voix te fasse reconnoître, sache que je n'ai parlé de ma vie à aucun homme qu'à celui qui m'a donné la naissance, & que je ne saurai jamais qui tu es, quand tu parlerois pendant tout un siécle.

Toute la réponse que fit Rodolfe, aux sages paroles de la malheureuse Leocadie, fut de l'embrasser, & de se mettre en devoir d'assouvir de nouveau sa criminelle passion; mais il trouva tant de résistance, qu'il se vit enfin obligé de quitter la partie. Sache, lui dit-elle en le repoussant avec fureur & avec la derniére violence, sache infame & lâche Ravisseur; qui que tu sois, que les dépoüilles que tu m'as ravies, tu ne les as remportées que sur une fille infortunée, qui étoit sans connoissance & sans mouvement. Cette victoire ne peut que tourner à ta honte, si tu y veux faire la moindre réflexion; mais à présent que j'ai repris

mes

mes esprits, il faut que tu m'arrache la vie avant que de vaincre & de triompher une seconde fois. En un mot, Leocadie résista avec tant de vigueur & avec tant de force, que Rodolfe fut contraint de lâcher prise, il se retira dès ce moment sans rien dire, & sortit de la chambre, rempli de confusion, & déchiré de mille remors, dans la résolution d'aller chercher ses amis, pour les consulter, & savoir d'eux ce qu'il devoit faire dans cette rencontre. Dès que Leocadie se sentit seule, elle sauta du lit sur lequel elle étoit, & se promenant par la chambre, elle tâcha de trouver la porte pour s'évader, ou une fenêtre pour se jetter dans la rue du haut en bas, résolue de tout hazarder, pour se tirer de son esclavage. Elle trouva bien-tôt la porte; mais elle la trouva fermée. Elle rencontra ensuite une fenêtre qu'elle ouvrit dans le moment, & comme il faisoit clair de Lune cette nuit-là, elle discerna assez distinctement les couleurs d'une étoffe de soye qui paroit la chambre où elle étoit enfermée. Elle vit en même-tems, que le lit étoit en broderie d'or, & si riche, qu'il paroissoit être plûtôt le lit d'un Prince, que d'un simple Cavalier. Elle conta les Chaises & les Fauteuils, les Cabinets d'Alle-

magne, & tous les autres meubles, qui étoient magnifiques à proportion. Elle remarqua de quel côté étoit la porte, & certains Tableaux dont les murailles étoient ornées; mais dont à la vérité elle ne pût appercevoir les perſonnages, ou les hiſtoires qu'ils repréſentoient. La fenêtre étoit grande, & défenduë d'un gros treillis de fer. La vûë tomboit ſur un Jardin enfermé de hautes murailles; de ſorte qu'il lui fut impoſſible de ſortir, ni de ſauter dans la ruë, comme elle l'avoit projetté. Tout ce qu'elle pût voir & remarquer dans ce magnifique appartement, lui fit conclure que celui qui en étoit le maître, étoit une perſonne de la premiére diſtinction, & qu'il devoit poſſéder des richeſſes immenſes. Leocadie en jettant les yeux d'un côté & d'autre, apperçût ſur un des Cabinets qui étoit proche de la fenêtre, une petite Croix enrichie de Pierreries. Elle la prit en même-tems, & la mit dans la manche de ſa robe, non dans l'intention de la dérober; mais dans la vûë de s'en ſervir un jour, ſi l'occaſion s'en préſentoit. Dès qu'elle ſe fut ſaiſie de ce Bijou, elle ferma la fenêtre & ſe remit ſur le lit, attendant quelle ſeroit enfin ſa deſtinée. A peine une demie heure s'étoit-elle écoulée,

lée qu'elle entendit ouvrir la porte de la chambre. Dans le même instant une personne s'approcha d'elle, & sans lui dire une seule parole, elle lui banda les yeux avec un mouchoir, après quoi la prenant par le bras, elle la conduisit hors de la chambre. C'étoit Rodolfe lui-même, qui étoit sorti dans le dessein d'aller chercher ses Camarades, comme on l'a déja dit, mais qui changea de dessein en chemin, faisant réflexion qu'il se tireroit entiérement d'embarras, en accordant à Leocadie ce qu'elle demandoit. Je dirai à mes amis, dit-il en soi-même, que touché des larmes de cette fille, je l'ai laissée aller chez elle, n'ayant osé lui faire la moindre violence, quoi que je l'eusse en mon pouvoir, & ils n'auront pas de peine à le croire, faisant attention au péril où je me fusse exposé, si je me fusse opiniâtré à la retenir dans ma chambre. Cette résolution ayant été prise, il l'executa, & conduisit Leocadie près de la grande Eglise, comme elle l'avoit souhaité; ce fut à la pointe du jour. Dès qu'il fut arrivé dans cet endroit, il lui dit, en déguisant sa voix, & en langue moitié Portugaise, & moitié Castillane, qu'elle pouvoit retourner chez elle, & qu'il lui promettoit qu'elle ne seroit point suivie. Cela dit,

il ſe retira avec une viteſſe extraordinaire, en ſorte qu'elle n'eut pas le tems de lui répondre une ſeule parole. Cette infortunée fille demeura ſeule, & ayant ôté ſon bandeau, elle reconnut le lieu où elle étoit, parce que la nuit n'étoit pas obſcure. Elle regarda de tous côtés, & ne vit perſonne. Cependant, craignant qu'on ne la ſuivît de loin, elle s'arrêta pluſieurs fois, & afin de tromper ceux qui euſſent pû la ſuivre, elle entra dans une maiſon qu'elle vit ouverte, & ſe rendit à la ſienne quelque tems après, par une porte dérobée, aſſurée qu'elle avoit donné le change à ceux que Rodolfe auroit pû mettre aux aguets, pour l'obſerver. La malheureuſe Leocadie, trouva ſon pere & ſa mere accablés d'affliction, ils ne s'étoient point couchés, & avoient paſſé toute la nuit à verſer des larmes. On peut bien s'imaginer avec quelle joye & avec quelle tendreſſe ils la reçûrent, & qu'il leur tarda de ſavoir ce qui s'étoit paſſé entr'elle, & ceux qui l'avoient enlevée. Je vous l'apprendrai, leur dit Leocadie toute en pleurs; mais il faut que nous nous retirions à part. Ils s'allérent d'abord enfermer dans une chambre ſéparée, & ce fut là qu'elle leur aprit en peu de mots, ſa triſte & cruelle avanture.

Elle leur en exposa toutes les circonstances, leur fit une description de la chambre où elle avoit été enfermée, & leur montra enfin la riche Croix, qu'elle avoit emportée. Quoi que je ne me soucie point dit-elle, en poussant un profond soupir, de connoître l'infame Ravisseur qui m'a déshonorée, cependant si vous trouvés à propos de le découvrir, il sera aisé de le faire, par le moyen de cet Croix. On n'aura qu'à donner charge aux Sacristains des Paroisses de la Ville, d'avertir qu'elle est entre vos mains, & que vous êtes prêts à la rendre, pourvû qu'on désigne de qu'elle maniére elle est faite, & qu'elle est la grandeur & la qualité des Pierres dont elle est garnie. On apprendra par ce moyen, & comme à coup sûr, qui est celui qui m'a outragée d'une maniére si indigne. Cela seroit bien, ma fille, repartit alors le pere, si nous vivions dans un autre siécle; mais ce n'est plus le tems que les hommes se laissent surprendre, dans de semblables piéges. Ils sont méchans, ils sont artificieux, & aussi habiles à savoir cacher leurs crimes, qu'ils sont peu scrupuleux à les commettre. Sois persuadée, ma chére Leocadie, que dés que le lâche Ravisseur, à qui cette Croix appartient, se

lera apperçû qu'elle manque dans ſa chambre, il conclura que tu l'as priſe, & quand même il n'en ſeroit pas convaincu, il n'auroit garde de la reclamer. Ainſi, au lieu de le découvrir, nous riſquerions de nous découvrir nous mêmes, quelques précautions que nous puſſions prendre; car ſache que ſi tu n'as pas été pourſuivie, comme tu aſſures que tu ne l'as point été, tu lui es auſſi inconnuë, qu'il nous eſt inconnu juſqu'ici; & cela étant, à quoi bon ſe mettre en danger de nous faire connoître. Nous avons autant d'intérêt à nous cacher que lui, & Dieu veüille que les pierres ne parlent pas. L'unique parti que tu as donc à prendre, c'eſt de garder cette Croix, & de vivre dans l'eſpérance, que comme elle a été le témoin de ton malheur, le Ciel qui protége les innocens, permettra qu'elle en ſera quelque jour le Juge. Il y a certaines occaſions, où ce qu'on appelle deshonneur n'eſt qu'une chimére, ſur-tout lorſque ce deshonneur n'eſt pas public; & puis que tu peux vivre publiquement devant Dieu & devant les hommes, comme ſi tu n'étois point deshonorée, conſole-toi de ce que tu as eu le malheur de l'être, puiſque ce n'eſt point ta faute, & que d'ailleurs ton ignominie eſt ſecrette.

Le

Le véritable deshonneur consiste à commettre des actions lâches & mauvaises, & c'est ce qui doit faire rougir ceux qui les commettent; c'est ce qui les doit remplir de confusion & de honte; mais celui qui aime la vertu, & qui la pratique, n'est jamais deshonoré, quoi qu'il lui puisse arriver dans le monde. En un mot, nous n'offensons Dieu que par nos paroles, & par nos pensées: or puisque, par rapport à ton infortune, tu ne l'as offensé en aucune de ces maniéres, tu peux hardiment te mettre du nombre de celles qui ont conservé leur pureté, & je te tiendrai toute ma vie pour telle. Lucrece n'est pas moins Heroïne, pour avoir été violée par Tarquin.

C'étoit ainsi que ce sage pere consoloit la jeune Leocadie. Sa mere lui dit à peu près la même chose en l'embrassant; mais cela n'empêcha pas qu'elle ne versât des torrens de larmes, & qu'elle ne dit, qu'elle ne se consoleroit jamais. Quoi qu'il en dût être, elle résolut dès ce moment de prendre le Couvrechef, de ne mettre de sa vie que des habits simples & modestes, & de vivre en recluse chez elle.

Pour revenir à Rodolfe, il ne fut pas plûtôt de retour chez lui, qu'il s'aperçût que sa

sa Croix manquoit, il s'imagina d'abord que c'étoit Leocadie qui l'avoit prise, mais il ne s'en mit nullement en peine.

Il y avoit quelque tems que ce jeune Cavalier s'étoit résolu à faire un voyage en Italie; son pere qui y avoit été autrefois, le lui avoit persuadé; car c'étoit une de ses maximes, que ceux-là n'étoient point Cavaliers, qui ne l'étoient que dans leur Patrie; qu'ils devoient l'être aussi dans les Païs étrangers. Cette raison & quelques autres, obligérent Rodolfe d'exécuter la volonté de son pere, qui lui fit donner des lettres de crédit, pour prendre tout l'argent qui lui seroit nécessaire, à Barcelone, à Gênes, à Rome & à Naples. Il partit donc quelques jours après, avec deux de ses amis, & il fit son voyage avec tant d'agrément, qu'il perdit bien-tôt le souvenir de ce qui s'étoit passé entre lui & Leocadie.

Leocadie vivoit cependant si retirée dans la maison de son pere, qu'on ne pouvoit pas l'être d'avantage. Elle ne voyoit absolument personne, tant elle apprehendoit qu'on ne lût ses infortunes dans ses yeux & sur son visage. Elle reconnut quelques mois après, qu'elle alloit être obligée de faire par force, ce qu'elle faisoit volontairement: car enfin elle

elle s'apperçût qu'elle étoit enceinte. Cet accident acheva de l'accabler, elle fut inconsolable; mais n'y ayant plus de remède, il falut qu'elle suportât avec patience, ce surcroît d'affliction & de douleur. Le tems de l'accouchement arriva. La mere pour le tenir secret, voulut être elle-même la Sage-Femme. Enfin, Leocadie accoucha d'un fils. Il fut nourri dans une maison de Campagne, pendant quatre ans, au bout desquels son Grand-pere le retira, & l'éleva lui-même, sous le nom de Neveu. Cet enfant, qui fut appellé Louis, étoit extrêmement beau, il avoit de l'esprit, une vivacité admirable, une humeur douce, des maniéres agréables, & tout marquoit en lui qu'il étoit de noble extraction. Tout le monde en étoit charmé, il étoit l'admiration de toute la Ville, & le Grand-Pere & la Grand'Mere avoient des adorations pour lui: aussi l'élevérent-ils avec tant de soin, qu'à l'âge de sept ans, il en savoit beaucoup plus que les enfans n'en savent ordinairement à douze.

Un jour que le jeune Louis alloit par la Ville, il passa dans une rue, où quelques Cavaliers s'exerçoient à courir la Bague. D'abord il se mit à regarder les courses, & afin de les mieux voir, il

pas

passa de l'endroit où il étoit à un autre; mais il ne le put faire si promptement, qu'un cheval fougueux, que celui qui le montoit ne put retenir, ne lui passât au travers du corps. Le pauvre enfant demeura étendu par terre, sans mouvement & sans connoissance, & perdant une grande quantité de sang. Du moment que cet accident fut arrivé, un vieux Chevalier qui regardoit les Courses, se jetta promtement hors des arçons, & courut vers le lieu où étoit cet enfant, qui ne donnoit aucune marque de vie. Il le prit en même-tems d'entre les mains d'un homme, qui étoit déja venu à son secours, & sans avoir égard, ni à son âge, ni à sa qualité; car c'étoit un des Chevaliers des plus distingués, il l'emporta entre ses bras dans son Hôtel, commandant à ses Valets de le laisser, & de faire venir incessamment un Chirurgien. Plusieurs Chevaliers le suivirent, fâchés & comme au desespoir de ce desastre, car il y avoit peu de Seigneurs qui ne connussent le petit Louis. L'Ayeul, la Grand'Mere & Leocadie, apprirent bien-tôt ce funeste accident: ils se rendirent tous trois chez ce Seigneur, accablés de tristesse, & les larmes aux yeux, & ils trouvérent leur fils entre les mains du Chirurgien, n'ayant en-

encore aucun ſentiment. Le vieux Chevalier & ſa femme les conſolérent le mieux qu'il leur fut poſſible, & le Chirurgien qui étoit habile en ſon art, leur dit, un moment après, qu'il n'y avoit aucun danger pour l'enfant, qu'aucune de ſes bleſſures n'étoit mortelle, & qu'il les aſſuroit qu'il ſeroit bien-tôt tiré d'affaire. En effet, Louïs revint de ſon évanouïſſement, avant qu'on eût achevé le premier appareil; il connut tout le monde, & donna de grandes eſpérances, qu'il ſeroit bien-tôt rétabli. Le Grand-Pere ne pouvoit ſe laſſer de remercier le Chevalier, des bontés qu'il avoit témoignè à ſon jeune Neveu. Ne me remerciez point, répondit en l'interrompant, le vieux Seigneur, mes bontés ont été un peu intéreſſées. Dès que j'ai vû tomber, & fouler aux pieds du cheval, ce jeune enfant, j'ai cru voir le viſage d'un de mes fils, pour lequel j'ay une tendreſſe extraordinaire, mon cœur s'eſt ému dans le moment, j'ai couru à lui, je l'ai pris entre mes bras, je l'ai aporté ici, & j'eſpére que vous permettrez qu'il y demeure juſqu'à ce qu'il ſoit guéri entiérement; on en aura tous les ſoins imaginables. La femme du Chevalier, qui étoit une Dame illuſtre, leur demanda la même choſe, avec

avec les derniers empreſſemens. Jamais gens n'ont été plus ſurpris que le furent le Grand-Pere & la Grand'Mere de ce jeune enfant ; mais Leocadie le fut bien davantage, lorſqu'elle vint à s'appercevoir, après que ſon trouble eut un peu paſſé, que la chambre où étoit ſon fils, étoit la même où elle avoit été violée. A la vérité il n'y avoit plus la même Tapiſſerie de ſoye, dont elle étoit enrichie la nuit de ſon malheur, cependant elle en reconnut la diſpoſition, vit la fenêtre où étoit le treillis de fer, & quoi qu'elle n'oſât l'ouvrir pour ſavoir ſi elle répondoit dans un Jardin, parce qu'on la tenoit fermée, à cauſe du jeune Louis, elle l'aprit adroitement. Mais ce qui acheva de la convaincre qu'elle ne ſe trompoit point, fut le lit où ſon fils étoit couché, le Cabinet près de la fenêtre où étoit la Croix qu'elle emporta, & le nombre des degrés qu'il falloit décendre pour aller de cette chambre à la ruë, leſquels elle compta en ſe retirant, comme elle avoit eu la précaution de les compter, lorſque Rodolfe l'en avoit fait ſortir les yeux bandés. Ayant conféré toutes ces marques, elle demeura entiérement perſuadée qu'elle ne ſe trompoit point, & elle le déclara à ſa mere. Cette Dame s'informa en mê-

même-tems, sans faire semblant de rien, où étoit ce fils dont le vieux Chevalier avoit parlé : elle aprit qu'il voyageoit en Italie ; & après avoir examiné le tems qu'il étoit parti pour faire son voyage, on trouva que c'étoit à peu près, lorsque Leocadie fut enlevée. La Dame le dit à son mari, qui l'exhorta elle & sa fille à se conduire avec prudence dans cette occasion, & à attendre patiemment quelle seroit la destinée de leur famille. Le jeune Louïs fut dans quinze jours entiérement hors de danger, & il quitta le lit peu de tems après ; la Mere & la Grand'Mere le visitoient réguliérement tous les jours.

Comme Estefanie, c'est ainsi que s'appelloit la femme du vieux Chevalier, avoit eu souvent occasion de s'entretenir seule avec Leocadie, elle lui avoit dit plus d'une fois, que le jeune Louïs ressembloit si fort à un de ses fils qui étoit en Italie, qu'elle croyoit qu'il n'y avoit jamais eu rien de plus ressemblant. Un jour qu'elle lui répétoit la même chose, Leocadie crut qu'il étoit tems de parler, comme la chose avoit été résolue, entre sa mere & elle. Le jour que mon pere & ma mere, eurent la triste nouvelle du malheur qui étoit arrivé à ce jeune enfant,

fant, dont vous avez la bonté de m'entretenir d'une maniére ſi obligeante, ils crurent, Madame, dit-elle, que le Ciel étoit entiérement fermé pour eux, que la perte qu'ils venoient de faire étoit irréparable, & qu'ils ne reverroient plus en vie ce cher Neveu qu'ils regardent comme celui qui doit être le ſoûtien & l'apui de leur vieilleſſe. La tendreſſe qu'ils ont pour cet enfant ne ſe ſauroit exprimer, elle va au-de-là de l'amour que les peres ont ordinairement pour ceux à qui ils ont donné la naiſſance, & il eſt certain que l'affliction qu'ils reçûrent alors, eſt la plus grande qu'ils euſſent reſſenti de leur vie. Tout accoûtumés qu'ils ſont aux plus cruels revers, comme je vous l'apprendrai dans la ſuite, ils eurent de la peine à ſupporter celui-là; mais ils éprouvérent que le Ciel s'étoit ouvert en leur faveur, & que ce même Ciel, qui envoye les maux, en délivre dans le tems qu'on s'y attend le moins. Louïs n'eſt point mort comme le bruit s'en étoit d'abord répandu, il a trouvé la guériſon chez vous, & j'oſe me flâter que j'y ai trouvé moi-même des amis puiſſans & généreux, que ma bonne deſtinée m'a ſuſcités, pour finir, ou pour adoucir du moins mes amertumes. Je ſuis iſſuë. Madame,

dame, d'une famille noble depuis plusieurs siécles, ajoûta-t-elle, en jettant un profond soûpir, je n'ai pas beaucoup de biens de la Fortune, ce n'est pas néanmoins ce qui me fait de la peine; on est toûjours assez riche, quand on sait se contenter de ce qu'on possède, & les richesses ne sont pas toûjours de véritables biens; mais, Madame, continua-t-elle, toute couverte de larmes, vous vous entretenez avec la personne la plus infortunée qu'il y ait au monde, & je suis persuadée que vous me plaindrez quand vous saurez mes avantures. Je vous plains par avance, dit Estefanie, charmée & attendrie en même-tems de ce que Leocadie venoit de dire, parlez, je ne vous interomprai point, & s'il ne tient qu'à moi, vous serez aussi heureuse que vous pouvez être infortunée, vous en devez être convaincuë. Leocadie lui apprit alors d'une maniére fort circonstanciée, & d'une façon extrêmement modeste, ce qui lui étoit arrivé dans cette chambre, il y avoit sept ou huit ans: & pour lui confirmer que tout ce qu'elle venoit de lui raconter étoit véritable, elle tira de son sein la Croix enrichie de pierreries, qu'elle avoit emportée, & la mit entre les mains de cette illustre Dame, qui la reconnut en même

me

me-tems. Je pris cette riche Croix, pourſuivit Leocadie, afin qu'elle fût un jour le Juge de la violence que me fit votre fils, comme elle en a été le témoin. Je ne vous demande point vengeance du plus ſanglant & ſenſible affront qu'on puiſſe faire à une perſonne de ma qualité & de mon ſexe, vous ſerez toûjours maîtreſſe de mon deſtin : mais vous ne deſaprouverez pas, Madame, que je vous aye ouvert mon cœur, que je vous demande vos ſages conſeils, que je vous ſupplie de me conſoler, & que je vous apprenne enfin, que cet enfant que vous avez cru digne de vos tendreſſes, eſt véritablement votre petit fils. A peine Leocadie achevoit de prononcer ces derniéres paroles, qu'elle tomba pâmée entre les bras d'Eſtefanie. Cette Dame qui ſe ſentoit déja émuë, & dont le cœur étoit attendri, la prit, l'embraſſa & la baiſa mille & mille fois, en verſant des torrens de larmes ſur ſon viſage. Dans ce moment là le mari d'Eſtéfanie entra dans la chambre, avec le jeune Louis qu'il tenoit par la main. Il fut fort ſurpris de voir ſa femme toute en pleurs, & Leocadie évanouïe, & il demanda en même-tems ce que c'étoit. Seigneur, répondit Eſtefanie, j'ai de grandes choſes à vous apprenn-

prendre, mais comme elles demandent un trop grand détail, je me contenterai pour le préſent de vous dire, que cette jeune femme que vous voyez évanouïe, eſt votre fille, & le jeune Loüis votre petit fils; je viens de découvrir ce myſtére; le viſage de ce jeune enfant, ſeroit ſeul capable de confirmer cette vérité, quand nous n'en aurions pas des preuves encore plus convaincantes. Vous avez raiſon de dire, repartit le vieux Chevalier, que ce que vous m'apprenez eſt un myſtére, du moins je n'y comprens rien, expliquez-moi cette enigme, je vous en conjure, & ne me laiſſez plus en ſuſpens. Leocadie revint de ſon évanoüiſſement, dans ce tems-là, & comme le Chevalier preſſoit Eſtefanie, de lui dire dequoi il s'agiſſoit, elle lui raconta ce que cette infortunée fille venoit de lui dire. Le Chevalier y ajoûta foi, & embraſſa Leocadie, avec la derniére tendreſſe, lui donnant toutes les aſſurances que peut donner un pere, que ſon fils feroit ſon devoir. En effet, dès le même jour il dépêcha un Courier pour Naples, écrivit à Rodolfe qu'il eût à partir inceſſamment, parce qu'il s'étoit engagé de le marier avec une jeune perſonne qui étoit d'une beauté extraordinaire, & telle qu'il la pouvoit ſouhaiter

ter lui-même. Cependant, il ne voulut pas permettre que Leocadie retournât chez elle : vous demeurerez avec nous, lui dit ce Seigneur, ma fille, en attendant que votre Epoux ſoit de retour.

Le Courier arriva bien-tôt à Naples, & Rodolfe charmé de ce que lui avoit écrit ſon pére, partit deux ou trois jours après qu'il eut reçû ſa lettre. Quatre Galéres étoient ſur le point de voguer en Eſpagne, il s'y embarqua avec ſes deux amis, qui ne l'avoient jamais quitté; il arriva en douze jours à Barcelone, & ſept ou huit jours après, il fut à Tolede, ajuſté de la maniére du monde la plus propre, & la plus magnifique; on n'a jamais rien vû de plus riche, ni de plus galant. On ne ſauroit repréſenter la joye du vieux Chevalier & d'Eſtefanie, qui voyoient après ſept ou huit ans un fils, qui leur avoit été toujours cher, & qui s'étoit ſi bien fait, qu'il n'y avoit guéres de jeunes Seigneurs mieux tournez que lui en Eſpagne. Pour Leocadie, elle ne ſavoit ſi elle devoit craindre, ou eſpérer : cependant, elle voyoit tout, d'un endroit, où elle s'étoit cachée, ç'avoit été par le conſeil de la tendre & généreuſe Eſtefanie. Les amis de Rodofe prirent congé, car on peut bien compren-

prendre qu'il leur tardoit d'aller chez eux, après une ſi longue abſence. Non, leur dit Eſtefanie, vous ſouperez avec nous avant que de vous retirer, & il vous ſera permis après cela, d'aller porter dans vos familles, la joye que Rodolfe vient d'apporter dans la ſienne. Un moment après, elle les prit à part, & les conjura de lui dire, s'ils n'étoient pas de la compagnie de ſon fils, lors qu'il enleva, & ravit une jeune fille quelques jours avant qu'il partît pour ſon voyage d'Italie. C'eſt de ce que vous me direz à cette heure, ajoûta la Dame, que dépend l'honneur, & le repos de notre Maiſon; & vous devez être aſſurez, que l'aveu que je vous demande aujourd'hui, ne vous portera aucun préjudice; car enfin, je ne voudrois pas perdre mon fils pour avoir la bizarerie de vous perdre. Elle les preſſa en un mot, par tant de raiſons, & s'y prit d'une maniére ſi adroite, qu'ils ne pûrent point ſe défendre d'avoüer la choſe, de la maniére qu'elle s'étoit paſſée, aſſurant néanmoins, que Rodolfe leur avoit proteſté, que quoi qu'il eût eu en ſa puiſſance, la jeune fille dont elle parloit, il ne lui avoit fait aucune violence, s'étant laiſſé émouvoir à ſes larmes. Eſtefanie ne deſiroit

pas en ſavoir davantage, & étant entiérement éclaircie, par cet aveu des amis de ſon fils, elle ne balança point à exécuter la réſolution qu'elle avoit d'abord priſe, avec le Chevalier ſon Epoux, d'obliger Rodolfe à épouſer Leocadie.

Avant que de ſe mettre à table, elle prit ſon fils à part dans une chambre, & lui mit en même tems un portrait entre les mains. Je deſire, Rodolfe, lui dit-elle, vous faire voir la perſonne, qui doit être un jour votre Epouſe, la voici peinte au naturel. J'avouë qu'elle n'eſt pas belle; mais la beauté n'eſt qu'un bien paſſager, & une femme eſt toûjours bien faite, lors qu'elle a de la ſageſſe, & de la vertu. Celle-ci eſt ſage & vertueuſe, elle eſt d'une maiſon diſtinguée, & poſſéde de très-grands biens. En un mot, comme, nous vous l'avons choiſie, votre pére & moi, nous croyons qu'elle vous convient. Il me ſemble Madame, dit Rodolfe, tout conſterné, & tout penſif; il me ſemble qu'on m'avoit autrement dépeint cette perſonne, dans la lettre que je reçûs à Naples, & ſur laquelle je partis. Plus je conſidére ce portrait, & plus je trouve, que vous avez mal jetté les yeux: ce portrait eſt horrible, il eſt effroyable, vous ne ſauriez guéres

guéres avoir plus mal choisi : je vous demande pardon, si je m'émancipe. Je demeure d'accord, ajoûta Rodolfe, qu'il est juste que les enfans obéissent à leurs péres, & à leurs méres ; mais je crois, Madame, que les péres & les méres, ne doivent jamais forcer leurs enfans, lors qu'il s'agit du mariage ; car après tout on se marie pour soi, & on doit être le maître à cet égard, du choix qu'on doit faire de la personne, avec laquelle on doit vivre & mourir. Vous en conviendrez, s'il vous plait, Madame, ce n'est pas l'union d'un jour, & c'est une triste destinée, que celle d'être dans le désagrément pendant toute sa vie. Si l'Epouse que vous me voulez donner, continua-t-il, a toutes les qualités que vous dites, ce que je ne prétens pas vous contester, elle ne manquera point de mari ; il y a des gens d'autre humeur que la mienne, qui pourroient fort bien s'en accommoder. Il y en a qui s'attachent à la Noblesse, d'autres à l'esprit & à la vertu, la plûpart aux richesses, & quelques autres à la beauté : pour moi, je confesse mon foible, je suis du nombre de ces derniers. En effet, pourvû qu'avec quelques attraits une femme ne soit point innocente, pourvû qu'elle ne soit, ni co-

quette, ni d'une naiſſance trop obſcure, on doit peu ſe mettre en peine du reſte, quand on eſt noble ſoi-même, & qu'on poſſéde les prémiéres Dignités, & de grands biens. Ne vous allarmez pas Rodolfe, répondit Eſtefanie, on ne vous mariera pas malgré vous, nous n'avons pas ſi fort engagé notre parole, que nous ne puiſſions bien la retracter, & nous la retracterons ſans doute, puis que la perſonne n'eſt pas de votre goût. Rodolfe ne repliqua rien, & fit une profonde révérence. On ſervit enfin, & Rodolfe & ſes deux amis, n'eurent pas plûtôt pris leur place, qu'Eſtefanie ſe prit a dire tout haut, feignant d'être extrêmement ſurpriſe: Helas! nous nous ſommes mis à table, & nous ne penſons pas que nous avons une de nos amies en viſite, que nous avons oubliée. La joye de vous revoir, mon cher fils, dit-elle, en s'adreſſant à Rodolfe, eſt cauſe de cette mépriſe; mais c'eſt une amie ſi raiſonnable, qu'elle me pardonnera, j'en ſuis convaincuë. Va crié-t-elle, à un des Valets, dis à Léocadie qu'on a ſervi, & que nous avons pris nos places en l'attendant. Leocadie qui avoit le mot, parut un moment après; jamais elle n'avoit eu tant de charmes. C'étoit en hy-

ver.

ver. Elle avoit une robe de velours noir, enrichie de boutons d'or & de perles. Sa ceinture & ſon colier, étoient de Diamans. Elle étoit coëffée en cheveux, & comme ſes cheveux qui étoient d'un blond cendré, étoient longs, bouclés, & parſemés de brillans; comme elle étoit d'une blancheur extraordinaire, qu'elle avoit les yeux pleins de feu, & une taille riche, & avantageuſe, on eût dit que c'étoit une Déeſſe. Elle menoit par la main ſon fils, & il y avoit deux Demoiſelles, qui marchoient devant pour l'éclairer. Elle ſalua d'un air grave, & majeſtueux. D'abord on quitta la table pour la recevoir, & Eſtefanie la prenant par la main, la fit aſſeoir auprès d'elle, vis à vis de Rodolfe; elle fit aſſeoir le jeune Louis auprès du Chevalier ſon Epoux. Rodolfe, qui s'étoit ſenti tout ému, dès qu'il avoit vû paroitre Leocadie, s'apperçût un moment après qu'elle eût été aſſiſe, qu'il étoit tranſporté d'amour pour elle. Enchanté des attraits de Leocadie, Rodolfe ne fut plus maitre de ſon cœur, ſes tranſports parurent dans ſes yeux, il ne pouvoit ſe laſſer de la contempler, de l'admirer, & de ſe plaindre, de ce que le Ciel, ne lui avoit pas deſtiné une Epouſe ſemblable à cette charmante per-

sonne. Que n'êtes-vous, disoit-il en lui-même, celle que mes parens ont choisie, ou pourquoi cette Epouse qu'ils me destinent, n'a-t-elle la moitié de vos beautés? Tandis que Rodolfe admiroit Leocadie, Leocadie admiroit Rodolfe. Elle jettoit de tems en tems les yeux sur lui, lors qu'elle croyoit, qu'il ne s'en appercevroit pas, & elle le trouvoit si bien fait, qu'elle sentit bien qu'elle l'aimoit véritablement. Cependant, venant à repasser dans son esprit, ce qui s'étoit passé entre elle, & ce jeune Cavalier, elle se forma tant de difficultés, par rapport au bonheur auquel il étoit naturel qu'elle aspirât, que quelques promesses que lui eût fait Estefanie, elle ne sût si elle devoit craindre, ou si elle devoit espérer. Mille pensées différentes agitérent son cœur en même tems; & son amour, ses craintes, ses espérances, & l'état flotant où elle se voyoit encore, la jettérent dans une si profonde rêverie, & un moment après dans un si grand anéantissement, que perdant tout d'un coup sa couleur & ses forces, elle tomba en foiblesse sur les bras d'Estefanie, auprès de laquelle elle étoit assise. Estefanie la soûtint, chacun quitta la table pour la secourir, ils furent généralement tous émus; mais Rodolfe fit paroître,

roître, qu'il l'étoit infiniment plus que tous; car pour aller avec plus de diligence à ſon ſecours, il ſe laiſſa tomber deux fois: jamais ſon cœur n'avoit été ſi troublé, auſſi jamais n'avoit-il été ſi amoureux. On la délaſſa, on lui jetta de l'eau ſur le viſage; mais bien loin qu'elle reprit ſes eſprits, ſon cœur battoit avec tant de violence, ſon poux étoit ſi foible, & ſa pâmoiſon étoit accompagnée, de tant de ſignes mortels, que les Domeſtiques ſe prirent à crier imprudemment qu'elle étoit morte. Ces triſtes nouvelles parvinrent bientôt aux oreilles du pére & de la mére, qu'Eſtefanie avoit fait cacher dans une Chambre avec un Eccléſiaſtique. Ils ne devoient ſortir qu'à un certain ſignal, dont ils étoient convenus; mais allarmés de ce que diſoient les Domeſtiques, ils entrérent avec précipitation dans la Sale. L'Eccléſiaſtique qui croyoit d'aſſiſter à une Fête, fut bien ſurpris; il s'approcha pour voir ſi Leocadie diroit quelque parole, afin de l'abſoudre, elle ne répondit pas un ſeul mot, & dans le tems qu'il recitoit les priéres, qu'on fait dans ces occaſions, Rodolfe qui s'étoit approché ſe pâma d'amour & de douleur, ſur le ſein de cette belle évanouie. Il revint un moment après de ſa

défaillance, & il en avoit quelque confuſion. Non, mon fils, lui dit ſa mére, qui s'apperçût bien de ce qui en étoit, n'ayez point de honte de votre foibleſſe. J'en ai une ſatisfaction, & une joye, que je ne ſaurois exprimer; car enfin, il faut que je vous diſe ce que je n'avois pas fait deſſein de vous dire encore; cette charmante perſonne, eſt votre Epouſe. Je puis bien l'appeller ainſi, ajoûta-t-elle, puis que c'eſt celle que nous vous avons deſtinée. Le portrait que je vous ai fait voir n'eſt qu'un jeu; j'ai voulu vous éprouver, & vous ſurprendre enſuite agréablement, comme vous l'avez été, je maſſure dès que vous avez jetté les yeux ſur la belle Leocadie. Jamais Rodolfe n'avoit reſſenti de plus vive joye, il ne fut plus maître de ſoi-même, & s'imaginant que ſur le pied d'Epoux, les tranſports lui devoient être permis, il ſe jetta ſur le viſage de Leocadie, & joignant ſa bouche avec la ſienne, il étoit là comme en attendant, que ſon ame ſortît pour la recevoir. Leocadie donna enfin quelques marques, que ſon évanouiſſement n'étoit pas mortel, elle ouvrit les yeux, & elle ſe trouva un peu embarraſſée, de ſe voir entre les bras de Rodolfe. Elle fit quelque leger effort pour l'obliger à ſe retirer.

rer. Je ne vous obéirai point adorable Leocadie, lui dit Rodolphe. Ordonnez-moi plûtôt de mourir; car enfin permettez-moi, que mon cœur s'explique, je ne saurois vivre un moment séparé de vous. Ces paroles achevérent de faire revenir le sentiment à Leocadie, elle ne répondit rien; mais ses yeux parlérent assez pour elle. Estefanie qui étoit venuë à ses fins, & qui n'avoit besoin d'aucun autre prélude, dit à l'Ecclésiastique que c'étoient deux Amans qu'il falloit marier; & comme dans le dessein où étoit cette Dame, & le Chevalier son Epoux, ils avoient eu la précaution d'obtenir une dispense; ils furent mariés sur le champ, sans aucune autre Cérémonie. Vous ressouvenez-vous, dit Estefanie à Rodolfe, après qu'il eut donné la main à Leocadie, vous ressouvenez-vous, d'avoir jamais vû votre Epouse? Non, Madame, répondit Rodolfe, car si j'eusse eu le bonheur de l'avoir vûë, avant que de partir pour l'Italie, je n'eusse jamais fait ce voyage. Vous vous trompez, mon fils, repliqua la Dame, en soûriant, & lui montrant ensuite la Croix enrichie de Pierreries, cette Croix, ajoûta-t-elle, vous en convaincra; mais Leocadie vous en convaincra encore mieux: ce fut elle que vous enle-

enlevâtes, quelques jours avant que d'entreprendre votre voyage, & voilà le fruit, en lui montrant le jeune Louis, voilà le fruit de votre enlévement, qui coûta tant de larmes à cette charmante perſonne. C'eſt à la force du Sang, que vous êtes redevable du plus grand bonheur qui vous pût jamais arriver, car Leocadie eſt noble, ſage, vertueuſe, & pourvûe de tous les attraits, que vous ſouhaitez en une Epouſe. Leocadie fit alors un petit recit, & marqua en rougiſſant de petites circonſtances, qui ne lui permirent point de douter, que ce ne fût elle qu'il avoit ravie, il ſe jetta en même tems à ſes pieds, & Leocadie l'ayant relevé en lui diſant, qu'il ne falloit plus penſer qu'à la joye, ils s'embraſſérent avec la derniére tendreſſe. On entra un moment après dans une Sale, où l'on avoit préparé une Collation des plus magnifiques, il y eut une Muſique admirable, & les réjouïſſances durérent preſque toute la nuit. Jamais Mariage n'a été plus heureux. Rodolfe & Leocadie, s'aimérent toute leur vie, & ils laiſſérent une famille illuſtre, dont les Deſcendans ſont encore la prémiére figure en Eſpagne.

Fin du premier Tome.

78793827

2 vols
J. Thornton
9. 6. 79
£ 18. 00

Vet. Span II B. 240